

A woman with dark hair is looking through a circular opening, possibly a porthole or a lens, in a dark, industrial environment. The lighting is dramatic, with strong highlights and deep shadows. The woman's face is partially visible, looking upwards and to the side. The circular opening she is looking through shows a reflection or a view of another person in a similar setting.

# **LA MORT LEUR VA SI BIEN**

**PETER JAMES**

**PANAMA**

**PETER JAMES**

**LA MORT  
LEUR VA  
SI BIEN**

[Roy Grace 2]

**PANAMA**

Titre original : *Looking Good Dead*

Traduit de l'anglais par Raphaële Dedourge

© Éditions du Panama, 2007 pour la traduction française

ISBN : 978-2-7557-0173-9

[www.editionsdupanama.com](http://www.editionsdupanama.com)

## **QUATRIÈME DE COUVERTURE**

**“Cher Monsieur Bryce,  
Hier soir, vous avez accédé à un site que vous  
n’étiez pas autorisé à visiter. Vous avez de  
nouveau essayé d’y accéder ce soir. Nous  
n’apprécions pas les visiteurs non sollicités. Si  
vous parlez à la police de ce que vous avez vu ou si  
vous essayez encore d’accéder à ce site, ce qui va  
arriver à votre ordinateur arrivera à votre  
femme, Kellie, à votre fils, Max, et à votre fille,  
Jessica. Regardez et réfléchissez bien.  
Vos amis de Scarab Productions”.**

S’il avait eu le moindre soupçon de l’effet dévastateur qu’un CD, trouvé sur la banquette d’un train de banlieue, allait avoir sur sa vie, Tom Bryce l’aurait sans doute laissé là où il était...

## REMERCIEMENTS

Je suis immensément reconnaissant envers le commissaire Dave Gaylor, de la police du Sussex, aujourd'hui à la retraite. Il a non seulement généreusement accepté d'être le modèle du personnage de Roy Grace, mais m'a également fait de nombreuses suggestions pour ce roman, lisant et relisant le manuscrit à différentes étapes de sa conception. Il m'a aussi ouvert plus de portes dans les services de la police – au Royaume-Uni et à l'étranger – que je n'aurais pu l'espérer.

Je remercie de tout cœur les nombreux membres de la police du Sussex, qui ont été extrêmement tolérants vis-à-vis de mes intrusions, si accueillants et d'un grand secours. En particulier le commandant Ken Jones, pour son très aimable soutien. Mais aussi les lieutenants Paul Hastings et Ray Packman, l'enquêteur John Shaw et toute son équipe du service de cybercriminalité, qui ont montré tant d'enthousiasme et m'ont aidé à mettre au point un passage clé de cette histoire. Merci également au commissaire Kevin Moore, à l'inspecteur Andy Parr, au commissaire Peter Coll, au lieutenant Keith Hallet, du service Holmes, à Brian Cook, chef de l'identité judiciaire, à l'inspecteur William Warner, à Stuart Leonard, chef des techniciens de scène de crime, au commandant Amanda Stroud et au lieutenant Louise Pye, du bureau d'aide aux victimes, à Tony Case, chef du siège de la PJ, et à Daniel Salter, informaticien.

J'ai reçu une aide précieuse de Peter Dean, Nigel Kirkham et Vesna Djurovic, médecins légistes, et je remercie chaleureusement toute l'équipe de la morgue de Brighton et Hove, Elsie Sweetman, Sean Didcott et Victor Findon.

Je suis aussi reconnaissant envers Tony Monnington et Eddie Gribble pour les informations qu'ils m'ont données à propos des produits chimiques et de leur utilisation, envers Phil Homan, spécialiste des hélicoptères, Sue Ansell, pour les questions juridiques, et Chris Webb, mon équipe de soutien à lui tout seul, sans qui j'aurais sombré quand mon ordinateur portable a été volé, à l'aéroport de Genève. Merci à Imogen Lloyd-Webber, Anna-Lisa Lindeblad et Carina Coleman, qui ont lu mon manuscrit à différentes étapes et m'ont apporté des idées lumineuses.

Je dois également des remerciements à Carole Blake, mon fabuleux agent, pour son travail acharné et ses conseils pratiques (et ses superbes chaussures !), à Tony Mulliken, Margaret Veale et tous ceux de Midas ainsi qu'à la fantastique équipe de Macmillan, mon éditeur. Vous avez tous été d'un soutien incroyable, et j'en suis très touché.

Pour en citer quelques-uns, n'oublions pas non plus Richard Charkin, David North, Geoff Duffield, Anna Stockbridge, Ben Wright, Ed Ripley, Vivienne Nelson, Liz Johnson, Caitriona Row, Claire Round, Claire Byrne, Adam Humphrey, Marie Gray, Michelle Taylor, Richard Evans, et ma formidable éditrice, Stef Bierwerth, qui est simplement la meilleure ! Et, de l'autre côté de la Manche, un immense « danke ! » à mon éditeur allemand, Scherz, et à son équipe pour son soutien inébranlable. Notamment à Peter Lohmann, Julia Schade, Andrea Engen, Cordelia Borchardt, Bruno Back, Indra Heinz, et l'exceptionnelle Andrea Diederichs, éditrice, guide touristique et conseillère en shopping !

Merci, aujourd'hui comme hier, à mes fidèles amis à quatre pattes Bertie et Phoebe, qui sentent immanquablement quand j'ai besoin d'une petite promenade – mais qui ne savent pas encore préparer les Martini.

Enfin, et surtout, le plus grand des mercis à mon Helen chérie, dont l'inépuisable soutien

m'a si souvent donné de l'énergie tout au long du chemin.

Le dernier des mercis vous revient à vous, lecteurs. Merci pour tous vos mails et tous vos encouragements. Ils sont tout pour moi.

**Peter James**

Sussex, Angleterre

[scary@pavilion.co.uk](mailto:scary@pavilion.co.uk)

[www.peterjames.com](http://www.peterjames.com)

*À Helen.*

# 1

La porte d'entrée de ce qui, dans le temps, avait été une élégante maison mitoyenne s'ouvrit et une jeune femme élancée, vêtue d'une courte robe en soie à la fois moulante et flottante, sortit sur le perron, en cette belle matinée de juin, la dernière de sa vie.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, ces grandes villas blanches, sises à Brighton, à deux pas du bord de mer, étaient les résidences secondaires de Londoniens aisés. Aujourd'hui, ces maisons aux façades sales rongées par le sel avaient été découpées en chambres et appartements bon marché. Les heurtoirs de porte en cuivre avaient depuis longtemps été remplacés par des interphones, et les sacs-poubelle débordaient sur le trottoir, sous une forêt de panneaux « À louer » aux couleurs criardes. Parmi les voitures garées au chausse-pied, nombreuses étaient celles rouillées et cabossées ; elles étaient sans exception tapissées de merde de pigeon et de fiente de mouette.

Par opposition, tout, chez la jeune femme, respirait la classe : son geste désinvolte quand elle passa la main dans ses longs cheveux blonds, ses lunettes de soleil qu'elle venait de réajuster, son bracelet Cartier clinquant, son sac Anya Hindmarsh porté à l'épaule, sa silhouette tonique, son hâle méditerranéen... Même son sillage acidulé signé Issey Miyake agrémentait les relents de monoxyde de carbone d'une pointe de sexualité. Elle aurait été parfaitement à sa place dans les rayons d'un grand magasin de luxe, au bar d'un palace ou à l'arrière d'un yacht dernier cri à Saint-Tropez.

Pas mal pour une étudiante en droit obligée de composer avec une petite bourse.

Mais Janie Stretton avait été trop gâtée par un père rongé par la



culpabilité après la mort de sa femme pour en être réduite à devoir « composer ». Elle savait comment gagner de l'argent. Pas nécessairement en faisant carrière dans la voie qu'elle avait choisie. Le droit n'était pas une filière facile. Elle avait quatre années d'études derrière elle, et effectuait la première de deux années de stage dans un cabinet juridique à Brighton, sous la direction d'un avocat spécialisé dans les divorces. Elle aimait ça, bien que certains dossiers soient bizarres, même pour elle.

Comme celui d'hier, Bernie Milsin, ce gentil petit bonhomme de soixante-dix ans, avec son costume gris impeccable et sa cravate soigneusement nouée. Janie s'était discrètement assise dans un coin tandis que son tuteur, Martin Broom, trente-cinq ans, prenait des notes. M. Milsin reprochait à M<sup>me</sup> Milsin, de trois ans son aînée, de refuser de le nourrir tant qu'il ne l'avait pas honorée d'un cunnilingus. « Trois fois par jour, avait-il dit à Martin Broom. J'peux plus, j'suis trop vieux, j'ai de l'arthrite aux genoux, ça me fait trop mal. »

Janie s'était retenue de rire et avait remarqué que l'avocat était dans le même cas. Les hommes n'étaient donc pas les seuls à avoir des besoins un peu spéciaux. Les femmes aussi. L'existence est pleine de surprises. Janie se demandait parfois où elle en apprenait le plus : à la fac de droit de Southampton ou à l'école de la vie.

Un bip annonçant la réception d'un SMS rompit la chaîne de ses pensées au moment où elle arrivait à sa Mini Cooper rouge et blanche. Elle regarda l'écran.

### **Ce soir. 20 h 30 ?**

Elle sourit et répondit par un simple *bisou*. Elle attendit le passage d'un bus et d'une file de véhicules pour ouvrir sa portière, s'assit et réfléchit quelques instants à tout ce qu'elle devait faire.

Poubs, son matou adoré, avait une boule qui grossissait sur le dos. Elle n'aimait pas la tournure que ça prenait et voulait le montrer à un vétérinaire. Elle avait trouvé ce chat errant, cadavérique, alors qu'il essayait de soulever le couvercle d'une de ses poubelles, il y avait deux ans de ça. Elle lui avait ouvert sa porte et il n'était jamais reparti. Et il paraît que les chats sont indépendants... Ou peut-être était-ce parce qu'elle le gâtait. Et alors ? Poubs était un être affectueux et elle n'avait

personne d'autre à gâter. Elle essaierait de prendre un rendez-vous en début de soirée. Elle fit le calcul. Si elle voyait le vétérinaire à 18 h 30 au plus tard, ça lui laisserait largement le temps de se préparer.

Pendant sa pause déjeuner, il fallait qu'elle achète une carte d'anniversaire pour son père qui allait avoir cinquante-cinq ans vendredi. Elle ne l'avait pas vu depuis un mois : il s'était rendu aux États-Unis pour des raisons professionnelles. Son père était souvent absent et voyageait de plus en plus ces temps-ci. Il cherchait la femme qui, où qu'elle se trouve, remplacerait l'épouse, et mère de sa fille, qu'il avait perdue. Il n'en parlait jamais, mais Janie savait qu'il se sentait seul. Et qu'il se faisait du souci pour ses affaires, apparemment en difficulté. Vivre à quatre-vingt-dix kilomètres l'un de l'autre n'arrangeait pas les choses.

Elle tira sur la ceinture de sécurité et la boucla sans se rendre compte qu'un téléobjectif était braqué sur elle, sans entendre le léger ronron du Pentax numérique, à presque cent mètres, couvert par le brouhaha de la circulation.

Il la regarda dans le viseur de l'appareil photo et dit dans son téléphone portable :

« Elle arrive.

— Tu es sûr que c'est elle ? » répondit une voix nette, tranchante comme un sabre.

Elle était vraiment délicieuse. Il l'observait nuit et jour, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, chez elle et à l'extérieur, mais ne s'en était pas lassé. La question méritait à peine une réponse.

« Sûr et certain. »

## 2

« Je suis dans le train, gueula dans son téléphone le gros lard au visage poupin assis à côté de lui. Dans le train, le TRAIN ! Ouais, je sais, ça passe mal. »

Ils entrèrent dans un tunnel.

« Et merde », fit le gros.

Recroquevillé entre l'emmerdeur à sa droite et, à sa gauche, une fille au parfum sucré à en être écœurant qui se déchaînait sur ses SMS, Tom Bryce réprima un sourire. Âgé de trente-six ans, costume élégant, ce bel homme sérieux et gentil avait un visage enfantin marqué par le stress et une mèche de cheveux bruns retombant invariablement sur son front. Il était incommodé par la chaleur étouffante, comme le petit bouquet de fleurs, dans le filet à bagages au-dessus de sa tête, qu'il avait acheté pour sa femme. Dans le compartiment, il devait faire près de 33 °C. Il avait l'impression qu'il en faisait 40. L'année dernière, il avait voyagé en première classe : les voitures étaient mieux ventilées, ou peut-être simplement moins bondées, mais cette année, il lui fallait faire des économies. Même si, une fois par semaine environ, il aimait surprendre Kellie avec des fleurs.

Trente secondes plus tard, à la sortie du tunnel, l'emmerdeur enfonça violemment une touche et le cauchemar reprit. « JE VIENS DE PASSER SOUS UN TUNNEL, hurla-t-il comme s'il était encore dedans. Ouais. JE LE CROIS PAS, PUTAIN. Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de câble ou de truc pour garder la connexion, hein ? Quand on passe sous un tunnel en voiture, on n'est pas coupé, que je sache ? »

Tom essaya de faire abstraction et de se concentrer sur ses mails. Son Mac gigotait sur ses genoux. Une journée de merde qui finissait

comme elle avait commencé. Plus de cent mails auxquels il lui fallait répondre, et d'autres qui arrivaient en continu. Il faisait le tri tous les soirs avant de se coucher. C'était la règle qu'il s'était fixée. Le seul moyen de ne pas être submergé par la charge de travail. Certains messages étaient des blagues. Il les lirait plus tard. D'autres, que lui envoyaient des potes, contenaient des pièces jointes à caractère pornographique. Il ne prenait plus le risque de les visualiser dans un wagon bondé depuis le jour où, assis à côté d'une femme BCBG, il avait ouvert un fichier PowerPoint dans lequel une blonde nue taillait une pipe à un âne.

Le train cliquait, cliquetait, secouant les passagers, et se mit à vibrer en entrant dans un nouveau tunnel. Tom n'était plus très loin de sa destination. Le vent grondait dans l'encadrement de la vitre ouverte au-dessus de sa tête et les murs noirs amplifiaient l'écho. Soudain, le wagon se mit à sentir la vieille chaussette et la suie. Une valise s'agita dans le filet à bagages et il jeta un coup d'œil inquiet pour vérifier qu'elle n'était pas sur le point de lui tomber dessus ou d'écraser les fleurs. Sur un panneau publicitaire blanc accroché en face de lui, surplombant une fille grassouillette et renfrognée en jupe moulante qui lisait le magazine *Heat*, quelqu'un avait maladroitement tagué : « LES SEAGULLS SONT DES BRANLERS » en lettres noires.

Au temps pour les supporteurs de foot, se dit Tom. Ils ne sont même pas capables d'écrire *branleurs* correctement.

Des gouttes de sueur coulaient sur sa nuque, sur ses flancs, partout où son élégante chemise blanche n'était pas littéralement collée à sa peau. Il avait enlevé sa veste, desserré sa cravate et il avait envie de retirer ses mocassins noirs Prada qui lui martyrisaient les pieds. Il leva son visage moite de l'écran quand ils sortirent du tunnel et, immédiatement, l'air changea pour le parfum plus doux et herbacé du Downland. Dans quelques minutes, il y aurait des effluves marins annonçant la Manche. Tom faisait ce trajet depuis quatorze ans. Il pouvait dire les yeux fermés quand il approchait de chez lui.

Il admira les champs, les fermes, les pylônes, un château d'eau, les collines aux courbes douces, au loin, et se replongea dans ses mails. Il lut puis jeta un message de son directeur des ventes et répondit à une réclamation. Encore un client important mécontent qu'une commande ne soit pas arrivée à temps pour un grand événement estival. Des

stylos personnalisés cette fois, de grands parapluies imprimés la fois dernière. Son service commande et expédition était complètement désorganisé. D'une part à cause d'un nouveau système informatique, d'autre part parce que celui qui le dirigeait était un incapable. Sur un marché déjà difficile, ce handicap plombait sévèrement son entreprise. Il avait perdu deux gros clients, Avis et Apple, la même semaine.

Splendide.

Sa société croulait sous les dettes. Il s'était développé trop vite, il était en surrégime. Tout comme son ménage. Il n'aurait jamais dû laisser Kellie le convaincre de déménager dans une maison plus grande, d'autant plus que le marché était à la baisse et que le business allait mal. À présent, il essayait de rester solvable. Les frais généraux n'étaient plus couverts. Et malgré ce qu'il lui avait dit, Kellie continuait à dépenser sur un mode obsessionnel. Elle achetait quasiment tous les jours, le plus souvent sur eBay, et, parce qu'il s'agissait de bonnes affaires, pensait que ça ne comptait pas. D'un autre côté, elle lui reprochait l'acquisition de costumes de couturier hors de prix. Que répondre à cela ? Elle ne se rendait pas compte qu'il achetait ses vêtements lors des soldes et qu'il lui fallait être irréprochable face à ses clients et employés.

Il se faisait vraiment du souci pour elle. Il avait même parlé de sa fièvre acheteuse à un ami ayant fait appel à un conseiller suite à une dépression. Après quelques vodkas Martini, une boisson dans laquelle Tom trouvait de plus en plus souvent du réconfort ces derniers mois, Bruce Watts lui avait dit que les acheteurs compulsifs pouvaient être soignés. Tom se demanda si Kellie en était au point où elle nécessitait un traitement. Et si oui, comment aborder le sujet ?

Le connard repartit de plus belle. « Allô BILL ? C'est RON. Ouais. Ron, du service équipements. OUAIS. C'EST ÇA ! JE VOULAIS JUSTE TE DONNER QUELQUES INFOS SUR... Et merde. BILL ? ALLO ? »

Tom leva les yeux sans bouger la tête. Pas de réseau. Divine providence ! Parfois, on pourrait vraiment croire que Dieu existe. Puis il entendit un autre téléphone mugir.

Sentant la vibration dans la poche de sa chemise, il réalisa soudain que c'était le sien. Jetant un discret regard circulaire, il le sortit, lut le nom à l'écran et cria le plus fort possible : « ALLÔ CHÉRIE. JE SUIS DANS LE TRAIN ! DANS LE T-R-A-I-N ! ON A DU RETARD ! » Il

sourit au gros lard, savourant ces secondes de douce vengeance.

Tandis qu'il parlait à Kellie à un niveau sonore beaucoup plus décent, le train entra en gare de Preston Park, le dernier arrêt avant sa destination, Brighton. Le gros, qui tenait un minuscule fourre-tout bon marché, descendit avec d'autres personnes et le train repartit. Ce n'est que quelques minutes plus tard, après avoir terminé sa conversation, que Tom remarqua le CD sur le siège que l'autre enfoiré venait de quitter.

Il l'attrapa et l'examina pour voir comment joindre son propriétaire. Le boîtier en plastique opaque ne portait ni étiquette ni inscription. Il l'ouvrit, sortit le disque argenté, le retourna et l'observa attentivement. Il n'y avait aucune information. Il allait falloir l'insérer dans son ordinateur et le lire pour en savoir plus. S'il n'obtenait pas davantage de renseignements, il le déposerait aux objets trouvés. Monsieur Sans-Gêne ne méritait pas tant, mais bon...

Des falaises de calcaire s'élevèrent des deux côtés du train. Puis des maisons et un parc apparurent. Il n'était plus loin de la gare de Brighton. Pas le temps de jeter un œil au CD maintenant ; il le ferait chez lui, dans la soirée.

S'il avait eu le moindre soupçon de l'effet dévastateur que cette foutue rondelle allait avoir sur sa vie, il l'aurait laissée sur le siège.

### 3

Plissant les yeux dans le soleil déclinant de ce début de soirée, Janie regarda l'horloge du tableau de bord de sa Mini Cooper et, prise de panique, compara avec l'heure qu'affichait sa montre. 19 h 55. Mon Dieu. « On est presque arrivé, Poubs », dit-elle la gorge serrée, maudissant la circulation du bord de mer et regrettant de ne pas avoir emprunté un autre itinéraire. Elle lança un chewing-gum dans sa bouche.

Contrairement à sa maîtresse, le chat n'avait pas de rendez-vous galant ce soir et n'était pas pressé. Il était sagement installé dans son panier en osier, sur le siège passager, et regardait droit devant lui, à travers les barreaux, l'air absent – peut-être lui en voulait-il de l'avoir montré au vétérinaire. Elle mit une main sur le panier pour le stabiliser tandis qu'elle tournait trop vite dans sa rue, puis ralentit pour chercher une place, en espérant que la chance serait de son côté.

Elle était de retour beaucoup plus tard que prévu, à cause de son boss qui l'avait retenue au cabinet – il avait choisi son jour – pour qu'elle l'aide à préparer un rendez-vous avec l'avocat de la défense prévu demain matin, dans le cadre d'un divorce particulièrement difficile.

Le client était un bellâtre arrogant, oisif, qui avait épousé une héritière et essayait maintenant de lui soutirer un max. Janie l'avait détesté au premier regard, dès lors qu'elle l'avait croisé dans le bureau de son boss, il y avait quelques mois de ça. Elle le considérait comme un parasite et espérait qu'il n'aurait pas un centime. Elle n'avait jamais confié cette opinion à son supérieur, mais sentait bien qu'il était du même avis.

Elle avait ensuite patienté plus d'une demi-heure dans la salle d'attente du vétérinaire avant d'être présentée, avec Poubs, à M. Conti. La consultation n'avait pas été particulièrement agréable. Cristian Conti, un jeune homme plutôt looké pour un veto, avait passé beaucoup de temps à examiner la grosseur sur le dos de Poubs et l'avait palpé à d'autres endroits. Il avait demandé à le revoir le lendemain pour une biopsie, ce qui avait immédiatement alarmé Janie, qui craignait que le vétérinaire suspecte une tumeur.

M. Conti avait fait de son mieux pour apaiser ses craintes, listant les autres possibilités, mais elle était ressortie de son cabinet très abattue.

Elle aperçut une petite place entre deux voitures, pas loin de chez elle. Elle freina et passa la marche arrière. « Ça va, Poubs ? T'as faim ? »

Cela faisait deux ans qu'ils vivaient ensemble, et elle s'était véritablement attachée à cette créature ocre et blanc, aux yeux verts et aux interminables moustaches. Il y avait dans ses yeux, dans son comportement en général – quand il venait ronronner contre elle, quand il s'endormait la tête sur ses genoux tandis qu'elle était devant la télé, quand il lui jetait un regard tellement humain –, une telle maturité, une telle conscience... Il avait raison, celui qui avait dit : « Je me demande parfois, quand je joue avec mon chat, si ce n'est pas lui qui est en train de jouer avec moi. »

Elle fit marche arrière, rata complètement son créneau, devant s'y reprendre à deux fois. Loin d'être parfait, mais ça ferait l'affaire. Elle ferma le toit ouvrant, attrapa le panier et sortit de la voiture, jetant un nouveau coup d'œil à sa montre au cas où, par miracle, elle aurait mal vu. Mais non. Il était huit heures moins une.

Elle avait tout juste une demi-heure pour nourrir Poubs et se préparer. L'homme qu'elle attendait tenait absolument à tout contrôler et insistait sur la façon dont elle devait se présenter à chacun de leurs rendez-vous. Ses bras et ses jambes devaient être rasés de près, elle devait toujours se parfumer d'une même quantité d'Issey Miyake, devait se laver les cheveux avec les mêmes shampooing et crème démêlante, et se maquiller de façon strictement identique. Son maillot brésilien devait être épilé au millimètre près.

Il lui disait à l'avance quelle robe mettre, quels bijoux, et même à



quel endroit de son appartement elle devait l'attendre. C'était à n'y rien comprendre. Elle avait toujours été indépendante, n'avait jamais laissé un homme lui donner des ordres. Mais quelque chose, chez lui, lui faisait perdre pied. Il venait d'Europe de l'Est. C'était un homme sans finesse, bâti comme une armoire à glace, qui portait des tenues criardes, alors que tous les gars avec lesquels elle était sortie jusqu'à présent étaient des jeunes gens cultivés, de vrais métrosexuels. Elle ne l'avait vu que trois fois, mais elle était déjà son esclave. Penser à lui la fit mouiller.

Elle ferma sa voiture et se dirigea vers son appartement sans remarquer le seul véhicule qui n'était pas couvert de fiente de pigeon et de mouette, une Volkswagen GTI noire, étincelante, avec vitres teintées, garée à proximité de sa Mini. Un homme, à l'abri des regards extérieurs, était assis à la place du conducteur. Il l'observait dans de minuscules jumelles tout en composant un numéro sur son portable à carte.

## 4

Il était un peu plus de sept heures et demie quand Tom Bryce, au volant de son break Audi gris métallisé, longea les courts de tennis, puis Hove Park, sa pelouse et ses allées bordées d'arbres – un lieu où se côtoyaient ceux qui promenaient leur chien, les sportifs, et d'autres personnes qui se prélassaient dans l'herbe en profitant des dernières heures de cette longue journée de début d'été.

Il roulait vitre baissée ; l'air tourbillonnait agréablement dans l'habitacle de la voiture, empreint d'une odeur d'herbe fraîchement coupée, et portait la voix d'Harry Connick Junior, qu'il adorait, même si Kellie le trouvait ringard. Mais elle n'aimait pas Sinatra non plus, n'était pas sensible aux belles voix. Elle écoutait de la house, du garage, ce genre de rythmes bizarres, violents, auxquels il ne comprenait rien.

C'était comme s'ils avaient de moins en moins de goûts en commun. Il ne se souvenait plus quand, pour la dernière fois, ils avaient partagé le même avis sur un film, et l'émission de Jonathan Ross, le vendredi soir, était la seule qu'ils regardaient encore ensemble. Mais ils étaient amoureux l'un de l'autre, il en était sûr, et les gosses passaient avant tout. Ils étaient tout pour eux, en fait.

C'était son moment préféré de la journée, celui où il anticipait son retour dans sa petite famille adorée. Et ce soir, le contraste entre la chaleur sale et poisseuse de Londres, le train et le plaisir de cet instant semblait encore plus marqué.

Son humeur s'améliora encore à la seconde où il approcha du quartier huppé de Woodland Drive, surnommé l'allée des Millionnaires, avec sa longue rangée de belles villas, souvent adossées

à un bosquet. Kellie rêvait d'y habiter, mais les prix leur étaient complètement inaccessibles actuellement. Et le seraient probablement toujours, du train où allaient les choses, se dit-il à regret. Il longea Goldstone Crescent, une rue plus modeste bordée de part et d'autre de jolies maisons mitoyennes, et tourna à droite vers les Hauts de Victoria.

Personne ne savait vraiment pourquoi on parlait de « Hauts », étant donné qu'il n'y avait pas de Bas de Victoria. Leur voisin retraité, Len Wainwright – que Kellie et lui appelaient en secret la Girafe, du fait de ses deux mètres dix –, avait un jour annoncé au-dessus de la palissade, lors d'un de ces moments d'érudition pas vraiment inoubliables, que c'était sans doute parce que la route montait. L'explication n'était pas géniale, mais personne n'en avait trouvé de meilleure.

Les Hauts de Victoria faisaient partie d'un lotissement construit il y avait trente ans, mais qui donnait l'impression d'être neuf. Les platanes étaient encore frêles, les briques rouges des maisons à un étage semblaient immaculées, et les poutres en faux Tudor n'avaient été attaquées ni par les vers ni par les intempéries. C'était une rue tranquille avec quelques boutiques dans sa partie haute, où vivaient principalement de jeunes couples avec enfants, exception faite de Len et Hilda Wainwright, qui avaient quitté Birmingham sur les conseils de leur médecin : l'air marin était censé soigner l'asthme d'Hilda. Tom lui aurait plutôt recommandé de passer en dessous de la barre des quarante cigarettes par jour, mais bon.

Il gara son Audi sous un auvent étroit, le long de l'Espace rouillée de Kellie, mit son téléphone dans sa poche, attrapa sa mallette et les fleurs, et sortit. Le kiosque à journaux d'en face était encore ouvert, tout comme la petite salle de gym, mais le coiffeur, la quincaillerie et l'agence immobilière avaient fermé leurs portes. Deux adolescentes attendaient le bus un peu plus bas, portant des minijupes ras des fesses. Émoustillé, il s'attarda quelques instants, les yeux rivés sur leurs jambes nues, tandis qu'elles partageaient une cigarette.

Puis il entendit la porte d'entrée s'ouvrir, et la voix de Kellie, enthousiaste : « Papa est arrivé ! »

Tom avait beau être un commercial habile avec les mots, il n'aurait pas pu, si on le lui avait demandé, décrire ce qu'il ressentait chaque

soir de la semaine lorsqu'il était accueilli par ceux qu'il aimait et qui étaient tout pour lui. Un éclat de joie, de fierté, d'amour absolu. Si on lui avait donné la possibilité d'immortaliser un moment de sa vie, ç'aurait été celui-ci, sur le seuil de sa maison : les étreintes des enfants. Lady, leur berger allemand, la laisse dans la gueule, le regard plein d'espoir, piétinant, agitant follement sa queue immense. Et le sourire sur le visage de Kellie.

Elle l'attendait dans l'encadrement de la porte, vêtue d'une salopette en jean et d'un T-shirt blanc, le visage éclairé par ses boucles blondes et son merveilleux sourire. Il lui tendit le bouquet de fleurs roses, jaunes et blanches.

Kellie fit ce qu'elle faisait chaque fois qu'il lui offrait un bouquet. Ses yeux bleus brillant de joie, elle le fit tourner entre ses mains en poussant des « oh, oh ! », comme s'il s'agissait du plus beau du monde. Puis elle le porta à son nez – son petit nez mutin qu'il adorait – et le respira. « Oh ! Regardez-moi ça ! Des roses ! Mes fleurs préférées et mes couleurs préférées ! C'est tellement gentil, mon cœur ! » Elle l'embrassa.

Et ce soir-là, son baiser fut plus long que d'habitude. Peut-être aurait-il de la chance ? Ou bien... Oh non, se dit-il, un nuage assombrissant son humeur, peut-être allait-elle lui annoncer qu'elle avait encore acheté un truc délirant sur eBay ?

Mais elle ne dit rien quand il entra, et il n'y avait pas de boîte, pas d'emballage, pas de caisse, pas de nouveau gadget. Dix minutes plus tard, il avait enlevé ses vêtements poisseux, avait pris une douche, enfilé un short et un T-shirt, et son humeur en dents de scie dessinait provisoirement, si ce n'est pour de bon, une courbe ascendante.

Max, sept ans, quatorze semaines et trois jours « exactement », adorait Harry Potter. Il collectionnait aussi les bracelets en plastique tels que le blanc « contre la faim dans le monde » et le noir et blanc « contre le racisme ».

Ravi que son fils s'intéresse aux problèmes de société, même s'il ne comprenait pas complètement le sens de ces slogans, Tom s'installa sur une chaise à côté du lit de Max dans sa petite chambre aux murs tapissés de jaune vif et se mit à lire à voix haute. Recroquevillé, sa tête blonde ébouriffée dépassant de sa couette Harry Potter, les yeux grands ouverts, Max buvait avidement ses paroles.

Jessica, quatre ans, avait une rage de dents. Elle avait piqué une crise et refusait qu'on lui lise une histoire. Ses hurlements, qui traversaient la cloison de sa chambre, n'étaient pas atténués par les efforts que Kellie faisait pour la calmer.

Tom termina le chapitre, embrassa son fils, ramassa un wagon du train *Poudlard Express* qui traînait par terre et le posa à côté de la Playstation. Il éteignit la lumière et envoya un dernier baiser à Max depuis la porte. Il se rendit dans la chambre rose de Jessica – un musée consacré à Barbie –, vit son visage chiffonné et écarlate baigné de larmes, et reçut un haussement d'épaules de Kellie qui essayait, impuissante, de lui lire une histoire de *Gruffalo*. Il tenta quelques minutes de calmer sa fille. En vain. Kellie lui annonça que Jessica avait un rendez-vous en urgence chez le dentiste demain matin.

Il battit en retraite dans les escaliers, se frayant un passage entre deux Barbie et une grue en Lego, se dirigea vers la cuisine d'où se dégageait une délicieuse odeur, et faillit trébucher sur le minitricycle de Jessica. Lady, dans son panier, rongait un os grand comme un tibia de dinosaure. Elle leva vers lui des yeux pleins d'espoir et agita vaguement la queue. Puis elle bondit de son panier, traversa la pièce et s'allongea sur le dos, les tétons à l'air.

Tom la caressa du pied tandis que Lady se prélassait avec un sourire béat, la langue pendante.

« Tout à l'heure, promis, ma vieille, on ira faire un tour. Ça roule ? »

C'était la cuisine qui avait conquis Kellie quand ils avaient visité cette maison. Les propriétaires précédents avaient dépensé une fortune pour l'aménager, marbre et acier brossé partout, et Kellie avait ajouté tous les gadgets que sa carte de crédit chauffée à blanc lui avait permis d'acheter.

Il regarda par la fenêtre et vit le système d'arrosage automatique tourner au centre d'un petit jardin rectangulaire. Sous le jet, un merle faisait sa toilette du bout du bec, aile soulevée. De minuscules vêtements aux couleurs vives séchaient sur la corde à linge. En dessous, un scooter en plastique gisait sur le flanc. Dans la petite serre au bout du jardin se trouvaient les tomates, framboises, fraises et courgettes qu'il faisait pousser.

C'était la première fois qu'il se lançait dans le jardinage et sa

réussite – provisoire – lui procurait une immense fierté. De l'autre côté de la palissade s'affairait la Girafe, avec son long visage mélancolique. Son voisin était dehors à toute heure, à tailler, élaguer, arracher les mauvaises herbes, ratisser, arroser, par-ci, par-là, sa silhouette en angle droit, comme une vieille grue fatiguée.

Il jeta un coup d'œil aux dessins aux feutres, crayons de couleur et peinture signés Max et Jessica, qui couvraient entièrement le mur et en chercha de nouveaux. En plus d'Harry Potter, Max était fou de voitures, et tout ce qu'il dessinait avait des roues. Jessica faisait des drôles de bonshommes et des animaux encore plus bizarres, et ajoutait systématiquement quelque part sur son tableau un soleil qui brillait très fort. Elle était une petite fille plutôt gaie, et cela faisait de la peine à Tom de la voir pleurer ce soir. Il n'y avait pas de nouveaux chefs-d'œuvre à admirer.

Il se prépara une vodka Polstar cranberry bien serrée, pila de la glace grâce à une option proposée par leur frigo américain dernier cri avec écran de télé incrusté dans la porte – encore une « affaire » signée Kellie –, puis se dirigea vers le salon. Il hésita à s'installer dans le petit jardin d'hiver, qui était encore ensoleillé à cette heure-ci, ou dehors sur le banc, leur préférant finalement le coin télé pendant quelques minutes.

Il attrapa la télécommande et s'assit dans le somptueux fauteuil inclinable – une « affaire » qu'il avait personnellement saisie sur Internet – devant le dernier achat extravagant de Kellie : un immense écran plat Toshiba qui prenait la moitié du mur et avait absorbé la moitié de son salaire, à l'expiration du « payez dans un an ». Il fallait admettre que c'était génial pour regarder le sport. Comme d'habitude, il tomba sur la chaîne de téléachat, et constata que l'ordinateur portable de Kellie était branché, à portée de main.

Il zappa et resta quelques instants devant *Les Simpson*. Il avait toujours aimé ce dessin animé. Son préféré, c'était Homer – il partageait ses problèmes. Homer, quoi qu'il fasse, le ciel lui tombait toujours sur la tête.

Le cocktail lui procura une sensation de bien-être. Il aimait beaucoup ce fauteuil, cette pièce, avec la salle à manger à une extrémité et le jardin d'hiver à l'autre. Il adorait les photos des gosses et de Kellie disposées un peu partout, les peintures abstraites

représentant un transat et le Palace Pier – des tableaux bon marché sur lesquels ils étaient tombés d'accord, Kellie et lui –, ainsi que l'armoire vitrée abritant sa petite collection de coupes gagnées au golf et au cricket.

À l'étage, Jessica avait enfin cessé de pleurer. Il termina sa vodka et s'en préparait une deuxième dans la cuisine quand Kellie arriva. Elle avait les traits tirés et n'était pas maquillée. Elle avait donné naissance à deux enfants, mais malgré tout, elle était encore belle et svelte. « Quelle journée ! s'exclama-t-elle en levant les bras au ciel. J'en prendrais bien une petite, moi aussi. »

C'était bon signe. Sa libido augmentait systématiquement quand elle prenait un verre. Il avait eu envie de faire l'amour plus ou moins toute la journée. Il s'était réveillé avec une érection, comme presque tous les matins, avait roulé dans le lit, comme d'habitude, et enjambé Kellie en espérant un petit coup vite fait. Et comme tous les jours, ses espoirs avaient été sapés par le bruit de la porte qui s'ouvre et des petits piétinements. Il était de plus en plus convaincu que Kellie avait un bouton secret sur lequel elle appuyait pour que les gosses se précipitent dans leur chambre au moindre signal sexuel.

Trois constantes semblaient ainsi régir sa vie : les soucis au bureau, l'accumulation des dettes au foyer, et la trique en permanence.

Il commença à préparer le cocktail de Kellie, bien tassé, en la regardant avec admiration réchauffer le poulet dans une casserole, soulever le couvercle d'une poêle dans laquelle rissolaient des pommes de terre, tout en jetant un œil dans le four. Sa capacité à effectuer plusieurs tâches à la fois dans la cuisine le surprenait toujours.

« Comment va Jess ?

— Elle fait un peu sa princesse, aujourd'hui, c'est tout. Elle va bien. Je lui ai donné quelque chose contre la douleur, ça va passer. Comment a été ta journée ?

— Ne m'en parle pas. »

Elle prit son visage entre ses deux mains et l'embrassa. « Depuis quand n'as-tu pas eu une bonne journée ?

— Je suis désolé, je ne voulais pas me plaindre.

— Raconte-moi. Je suis ta femme, tu peux tout me dire ! »

Il la regarda, prit à son tour son visage entre ses mains et l'embrassa sur le front. « Je te raconterai ça en mangeant. Tu es

sublime. Tu es plus belle de jour en jour. »

Elle secoua la tête en souriant. « Nan, c'est juste que tu deviens myope. C'est l'âge. » Puis elle fit un pas en arrière et pointa son index vers sa poitrine. « Elle te plaît ?

— Quoi ?

— Cette salopette. »

Son humeur s'assombrit.

« Elle est neuve ?

— Oui. Je l'ai reçue aujourd'hui.

— Elle n'a pas l'air neuve, objecta-t-il.

— C'est fait exprès ! C'est du Stella McCartney. Très cool, non ?

— La fille de Paul ?

— Oui.

— Je croyais que ce qu'elle faisait était hors de prix.

— D'habitude, oui, mais j'ai fait une affaire.

— Bien sûr », dit-il sans cesser de préparer son cocktail. Il n'avait pas envie de se disputer avec elle ce soir.

« J'ai cherché des vacances à prix cassé, sur Internet. J'ai les dates pendant lesquelles papa et maman pourraient prendre les petits – la première semaine de juillet. Ce serait bon de ton côté ? »

Tom sortit son Palm de sa poche et consulta son calendrier. « On a une expo à Olympia la troisième semaine. Mais début juillet, ce serait bien. Par contre il va falloir que ce soit vraiment pas cher. On pourrait peut-être aller quelque part en Angleterre ?

— Les prix sur Internet sont incroyables, répliqua-t-elle. Une semaine en Espagne pourrait nous revenir moins cher que de rester à la maison ! Jette un œil après dîner. Holly, qui habite au bout de la rue, a un ami qui a passé une semaine à Sainte-Lucie pour deux cent cinquante livres. Ce serait pas chouette, les Caraïbes ? »

Il rangea son Palm, la prit dans ses bras et l'embrassa. « Je pensais laisser mon ordinateur tranquille ce soir – pour m'occuper de toi. »

Elle lui rendit son baiser. « Les symptômes de manque seraient trop pénibles... » Elle sourit d'un air malicieux. « Et je veux voir l'émission de Jamie Oliver. Tu le détestes. Tu seras tellement plus heureux si tu passes une demi-heure sur ta chère petite machine. »

Il lui tendit son verre : « Où est-ce que tu rêverais d'aller, si c'était dans nos moyens ?



— N’importe où à condition qu’il n’y ait pas de gosses qui braillent.  
— Tu es sûre que tu pourras les laisser ? Tu ne changeras pas d’avis ? Sûre et certaine ? » Kellie n’avait jamais voulu être séparée de ses enfants jusqu’à présent.

« En ce moment précis, je les vendrais volontiers », dit-elle en avalant d’un trait la moitié de son sea breeze.

\*

Une heure plus tard, peu après neuf heures, Tom monta dans son petit bureau qui donnait sur la rue. Il faisait encore tout à fait jour. Il aimait les longues soirées d’été, et pendant quelques semaines encore, les jours rallongeraient. Il pouvait distinguer la Manche, triangle bleu entre deux toits, au-dessus des magasins. Une volée de sansonnets passa dans son champ de vision et en sortit aussi rapidement. L’odeur de barbecue qui montait de chez le voisin lui mit l’eau à la bouche – même s’il venait de manger.

Dans la salle de gym, un pauvre gars soulevait de la fonte, surveillé par un coach. Ce qui lui fit penser que, excepté ses promenades avec Lady, il n’avait pas fait de sport depuis des mois. Trop de déjeuners d’affaires et trop d’alcool, et il ne rentrait plus dans certains de ses pantalons préférés. Kellie lui rabâchait tout le temps que c’était bête d’habiter en face d’une salle de gym et de ne pas en profiter. Mais ç’aurait été une dépense supplémentaire.

Peut-être devrait-il faire des promenades plus longues, pendant ces belles soirées d’été ? Peut-être devrait-il retourner à la piscine ? Il allait bien au golf une fois par semaine, mais ça ne changeait rien à son tour de taille. Et il détestait voir tous ces hommes avec leurs brioches flasques dans les vestiaires, conscient qu’il était en train de marcher sur leurs pas. Pour se motiver, il martela son ventre de ses poings. *Je vais vous transformer en tablettes de chocolat d’ici aux vacances !*

Sirotant sa troisième vodka, détendu, les soucis de la journée ayant cédé la place à une agréable torpeur, il posa son verre et jeta un œil à la webcam qu’il utilisait de temps en temps pour communiquer avec son frère qui vivait en Australie. Il entra un mot de passe dans son ordinateur portable et parcourut ses e-mails. Son attention fut

immédiatement attirée par un message de son ancien boss, Rob Kempson, de Motivation Business, avec lequel il avait gardé des liens amicaux.

**Tom,  
Mate un peu ces nibards !  
Rob**

Au lieu d'aller y voir de plus près, Tom sortit de sa sacoche le CD que le gros avait oublié dans le train et le glissa dans son ordinateur. Le logiciel antivirus se mit en route, mais quand l'icône du CD finit par se stabiliser, aucune indication n'apparut. Il cliqua dessus.

Quelques secondes plus tard, son fond d'écran devint complètement noir. Une petite fenêtre indiqua :

**Cette adresse Mac est-elle correcte ?  
Cliquez OUI pour continuer, NON pour sortir.**

Présumant qu'il s'agissait d'un problème classique de conversion Mac-PC, Tom cliqua sur OUI.

**Bienvenue, cher abonné.  
Vous allez être connecté.**

Puis apparurent les mots :

**R SCARAB PRODUCTION**

Ils s'effacèrent presque instantanément et une image granuleuse envahit l'écran, celle d'une chambre qui paraissait filmée par une caméra de surveillance.

La pièce était relativement grande, féminine, avec un petit lit double couvert d'une couette et de coussins çà et là, une coiffeuse, un long miroir en bois ayant vraisemblablement appartenu à un costumier, un coffre en bois au bout du lit, quelques épais tapis et des stores verticaux fermés. Deux lampes de chevet éclairaient la pièce ; de

la lumière provenait aussi de la salle de bains, dont la porte était entrouverte. Il y avait des nus d'Helmut Newton aux murs. En face du lit se trouvait une grande armoire. Dans ses glaces se reflétait une porte qui menait vraisemblablement à un couloir.

Une jeune femme mince sortit de la salle de bains, ajusta ses vêtements et jeta un coup d'œil à sa montre d'un air inquiet. Elle était belle, élégante, longs cheveux blonds, robe noire moulante, collier de perles. Elle tenait une pochette à la main, comme si elle s'apprêtait à sortir. Elle lui fit penser à Gwyneth Paltrow, et pendant un court instant, il se demanda si c'était elle ; puis elle tourna la tête et il vit que ce n'était pas le cas, en dépit de leur ressemblance.

Elle s'assit délicatement au bord du lit, et, à la surprise de Tom, retira ses hauts talons, semblant ignorer la présence de la caméra. Elle se releva et commença à déboutonner sa robe.

Quelques instants plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit et un homme de petite taille, costaud, une cagoule sur le visage, tout de noir vêtu, entra et referma la porte derrière lui d'une main gantée. La femme ne l'avait pas entendu, ou faisait comme si. Il traversa lentement la pièce, tandis qu'elle détachait son collier de perles.

L'homme tira de sa veste en cuir quelque chose qui brilla dans la lumière, et Tom s'approcha de l'écran, surpris de constater qu'il s'agissait d'une longue lame.

En deux pas rapides, l'homme fut auprès d'elle, passa un bras autour de son cou et enfonça la lame entre ses omoplates. Pétrifié par l'aspect surréaliste de la scène, Tom vit la femme suffoquer, sans savoir si elle simulait ou si tout cela était réel. L'homme retira la lame couverte de sang. Il poignarda la femme de nouveau, et encore, du sang giclant des blessures.

Elle s'effondra. L'homme s'agenouilla, déchira sa robe, coupa son soutien-gorge avec la lame, le jeta et fit brutalement rouler la jeune femme sur le dos. Elle avait les yeux révulsés, et ses seins volumineux tombaient d'un côté. Il arracha ensuite ses bas noirs, contempla quelques secondes son corps magnifique, puis plongea le couteau dans son ventre, juste au-dessus de son maillot brésilien.

Au bord de la nausée, Tom continuait à fixer l'écran. Il était sur le point de quitter le site, mais la curiosité était trop grande. Était-elle en train de jouer ? Le couteau était-il faux ? Le sang qui coulait de son

ventre aussi ? L'homme enfonça le couteau plusieurs fois de suite, sauvagement.

Tom sursauta quand la porte s'ouvrit derrière lui.

Il pivota sur son fauteuil et découvrit Kellie, un verre de vin à la main, visiblement éméchée.

« Tu nous as trouvé quelque chose de bien, chéri ? »

Il ferma son ordinateur portable avant qu'elle puisse voir l'écran.

« Non, dit-il d'une voix tremblante. Non, rien, je... »

Elle passa ses bras autour de son cou et renversa un peu de vin sur l'ordinateur. « Oups, décholée. »

Il sortit son mouchoir et nettoya les dégâts. Kellie glissa sa main libre sous sa chemise et commença à lui pincer un téton. « J'ai décidé que tu avais assez travaillé pour aujourd'hui. Viens te coucher.

— Cinq minutes, dit-il. Laisse-moi cinq minutes.

— Possible que je dorme, dans cinq minutes. »

Il se tourna et l'embrassa. « Deux minutes, OK ?

— Une ! lança-t-elle en quittant la pièce.

— Je n'ai pas sorti Lady.

— Elle a fait une longue promenade cet après-midi. Pas besoin de s'occuper d'elle, je l'ai déjà fait. »

Il sourit. « Une minute, OK ? »

Elle leva un index faussement menaçant. « Trente secondes. »

Au moment où elle ferma la porte, il rouvrit son ordinateur et appuya sur une touche pour le rallumer.

Les mots suivants apparurent :

**Accès non autorisé.**

**Vous avez été déconnecté.**

Il réfléchit quelques instants. Qu'est-ce qu'il venait de voir, bon Dieu ?

Ça devait être une bande-annonce. *Forcément.*

La porte s'entrebâilla de nouveau et Kellie dit : « Quinze secondes – ou je commence sans toi. »

## 5

C'était son plus beau cadeau d'anniversaire. Le plus beau de sa vie. Le plus beau en cinquante-deux ans ! Rien ne s'en approchait. Pas même la MG sport emballée dans un ruban rose que Don lui avait offerte pour ses quarante ans (sans pouvoir vraiment se le permettre), ni la montre Cartier en argent qu'il lui avait donnée pour ses cinquante ans (qui était au-dessus de ses moyens, elle aussi), ni le magnifique bracelet en diamants qu'elle venait d'avoir pour ses cinquante-deux ans.

Ni la semaine dans un centre de remise en forme que ses deux fils, Julius et Oliver, lui avaient payée – délicate attention, mais sous-entendaient-ils qu'elle était en surpoids ?

Qu'importe. Hilary Dupont n'en avait cure, elle flottait sur un petit nuage malgré ses soixante-quinze kilos. Elle sortit de chez elle, agita la laisse de Nero et déclama : « Dans un sac de voyage, Mr Worthing ? Un *sac de voyage* ? »

Peacehaven, la petite ville dans laquelle Hilary habitait, faisait partie de la banlieue est de Brighton, soit un entrelacs de rues résidentielles s'étirant du haut des falaises aux plaines rurales, pavillons et villas individuelles bâties après la Première Guerre mondiale.

La rue d'Hilary était la dernière avant les champs. Si un voisin avait regardé par la fenêtre un peu avant dix heures, en cette nuageuse matinée de juin, il aurait vu passer une femme blonde, certes ronde, mais d'une grande beauté, vêtue d'une tunique et d'un justaucorps léopard, de bottes en caoutchouc vertes, monologuant avec force gestes, suivie d'un labrador noir placide, qui zigzaguait de réverbère en

réverbère, en pissant au pied de chacun.

Hilary tourna à gauche au bout de la rue, arriva sur la route, jeta un coup d'œil inquiet vers son chien en entendant le rugissement d'une camionnette, traversa, monta jusqu'à un portail qui menait à un champ de colza jaune, et appela Nero – qui s'apprêtait à déféquer sur un chemin privé – d'une voix de stentor qui aurait pu faire taire le stade de Wembley sans micro. « Nero ! Non mais ! VIENS ICI ! »

Le chien leva la tête et vit que le portail était ouvert. Il trotta joyeusement, piqua un sprint en bondissant vers le haut de la colline et disparut en quelques secondes dans le colza.

Elle ferma le portail derrière elle et répéta : « Un sac de voyage, Mr Worthing ? Un *sac de voyage* ? »

Elle rayonnait, elle bouillonnait ; elle avait déjà appelé Don, Sidonie, Julius, Oliver et sa mère pour leur annoncer la nouvelle, l'*incroyable* nouvelle, la meilleure nouvelle de tous les temps : la Société d'art dramatique du Sud l'avait appelée, il y avait une heure de ça, pour lui annoncer qu'elle avait le rôle de Lady Bracknell, le rôle principal ! La star !

Après vingt-cinq années de théâtre amateur passées pour la plupart dans la troupe du Petit Théâtre de Brighton, vingt-cinq années à attendre qu'on la remarque, sa carrière allait enfin exploser ! La Société d'art dramatique du Sud était semi-professionnelle ; elle montait chaque été une pièce en plein air, d'abord sur les remparts du château de Lewes, puis entamait une tournée en Grande-Bretagne jusqu'au fin fond de la Cornouailles. C'était une troupe célèbre. Il y aurait des chroniques dans les journaux. On allait parler d'elle. C'était *obligé* !

Sauf que... Oh, mon Dieu, elle commençait déjà à avoir le trac. Elle avait déjà joué dans cette pièce, il y avait des années, un petit rôle. Mais elle connaissait encore des passages par cœur.

Elle était presque en haut de la colline, au sommet du champ. Levant les bras, elle déclama à pleins poumons ce qu'elle considérait comme l'une des répliques les plus percutantes et les plus drôles de la pièce. Si elle trouvait le ton juste, elle aurait cerné son personnage. « Un *sac de voyage*, Mr Worthing ? Vous avez été trouvé dans un *sac de voyage* ? »

Un avion décrivait des cercles au-dessus de sa tête, pas très haut,

préparant son approche sur Gatwick, et elle dut élever la voix pour s'entendre. « Un sac de voyage, Mr Worthing ? *Vous* avez été trouvé dans un sac de voyage ? »

« Un sac de voyage, Mr Worthing ? Vous avez été *trouvé* dans un sac de voyage ? »

Elle répétait la réplique en marchant, changeant à chaque fois ses inflexions, tout en se demandant qui d'autre elle pouvait bien appeler pour annoncer la nouvelle. Six semaines avant la première, c'était un peu court. Mon Dieu, elle avait tant de texte à apprendre...

Et les doutes la reprirent. Serait-elle à la hauteur ?

Que se passerait-il si elle se pétrifiait devant tant de monde ? Ce serait la fin, la fin de tout !

Mais tout irait bien. Elle y arriverait, d'une façon ou d'une autre. Elle venait d'une famille de gens de théâtre, après tout. Elle avait ça dans le sang. Les parents de sa mère avaient fait du music-hall avant de prendre leur retraite et d'acheter un bed and breakfast sur la côte à Brighton.

Elle atteignit la crête de la colline, découvrit la suivante à quelques centaines de mètres, et contempla la plaine monotone, ponctuée par des arbres isolés et des grillages. Mais aucune trace de Nero. La brise, puissante, courbait le colza et les longues gerbes vertes. Elle porta ses mains à sa bouche et cria : « Nero ! Viens là, mon grand. NERO ! »

Elle vit alors le colza ployer, une forme zigzaguer – Nero semblait incapable de décrire une trajectoire rectiligne –, puis il apparut, bondissant vers elle. Quelque chose de blanc dépassait de sa gueule.

*Un lapin*, pensa-t-elle dans un premier temps, en espérant que la pauvre bête était morte. Elle détestait quand il lui rapportait un animal blessé et qu'il le déposait fièrement à ses pieds, tremblant et poussant des cris stridents, ce que lui aimait beaucoup.

« Viens là, mon grand. Qu'est-ce que tu me rapportes ? Donne, Donne ! »

Sa mâchoire se décrocha.

Elle fut parcourue d'un frisson glacial et fit un pas en arrière en fixant l'objet blanc inanimé.

Et elle se mit à hurler.

## 6

Roy Grace n'aimait pas donner des conférences de presse. Mais il savait que les policiers étaient des fonctionnaires et, qu'à ce titre, ils devaient informer les citoyens de leurs actions. C'était plutôt la façon qu'avaient les journalistes de présenter les choses qu'il détestait. Il avait l'impression que leur boulot était moins d'informer que de vendre du papier, ou d'attirer des téléspectateurs et des auditeurs. Les journalistes s'inspiraient de faits pour raconter des histoires plus sensationnelles les unes que les autres.

Et quand il n'y avait rien de scandaleux dans les faits, ils adoraient s'attaquer directement à la police. Quoi de plus vendeur qu'une bavure policière, un acte raciste, une arrestation musclée ? Les courses-poursuites qui tournaient mal faisaient les choux gras de la presse ces dernières années, notamment quand il y avait un blessé ou un mort à la suite d'une imprudence policière.

Comme hier, où deux individus poursuivis dans une voiture volée étaient passés par-dessus la balustrade d'un pont et s'étaient noyés dans une rivière.

C'était d'ailleurs pour cela qu'il était là aujourd'hui, dans la salle de conférences, face à une table rectangulaire ne comptant pas assez de chaises pour tous les journalistes présents.

Une quarantaine de journalistes – presse écrite, radio, télévision, photographes, cameramen, preneurs de son – s'y étaient entassés. La plupart des visages lui étaient familiers. Les plus jeunes travaillaient pour la presse locale et cherchaient désespérément un scoop pour rentrer dans un média national, et les plus anciens, aux traits tirés, attendaient patiemment la fin de la conférence pour aller prendre un



verre au pub.

À ses côtés, davantage pour prouver que la police prenait cette affaire au sérieux que pour véritablement prendre part à la conférence, se tenaient le commissaire principal Alison Vosper, une femme aux traits réguliers mais durs, quarante-quatre ans, coupe courte, cheveux blonds, qui représentait le chef, Jim Bowen, en déplacement, et le commissaire divisionnaire Gary Weston, le supérieur immédiat de Grace.

Weston, trente-neuf ans, charismatique, était originaire de Manchester. Grace et lui avaient fait leurs armes ensemble et ils étaient restés amis. Weston avait quasiment le même âge que Grace mais avait joué le jeu et cultivé ses relations avec les personnes influentes, les yeux rivés sur sa carrière. Vu ses compétences, peut-être deviendrait-il chef de la police de Londres, se disait Grace avec une pointe d'admiration, sans aucune jalousie.

Fort judicieusement, Gary Weston ne prenait pas la parole et laissait Roy Grace répondre aux questions, curieux de le voir s'enliser ou pas.

Une jeune journaliste pincée, qu'aucun des officiers de police ne connaissait, posa sa question en ces termes : « Commissaire Grace, j'ai cru comprendre qu'une femme avait été blessée dans un accident de la circulation à Newhaven, qu'un homme âgé avait été blessé dans un accident sur la bretelle d'autoroute de Brighton, puis que, quelques minutes plus tard, un motard avait été renversé. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous avez laissé la traque se poursuivre ?

— L'accident de Newhaven a eu lieu avant l'intervention de la police, répondit Grace en choisissant ses mots. Les suspects ont volé une Land Rover immédiatement après. Ils ont ensuite percuté une Toyota conduite par un homme âgé dans un tunnel et ont volé son véhicule. Nous savions qu'au moins l'un des deux suspects était armé et dangereux, et que la vie d'un innocent dépendait de leur arrestation. J'ai estimé que les malfaiteurs mettaient en danger la vie de citoyens, c'est pourquoi j'ai décidé de continuer la poursuite.

— Quitte à ce que l'issue en soit leur mort ? » insista-t-elle.

Le ton qu'elle adopta le mit hors de lui, et il dut réprimer son envie de l'insulter, de lui dire que les deux fugitifs décédés étaient des monstres, que le fait de les voir finir dans la rivière boueuse n'était que

justice pour tous ceux qu'ils avaient blessés et tués, que cela valait mieux qu'une pauvre peine de prison infligée par un juge libéral compatissant. Mais il devait veiller à ne rien dire qui puisse être réutilisé de façon à faire sensation.

« La cause de la mort sera établie en temps voulu par une enquête », répondit-il d'une voix beaucoup plus calme que les sentiments qui l'agitaient.

Sa déclaration provoqua un murmure réprobateur, une nuée de mains s'élevèrent, et trente questions fusèrent. Jetant un coup d'œil à l'horloge, soulagé de constater que le temps imparti était écoulé, il annonça fermement : « Je suis désolé, mais c'est tout pour aujourd'hui. »

\*

De retour dans son petit bureau flambant neuf, dans cet immense bâtiment Arts déco à un étage qui avait été, dans les années 1950, un hôpital pour le traitement des maladies contagieuses et qui accueillait aujourd'hui le siège de la police judiciaire du Sussex, Grace prit place dans son fauteuil pivotant. Comme tous les objets ou presque, il était tellement neuf qu'il n'était ni confortable ni familier.

Il joua avec son siège quelques instants, essaya la position basse, inclinée, mais ne trouva pas son bonheur. Il préférait son ancien bureau, au poste de police de Brighton, en plein centre-ville. La pièce était plus grande, les meubles patines, et une énergie particulière s'en dégageait. Ces nouveaux locaux situés dans une zone industrielle en marge de la ville manquaient d'âme : des kilomètres de couloirs moquettés, silencieux, fraîchement peints, un chapelet de bureaux meublés de neuf, et pas de cantine ! Nulle part où prendre une tasse de thé, à part à cette maudite machine, ou en s'en faisant un soi-même. Pas un endroit où s'acheter un sandwich – à moins d'aller à l'hypermarché Asda de l'autre côté de la route. Chapeau aux architectes d'intérieur.

Il observa avec tendresse sa collection primée de trois douzaines de briquets vintage serrés sur le rebord de la fenêtre, juste devant son bureau, et se rendit compte que son emploi du temps, ces dernières

semaines, ne lui avait pas permis de se livrer à son passe-temps préféré – qu’il partageait avec sa femme, Sandy, et qui lui apportait un grand réconfort : faire les marchés aux puces et les vide-greniers à la recherche de vieux gadgets.

Sur le mur derrière lui était accrochée une grande horloge en bois, ronde, qui avait servi d’accessoire sur le tournage de *The Bill*, une série anglaise. Sandy l’avait achetée à une vente aux enchères, en des temps plus heureux, et la lui avait offerte pour ses vingt-six ans.

Juste en dessous, sous verre, trônait une truite brune de trois kilos six, qu’il avait trouvée sur Portobello Road. Ce n’était pas par hasard qu’il l’avait placée à côté de l’horloge. Cela lui permettait de sortir une bonne vieille blague sur la patience et les gros poissons quand il briefait les bleus.

Il y avait aussi un poste de télé, un magnétoscope, une table ronde, quatre chaises et des tas de feuilles volantes éparpillées par terre, son sac d’intervention et de petites tours de dossiers.

Chaque dossier correspondait à une affaire non résolue. Ses yeux se posèrent sur une enveloppe verte. Elle contenait le résumé de vingt boîtes pleines entreposées soit à un autre étage, soit débordant d’un placard, ou encore enfermées dans un garage, exposées à la moisissure, au poste de police le plus proche du lieu du crime. Il s’agissait du cas d’un vétérinaire gay, Richard Ventnor, battu à mort dans son cabinet, douze ans plus tôt.

L’enveloppe comprenait des photos prises sur la scène du crime, les rapports des médecins légistes, des pièces à conviction sous scellés, des déclarations de témoins, des comptes rendus d’audience, le tout regroupé en liasses reliées par des rubans de couleur. Cela faisait partie de ses prérogatives actuelles : se replonger dans les crimes non résolus, prendre contact avec les policiers alors en charge du dossier, chercher ce qui aurait pu suffisamment changer, depuis, pour justifier la réouverture de l’enquête.

Grâce à sa mémoire photographique, qui lui avait permis de remporter sans effort diplômes et distinctions, il connaissait la plupart de ces dossiers par cœur. Pour lui, chaque affaire était davantage qu’une victime décédée et un criminel en liberté : elle symbolisait quelque chose qui lui tenait à cœur. Derrière chaque dossier se terrait une famille incapable de faire table rase du passé, parce qu’un mystère

n'était pas résolu, parce que la justice n'avait pas été rendue. Et il savait que, pour certains de ces crimes, qui remontaient à plus de trente ans, il représentait pour la victime et ses proches le dernier espoir. Il n'avait pourtant véritablement avancé que sur un seul dossier : celui de Tommy Lytle.

Tommy Lytle était la plus ancienne de ses affaires non résolues. Il y avait vingt-sept ans de ça, un après-midi de février, Tommy, alors âgé de onze ans, avait quitté l'école à pied. C'était la dernière fois qu'on l'avait vu. À l'époque, le seul indice était le van Morris aperçu par un témoin qui avait eu la présence d'esprit d'en noter l'immatriculation. Mais aucun lien n'avait pu être établi avec son propriétaire, un dangereux marginal connu pour des abus sexuels sur mineurs. Et il y avait deux mois de ça, par le plus grand des hasards, un collectionneur de vieilles voitures avait été arrêté en état d'ivresse au volant de ladite camionnette et le véhicule était tombé dans l'escarcelle de Grace.

En vingt-sept ans, les moyens des légistes avaient fait un bond prodigieux. Les médecins proclamaient fièrement qu'en analysant de l'ADN, il était possible, si on leur laissait un peu de temps, de retrouver la trace de quelqu'un. Une cellule ayant échappé à l'aspirateur, un cheveu, une fibre textile, quelque chose de cent fois plus petit qu'une tête d'épingle : il restait toujours une trace.

À présent, ils avaient le van.

Et le suspect était toujours vivant.

Les médecins légistes avaient examiné le véhicule au microscope, mais pour le moment, comme Grace l'avait lu chez lui hier soir dans le rapport du laboratoire, ils n'avaient, à sa grande déception, rien découvert permettant de faire le lien entre la camionnette et le suspect. Ils avaient bien trouvé un poil, mais l'ADN ne correspondait pas.

Ils finiraient pourtant par mettre la main sur quelque chose dans ce foutu van. Grace était prêt à tout, même à ratisser le véhicule lui-même, millimètre par millimètre, avec une pince à épiler.

Il but une gorgée d'eau minérale et grimaça. Ce truc, qu'il buvait pour essayer de se sevrer de ses quatre litres de café quotidiens, n'avait aucun goût, ou plutôt la saveur légèrement métallique du rien à l'état pur. Il revissa le bouchon et observa, en pensant au lendemain, les nuages chargés d'eau, lourds comme du plomb, suspendus juste au-

dessus de la dalle grise du supermarché qui lui obstruait la vue.

Le lendemain, c'était jeudi, et il avait un rendez-vous. Pas comme la fois dernière, avec une folle rencontrée sur Internet. Cette fois-ci, il avait rendez-vous avec une vraie femme, sublime. Il avait hâte d'y être, mais redoutait ce moment. Il ne savait pas quoi mettre, où l'inviter, ni s'il aurait suffisamment de choses à lui raconter.

Et il ne voulait pas blesser Sandy. Il se demandait ce qu'elle penserait de lui si elle apprenait qu'il sortait avec une autre femme. C'était absurde, il le savait, d'avoir de telles idées après presque neuf ans, mais c'était plus fort que lui. Il ne pouvait d'ailleurs pas s'empêcher non plus de se demander en permanence où elle était, ce qui lui était arrivé, si elle était vivante ou morte.

Le poing fermé sur la bouteille d'Évian, il but une autre longue gorgée, regarda les piles de documents dont l'accumulation lui échappait, puis jeta un œil à son ordinateur et au tas de journaux du matin. Le titre du premier, l'*Argus*, un quotidien local, lui sauta aux yeux : « LA COURSE-POURSUITE DES POLICIERS FAIT DEUX MORTS. »

Il lança les journaux par terre et passa en revue le déluge d'e-mails. Il commençait à s'habituer au nouveau logiciel utilisé par la police, Vantage, beaucoup plus commode que l'ancien, GreenScreen. Il parcourut les brèves relatives aux incidents de la nuit, ce qu'il faisait habituellement en tout premier lieu, mais aujourd'hui, il avait dû préparer la conférence de presse.

Il n'y avait rien d'extraordinaire, juste les incidents typiques d'une nuit de milieu de semaine. Des bagarres, des cambriolages, des voitures volées, le hold-up d'une épicerie de nuit, une rixe dans un pub, une dispute conjugale, quelques accidents de la circulation – pas de morts – et un appel près de Peacehaven à la suite de la découverte dans un champ d'un objet suspect. Pas d'incident majeur, pas de crime, rien qui retienne son attention.

Parfait. Il avait à peine mis les pieds à son bureau la semaine dernière, avait consacré plusieurs heures à préparer un procès contre un malfrat local, puis passé du temps au tribunal pour cette même histoire – il allait lui falloir quelques jours pour se remettre à flot.

Il synchronisa son BlackBerry à son ordinateur et jeta un œil à son agenda. Il était vide. Eleanor Hodgson, sa secrétaire, ou plutôt son

« assistante personnelle », comme le Politburo exigeait désormais qu'on l'appelle, avait supprimé tous ses rendez-vous pour lui permettre de se concentrer sur son affaire et le procès. Mais il allait se remplir en un clin d'œil, il le redoutait.

Quelqu'un frappa, la porte s'ouvrit et Eleanor entra. Impeccable, nerveuse, la cinquantaine, très vieille Angleterre. Le genre de personne que l'on rencontre au tea time du pasteur, se disait Grace, qui n'avait pour sa part jamais pris le thé chez un pasteur. Cela faisait trois ans qu'elle travaillait pour lui, et elle était toujours d'une politesse irréprochable, un rien formelle, comme si elle avait peur de le contrarier, si tant est que ce fût possible.

Elle tenait une liasse de journaux du bout des doigts, comme pour éviter d'être contaminée. « Roy, dit-elle, je... Voici les dernières éditions de certains des journaux du matin. J'ai pensé que vous voudriez les voir.

— Du nouveau ?

— Pas vraiment. Le *Guardian* a ajouté une citation de Julia Drake, de la commission indépendante des plaintes contre la police.

— Ça m'étonnait aussi qu'ils n'aient pas encore mis leur grain de sel, eux. Quelle petite connasse, celle-là. »

Eleanor tressaillit quand il jura, puis sourit nerveusement. « Je pense que tout le monde est un peu dur avec vous. »

Il lança un regard en direction de sa bouteille d'eau, mais eut soudain envie d'un café. Et d'une cigarette. Et d'un verre. C'était bientôt l'heure du déjeuner, et il évitait généralement de boire avant le soir, mais il avait l'intime conviction qu'il allait enfreindre cette règle aujourd'hui. La commission indépendante des plaintes contre la police. Génial. Combien d'heures est-ce que ça lui gâcherait, dans les mois à venir ? Il savait pertinemment qu'ils interviendraient, mais maintenant qu'il était devant le fait accompli, il se rendait compte combien cela compliquait les choses.

Son téléphone sonna. Il décrocha devant Eleanor et reconnut les inflexions pointues de Manchester du commissaire divisionnaire.

« Bien joué, Roy, dit Gary Weston d'un ton qui indiquait, comme jamais, l'écart hiérarchique. Tu t'en es bien sorti.

— Merci. Maintenant, il faut que je gère la commission.

— On s'en occupe. Tu es libre à trois heures ?

— Oui.

— Passe dans mon bureau, on leur préparera un rapport. »

Grace le remercia. Alors qu'il raccrochait, le téléphone sonna à nouveau. Cette fois, c'était l'état-major. Betty Mallet, une civile qu'il connaissait depuis toujours. « Salut, Roy, comment vas-tu ?

— On a vu mieux.

— J'ai une demande de la PJ de Peacehaven. Ils voudraient qu'un commissaire se rende immédiatement sur une scène de crime. Tu es libre ? »

Grace grogna en silence. Pourquoi fallait-il que ça tombe sur lui ?

« Tu peux m'en dire un peu plus ?

— Une femme promenait son chien ce matin, dans les champs, entre Peacehaven et Piddinghoe. Le chien a rapporté une main dans sa gueule. La PJ s'est rendue sur place avec des chiens policiers, et ils ont localisé d'autres membres – apparemment, c'est très récent. »

Comme tous les commissaires, Grace avait un sac d'intervention qui contenait une tenue de protection, des surbottes, des gants, une torche, et d'autres éléments indispensables pour travailler sur la scène d'un crime. « OK », dit-il en fixant son sac d'un air résigné. *Comme si j'avais besoin de ça...* « Dis-moi où c'est, exactement. J'y serai dans vingt minutes. »

# 7

Les gens se moquaient de lui, quand il marchait dans la rue. M. Météo le sentait, comme certaines personnes savent s'il va pleuvoir, selon l'état de leurs articulations. C'est pour ça qu'il évitait de croiser leur regard.

Il savait qu'ils s'arrêtaient, qu'ils le fixaient, qu'ils se retournaient, qu'ils le montraient du doigt, qu'ils chuchotaient, mais ça ne lui faisait rien. Il était habitué. Ils se moquaient de lui depuis toujours, et ça faisait vingt-huit ans qu'il vivait sur cette planète. Il était quasiment certain que ça ne s'était pas passé comme ça sur la planète précédente, mais *ils* avaient fait en sorte qu'il ne puisse pas s'en souvenir.

« Viking, Utsire, secteur sud-ouest quatre à cinq, virant nord-ouest cinq à sept, temporairement », dit-il dans sa barbe en marchant, indigné d'avoir été convoqué à l'heure du déjeuner et d'avoir dû quitter le bureau. « Viking, coup de vent force huit, averses s'espçant. Visibilité. Forties, anticyclone force cinq à sept, virant secteur nord-ouest sept à neuf, coups de vent, puis mollissant secteur sud-ouest quatre à cinq. Averses, puis pluie. Visibilité. »

Il parlait vite, mais il ne pensait pas vraiment aux prévisions ; son cerveau était occupé à analyser des algorithmes du nouveau programme qu'il avait mis au point pour le boulot. Son invention rendrait la moitié de l'ancien système inutile, et certains lui en voudraient. Mais ils n'avaient qu'à pas dilapider l'argent des contribuables en achetant des logiciels foireux, pour commencer.

La vie était faite pour apprendre, il fallait se faire une raison. Q, de *Star Trek*, avait tout pigé. « Si tu as peur de te faire casser la figure, tu devrais songer à rentrer chez toi et à ramper sous ton lit. C'est risqué,



par ici. C'est magique, il y a des trésors pour satisfaire tes désirs les plus fous et les plus subtils. Mais c'est pas pour les timorés. »

L'Homme-qui-n'était-pas-timoré continua son trajet, grimpa les rues de West Street à l'heure de pointe, passa devant un Body Shop, un bâtiment Woolwich, et les opticiens SpecSavers.

M. Météo était maigre et blafard, l'allure dégingandée, les cheveux mal coupés, les sourcils froncés par une intense concentration, des lunettes aux verres affreusement épais. Il portait un anorak dans les tons marron, une chemise en nylon blanche sur un maillot de corps, un pantalon en flanelle grise et des sandales imitation cuir, un petit sac à dos contenant son ordinateur et son déjeuner. Il montait à grandes enjambées, les pieds en dedans, bondissant comme pour se frayer un chemin contre le vent de sud-ouest qui forcissait, en provenance de la Manche. On le prenait souvent pour un adolescent effronté.

« Cromarty, Forth, Tyne, Dogger, secteur nord-ouest sept à neuf, coups de vent prévus, mollissant secteur sud-ouest quatre à cinq, puis temporairement six. Averses, puis pluie. Visibilité. »

Il continua à réciter à voix haute la météo marine pour les îles Britanniques diffusée ce matin à 5 h 55 (GMT). Il l'apprenait par cœur, quatre fois par jour, sept jours sur sept, depuis qu'il avait dix ans. Il s'était rendu compte que c'était le meilleur moyen pour lui d'aller d'un point à un autre, et que ça lui évitait d'être brûlé par les regards insistants.

Il s'était aussi rendu compte que c'était efficace pour que les enfants arrêtent de se moquer de lui, à l'école. Et quand quelqu'un voulait connaître la météo marine – c'était incroyable le nombre de fois où les élèves lui avaient *vraiment* demandé la météo –, il était toujours en mesure de la lui donner.

### *Information.*

L'information est une monnaie d'échange. A-t-on besoin d'argent quand on détient l'information ? Le fait est que la plupart des gens sont nuls en information. Nuls en presque tout, d'ailleurs. C'est pourquoi ils n'ont pas été *élus*.

Ses parents lui avaient appris cela. Il n'avait pas grand-chose à leur accorder, mais il pouvait les remercier pour ça. Pendant des années, ils le lui avaient martelé. *Spécial. Élu par Dieu. Choisi pour être sauvé.*

En réalité, ils n'avaient pas tout à fait raison. Ce n'était pas vraiment Dieu, mais il avait depuis longtemps arrêté d'essayer de leur expliquer. Ça n'en valait pas la peine.

Il longea une salle de jeux, puis tourna à gauche dans West Street, au niveau de la tour de l'Horloge, passa devant la librairie Waterstone, un restaurant chinois et une agence de voyages, et obliqua vers la mer. Quelques minutes plus tard, il poussait le tourniquet du Grand Hôtel, avec sa superbe façade Régence, entra dans le hall et se dirigeait vers la réception.

Une jeune femme en tailleur sombre, un badge doré sur le revers de son col avec le prénom « ARLENE », le considéra d'un air méfiant avant de lui faire le sourire de rigueur. « Puis-je vous aider ? »

Les yeux rivés sur le comptoir en bois, fuyant son regard, il se concentra sur un tas de formulaires de souscription à la carte American Express.

« Puis-je vous aider ? répéta-t-elle.

— Hum. Bon, d'accord. » Il fixa plus intensément les formulaires, encore plus énervé maintenant qu'il était arrivé. « Pouvez-vous me dire dans quelle chambre se trouve M. Smith ? »

Elle consulta son ordinateur et demanda : « M. Jonas Smith ? »

— Hum. C'est ça.

— Il vous attend ? »

*Tu m'étonnes, qu'il m'attend.* « Hum. C'est ça.

— Puis-je avoir votre nom, monsieur ? Je vais appeler sa chambre.

— Hum. John Frost.

— Un instant, je vous prie, monsieur Frost. » Elle souleva le combiné et composa un numéro. Puis elle dit : « Monsieur John Frost est à la réception. Puis-je le faire monter ? » Et après une courte pause : « Merci. » Et elle raccrocha. Elle leva les yeux vers M. Météo. « Chambre 714, au septième étage. »

Fixant toujours les formulaires, il mordit sa lèvre inférieure et bafouilla : « Hum. OK. D'accord. » Il prit l'ascenseur jusqu'au septième étage, tourna dans le couloir et frappa à la porte.

Un Albanais, qui s'appelait Mik Luvic, mais que M. Météo devait appeler Mick Brown, ouvrit. Il trouvait ce cirque complètement ridicule, ces pseudos dont tout le monde, y compris lui, s'affublait.

L'Albanais, la trentaine, était un homme musclé ; le visage mince et

dur, les cheveux blonds en brosse, il donnait l'impression d'être exagérément sûr de lui. Il portait un débardeur noir à paillettes dorées, un pantalon bleu, des mocassins blancs, et une lourde chaîne en or autour du cou. Ses épaules nues et ses avant-bras puissants étaient couverts de tatouages. La façon dont il mâchait son chewing-gum, avec ses petites incisives aiguisées, lui évoquait un piranha qu'il avait vu au Musée océanographique.

Les yeux baissés sur le tapis vert d'eau, M. Météo dit : « Oh, salut. Je viens voir M. Smith. »

L'Albanais, un ancien des combats illégaux à mains nues et de la lutte en cage, qui avait désormais un boulot plus pépère, le fixa plusieurs secondes sans rien dire, ni cesser de mâcher, bouche ouverte, puis l'accompagna dans une immense suite qui sentait le cigare et était décorée de façon ostentatoire de meubles Régence. Il ferma la porte derrière eux, montra du doigt une porte ouverte, tourna les talons, traversa la pièce d'un air important et s'assit sur une chaise pour regarder un match de foot à la télé.

M. Météo avait eu l'occasion de rencontrer l'Albanais à plusieurs reprises, mais il n'avait jamais eu l'honneur d'entendre sa voix. Il se demandait parfois s'il n'était pas sourd et muet, sans vraiment y croire. Il passa la porte comme on l'y avait invité et entra dans une pièce encore plus grande au centre de laquelle, dans un canapé, trônait M. Smith, obèse au point que ça en devenait dégoûtant. Dos à la fenêtre qui donnait sur la mer, celui-ci était concentré sur les quatre ordinateurs posés sur la table basse devant lui, se rongant un ongle comme si c'était un os.

Il portait une chemise hawaïenne ouverte jusqu'au nombril, d'où dépassaient des masses de chair blanche, imberbe, comme s'il avait de la poitrine. Ses jambes courtes, larges comme des troncs d'arbre, distendaient le tissu de son pantalon bleu. Ses pieds minuscules, enserrés dans des mocassins Gucci monogrammes portés sans chaussettes, ressemblaient en revanche à des pieds de poupée, fragiles et précieux ; sa tête, coiffée d'une chevelure argentée ondulée se terminant par une petite queue-de-cheval, semblait elle aussi disproportionnée, comme si elle appartenait à quelqu'un de vingt fois plus petit. Il avait tellement de mentons qu'avant qu'il ouvre sa minuscule bouche et que les muscles entrent en action, il était difficile,

pour M. Météo, de dire où commençait le cou, et où finissait le visage.

« Tu veux déjeuner, John ? » demanda Jonas Smith sans la moindre amabilité, avec son fort accent de Louisiane. Il désigna d'un doigt boudiné, dont l'ongle était rongé jusqu'au sang, un chariot sur lequel se trouvaient des assiettes de sandwiches et des cloches en aluminium.

Les yeux rivés sur le tapis vert d'eau, M. Météo répondit : « En fait, j'ai mon sandwich.

— Hum. Tu veux boire quelque chose ? Commande un truc et assieds-toi.

— Merci. Hum. OK. C'est ça. Je n'ai pas besoin de... hum... boire. Je... » M. Météo regarda sa montre.

« Alors assieds-toi, putain. »

M. Météo hésita, refoula sa colère et se dirigea vers la chaise la plus proche.

L'Américain se remit à se ronger les ongles en regardant, de ses petits yeux de cochon, M. Météo enlever son sac à dos et se percher au bord d'une chaise, les yeux baissés, comme s'il cherchait, dans le dégradé du tapis, un motif qui n'existait pas.

« Coca ? Tu veux un Coca ?

— Hum. En fait. Hum. » M. Météo regarda de nouveau sa montre. « Il faut que je sois au bureau à deux heures.

— Tu partiras quand je te le dirai, nom de Dieu. »

M. Météo avait faim. Il pensa à son sandwich au tofu et aux pousses de haricots, dans la boîte en plastique, dans son sac à dos. Mais à vrai dire, il n'aimait pas trop que des gens le regardent manger. Il respira profondément, ferma les yeux, ce qui calma partiellement sa colère. « Fisher, German Bight, secteur sud-ouest quatre à cinq, virant nord-ouest, six à huit, coups de vent prévus. Averses. Visibilité. » Il ouvrit les yeux et remarqua, sur la table près du canapé, un cendrier en verre dans lequel un cigare s'était à moitié consumé.

« C'était quoi, ça ? demanda M. Smith. Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— La météo marine. C'est très utile. »

L'Américain, qui s'appelait en réalité Carl Venner, fixa le demeuré, conscient qu'il avait en face de lui, dans la même personne, un génie et un débile. Un petit malin agressif incapable d'interagir

convenablement avec les autres. Mais il allait pouvoir le gérer ; il avait géré pire, dans sa vie. Il fallait qu'il se répète que le gars était utile pour le moment, et que, dès qu'il ne le serait plus, il ne manquerait à personne.

« Je te remercie d'être venu au pied levé », dit Venner. Il sourit brièvement, mais sa voix contredisait cette affabilité.

« Hum. C'est ça.

— On a un problème, John. »

M. Météo hocha la tête et répéta : « Ouais, c'est ça. »

Il y eut un long silence. Sentant la présence de quelqu'un derrière lui, il tourna la tête et constata que l'Albanais se tenait dans l'encadrement de la porte, les bras croisés, et le regardait. Deux hommes se trouvaient à ses côtés. M. Météo savait qu'ils étaient russes, bien qu'ils n'aient jamais été présentés.

C'était comme s'ils sortaient des murs à chaque fois qu'il avait rendez-vous avec Venner, mais il n'avait jamais vraiment saisi leur rôle. Visages durs, minces, coupes militaires, costumes noirs, jamais un sourire ; des associés, en quelque sorte. Ils le mettaient toujours mal à l'aise.

« Tu m'avais dit qu'il était impossible de pirater notre site, reprit M. Smith. Tu veux bien nous expliquer alors, à M. Brown et à moi-même, comment nous avons pu l'être hier soir ?

— On a cinq firewalls. Personne ne peut nous pirater. J'ai reçu une alarme dans les deux minutes, quelqu'un s'était connecté sans autorisation, je l'ai déconnecté.

— Et comment a-t-il fait pour accéder à notre site ?

— Je ne sais pas. Je cherche. Enfin..., ajouta-t-il, de mauvaise humeur, je cherchais jusqu'à ce que vous me demandiez de venir ici. C'est sans doute un souci de logiciel.

— J'ai été à la tête de la surveillance réseau des services secrets de l'armée américaine pendant onze ans. John. Je connais la différence entre une défaillance technique et des empreintes. Je vois des empreintes, là. Viens voir. » Il montra du doigt l'un des écrans.

M. Météo contourna l'ordinateur. Des colonnes de chiffres, tous cryptés, défilaient. Un groupe de lettres clignotait. Il observa cet écran quelques instants, puis étudia attentivement les trois autres. Il revint au premier, à la séquence qui clignotait.

« Hum. Il peut y avoir plusieurs raisons.

— Oui, confirma l'Américain, impatient. Mais je les ai éliminées. Ce qui ne nous laisse qu'une seule possibilité : quelqu'un a récupéré le CD d'un abonné. Maintenant, ce que je te demande, c'est de nous donner le nom et l'adresse de ces deux personnes.

— Je peux vous donner le nom d'utilisateur de l'abonné – ce sera dans les détails d'accès. Mais la personne qui l'a trouvé... Hum. C'est pas si facile.

— S'il a réussi à nous trouver, tu vas réussir à le trouver. » M. Smith croisa les mains et se fendit d'un sourire gras. « Tu as les compétences. Utilise-les. »

## 8

Roy Grace se trouvait dans un champ boueux, du colza jusqu'à la taille ; il avait enfilé des surbottes et une combinaison en papier blanc sur ses vêtements. Pendant quelques instants, il resta sous le crachin à regarder une fourmi progresser lentement mais sûrement sur la main de femme qui gisait, paume contre terre, entre des brindilles de colza.

Puis il s'agenouilla et renifla la chair, tout en éloignant une mouche bleue. La main ne sentait rien, ce qui voulait dire qu'elle n'était pas là depuis longtemps – vu la chaleur estivale, sans doute moins de vingt-quatre heures.

Il y avait des années de ça, à l'époque où il débutait, il s'était rendu sur la scène d'un crime – une jeune femme retrouvée morte, étranglée et violée, dans un cimetière de Brighton – et avait été abordé par une jeune et jolie rousse, journaliste à l'*Argus*, qui faisait les cent pas de l'autre côté du cordon de sécurité. Elle lui avait demandé s'il ressentait quelque chose quand il était confronté à un meurtre, ou s'il faisait juste son boulot, comme tout le monde.

Bien que marié avec Sandy et heureux dans son couple, il s'était amusé à la draguer et ne lui avait pas avoué que c'était en fait la première fois qu'il se trouvait sur le terrain. Jouant au macho, il lui avait répondu que oui, c'était un boulot, juste un boulot, et que c'était comme ça qu'il gérait l'horreur.

Il repensa à cet épisode.

À ce mensonge bravache.

La vérité, c'était que le jour où il aurait l'impression de ne faire que son job, le jour où il n'aurait plus d'empathie pour la victime, il arrêterait tout et changerait de travail. Et ce n'était pas demain la

veille. Peut-être cela lui arriverait-il, comme c'était arrivé à son père, comme cela arrivait à la plupart des anciens, mais à l'instant présent, il était en proie aux mêmes émotions qu'à chaque fois qu'il se rendait sur une scène de crime.

Roy se sentait écartelé entre la peur de ce qu'il allait découvrir et la responsabilité écrasante qui lui revenait en tant que commissaire en charge de l'enquête – le fait que cette femme assassinée avait des parents, peut-être des frères et sœurs, peut-être un mari ou un amoureux, peut-être des enfants. Un être cher allait devoir identifier le corps, et tous, accablés de douleur et en état de choc, allaient subir un interrogatoire avant d'être rayés de la liste des suspects.

La main était élégante, doigts fins, ongles faits ; le vernis rose contrastait avec la chair d'albâtre. D'une plaie entre le pouce et le poignet avait coulé un filet de sang sombre, coagulé. Comme si elle avait essayé de se défendre. Il se demanda qui elle était, et ce qui avait conduit à ce meurtre.

Les premières vingt-quatre heures d'une enquête étaient cruciales. Passé ce délai, le travail devenait de plus en plus lent et laborieux. Dans les prochaines heures, dans les prochains jours, Grace allait devoir mettre sa vie entre parenthèses pour se consacrer exclusivement à cette enquête. Il saurait tout de la vie et de la mort de cette femme, tout ce que son corps, son appartement, ses effets personnels, sa famille et ses amis lui révéleraient. Il finirait sans doute par en savoir plus que ceux qui l'avaient connue vivante.

L'enquête porterait atteinte à sa vie privée, peut-être de façon brutale. La mort était, en soi, prompte à piétiner toute dignité, mais le travail des légistes et de la police était encore plus dévastateur. Et il y avait cette sensation que l'âme de la personne était peut-être – simple supposition – en train de le regarder faire.

« C'est de là que vient la main, Roy. » La silhouette massive du commissaire de la division d'East Downs, Bill Barley, silhouette rendue encore plus imposante par la combinaison blanche gonflée par le vent, se tenait à ses côtés et pointait d'un doigt en latex le champ qui avait été bouclé à la hâte par un cordon de sécurité, et où plusieurs techniciens spécialisés, en blanc également, érigeaient une tente carrée blanche.

Plus loin, au bord du champ, là où il s'était garé, Grace vit un



nouveau véhicule rejoindre le méli-mélo de voitures de police – certaines banalisées, d'autres pas –, la camionnette des chiens policiers, celle du photographe et l'énorme véhicule de la brigade d'intervention, gros comme un camion, qui ridiculisait tous les autres.

Le van noir du coroner n'avait pas encore été réquisitionné. Les journalistes n'avaient pas été prévenus non plus, mais le premier ne tarderait pas à arriver. Comme une mouche à viande.

Barley était un vieux de la vieille, la cinquantaine, un accent imitant tant bien que mal celui du Sussex, et un visage rubicond couperosé. Grace fut impressionné par la vitesse à laquelle il avait sécurisé la zone. Il détestait arriver sur un terrain où les pièces à conviction avaient été piétinées par des policiers inexpérimentés. Dans le cas présent, le commissaire divisionnaire avait bien fait son boulot.

Barley couvrit la main à l'aide d'une bâche, puis Grace le suivit, marchant sur ses pas pour modifier le sol le moins possible, jetant de temps à autre un coup d'œil sur un berger allemand de la police qui bondissait au loin avec élégance. Ils parvinrent à l'endroit où se concentrait l'activité. Grace comprit immédiatement pourquoi. Au centre, écrasant quelques tiges, se trouvait un grand sac-poubelle noir, chiffonné, déchiré, lambeaux flottant au vent, autour duquel volaient des centaines de mouches bleues.

Grace salua de la tête Joe Tindall, un technicien qu'il connaissait bien. La trentaine bien entamée, Tindall ressemblait autrefois à un savant fou, avec sa crinière de cheveux mous et ses lunettes à triple foyer ; il s'était métamorphosé suite à la rencontre avec une très jeune femme dont il était tombé amoureux. Il avait maintenant le crâne rasé, sous la capuche de sa combinaison blanche, un bouc courant de sa lèvre inférieure au milieu de son menton et des lunettes rectangulaires à verres bleutés. Il ressemblait davantage à un dealer qu'à un scientifique.

« Salut, Roy, lui dit Tindall de son habituel ton sarcastique. Bienvenue à "Mille et une choses à faire avec un sac-poubelle un mercredi matin à Peacehaven." »

— T'as fait du shopping ? demanda Grace en hochant la tête vers le sac noir.

— Tu peux pas imaginer ce qu'on peut gagner en conservant les bons de réduction », répondit Tindall. Puis il s'agenouilla et ouvrit

délicatement le sac.

Roy Grace était dans la police depuis dix-neuf ans, dont quinze passés sur des affaires criminelles, principalement des meurtres. Voir un cadavre le perturbait, mais plus rien ne le choquait vraiment. Le contenu du sac le choqua.

Le torse de ce qui semblait avoir été une jolie jeune femme était couvert de sang coagulé ; son pubis était tellement taché qu'on ne pouvait pas discerner la couleur des poils ; presque tout son corps avait été poignardé frénétiquement avec un instrument tranchant, probablement un couteau. La tête avait été coupée, ainsi que les quatre membres. Un bras et les deux jambes se trouvaient dans le sac, avec le torse.

« Mon Dieu », chuchota Grace.

Même Tindall avait perdu son sens de l'humour. « Il y a vraiment des malades.

— Toujours pas de tête ?

— Ils cherchent.

— On a appelé un légiste ? »

Tindall éloigna des mouches à viande. D'autres se précipitèrent ; Grace les chassa furieusement. Ces mouches bleues étaient capables de sentir la chair humaine à huit kilomètres à la ronde. Sans caisson hermétique, il était impossible de les éviter. Mais parfois, elles étaient utiles. Elles pondaient des œufs qui devenaient des larves, puis des asticots, puis des insectes. Le processus ne prenait que quelques jours. Sur un corps abandonné depuis des semaines, il était possible de déduire, à quelques jours près, la date de la mort d'après le nombre de générations de larves.

« Quelqu'un a appelé un médecin légiste, je présume, Joe ? »

Tindall acquiesça. « Bill l'a fait.

— Nadiuska ? » demanda Grace, en espérant une réponse positive.

Deux médecins de la police étaient généralement contactés pour les crimes ayant lieu dans cette zone, de par la proximité de leur domicile. La préférée des policiers était Nadiuska de Sancha, une sculpturale Espagnole de sang aristocratique russe, mariée à l'un des plus célèbres chirurgiens esthétiques de Grande-Bretagne. Elle était appréciée non seulement parce qu'elle était vraiment douée, et extrêmement utile, mais aussi parce qu'elle était magnifique. La quarantaine bien

entamée, elle faisait dix ans de moins. Et ceux qui travaillaient avec elle n'étaient pas avarés en suppositions quant à l'exercice, ou non, des talents de son mari sur sa personne. Les spéculations allaient bon train, d'autant plus qu'elle ne portait que des cols roulés, été comme hiver.

« Non. Elle a de la chance – elle n'aime pas les plaies multiples –, c'est le docteur Theobald. Et un chirurgien de la police est en route également.

— Ah », fit Grace en essayant de cacher la déception dans sa voix. Aucun légiste n'aimait les blessures multiples, car chaque plaie devait être mesurée, et cette tâche était des plus pénibles. Nadiuska de Sancha n'était pas seulement sublime, elle était également une excellente collaboratrice – séductrice, pleine d'humour, et rapide. *A contrario*, Frazer Theobald était, de l'avis de tous, aussi drôle que les cadavres qu'il examinait. Et lent. Désespérément lent. Mais il était méticuleux et ne se trompait jamais.

Grace aperçut du coin de l'œil sa silhouette minuscule, vêtue de blanc et flanquée d'un gros sac, approcher d'eux à travers champ, sa capuche ne dépassant guère des tiges de colza.

« Bonjour tout le monde », dit le médecin en serrant les mains gantées du trio.

Le docteur Frazer Theobald avait environ cinquante-cinq ans. Solidement bâti pour son mètre cinquante-sept, des yeux noisette suspicieux, il avait un nez taillé comme celui du Concorde, une moustache à la Adolf Hitler et quelques mèches de cheveux rêches et clairsemés. Un cigare et il serait facilement passé pour Groucho Marx à un bal masqué. Mais Theobald n'était pas du genre à participer à une soirée aussi frivole qu'un bal masqué. Tout ce que Grace savait, c'est que le scientifique était marié à une maîtresse de conférences en microbiologie et que son principal hobby était le dériveur.

« Bien, commissaire Grace, dit-il en observant les membres qui se trouvaient dans ce qu'il restait du sac plastique et sur le sol, pouvez-vous me résumer la situation ?

— Oui, docteur Theobald. » Avec lui, c'était toujours formel pendant la première demi-heure environ. « Pour le moment, nous avons retrouvé le torse de ce qui semble être une jeune femme poignardée à multiples reprises. » Grace regarda Barley, comme pour

qu'il confirme ses dires, et le commissaire divisionnaire poursuivit.

« La police d'East Downs a été alertée par un appel d'urgence effectué tôt ce matin par une femme qui promenait son chien. L'animal a trouvé une main, que nous avons laissée *in situ*. » Barley pointa du doigt à travers champ. « J'ai bouclé la zone et les chiens policiers ont découvert ces membres, que nous n'avons pas manipulés autrement qu'en ouvrant plus largement le sac-poubelle.

— Pas de tête ?

— Pas encore. »

Le docteur se mit à genoux, posa son sac, replia délicatement les bouts du sac-poubelle, observant les membres en silence.

« Il faut immédiatement relever les empreintes digitales et effectuer un test ADN », dit Grace. Il regarda vers la vallée, vers les rangées de maisons. Et au-delà, à plus d'un kilomètre, vers la Manche dont le gris se mêlait à celui du ciel.

S'adressant au commissaire divisionnaire, Grace poursuivit : « Il faut également commencer à interroger les voisins, faire du porte-à-porte, demander s'ils n'ont rien remarqué de suspect ces derniers jours. Voir s'il y a des personnes portées disparues dans le quartier. Si ce n'est pas le cas, élargir à Brighton, puis au Sussex. Bill, il y a des caméras de vidéosurveillance dans le coin ?

— Seulement chez certains commerçants, et dans quelques entreprises.

— Fais en sorte qu'ils gardent toutes les cassettes des sept derniers jours.

— Je m'en occupe immédiatement. »

Grace baissa les yeux. « On sait comment ces membres sont arrivés là ? Il y a des marques de pneus ?

— On a des traces de pas. De grosses bottes, d'après la forme. Les empreintes sont profondes. On a dû la porter », répondit Bill Barley, désignant un sillon étroit entre deux cordons de sécurité.

Theobald avait ouvert son sac et examinait minutieusement la main couverte de sang.

*Qui est-elle ?* se demandait Grace. *Pourquoi a-t-elle été assassinée ? Comment est-elle arrivée là ?* Il bouillonnait de colère.

De colère et d'autre chose.

C'était l'idée, qu'il refusait d'affronter, que le sort de cette jeune

femme était peut-être celui qu'avait connu sa propre femme. Neuf ans plus tôt, Sandy avait disparu de la surface terrestre sans laisser de trace. Peut-être avait-elle été assassinée ? Peut-être s'était-on débarrassé de son corps ? Tuée et sauvagement massacrée. Il y avait des dizaines de façons de se débarrasser d'un corps pour qu'il ne soit jamais retrouvé.

Et c'est ce qui le dérangeait maintenant. Quelqu'un avait pris la peine de découper cette fille et de lui arracher la tête. Mais s'ils avaient vraiment voulu qu'elle soit difficile à identifier, ils auraient aussi gardé les mains.

Pourquoi ne l'avaient-ils pas fait ? Pourquoi est-ce qu'ils avaient laissé ses membres au milieu d'un champ, où ils étaient voués à être découverts rapidement ? Pourquoi ne l'avaient-ils pas enterrée.

Était-ce, se demanda-t-il, parce que celui qui avait fait ça voulait qu'elle soit découverte ?

## 9

Kellie, en survêtement violet, était assise par terre dans le salon, le clavier sur ses genoux, appuyée contre le canapé, et piochait régulièrement dans le tube de Pringles goût sel et vinaigre. Ce n'était pas le déjeuner le plus équilibré, on est d'accord, mais c'étaient des chips allégées – elles ne faisaient donc pas grossir, se disait-elle.

Connectée sur Internet, elle ne pouvait détacher ses yeux d'un bracelet Swarovski en cristal mauve sur l'écran de télévision. Elle double-cliqua sur l'image pour l'agrandir et pensa, non sans culpabilité, qu'il s'accorderait parfaitement avec ce qu'elle portait aujourd'hui. Un peu clinquant, peut-être, un peu too much. Mais les parures Swarovski étaient classe, rien à dire. Elle adorait ce qu'ils faisaient. Le prix de vente conseillé était de £152 et l'offre la plus élevée était, pour le moment, de £10,75. Et il ne restait que trois heures et quarante-deux minutes avant la fin des enchères !

Ce n'était rien ! Elle fit une offre à douze livres. Cela n'entamerait pas véritablement son budget, et si elle l'obtenait à un prix proche de celui-là, elle pourrait le remettre en vente dans quelques semaines et dégager un bénéfice.

Elle regarda l'écran quelques minutes. Pas d'offre supérieure. Jusque-là, tout allait bien. Elle tendit la main vers la bouteille de Smirnoff – celle qu'elle planquait au fond de son tiroir à sous-vêtements, dans la chambre, pour que Tom ne sache pas – dévissa le bouchon et but juste une petite gorgée. Ce n'était que son troisième verre de la matinée, se justifia-t-elle, sans prendre en compte le fait que la bouteille était pleine ce matin et qu'il en manquait un tiers à présent.

Dehors, il pleuvait des cordes. Lady entra dans la pièce en trotinant, la laisse dans sa gueule, remua la tête et gémit.

« Tu veux ta promenade, hein, ma belle ? Il faudra attendre que la pluie se calme, OK ? »

La chienne gémit de nouveau, plus fort.

Elle posa la bouteille et tendit le bras. Lady approcha son museau et roula maladroitement sur le dos.

« T'es une vraie femelle, tu sais ça ? bafouilla tendrement Kellie, la vodka éludant le blues qu'elle avait généralement en milieu de journée. Tout ce que tu veux, c'est qu'on te caresse les tétons... »

Elle flatta le ventre de l'animal quelques instants, passa son bras autour de son cou et l'embrassa sur la tête, respirant la forte odeur, chaude, de sa fourrure. « Je t'aime, Lady. »

Mais la chienne perçut un bruit dehors. Elle bondit soudain sur ses pattes, grogna, courut vers le hall et aboya. Kellie entendit la chatière claquer, tandis que Lady se précipitait dans le jardin, sans doute pour faire déguerpir un oiseau qui avait eu l'audace d'atterrir sur la pelouse.

Sur eBay, personne n'avait enchéri.

Un jour, elle maîtriserait ce système d'enchères sur Internet. Elle avait découpé un article dans le *Daily Mail*, il y avait quelques semaines, sur tous les gens qui avaient fait fortune en vendant des trucs sur eBay. Elle avait tenté d'expliquer à Tom – mais il ne comprenait toujours pas – qu'elle essayait, à sa façon, de gagner de l'argent. Qu'elle n'y arrivait simplement pas. Mais cela viendrait, un jour.

Elle regarda la bouteille. Une autre petite gorgée ?

Elle ferma les yeux et réfléchit. *Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Dans ma vie ? Est-ce que c'est une question de gènes ?*

Elle pensa à ses parents. À son père, qu'elle adorait, qui avait tant de rêves, et qui était maintenant cloué chez lui avec la maladie de Parkinson à un stade avancé, à seulement cinquante-huit ans. Quand elle était gamine, il s'était lancé dans plusieurs affaires qui avaient toutes échoué. Il avait été chauffeur de taxi à Brighton et avait créé sa propre boîte de location de limousines. Qui avait fait faillite. Il avait acheté une licence pour pouvoir vendre des alicaments, ce qui aurait dû lui permettre de faire fortune. Mais ils avaient dû vendre la maison.

Sa mère avait apporté sa contribution au ménage en travaillant à

l'aéroport de Gatwick en tant que vendeuse de parfums duty free. Elle avait fait des journées interminables jusqu'à ce qu'elle doive arrêter pour s'occuper de son père. Ils vivaient maintenant dans un HLM à Whitehawk, la banlieue la plus difficile de Brighton, dans la peur permanente des vandales, des cambrioleurs, des agresseurs. Avant-hier, elle leur avait rendu visite et avait garé son Espace devant chez eux. En moins d'une heure, elle s'était fait voler les enjoliveurs.

Elle se souvint de la première fois qu'elle avait rencontré Tom, pour les vingt ans d'une copine de l'École normale. Elle avait été frappée par sa ressemblance avec son père – le père qu'elle voulait garder en mémoire, un beau jeune homme charismatique, au visage enfantin, passionné par la vie. Tom avait une vraie vision des choses, des projets fascinants et, contrairement à son père, il les avait mûrement réfléchis. Il voulait apprendre son métier dans l'une des plus importantes sociétés de sa branche, avant de créer sa propre entreprise.

Et elle avait cru en lui. Elle s'était dit qu'il ne pouvait pas échouer. Ses amis l'avaient immédiatement apprécié. Ses parents l'adoraient. Elle était tombée amoureuse ce soir-là. Deux jours plus tard ils couchaient ensemble dans son minuscule appartement en sous-sol et bord de mer, à Hove, bercés par un disque de Scott Joplin en boucle. Ils avaient passé quasiment toutes leurs nuits ensemble depuis.

Leurs premières années de mariage furent merveilleuses. Tom avait fondé sa société, et elle démarrait bien. Ils avaient déménagé dans un appartement plus grand, puis dans cette maison. Les problèmes étaient apparus quand Kellie avait quitté son poste d'institutrice d'école primaire, peu avant la naissance de Max. Elle avait commencé à s'ennuyer de plus en plus et traversé une longue période de dépression postnatale. Il lui était difficile de passer toute la journée à la maison avec son bébé, tandis que Tom partait tôt à Londres et rentrait tard, en général trop fatigué pour parler. C'était provisoire, lui avait-il promis. Il fallait simplement qu'il s'investisse maintenant pour l'avenir.

Puis Jessica était née. Et elle avait de nouveau dû se battre toute seule. Sauf que les affaires de Tom avaient empiré. Il travaillait de plus en plus et lui parlait de moins en moins. Elle avait commencé à accompagner Max à l'école et s'était fait de nouvelles amies. Il lui semblait que toutes les autres mères avaient des maris qui



réussissaient, de beaux vêtements, de jolies voitures, des maisons huppées et des vacances de rêve.

Toute cette histoire avec eBay, que Tom semblait ne pas comprendre, avait commencé parce qu'elle voulait l'aider. OK, il y avait bien *quelques* trucs qu'elle s'achetait pour elle, mais la plupart du temps, il s'agissait de bonnes affaires réalisées avec l'intention de revendre à profit. Bizarrement, elle ne parvenait jamais à revendre au prix auquel elle avait acheté.

Il y avait une autre raison pour laquelle elle dépensait ainsi son argent. Une raison qu'elle ne pourrait jamais avouer à Tom : cela masquait les quarante livres par semaine que lui coûtait son penchant pour la vodka.

C'était juste une phase, un moyen de gérer le stress. Elle n'était pas alcoolique, se disait-elle. Elle se débrouillait, à sa façon, pour traverser une petite crise. Comme pour s'en convaincre, elle attrapa l'*Argus* et alla directement aux offres d'emploi. Ce serait la meilleure solution : trouver un job à temps partiel. Participer aux revenus du ménage. Et avoir de l'argent de poche pour s'acheter de temps en temps une bouteille – non pas que ce soit un véritable besoin.

Son portable sonna. Il était dans la cuisine, où elle l'avait laissé.

Elle pesta, se leva tant bien que mal, tituba légèrement et regarda l'écran du téléphone. C'était Lynn Cottesloe, sa meilleure amie. Elle décrocha.

« Salut, comment tu vas ? » dit-elle, consciente qu'elle avait la bouche un peu empâtée.

« Je suis au resto, chez Orsino. Qu'est-ce que tu fais ?

— Oh merde. Hum, déçolée...

— Tout va bien ? »

*Merde*, pensa Kellie. *Merde, merde, merde !* Elle avait complètement oublié qu'elles devaient déjeuner ensemble aujourd'hui. Elle regarda sa montre : 13 h 15.

« Kellie, tu vas bien ?

— Moi ? Super bien », dit-elle avec détachement.

## 10

Dans l'étroite pièce qui servait à la fois de bureau et de showroom pour BryceRight Promotional Merchandise Limited, Tom Bryce était assis dans son fauteuil, plongé dans de sombres pensées, manches de chemise roulées et cravate en berne. Il eut un frisson et envisagea d'enfiler sa veste. Il détestait les caprices météorologiques britanniques. Hier, la chaleur était à peine supportable, et aujourd'hui, il faisait carrément froid.

L'endroit conférait une bonne image ; l'adresse était prestigieuse, et la pièce, même si elle n'était pas grande, était élégamment proportionnée, avec de grandes fenêtres et une fresque en stuc au plafond. Il y avait cinq bureaux, un coin salon qui servait également de lieu d'exposition, et une minuscule kitchenette derrière une cloison, tout au fond.

C'est Kellie qui avait suggéré le nom de la société. Un peu kitsch, mais elle avait souligné que c'était un nom facile à retenir. BryceRight fournissait des cadeaux d'entreprise et des vêtements promotionnels à des sociétés et à des clubs. Sa gamme de produits allait du stylo au trophée, en passant par la calculatrice, le tapis de souris personnalisé, les gadgets de bureau, les T-shirts, casquettes de base-ball, et autres vêtements de sport.

Diplômé d'une école de commerce, Tom avait travaillé pour l'une des plus grandes compagnies du secteur, Motivation Business. Il y avait dix ans, encouragé par Kellie, il s'était endetté jusqu'au cou et avait monté sa boîte. Il avait d'abord travaillé de chez lui, en utilisant son bureau et les deux chambres vides, jusqu'à la naissance de Max, et avait bâti un capital suffisant pour louer des locaux prestigieux,

quoique exigus, derrière Bond Street, ainsi qu'un entrepôt près de Brick Lane, dans l'Est londonien.

Les six premières années, l'affaire avait été florissante. Il était bon commercial, il avait ça dans le sang, les clients l'appréciaient, la vie était belle. Puis il y avait eu les attentats du 11 septembre, et pendant deux jours, le téléphone avait arrêté de sonner. Il n'y avait quasiment plus eu d'appels vraiment importants depuis.

Il employait quatre commerciaux – deux à Londres, un dans le nord de l'Angleterre, un autre en Écosse. Il partageait son bureau avec Olivia, sa secrétaire, et Maggie, qui s'occupait du service clientèle et de l'approvisionnement. Quatre autres personnes travaillaient à l'entrepôt : un responsable des commandes, une personne chargée du contrôle de la qualité et deux coursiers manutentionnaires. Et c'est là que ça coïncitait. Sans doute parce qu'il n'était pas assez présent.

BryceRight avait une solide base de clients : des grandes marques – Weetabix, Land Rover, Legal and General Insurance, Nestlé, Grants of St James's – et des entreprises beaucoup plus petites.

Les premières années, il avait vraiment pris plaisir à venir travailler, et il avait même, pendant quelques mois, aimé relever le défi du 11 septembre, mais récemment, récession et concurrence obligeant, son chiffre d'affaires ne lui permettait plus de couvrir ses frais généraux. Des clients partaient à la concurrence, ceux qui restaient passaient des commandes plus petites, et un certain nombre de grosses erreurs lui avaient coûté cher.

Les factures s'accumulaient, certaines remontant à plus de quatre-vingt-dix jours. Une fois encore, à la fin du mois, il allait falloir jouer serré entre les créances recouvrables et les dettes, afin que les chèques de salaires ne se retrouvent pas sans provision. Et il allait aussi falloir, comme toujours, faire entrer le problème de Kellie dans l'équation.

Sur son bureau, elle lui souriait depuis son cadre en argent, avec Max et Jessica – tous les trois réagissaient à ce que le photographe leur avait dit. C'était une très jolie photo, au grain doux, flatteur, un tableau presque onirique. Il les regarda avec tendresse, en priant pour que les mauvaises surprises cessent pendant un certain temps.

Comment lui dire qu'ils allaient devoir vendre la maison pour acheter plus petit ? Mais quoi d'ailleurs ? Un appartement ? Comment dire à Max et Jessica qu'ils n'auraient peut-être plus de jardin ?

Il observa les fenêtres d'en face, depuis le premier étage, à travers le rideau de pluie. Conduit Street était une rue étroite ; les bâtiments hauts lui donnaient des airs de gouttière. Même quand il faisait beau, le bureau était sombre.

Il regarda en bas et vit les flots de piétons – c'était l'heure du déjeuner –, la forêt de parapluies, et les files de voitures, taxis, camionnettes arrêtées au feu rouge, à l'intersection avec Bond Street. Ses yeux se fixèrent sur une Bentley Continental marron nouveau modèle. Depuis qu'elle était sortie, il en rêvait, mais à ce moment précis, la distance qui le séparait de cette voiture équivalait à celle qui séparait un escargot, sur la clôture de son jardin, de Mars.

Abattu, il mâchouillait un sandwich au thon et maïs sur pain de seigle. Il n'était pas fan de la combinaison thon et maïs, et il n'aimait pas les graines de cumin, pointues, dans le pain, mais ce matin, il s'était levé plus déterminé que jamais à avoir une alimentation équilibrée. Et ce truc était censé être allégé en graisses, allégé en tout. Il aurait préféré son habituel sandwich œuf bacon, ou le cheddar pickles. C'était Kellie, qui, hier soir, enfonçant tendrement le pouce dans son ventre proéminent en l'appelant « Bibendum », avait fini de le décider.

Il parcourut la première page du magazine spécialisé *Promotions and Incentives* et constata que l'un de ses concurrents, qui connaissait une ascension vertigineuse, allait entrer en Bourse. C'était quoi, le secret ? Qu'est-ce que les autres faisaient si bien et que lui faisait si mal ?

Il mordit dans son sandwich et regarda Chris Webb, une grande asperge de quarante ans, crinière flottant au vent, boucle d'oreille, qu'il appelait quand il avait un souci d'informatique – et qui le traitait comme un débile mental –, donner des petits coups de tournevis dans les entrailles de son Mac. De temps en temps, il jetait un œil à son écran, espérant, en dépit de toute logique, qu'il arriverait à le réanimer.

En pensant à ce qu'il avait vu hier soir.

Il ne parvenait pas à se sortir de la tête les images de la fille poignardée. Il avait fait un cauchemar tellement réel qu'il s'était réveillé en hurlant à trois heures du matin. C'était sans doute un film, ou une bande-annonce.

Mais ça avait l'air tellement vrai.

« J'ai bien peur que tes données aient disparu, mec, lança Chris Webb d'un ton effrontément joyeux.

— Oui, c'est ce que je t'ai dit. Retrouve-les-moi. »

Tandis que le technicien se replongeait dans la machine, Tom, désespéré sans son ordinateur et incapable de se concentrer sur le magazine, observa les produits de sa société. Ils avaient tous l'air un peu démodé, étaient là depuis trop longtemps, il fallait les mettre au goût du jour, se dit-il.

Il étudia la vitrine Jaguar : un anorak, une casquette de baseball, un polo, un stylo-bille, un porte-clés, des gants de conduite, une cravate et un foulard, le tout aux couleurs de la marque. Ils avaient récemment produit de nouveaux objets qu'il allait falloir intégrer... Il reporta son attention vers une autre vitrine : des tapis de souris, des stylos, des calculatrices, des parapluies, le tout avec le logo Weetabix. Celle-ci aussi devait être mise à jour.

Olivia, sa secrétaire, une jolie jeune femme de vingt ans et quelques, qui passait d'un chagrin d'amour à un autre, entra dans la pièce avec un sachet *Prêt À Manger*, le portable collé à l'oreille, plongée dans sa conversation. Derrière son bureau, Peter Chard, son meilleur commercial, costume impeccable, cheveux lissés, sosie de Leonardo DiCaprio, semblait absorbé par la lecture d'un magazine automobile et plantait régulièrement sa fourchette dans un pot de nouilles chinoises. Au bureau voisin, Simon Wong, originaire de Hong Kong, trente ans, ambitieux, remplissait une commande ; *un nouveau client, une belle commande, un peu de baume au cœur*, se dit Tom.

Un téléphone sonna. Olivia, scotchée à son portable, semblait ne pas l'entendre. Peter et Simon non plus. Maggie était sortie déjeuner.

« QUELQU'UN VA DÉCROCHER, PUTAIN ! » cria Tom.

Sa secrétaire leva le bras pour s'excuser et traversa la pièce à grandes enjambées.

« Bon, redis-moi exactement ce qui s'est passé », lui répéta Chris Webb d'un ton exaspéré, comme s'il s'adressait au dernier de la classe.

Les deux commerciaux levèrent les yeux vers Tom.

« Quand j'ai ouvert mon ordinateur dans le train, ce matin, il n'a pas démarré. Il était mort.

— Il démarre normalement, corrigea l'informaticien, mais il n'y a

plus de données, tu comprends ? C'est pour ça que rien n'apparaît sur l'écran. »

Baissant la voix pour que les autres cessent de le fixer, Tom dit : « Je ne comprends pas.

— Il n'y a pas grand-chose à comprendre, mec. Ta base de données a disparu.

— C'est pas possible. Enfin... Je n'ai rien fait, *moi*.

— Tu as chopé un virus ou tu as été piraté.

— Je croyais que les Mac ne pouvaient pas attraper de virus.

— Tu as fait ce que je t'ai dit, n'est-ce pas ? Je t'en prie, ne me dis pas le contraire. Tu ne t'es pas connecté au serveur, hein ?

— Non.

— Tu as du bol. Ça aurait détruit toute ta base de données.

— C'est donc un virus.

— Tu as chopé un truc *bizarre*. Ton disque dur marche normalement. Je n'arrive pas à croire que tu aies été assez stupide pour ouvrir un CD trouvé dans le train. Tom, voyons ! »

Tom jeta un œil par-dessus son épaule. Le reste de l'équipe semblait ne plus les écouter. « Comment ça, *stupide* ? C'est un ordinateur, que je sache. C'est son boulot. Il y a plein d'antivirus – que tu as installés. Le lecteur de CD marche. Il devrait lire *n'importe quel* CD. »

Webb agita le disque. « Je l'ai lu sur une machine qu'il ne pouvait pas endommager. C'est un logiciel espion. Il reconfigure tes logiciels et refourgue une cochonnerie dans ton système. Tu l'as trouvé dans le train ?

— Hier soir.

— Que ça te serve de leçon. La prochaine fois, tu iras directement aux objets trouvés. »

Tom se demandait parfois s'il payait ce gars pour l'aider. « Merci beaucoup. Je voulais rendre service. Je pensais qu'il y aurait une adresse à laquelle le renvoyer.

— Ouais. Eh bien, la prochaine fois, tu me le donnes, et je jette un œil pour toi. Bon, à part ça, tu as ouvert des pièces jointes que tu ne connaissais pas ?

— Non.

— Sûr ?

— Je ne le fais jamais. Tu m’as sermonné, il y a des années : seulement quand je connais l’expéditeur.

— Des pornos ?

— Des blagues, des pornos, comme d’hab.

— Je te conseille de mettre une capote la prochaine fois que tu surfes sur Internet.

— Très drôle.

— Ce n’était pas une blague. Tu as chopé une saloperie, c’est hyper agressif. Si tu t’étais connecté au serveur ce matin, tu aurais tout effacé, même les machines de tes collègues. Et les sauvegardes.

— Merde.

— Bien dit. J’aurais pas trouvé mieux.

— Et comment je m’en débarrasse ?

— En me payant grassement.

— Génial.

— Ou en achetant une nouvelle bécane.

— Tu es très fort pour reconforter les gens, toi, non ?

— Tu veux des réponses, tu les as.

— Je ne comprends pas. Je croyais que les Mac ne pouvaient pas être infectés.

— C’est rare, mais ça arrive. Tu n’as pas eu de chance. C’est sans doute à cause du CD. Mais il y a une autre possibilité. » Il jeta un regard circulaire, trouva la tasse de thé qu’il avait commencée il y avait un moment et but une gorgée.

« Laquelle ? demanda Tom.

— Peut-être que quelqu’un en a marre de toi. » Et il ajouta : « La classe, ta cravate. »

Tom baissa le nez. Elle était lavande, avec des chevaux argent. Hermès. Kellie l’avait récemment achetée sur Internet lors d’une liquidation de stock – elle appelait ça « faire des économies ».

« C’est en vente libre », se justifia-t-il.

## 11

Il était quatre heures et demie quand le médecin légiste, qui avait étudié méticuleusement la jeune femme démembrée sous la tente dans ce champ battu par la pluie, conclut que le corps et le terrain lui avaient révélé tout ce qu'ils avaient à lui révéler.

Il avait appliqué cette technique rudimentaire, mais efficace, qui consiste à mettre du Scotch sur chaque centimètre carré de la peau pour piéger des fibres, avait délogé à la pince à épiler des filaments prisonniers de la toison pubienne, et les avait mis sous scellés, un à un. Il observa les membres et le sol alentour sans relâcher sa concentration, pour vérifier une dernière fois que rien ne lui avait échappé.

Grace aurait aimé que le médecin aille directement à la morgue et pratique l'autopsie ce soir, ce qui était la procédure habituelle, mais Theobald s'excusa : il devait donner son avis sur une mort suspecte survenue sur un yacht, à Hampshire.

L'idéal était de procéder à l'autopsie *in situ*, pour ne pas risquer de perdre des indices essentiels, parfois invisibles à l'œil nu. Mais un champ de boue battu par les vents ne constituait pas vraiment un environnement idéal. Les cadavres faisaient rarement des efforts pour faciliter le travail des légistes. Certains médecins préféraient passer un minimum de temps sur la scène de crime et retrouver rapidement l'atmosphère relativement conviviale de la morgue. Mais le docteur Frazer Theobald n'était pas de ce genre. Il pouvait passer la soirée sur place, voire la nuit s'il le fallait, avant de se dire satisfait et de demander à ce que le corps soit transporté à la morgue.

Grace regarda sa montre. Il pensait notamment au rendez-vous



qu'il avait demain. Il aurait aimé pouvoir finir avant la fermeture des boutiques. Il savait que ce n'était pas bien d'être aussi excité, mais depuis des années, sa sœur, et tout le monde d'ailleurs, lui disait de refaire sa vie. Et pour la première fois depuis que Sandy était partie, il avait rencontré une femme qui lui plaisait vraiment. Mais sa garde-robe était pitoyable, et il lui fallait de nouvelles fringues d'été. Il essaya de mettre ces pensées de côté et de se concentrer sur le boulot.

On n'avait toujours pas retrouvé la tête de la jeune femme. Roy Grace avait appelé un enquêteur spécialisé et de nombreux vans de la police étaient déjà arrivés, remplis de policiers, certains de la brigade d'intervention, qui se mirent en rang pour ratisser la zone. La pluie réduisait la visibilité et un hélicoptère couvrait en rase-mottes une zone légèrement plus étendue. Seuls les bergers allemands, bondissant çà et là, semblaient ne pas être perturbés par les éléments. Au grand dam de l'agriculteur, une rangée de soixante policiers portant des vestes fluorescentes d'un jaune encore plus criard que celui du colza piétinait soigneusement chaque mètre carré de son champ.

Grace avait passé la plus grande partie de son temps au téléphone : il avait organisé les recherches, réservé un espace pour réunir son équipe dans le bureau du groupe d'enquête, avait obtenu un nom de code de la part de l'ordinateur de la police du Sussex et la liste des jeunes femmes portées disparues ces derniers jours. Une disparition, dans un rayon de huit kilomètres, semblait inquiétante ; idem pour trois autres à l'échelle du Sussex, six dans le sud-est de l'Angleterre.

Pour le moment, le taciturne docteur Theobald n'avait pas su lui faire une description précise. De sa toison pubienne, il avait déduit qu'elle devait être châtain clair, et avait estimé qu'elle devait avoir une vingtaine d'années, trente-deux tout au plus.

Quatre femmes correspondaient à ce profil.

Grace connaissait les tristes statistiques : 230 000 personnes disparaissaient chaque année en Angleterre. 90 % de celles qui refaisaient surface revenaient dans les trente jours. Plus de 30 % des 230 000 n'étaient jamais retrouvées. En règle générale, seuls les enfants et les personnes âgées donnaient lieu à une action immédiate. Pour les autres personnes disparues, la police attendait au moins vingt-quatre heures, ou plus, selon les circonstances.

Chaque enquête portant sur une disparition touchait un nerf

sensible chez Roy Grace. Toujours, lorsqu'il entendait ces mots, un frisson le glaçait.

Sandy était *portée disparue*. Elle s'était évanouie de la surface terrestre le jour de son trentième anniversaire, il y avait un peu moins de neuf ans, et on ne l'avait jamais revue.

Rien ne permettait de dire si les 70 000 personnes disparues étaient mortes ou non. Les gens se volatilisaient pour des tas de raisons. Une crise familiale – un mari ou une femme qui part, des gosses qui font une fugue –, des problèmes psychiatriques... Mais certains – et Roy Grace détestait l'admettre – subissaient un sort plus tragique : ils étaient assassinés ou détenus contre leur gré. Des histoires horribles de personnes retenues pendant des années, parfois des décennies, surgissaient régulièrement, au Royaume-Uni ou ailleurs. Dans ses moments de désespoir total, il imaginait Sandy attachée quelque part au fond d'une cave, prisonnière d'un maniaque.

Il la croyait toujours vivante, quelle que soit la cause de sa disparition. Ces neuf dernières années, il avait consulté un nombre incalculable de médiums. Chaque fois qu'il avait entendu parler de l'un d'entre eux, il était allé le voir. Chaque fois qu'un voyant donnait une conférence à Brighton, il se trouvait dans le public.

Et pendant toutes ces années, aucun, absolument aucun, n'était entré en contact avec sa femme, ou n'avait reçu de message venant d'elle.

Grace n'avait pas une foi indéfectible dans les médiums, pas plus qu'il ne croyait aux médecins ou aux scientifiques. Il était ouvert. Il tenait pour vrai le dicton de l'un de ses personnages préférés, Sherlock Holmes : « Quand vous avez éliminé le possible, ce qui reste, *aussi improbable soit-il*, doit être la vérité. »

Le flux de ses pensées fut interrompu par le gazouillis de son téléphone. Il regarda l'écran, mais le numéro était caché – sans doute un collègue, cela se pratiquait beaucoup dans la police. Il décrocha. « Roy Grace.

— Yo, vieux sage ! s'exclama une voix familière.

— Dégage, je suis occupé », lâcha Grace en souriant. Après trois heures de tentatives infructueuses pour engager la conversation avec le docteur Frazer Theobald, il était agréable d'entendre une voix familière. Le commandant Glenn Branson était l'un de ses meilleurs

amis. Ils travaillaient ensemble sur certaines enquêtes depuis plusieurs années, et c'était la première personne que Grace avait recrutée dans son équipe pour ce meurtre.

« Dégage toi-même, vieux. Pendant que tu te prélasses avec ton deuxième digestif après un long repas, je me casse le cul pour toi. »

Le goût métallique du sandwich aux sardines et tomates qu'il avait avalé il y avait une éternité traînait quelque part au fond de sa mémoire.

« Dans mes rêves, dit-il.

— J'ai vu un super film hier soir. *Serpico*. Al Pacino joue le rôle du flic qui chope les ripoux dans la police de New York. Tu connais ? » Branson était cinéphage.

« Je l'ai vu il y a trente ans, quand j'étais au berceau.

— Il date de 1973.

— Il en a mis du temps pour arriver dans ton cinéma de quartier...

— Très amusant. Tu devrais le revoir. C'est trop bon. Al Pacino, c'est un Dieu.

— Merci pour cette précieuse information, Glenn », dit-il en sortant de la tente et en s'éloignant des oreilles du docteur, du photographe de la police Martin Pile, et de Dennis Voice, le chef des relations publiques de la police du Sussex, qui venait juste d'arriver et attendait que Grace lui fasse le débrief pour la presse. Par expérience, il savait qu'à ce stade de l'enquête, il valait mieux en dire le moins possible. Moins on donne d'informations à la presse sur l'endroit ou l'état dans lequel a été trouvé le corps, ou les membres, moins on risque d'être importuné par des coups de fil d'excentriques et plus on a de chances de savoir si celui qui appelle détient réellement des informations.

D'un autre côté, la police avait tout intérêt à garder de bons rapports avec les médias – quoique, dans le cas de Grace, c'était un vœu pieu ces dernières semaines. Il avait été mis au pilori aujourd'hui pour la mort de deux suspects, et avait été éreinté par la presse la semaine dernière pour avoir admis devant un tribunal avoir consulté un voyant, dans le cadre d'un procès pour meurtre.

« Je suis sur une colline, il pleut des cordes. En quoi est-ce que ça fait avancer notre enquête ?

— En rien. C'est bon pour ton éducation. Ce que tu regardes, c'est de la merde.

- *Desperate Housewives*, c'est cool.
- M'en parle pas, j'en ai une à la maison. Mais j'ai des infos pour toi.
- Ah bon ?
- Une avocate stagiaire. Ça vient de tomber.
- Ce ne serait pas une grosse perte, dit Grace d'un ton sarcastique.
- Mec, t'es dégueu.
- Non. Juste honnête. »

Comme la plupart de ses collègues, Roy Grace n'aimait pas les juristes, en particulier les avocats spécialisés dans les affaires pénales, pour qui la loi n'était qu'un jeu. Chaque jour, des policiers risquaient leur vie à essayer d'arrêter des criminels. Leurs avocats gagnaient la leur à essayer de contourner la loi pour les garder en liberté. Bien sûr, Grace savait que des innocents étaient arrêtés et qu'ils devaient être protégés. Mais Glenn était trop jeune. Il n'était pas dans la police depuis assez longtemps. Il n'avait pas vu assez de truands échapper à la justice grâce à des avocats malins.

« Ouais. Bref. Elle n'est pas allée travailler aujourd'hui. Une amie est passée chez elle, elle n'y était pas. Tout le monde s'inquiète.

— C'est tout ? Quand est-ce qu'elle a été vue pour la dernière fois ?

— Hier après-midi, au cabinet. Elle avait un rendez-vous avec un client important ce matin, elle ne s'est pas présentée et n'a pas téléphoné. Le patron dit que cela ne lui ressemble pas. Elle s'appelle Janie Stretton.

— J'ai une liste de quatre autres noms, Glenn. Pourquoi tu me parles de celle-là ?

— Une intuition.

— Janie Stretton ?

— Yep.

— Je l'ajoute à ma liste.

— Mets-la tout en haut. »

La pluie trempait son costume et ruisselait sur son visage.

Il retourna se mettre à l'abri sous la tente. « On n'a toujours pas de tête, dit-il. Je pense qu'on ne la trouvera pas, et ce pour une bonne raison. On a fait tourner l'empreinte au fichier automatisé des empreintes digitales, c'est négatif. On envoie l'ADN au labo d'Huntingdon, mais ça va prendre quelques jours.

- C'est elle, dit Glenn Branson. Je te le parierais.
- Janie Stretton ?
- Janie Stretton.
- Elle est sans doute en train de baiser un avocat qui prend trois mille livres de l'heure.
- Non, Roy, insista le commandant. Elle est sous tes yeux. »

## 12

Tom passa l'après-midi dans les locaux d'un gros client, Polstar Vodka, à baisser scandaleusement ses prix – et ses marges – pour éviter qu'un concurrent ne remporte le marché. Handicapé sans son ordinateur portable, il repartit, le moral en berne, avec une commande de cinquante mille verres à Martini au nom de la marque, et de dessous de verres en argent sur lesquels il avait compté, à la base, pour dégager un profit intéressant. Mais maintenant, ce serait un miracle qu'il rentre dans ses frais. C'était tout de même une recette à montrer à la banque, même s'il n'était pas sans connaître le vieil adage qui disait : « Les recettes ne sont que vanité, seul le profit compte. »

Avec un peu de chance, cela déboucherait sur une commande plus intéressante la fois prochaine.

Il arriva à son bureau un peu avant cinq heures et constata avec soulagement que son portable fonctionnait à nouveau. Mais ça allait lui coûter sept heures de main-d'œuvre que l'informaticien lui facturait à prix d'or – ce qui le rendait malade. Le bureau de Peter Chard était vide et Simon Wong était au téléphone, tout comme Maggie. Olivia lui apporta un tas de lettres à signer.

Il s'en occupa, puis se tourna vers Chris Webb, qui avait réussi à récupérer quelques données. Le technicien lui expliqua en détail qu'il avait installé une version plus puissante et plus récente du système, un nouvel antivirus – à ajouter à la facture, bien sûr. Il ne savait cependant toujours pas comment le virus qui avait effacé sa base de données était arrivé là, si ce n'est par l'intermédiaire du CD que Tom avait trouvé dans le train, qu'il allait continuer à analyser.

Chris partit et Tom consacra une demi-heure à lire ses mails. Par

curiosité, il ouvrit Internet et consulta son historique pour passer en revue les sites qu'il avait visités ces dernières vingt-quatre heures. Google, [ask.co.uk](http://ask.co.uk), Railtrack, pour avoir les horaires des trains... Il y avait également le site de Polstar, où il s'était rendu hier pour se renseigner sur son client avant son rendez-vous. Et puis il y en avait un qui ne lui disait rien du tout.

Il s'agissait d'une suite complexe de lettres et de barres obliques. En partant, Chris Webb lui avait répété de ne jamais se connecter à un site inconnu, mais Tom surfait sur Internet depuis des années et avait maintenant une bonne connaissance de la chose. Il savait qu'on pouvait attraper un virus en ouvrant une pièce jointe, mais il était convaincu qu'il n'y avait aucun risque à ouvrir une simple page Web. Tout ce qui pouvait lui arriver, c'était que des cookies s'installent dans son système. Certains commerçants avaient en effet recours à ce procédé peu scrupuleux et envoyaient un cookie quand on entrait sur leur site. Le cookie listait toutes les pages ouvertes, ce qui leur permettait de créer des profils individuels dans leurs bases de données et de connaître les centres d'intérêt de chaque consommateur. Mais des virus ? Impossible.

Il cliqua sur l'adresse.

Un message apparut presque instantanément :

**Accès refusé.**

**Tentative de connexion non autorisée.**

« Tom, tu as encore besoin de moi ? »

Il leva les yeux. Olivia, sac sur l'épaule, se tenait près de son bureau.

« Non, c'est bon, merci. »

Elle rayonnait. « J'ai un rendez-vous ce soir. Il faut que j'aille chez le coiffeur avant !

— Bonne chance.

— Il est directeur marketing d'un groupe de presse. Un sacré parti, à mon avis.

— Fonce, emballe-le !

— C'est ce que je vais faire. »

Il revint à son écran et cliqua une nouvelle fois sur l'adresse.  
Le même message réapparut :

**Accès refusé.**

**Tentative de connexion non autorisée.**

✱

Plus tard dans la soirée, après un Martini particulièrement bien dosé, un dîner et, au lieu des deux verres habituels, quasiment une bouteille d'un délicieux chardonnay australien Margaret River, Tom ouvrit son ordinateur, vérifia ses mails et se mit au travail. Des messages arrivaient chaque minute.

Deux d'entre eux étaient des renouvellements de commande, ce qui lui mit du baume au cœur. Un autre était signé du directeur marketing d'un de ses principaux clients qui le remerciait personnellement pour sa contribution au succès de leur entreprise au cours de ces cinquante dernières années.

Flatté, il fit défiler le reste de ses mails, les classant, les jetant, y répondant selon leur nature. Puis un nouveau message apparut :

**Cher Monsieur Bryce,**

**Hier soir, vous avez accédé à un site que vous n'étiez pas autorisé à visiter. Vous avez de nouveau essayé d'y accéder ce soir. Nous n'apprécions pas les visiteurs non sollicités. Si vous parlez à la police de ce que vous avez vu ou si vous essayez encore d'accéder à ce site, ce qui va arriver à votre ordinateur arrivera à votre femme, Kellie, à votre fils, Max, et à votre fille, Jessica. Regardez, et réfléchissez bien.**

**Vos amis de Scarab Productions**

Il avait à peine eu le temps de terminer le message que celui-ci s'évanouissait. Puis tous les autres messages disparurent, comme



dissous dans l'acide.

En une minute, peut-être moins, il assista, impuissant, trop choqué pour avoir la présence d'esprit d'éteindre sa machine, à la disparition complète du contenu de son ordinateur.

Il appuya sur des touches. Il n'y avait plus rien. L'écran était noir. Vide.

## 13

Dennis Voice, le chef des relations publiques de la police, était surnommé *Voici* par de nombreux collègues. Trop d'histoires avaient filtré à la presse, et à chaque fois, son bureau avait été le premier suspect.

Cet ex-journaliste ressemblait plus à un courtier qu'à un attaché de presse. La petite quarantaine, cheveux lisses, tirés en arrière, des sourcils extraordinairement épais, il avait un faible pour les costumes de couturier et la lourde tâche de gérer les relations de plus en plus fragiles entre la police et les citoyens.

Avalant une gorgée d'eau minérale au goulot, Roy Grace le considéra avec empathie. Les policiers ne lui faisaient pas confiance et les journalistes trouvaient toujours ses intentions douteuses. C'était un jeu dont personne ne sortait gagnant. L'un de ses collègues avait fini dans un sanatorium ; un autre, Grace s'en souvenait bien, avait un penchant pour la dive bouteille.

Voice avait étalé la panoplie des journaux du matin sur le bureau de Grace et s'était assis devant lui, en se tordant les mains. « Au moins, on a réussi à éviter la une », dit-il pour s'excuser. Ses sourcils étaient deux corbeaux prêts à s'envoler.

Ils avaient eu de la chance. Un rebondissement dans l'affaire Charles-Camilla occupait presque toutes les couvertures. C'était révélateur de l'air du temps : un torse décapité ne faisait l'objet que de quelques lignes dans les pages intérieures, et encore, pas dans tous les journaux. Mais, à l'instar du *Daily Mail*, ouvert sous ses yeux, absolument toute la presse nationale avait titré : « LA COURSE-POURSUITE DES POLICIERS FAIT DEUX MORTS ».

« Tu as fait au mieux », répondit Grace. Contrairement à un grand nombre de ses collègues, il avait conscience de l'importance des relations publiques.

« Tu as bien géré la conférence, précisa *Voici*. Ce qu'il faut, aujourd'hui, c'est faire avancer l'histoire du torse. J'ai prévu un communiqué à deux heures. Tu te sens de le faire ?

— Je vais les rétamé.

— Je peux déjà leur lâcher une info ? »

Grace tripotait le bouchon de sa bouteille d'eau, le vissait et le dévissait. « Pas de résultat avec les empreintes digitales, on attend le rapport ADN du labo, on épluche la liste des personnes portées disparues.

— On leur dit qu'on n'a pas la tête ?

— Personne ne doit le savoir pour le moment. Je vais juste annoncer que le corps était gravement mutilé, ce qui ralentit l'identification.

— Je croyais que c'était moi qui maquillais la réalité pour vous. »

Grace sourit. « Disons que tu es un bon professeur. »

Les sourcils comme deux ailes déployées, *Voice* demanda : « Des infos plus croustillantes ?

— Eh, Dennis, tu parles comme un journaliste, là.

— J'aimerais leur jeter un os à ronger.

— Il y a plusieurs pistes.

— OK, mais j'ai entendu dire que c'était sans doute une fille de Brighton, en stage chez un avocat. Tu confirmes ? »

Abasourdi, Grace s'écria : « D'où tu tiens ça ? »

L'attaché de presse haussa les épaules. « Un bruit de couloir.

— Quel couloir ? Qui t'a dit ça, nom de Dieu ? »

*Voice* regarda le commissaire droit dans les yeux. « Trois journalistes m'ont déjà appelé. »

Grace se souvint de sa conversation avec Glenn Branson, sur son portable, hier après-midi. Quelqu'un l'aurait-il interceptée ? C'était quasiment impossible – les nouveaux téléphones envoyaient des signaux numériques brouillés. Excédé, il leva la bouteille au plafond en hurlant : « Mais qui leur a parlé, putain ? Dennis, la fille qui est morte a une famille. Peut-être un mari, peut-être une mère, un père, des enfants, qui l'aiment. On n'a pas le droit de commencer à spéculer.

— Je sais bien, Roy, mais on ne peut pas non plus mentir à la presse. »

Pensant à Sandy, Grace s'exclama : « Tu ne comprends pas que tous ceux qui ont un proche porté disparu et qui correspond à la description vont suivre avidement tout ce qui sera écrit dans les journaux, dit à la télé et à la radio ? Je suis payé pour mener une enquête, pas pour raviver des espoirs déçus. »

Dennis Voice notait furieusement les mots de Grace dans un carnet. « Parfait. Je peux utiliser ta dernière phrase pour notre communiqué de presse ? »

Grace le dévisagea quelques instants. C'était un attaché de presse tout craché. Le choc des mots. C'était d'ailleurs tout ce qu'il attendait. Grace hocha la tête et regarda sa montre. Il voulait se rendre dans le bureau du groupe d'enquête et briefer son équipe. Puis il fallait qu'il assiste à l'autopsie, qui commençait à dix heures.

Cela le rendait nerveux, mais pour une raison qui n'avait rien à voir avec la malheureuse jeune femme dont le corps massacré allait être charcuté par le légiste. Il fallait plutôt aller chercher du côté d'une jeune femme qui travaillait à la morgue, et avec qui il avait rendez-vous ce soir.

Sous la montagne de journaux décorant son bureau trouvait un exemplaire de *FHM*. Grace espérait trouver quelques minutes ce matin pour le feuilleter et repérer les derniers trucs à la mode. Glenn Branson n'arrêtait pas de le taquiner sur ses fringues, sa coupe cheveux, même sur sa montre. La bonne vieille Seiko que Sandy lui avait offerte était apparemment trop petite, trop *has been* – elle le trahissait. Et retardait sans doute aussi.

Comment pouvait-il se métamorphoser en un mec cool ? Il avait trente-neuf ans. Le jeu en valait-il la chandelle ? Il pensa à Cleo Morey et son estomac se noua, tant son simple souvenir lui faisait de l'effet. Et il se rendit compte que oui. Oui, cela valait *vraiment* la peine de faire un effort.

Dennis Voice lui tint la jambe pendant ce qui lui sembla une éternité, mais Grace l'écouta, sachant qu'il avait besoin de son soutien en ce moment, que ce n'était pas là du temps perdu. De plus, Voice lâcha quelques ragots intéressants sur le chef et Alison Vosper, le commissaire principal, et se plaignit du commissaire divisionnaire

Gary Weston, supérieur immédiat de Grace, qui, regrettait-il, semblait plus intéressé par les courses de chevaux et de lévriers que par son métier. Cela commençait à se savoir et à se répéter.

Quelle que soit la vérité, il n'était pas malin de la part de son ambitieux patron de laisser sa réputation lui échapper. En tant qu'ami, il aurait peut-être dû intervenir, mais comment ? D'ailleurs Grace était conscient – même s'il ne voulait pas se l'avouer – qu'il était parfois un peu jaloux de Gary Weston, de son train de vie, de son adorable famille, de son aisance en société, de son ascension facile. Quelqu'un – mais qui ? – avait dit : « Chaque fois qu'un de mes amis réussit, c'est une part de moi qui meurt. » C'était bien triste, mais c'était vrai.

Dennis Voice finit par partir. Aussitôt la porte fermée, Grace attrapa le magazine et commença à le feuilleter. En quelques minutes, son humeur s'assombrit de nouveau. Sur vingt pages, il y avait vingt looks différents. Lequel lui donnerait l'air élégant et moderne pour son rendez-vous ? Lequel était vieux jeu ?

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir, se dit-il, résigné, prêt à affronter l'humiliation.

## 14

Grace sortit de son bureau et traversa celui des assistantes, où Eleanor travaillait avec trois autres personnes. Ces quatre femmes s'occupaient du secrétariat de tous les commissaires de la PJ – seul Gary Weston avait une secrétaire à plein temps.

Entre autres choses, il reprochait à ce bâtiment son aspect impersonnel et uniforme. Peut-être était-ce parce que le mobilier était neuf, peut-être parce qu'il se trouvait en dehors de la ville, mais le fait est qu'il avait l'air stérile. Les murs n'étaient pas marqués par les bagarres contre des délinquants, il n'y avait pas de traces laissées par des objets métalliques, la moquette n'était pas déchiquetée, les plafonds pas jaunis par la nicotine, comme dans la plupart des postes de police. Aucune fenêtre n'était rafistolée, aucune chaise bancale ni bureau déglingué. Manquait la patine qui confère à un endroit son caractère – parfois, il fallait l'admettre, un sale caractère.

Eleanor avait, sur son bureau, un bouquet de violettes dans un délicat vase en porcelaine, une photo de ses quatre enfants – mais bizarrement, aucune de son mari –, une grille de sudoku à moitié remplie déchirée dans un journal et un Tupperware contenant son déjeuner.

Elle leva la tête et lui fit son petit sourire nerveux – son cardigan soigneusement posé sur le dossier de sa chaise. Depuis le temps qu'elle travaillait avec lui, elle avait des automatismes. Elle savait par exemple que dès lors qu'il devenait responsable d'une enquête, elle devait annuler tous ses autres rendez-vous.

Elle lui fit part rapidement des trois réunions qu'elle avait supprimées de son agenda : celle relative aux procédures internes,

celle concernant la collaboration entre les différentes forces de la police britannique pour les affaires non élucidées, et celle où devait être fixé le calendrier de l'équipe de rugby de la police du Sussex.

Il reçut ensuite un appel d'Emily Gaylor, de l'unité de liaison justice, chargée de l'affaire Suresh Hossain – un promoteur immobilier véreux accusé d'avoir assassiné son concurrent –, lui disant qu'il n'avait pas besoin d'assister au procès aujourd'hui.

Cramponné à sa mallette qui contenait le numéro de *FHM*, il traversa l'open space moquette de vert et ses rangées de bureaux réservés aux assistants des commissaires de la PJ. Sur sa gauche, derrière une baie vitrée, il aperçut l'impressionnant bureau de Gary Weston, qui, une fois n'est pas coutume, était là et dictait un rapport à sa secrétaire.

Il se dirigea vers le fond, passa sa carte magnétique devant le dispositif de sécurité, ouvrit la porte et déboucha dans un long couloir silencieux – moquette grise et odeur de peinture fraîche. Il dépassa un grand tableau couvert de feutrine rouge intitulé « OPÉRATION LISBONNE », sur lequel se trouvait la photo d'un Asiatique portant une petite barbe, et plusieurs clichés de rochers au pied des superbes falaises de Beachy Head, marqués de cercles au feutre rouge. L'homme, non identifié, avait été retrouvé mort quatre semaines auparavant au pied de la falaise. On avait d'abord pensé qu'il avait, comme tant d'autres, fait le grand saut, jusqu'à ce que son autopsie révèle qu'il était en fait mort avant le plongeon.

Grace laissa sur sa gauche le bureau des officiers extérieurs, une grande pièce dans laquelle les hommes appelés en renfort sur les affaires difficiles s'installaient le temps de l'enquête, puis un bureau portant la mention « Responsable de l'enquête », qui lui servirait temporairement de QG. Il poussa la porte d'en face sur laquelle on pouvait lire : « CO1 ».

C'était dans les centres opérationnels CO1 et CO2 qu'étaient désormais gérées toutes les affaires criminelles. En dépit de vitres opaques trop hautes pour qu'on puisse voir à travers, la pièce aux murs blancs était claire, et dégageait de bonnes vibrations. De tout le bâtiment, c'était sa salle préférée. Il avait beau regretter la frénésie désordonnée qu'avaient les salles opérationnelles de son passé, cette pièce avait tout d'une centrale atomique.

Elle avait presque quelque chose de futuriste, et aurait très bien pu accueillir les chercheurs de la NASA, à Houston. En forme de L, elle accueillait trois postes de travail, trois bureaux en forme de virgule aptes à recevoir jusqu'à huit personnes. Sur d'immenses tableaux Weleda figuraient « OPÉRATION LISBONNE », « OPÉRATION CORMORAN » et « OPÉRATION CONGÈRE », chacun d'eux étant punaisé de photos du crime et de listes de données. Un tableau avait été ajouté hier après-midi, « OPÉRATION ROSSIGNOL », du nom que l'ordinateur de la police du Sussex avait choisi au hasard pour désigner l'enquête sur le corps démembré.

Contrairement aux autres services, il n'y avait ici aucun effet personnel, ni sur les bureaux, ni sur les murs. Pas de photo de famille ou de footballeur, pas de calendrier, pas de comics. Tous les objets de la pièce, sauf les meubles et le petit matériel de bureau, avaient un lien avec l'enquête. On n'y faisait pas de plaisanteries non plus. Juste le silence d'une intense concentration, les vibreurs des téléphones, et le *clac-clac-clac* des imprimantes laser.

Chaque groupe de travail comprenait au minimum un chef, généralement un commandant, un procédurier, un analyste, un indexeur et une dactylo. Grace connaissait quasiment tous les visages, mais tous étaient trop occupés pour être distraits par de quelconques formalités d'usage.

Personne ne lui prêta la moindre attention quand il se dirigea vers son équipe, sauf le commandant Glenn Branson, un mètre quatre-vingt-huit, noir et chauve comme une météorite, qui l'accueillit en levant le bras. Il portait l'un de ses costumes de couturier, à rayures marron cette fois, qui lui donnait des airs de dealer prospère, et une cravate qu'on aurait dit dessinée par un chimpanzé daltonien sous substances hallucinogènes.

« Salut, mon vieux ! » s'écria Glenn Branson suffisamment fort pour que tout le monde tourne la tête.

Grace adressa un bref sourire aux huit membres de son équipe. Il les avait, pour la plupart, transférés directement d'une enquête à l'autre, ce qui signifiait qu'ils n'avaient pas vraiment fait de pause, mais ils formaient un bon groupe et avaient bien bossé ensemble. Au cours des années, Grace avait appris qu'il valait toujours mieux, dans la mesure du possible, conserver intacte une bonne équipe.



La plus gradée était le commandant Bella Moy, visage souriant sous une tignasse brune colorée au henné, une boîte de Malteser ouverte devant elle, comme toujours, à quelques centimètres de son clavier. Il la regarda taper quelque chose, concentrée, tandis qu'elle piochait machinalement dans la boîte, comme si sa main droite était autonome. Grace n'avait jamais vu quelqu'un manger autant, tout en restant aussi mince.

À côté d'elle se trouvait le lieutenant Nick Nicholl, une grande perche, petite trentaine, cheveux courts, officier zélé doublé d'un avant rapide au foot, que Grace encourageait à intégrer l'équipe de rugby de la police dont il prendrait la direction l'automne prochain.

En face de lui, déchiffrant une pile de documents, était assis le jeune lieutenant Emma-Jane Boutwood, une jolie blonde aux cheveux longs et au corps parfait. Grace l'avait tout d'abord pensée un peu trop inexpérimentée pour faire partie de son équipe, mais elle s'était vite révélée largement à la hauteur. Elle avait un brillant avenir dans la police, si elle décidait d'y faire carrière.

« Quoi de neuf ? demanda Glenn Branson. De mon côté, j'ai une nouvelle intuition. J'essaie de t'expliquer pourquoi j'ai changé d'avis ? Je mise maintenant sur Teresa Wallington.

— C'est qui ? demanda Grace.

— Une fille de Peacehaven. Fiancée. Elle n'a pas assisté à sa fête de fiançailles hier soir. »

Ces mots le firent frissonner. « Raconte.

— J'ai parlé à son fiancé, il est irréprochable.

— Je sais pas trop... », répondit Grace. Son instinct lui disait que c'était trop tôt, mais il ne voulait pas brider l'enthousiasme de Glenn Branson. Il observa les photos accrochées au mur, qui avaient été développées en urgence à sa demande. Il s'approcha d'un gros plan sur la main tranchée, puis des images insoutenables du torse massacré sur fond de sac noir.

« Fais-moi confiance, Roy.

— Confiance ? fit Grace, sans détacher ses yeux du mur.

— Et voilà, tu recommences ! répliqua Branson.

— Je recommence quoi ? demanda-t-il, étonné.

— Tu fais comme à chaque fois. Tu réponds par une question.

— C'est parce que je ne comprends jamais où tu veux en venir !

— Men-songe !

— Il nous reste combien de femmes disparues ?

— Autant qu'hier. Cinq. Si on se limite à un périmètre raisonnable. Davantage à l'échelon national.

— Pas de résultats du labo sur le test ADN ? demanda Grace.

— Ils espèrent savoir d'ici à ce soir, dix-huit heures, si la victime est dans leur base de données », les interrompit le lieutenant Boutwood.

Grace jeta un œil à sa montre. Dans quinze minutes, il fallait qu'il file à la morgue. Il fit un rapide calcul. Selon les estimations de Frazer Theobald, la mort remontait à moins de vingt-quatre heures. Il n'était pas rare que quelqu'un disparaisse toute une journée. Mais à partir de deux jours, les amis, les parents et les collègues commençaient à s'inquiéter sérieusement. C'est aujourd'hui qu'il éliminerait des noms sur la liste des victimes potentielles.

« On a un moulage des traces de pas ? s'enquit-il en se tournant vers le lieutenant Nicholl.

— C'est en train d'être fait.

— *En train*, ça ne me suffit pas, répliqua Grace légèrement irrité. J'ai dit à la réunion de ce matin que je voulais que deux officiers fassent le tour des magasins de vêtements outdoor. Il y a des chances que les bottes aient été achetées pour l'occasion. Si c'est le cas, on a peut-être une vidéo de surveillance. Il ne doit pas y avoir énormément de magasins qui vendent de telles bottes dans le coin. Débrouille-toi pour que j'aie un rapport pour la réunion de six heures et demie. »

Nicholl acquiesça et décrocha immédiatement son téléphone.

« Elle ne l'a pas contacté depuis deux jours, reprit Branson.

— Qui ? répondit Grace distraitement.

— Teresa Wallington. Elle vit avec son fiancé. Il n'y a pas de raison pour qu'elle ne soit pas venue.

— Et les quatre autres sur notre liste ?

— On ne les a pas vues non plus aujourd'hui », dut-il admettre à contrecoeur.

Branson avait trente et un ans, mais il n'était flic que depuis six ans. Il avait fait un faux départ en entamant une carrière de videur de boîte de nuit.

Grace l'aimait beaucoup. Le garçon était intelligent, attentionné, et il avait d'excellentes intuitions. L'intuition, c'est important, mais ça a

ses inconvénients : cela peut vous mener à tirer des conclusions hâtives, à négliger les autres possibilités, voire à choisir les preuves de façon à confirmer cette intuition. Grace devait parfois brider l'enthousiasme de son collègue, pour son bien.

Mais pour le moment, ce n'était pas pour ses intuitions concernant cette affaire que Grace avait besoin de lui. C'était extraprofessionnel.

« Tu m'accompagnes à la morgue ? »

Branson haussa les sourcils. « Attends, mec, c'est là que tu invites tes conquêtes ? »

Grace sourit. Branson était plus proche de la réalité qu'il ne le pensait.

# 15

Tom Bryce était assis dans une longue salle de conférences étroite, au rez-de-chaussée d'un immeuble de bureaux situé dans une zone industrielle près de l'aéroport d'Heathrow. Tellement près qu'il eut l'impression que le jumbo-jet qui était en train d'atterrir allait finir sa course dans cette pièce. Il y eut un vrombissement juste au-dessus de leurs têtes, le train d'atterrissage sortit dans un claquement, les aérofreins se levèrent, et une ombre, tel un poisson géant, passa à quelques centimètres du toit du bâtiment – ce fut du moins son impression.

La déco était ringarde. Sur les murs tapissés de velours marron se succédaient des affiches de films d'horreur et de science-fiction ; la table en bronze, qui pouvait accueillir vingt personnes, semblait avoir été volée dans un temple tibétain, et les chaises à haut dossier, extrêmement inconfortables, avaient à coup sûr été conçues dans le but d'écourter les réunions.

Son client, Ron Spacks, était un ancien tourneur de groupes de rock, voix cassée, la petite soixantaine. Il portait une perruque qu'on aurait dit mal ajustée et des dents trop blanches pour son âge, trop immaculées pour son visage ravagé par la drogue. Assis en face de Tom, T-shirt Grateful Dead complètement délavé, usé jusqu'à la corde, jean et sandales, il feuilletait le catalogue BryceRight en marmonnant « yeah » à chaque fois qu'un objet l'intéressait.

Tom attendait patiemment en sirotant son gobelet de café. Gravytrain Distributing était l'un des plus gros distributeurs de DVD du pays. La médaille en or autour du cou de Ron Spacks, les diamants fantaisie à ses doigts et la Ferrari noire garée dehors témoignaient de

son succès.

Spacks, comme il l'avait fièrement raconté à Tom précédemment, avait commencé avec un petit stand près de Portobello Road, en refourguant des DVD d'occasion à une époque où personne ne savait ce qu'était un DVD. Tom se doutait bien que son empire avait été bâti sur la contrebande, mais sa position ne lui permettait pas de choisir ses clients en fonction de leur éthique professionnelle. Spacks lui avait fait de belles commandes par le passé, et il avait toujours payé rubis sur l'ongle.

« Yeah, dit-il. Vous voyez, Tom, mes clients ne veulent pas de trucs tape-à-l'œil. Qu'est-ce que vous avez de nouveau, cette année ? »

— Des sous-bocks en forme de CD. Page quarante-deux, si ma mémoire est bonne. Je peux les faire imprimer à votre logo. »

Spacks se rendit à la page en question. « Yeah, fit-il sur un ton qui démentait tout enthousiasme. Yeah. Et combien ça coûterait, pour cent mille ? Vous pourriez me les faire à une livre pièce, pas vrai ? »

Tom se sentait perdu sans son ordinateur qui était, une fois encore, en train d'être ressuscité par Chris Webb. Sa grille tarifaire se trouvait dans cette machine, et il n'osa pas négocier – surtout pour une commande de cette importance.

« Il va falloir que je revienne vers vous. Je vous fais un mail dans la journée.

— Une livre maxi, yeah, fit Spacks en s'envoyant une gorgée de Coca. Je partirais d'ailleurs plus sur soixante-dix pence. »

Le portable de Tom sonna. Il y jeta un coup d'œil, vit que c'était Kellie et rejeta l'appel.

Soixante-dix pence, ce n'était pas jouable, sûr et certain – ils lui coûtaient plus que ça –, mais il préféra ne rien dire pour le moment. « Je pense que ça va être juste, avança-t-il prudemment.

— Yeah. Mais il y a autre chose qui m'intéresse. Vingt-cinq Rolex en or, yeah.

— Des Rolex en or ? Des vraies ?

— Pas de copies – des authentiques. Et je veux y graver un logo. Vous me faites un devis ? Rapidement. Milieu de semaine prochaine. »

Tom essaya de cacher sa surprise, d'autant plus que Spacks lui avait dit ne rien vouloir de tape-à-l'œil. Et maintenant, il parlait de montres à plusieurs milliers de livres pièce. Son téléphone sonna de nouveau.

C'était encore Kellie, ce qui inquiéta Tom. D'habitude, elle laissait un message. Peut-être un des enfants était-il malade ? « Ça ne vous dérange pas si je réponds ? C'est ma femme.

— Alors, il faut répondre à madame. La classique, c'est la Rolex Oyster, non ? »

Tom, qui en savait autant sur les Rolex en or que sur les poulets élevés en plein air dans les Andes, répondit : « De toute évidence. » Puis, voyant que Spacks hochait la tête, il attrapa son téléphone et prit l'appel.

« Allô chérie ? »

Kellie avait une drôle de voix, vulnérable. « Tom, je suis désolée de te déranger, mais j'ai reçu un coup de fil qui m'a foutu les jetons. »

Il se leva et s'éloigna de Spacks. « Qu'est-ce qui s'est passé ? dis-moi, ma chérie.

— Je suis allée chez la manucure. Cinq minutes après mon retour, le téléphone a sonné. Un homme a demandé si j'étais bien madame Bryce, et j'ai... j'ai répondu oui. Puis il a demandé si j'étais bien madame Kellie Bryce, et j'ai dit oui. Et il a raccroché. »

C'était une journée pluvieuse, et l'air conditionné rafraîchissait inutilement la pièce. Mais soudain, un courant d'air froid souffla dans ses veines et glaça son âme.

La menace d'hier soir ? La menace, quelques secondes avant que la mémoire de son ordinateur ne soit effacée ? Cet appel était-il lié au mail qu'il avait reçu ?

**Si vous parlez à la police de ce que vous avez vu  
ou si vous essayez encore d'accéder à ce site, ce  
qui va arriver à votre ordinateur arrivera à votre  
femme, Kellie, à votre fils, Max, et à votre fille,  
Jessica.**

Sauf qu'il n'avait pas prévenu la police, ni essayé d'accéder au site. Il réfléchit aux autres possibilités. « Tu as essayé la fonction "rappel du numéro" ?

— Oui. C'était un numéro caché.

— Où es-tu, maintenant, chérie ?

— À la maison. »

Il regarda sa montre et remarqua que sa main tremblait. Il était un peu plus de midi. « Écoute, ce n'est sans doute rien, certainement une erreur. Ou quelqu'un qui vérifiait pour te livrer un truc acheté sur eBay ? Je sais pas, moi... Il peut y avoir des milliers de raisons », dit-il en essayant d'adopter un ton rassurant, mais sans être vraiment convaincu. Tout ce qu'il avait à l'esprit, c'était cette superbe femme aux cheveux longs en train de se faire massacrer par un homme, dans cette chambre.

« Je suis en rendez-vous. Je te rappelle dès que possible.

— Je t'aime », dit-elle.

Il leva les yeux vers Spacks, qui feuilletait de nouveau le catalogue, et répondit : « Moi aussi. Je te rappelle dans cinq minutes, dix minutes maxi.

— Ah les femmes ! » dit Spacks sur un ton sympathique quand il raccrocha.

Tom acquiesça.

« On peut rien contre les femmes, hein ?

— Non, concéda Tom.

— Bon. Les Rolex. Il me faut un prix pour vingt-cinq montres en or pour hommes. Avec une petite gravure. Pour la fin de la semaine prochaine. »

Tom était tellement inquiet pour Kellie qu'il réalisait à peine la valeur de la commande. « Quel genre de gravure ?

— Microscopique.

— Je m'en occupe et je reviens vers vous. Je vous les ferai au meilleur prix.

— Yeah. »

## 16

Grace n'avait jamais vraiment apprécié la conduite de Glenn Branson, mais depuis que son collègue avait suivi les cours sur circuit dispensés aux policiers souhaitant intégrer la direction centrale de la PJ, il avait une peur bleue quand Glenn prenait le volant. Pour ne rien arranger, celui-ci n'écoutait que du rap, suffisamment fort pour que Grace ait l'impression d'avoir la tête dans une centrifugeuse.

Les cours les autorisaient à faire des courses-poursuites, et pour faire montre de ses talents, Branson avait choisi la seule ligne droite qui permettait d'avoir un accident à très grande vitesse sans faire trop d'efforts. Il s'agissait d'une double voie sur deux kilomètres cinq qui reliait la campagne du Downland, la zone industrielle où était basé le siège de la PJ et le centre de Brighton.

C'était comme un rallye. Grace avait une visibilité à plus d'un kilomètre : deux petits virages, la ligne droite, une épingle à cheveux à droite puis un virage à gauche particulièrement retors. Il y avait eu une collision mortelle la semaine dernière. Il fixa le camion qui venait à leur rencontre, puis regarda Branson en espérant qu'il avait pris conscience qu'ils allaient sans doute atteindre le virage au même moment. Mais Branson se concentrait sur l'épingle à cheveux qui approchait rapidement.

Le compteur indiquait 150 km/h, ce qui était illégal, mais ne l'empêchait pas d'accélérer.

Un crachin maculait le pare-brise. « Tu vois, mec, cria Branson pour couvrir le phrasé haché de Jay-Z, tu te décales à droite pour avoir une meilleure visibilité et tu refermes l'angle au plus fort du virage. C'est ce qu'ils font en formule 1.



Grace siffla entre ses dents tandis qu'ils prenaient le virage au plus large, projetant par la même occasion une motte de terre, d'herbe et d'ortie. La voiture dérapa dangereusement. Sa chemise lui collait à la peau.

Le camion approchait.

Grace vérifia la tension de sa ceinture de sécurité et jeta un œil au compteur. La Vectra banalisée affichait maintenant 175 km/h. Il hésita à demander à son collègue s'il avait l'intention de freiner avant d'entrer dans le virage en angle droit qui n'était plus qu'à quelques mètres, mais il craignait qu'une parole ne déconcentre Branson. Sur sa gauche, Grace aperçut deux hommes, en plein vent, qui poussaient des chariots de golf sur un monticule.

Il se demanda s'il allait passer les dernières minutes de sa vie sur terre dans la carcasse désarticulée d'une Vauxhall qui sentait le vieux hamburger, la cigarette et la sueur, avec pour seuls témoins deux vieux golfeurs désemparés le fixant à travers un pare-brise éclaté, et un rappeur qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam qui l'insultait en hurlant.

« Donc, à mon avis... », reprit Branson au plus fort du virage, tandis que le camion n'était plus qu'à quelques mètres.

Grace se cramponna à son siège.

Défiant les lois les plus élémentaires de la physique, la voiture sortit du virage sans avoir effectué de tête-à-queue. Plus qu'une épingle à cheveux et ils arriveraient sur une portion relativement tranquille limitée à 60 km/h.

« Je suis tout ouïe.

— Tout ce que j'ouïe, c'est le battement de ton cœur, lança Branson en souriant.

— Je suis content qu'il n'ait pas lâché. » Grace baissa la radio. Comme s'il y avait un lien de cause à effet, Branson ralentit.

« Teresa Wallington, elle vit avec son fiancé. Ils organisent une fête au restaurant Al Duomo mardi soir – il faut que ce soit en milieu de semaine parce qu'il a des horaires bizarres. Ils font venir des parents et des amis de tout le pays, tu me suis ? »

Grace ne répondit pas. Ils avaient beau naviguer dans les eaux calmes d'une limitation à 60 km/h, ils n'étaient pas hors de danger. Tandis que Branson conduisait tout en jouant avec les boutons de la

radio, la voiture dérivait lentement mais sûrement sur la voie en sens inverse, où se profilait un bus. Grace allait se jeter sur le volant quand Branson sembla voir le bus et se rangea sans se presser dans sa file.

« Et elle ne vient pas, poursuivit-il. Pas de coup de téléphone, pas de texto, rien.

— Tu crois que le fiancé l’a assassinée ?

— Je l’ai convoqué cet après-midi. On l’interrogera dans la salle d’interrogatoire de luxe. »

Au siège, il y avait une petite cellule spéciale qui pouvait être filmée depuis la pièce voisine. Elle servait principalement à interroger les témoins vulnérables. Les policiers les observaient, les filmaient, étudiaient leur langage corporel et évaluaient ainsi leur crédibilité. Il était arrivé à Grace d’y pratiquer le premier interrogatoire d’un suspect – très souvent un mari ou un amant.

Confortablement installés entre les bras d’un fauteuil rouge, les gens étaient plus enclins à avouer que sur les chaises métalliques des salles d’interrogatoire du poste de police de Brighton. Les vidéos étaient parfois confiées à des psychologues. C’était aussi pour cette raison – étudier leur langage corporel – que les époux, conjoints, ou concubins de personnes assassinées étaient filmés par des équipes télé le plus tôt possible.

« Tu as abandonné l’avocate, alors ? Je croyais qu’elle te plaisait..., le taquina Grace.

— J’ai parlé à sa meilleure amie, elle m’a dit que ce n’était pas la première fois qu’elle disparaissait sans explication. La seule nouveauté, c’est qu’elle n’a jamais été absente du bureau.

— Tu veux dire qu’elle est bizarre ?

— J’ai l’impression », répondit Branson en se penchant de nouveau vers la radio.

Grace se demanda si son collègue avait remarqué que la circulation était bloquée au niveau d’un feu rouge – et s’il était conscient qu’ils fondaient dangereusement en direction d’un camion-benne. Cette fois, il réagit : « Glenn ! »

Branson écrasa le frein, provoquant un crissement derrière eux. Grace se retourna et vit une petite voiture rouge s’immobiliser, non sans dérapage, à quelques centimètres de leur véhicule.

« Redis-moi quels cours de conduite tu as suivis ? demanda Grace.

Tu as appris le code en braille, c'est ça ?

— Oh, tu me soûles, répondit Glenn. Tu es une poule mouillée, tu le sais ? Un vrai moralisateur. »

Grace se dit qu'à tout prendre, il préférerait être une poule.

Le moteur cala. Branson redémarra. « Tu te souviens du début de *Braquage à l'italienne*, quand il entre dans le tunnel, avec la Ferrari, et boum !

— Le remake ?

— Nan, ducon, l'original, avec Michael Caine. Le remake, quelle horreur...

— Je me souviens du car, à la fin. Suspendu au bord de la falaise. C'est à ce passage que ta conduite me fait penser.

— Bien sûr. Je te le répète : tu conduis comme une mamie. »

Grace sortit son numéro de *FHM*. « Tu peux t'arrêter deux secondes ? J'ai besoin d'un conseil. »

Le feu passa au vert, Branson fit quelques mètres et se gara sur un arrêt d'autobus. Grace ouvrit le magazine et lui montra une double page de mannequins hommes avec différents looks.

Branson le regarda bizarrement. « Tu deviens gay ?

— J'ai un rendez-vous.

— Avec un de ces gars ?

— Très drôle. J'ai un rendez-vous ce soir, c'est sérieux. C'est toi, le grand manitou mode de la police régionale. J'ai besoin de tes conseils. »

Branson observa les photos. « Je te l'ai déjà dit, il faut que tu fasses quelque chose avec tes cheveux.

— Tu es bien placé pour en parler, tu n'en as pas.

— Je me rase la tête parce que c'est cool, mec.

— Je ne me raserai pas la tête.

— Écoute, je connais un coiffeur, Ian Habbin, chez The Point. Tu fais des mèches plus claires, court sur les côtés, un peu plus long au-dessus, et un coup de gel.

— Je n'ai pas le temps de les faire pousser d'ici à huit heures. Mais j'ai le temps de m'acheter une tenue de combat. »

Branson le gratifia soudain d'un sourire vraiment chaleureux. « Tu déconnes pas, mec ? Tu as rendez-vous avec une nana ! Je suis content pour toi. » Il écrasa l'épaule de Roy. « Il est temps que tu aies une vie.

C'est qui ? Je la connais ?

— Peut-être. » Grace était touché par la réaction de son ami.

« Allez, fais pas ta diva, c'est qui ? Pas Emma-Jane ? Elle est bien roulée !

— Non, elle est beaucoup trop jeune pour moi, de toute façon.

— Alors ? Bella ?

— Dis-moi juste ce que je dois mettre.

— Pas le costume à la con que tu portes aujourd'hui.

— OK, mais encore.

— Tu l'emmènes où ?

— Chez un Italien. Latin in the Lanes.

— Le resto préféré de ma femme ! Ari adore les fruits de mer grillés. » Il exultait. « Eh ! Tu vas claquer ton fric pour elle ! »

Grace haussa les épaules. « Tu penses que je devrais l'inviter au McDo ? »

Ignorant la remarque, Glenn Branson ajouta : « Regarde-la manger.

— Pourquoi ?

— Tu sauras, en l'observant à table, comment elle sera au lit.

— Je m'en souviendrai. »

Branson se tut quelques instants et se plongea dans le magazine. Il tourna les pages. « Si j'étais toi, je n'essaierais pas de paraître trop jeune.

— Merci. »

Branson pointa du doigt un mannequin qui portait une veste beige déstructurée, toute simple, sur un T-shirt blanc, jean, et mocassins marron. « C'est pour toi. Je te vois très bien là-dedans. Mr Cool. Va chez Luigi, sur Bond Street. Ils auront quelque chose comme ça.

— Tu veux venir avec moi, après la morgue ? Pour m'aider à choisir ?

— Seulement si tu m'invites chez un Italien. »

Un klaxon mugit derrière eux. Ils se retournèrent et découvrirent qu'un bus remplissait le pare-brise arrière.

Branson passa la première et repartit. Quelques minutes plus tard, ils descendaient une côte, prenaient un rond-point très fréquenté, passaient devant un immense supermarché Sainsbury et une boutique de pompes funèbres qui avait opté pour un emplacement stratégique.

Ils tournèrent enfin à gauche sous un portail en fer forgé portant un petit panneau peu réjouissant : « Morgue de Brighton et Hove ».

Grace savait qu'il y avait des endroits bien plus sordides que celui-là, et qu'il avait eu une vie relativement protégée jusqu'à présent. Mais le bâtiment était quand même proche de l'enfer. Il se souvint d'une expression qui disait : « La banalité du Mal. » Et cet endroit était banal. Un bâtiment sinistre, long, sur un seul niveau, avec un crépi gris sur les murs et un petit hangar sur le côté pouvant accueillir une ambulance.

La morgue était une halte dans l'aller sans retour vers la tombe ou le crématorium pour ceux qui avaient connu une mort violente, ou inexplicable – ou une maladie foudroyante comme une méningite virale pour laquelle une autopsie pouvait sauver d'autres vies. D'habitude, il frissonnait malgré lui chaque fois qu'il franchissait ces grilles, mais aujourd'hui, ce n'était pas pareil.

Aujourd'hui, il exultait, non pas à l'idée du cadavre qu'il allait devoir étudier, mais en pensant à la femme qui travaillait là. Son rendez-vous.

Seulement, il se garderait bien de le dire à Glenn Branson.

## 17

Tom fit marche arrière pour sortir du parking de Gravytrain Distributing, prenant garde à ne pas égratigner la Ferrari de Ron Spacks, puis mit son téléphone en mode mains libres et, plongé dans ses pensées, composa le numéro de Kellie.

L'image de cette femme poignardée le hantait. C'était sûrement un film – il y avait des centaines de films qu'il n'avait pas vus –, une scène de thriller. Ou peut-être une bande-annonce. De nos jours, on pouvait tout faire, avec les effets spéciaux... C'était un film. *Point.*

Point final.

Mais il savait qu'il essayait vainement de se convaincre. La destruction de son disque dur, le mail de menace ? Il frissonna. Un nuage noir écrasait son âme. Mais qu'est-ce qu'il avait vu, mardi soir, nom de Dieu ?

Il entendit la voix de Kellie, un peu plus gaie, à présent.

« Coucou, fit-elle.

— Chérie ? Désolé pour tout à l'heure, j'étais avec un client difficile.

— Pas de souci, c'est sans doute moi qui ai paniqué. C'est juste que... ça m'a fait peur.

Longeant une enfilade d'usines et d'entrepôts que survolait un avion en train d'atterrir, il cria presque pour se faire entendre : « Dis-moi exactement ce qui s'est passé.

— C'était juste un coup de fil. Un homme a demandé s'il était bien chez M. et M<sup>me</sup> Bryce, si j'étais bien Kellie Bryce, et quand je lui ai dit oui, il a raccroché.

— Tu sais ce que c'est ? Sûrement un de ces escrocs. J'ai lu un article à ce sujet dans le journal, l'autre jour. Ils sont organisés en

réseau. Ils appellent les gens en se faisant passer pour leur banque, prétendent faire une étude de sécurité. Ils se font confirmer un tas de trucs concernant le domicile, les mots de passe, les numéros de compte, les numéros de cartes bleues. C'est possible qu'il ait été interrompu.

— Peut-être. » Elle n'était pas plus convaincue que lui. « Il avait un drôle d'accent.

— Quel genre d'accent ?

— Européen, pas anglais.

— Et il n'a rien dit d'autre ?

— Non.

— Tu attends une livraison ? »

Silence gêné. « Pas tout à fait. »

Merde. Elle avait donc *encore* acheté quelque chose. « Qu'est-ce que tu veux dire par *pas tout à fait*, ma chérie ?

— Les enchères ne sont pas terminées. »

Tom ne voulait même pas connaître la nature de sa dernière folie.

« Écoute, je vais essayer de rentrer tôt. Il faut que je retourne chercher mon ordinateur – il est encore en réparation.

— Toujours un problème ?

— Oui, une cochonnerie qui ne veut pas partir. Il fait quel temps ?

— Ça se dégage.

— Peut-être qu'on pourrait faire un barbecue avec les gosses, si je ne rentre pas trop tard. »

Elle fit une réponse étrange, évasive. Il bifurqua vers la voie rapide, cherchant des yeux les panneaux indiquant le centre de Londres sur le rond-point qui approchait. « Oui, dit-elle. Enfin, pourquoi pas. »

La circulation ralentit grâce aux satanés couloirs de bus de ce cher John Prescott (Tom avait maintes fois juré qu'il passerait un jour les testicules de ce député à la moulinette), et il essaya de réfléchir à ce que pouvait être cet appel. C'était sans doute un livreur qui avait été coupé. Aussi simple que ça. Pas de quoi se faire du souci.

Si ce n'est qu'il s'en faisait, parce qu'il les aimait tant, Kellie, Max et Jessica.

Ses parents étaient morts dans un accident de voiture dû au brouillard quand il avait vingt ans, et son seul frère, Zack, de cinq ans son cadet, ne s'en était jamais vraiment remis. Il avait arrêté l'école et

vivait comme un junkie à Bondi Beach, en Australie ; il enchaînait les petits jobs et faisait un peu de surf. Tom avait aussi un oncle maternel qui vivait à Melbourne qu'il n'avait pas vu depuis ses dix ans – et qui n'avait pas pris la peine d'assister à l'enterrement. Kellie Max et Jessica étaient sa seule famille, et c'est ce qui les lui rendait encore plus précieux.

Un panneau indiqua la fin de l'autoroute. Il se trouvait sur Cromwell Road quand son téléphone sonna. Pas de numéro à l'écran.

Tom accepta l'appel. « Allô ? »

Une voix masculine, avec un fort accent d'Europe de l'Est, lui demanda : « Vous êtes bien Tom Bryce ? »

— Oui », fit-il prudemment.

Et l'homme raccrocha.



# 18

Les membres de la femme morte avaient été disposés sur un chariot en acier dans la salle d'autopsie stérile et emballés dans du plastique translucide, comme des produits surgelés dans un supermarché.

Le torse était enroulé dans une bâche ; les deux jambes et la main qui avaient été retrouvés dans le champ de colza étaient enveloppés séparément, la main dans un petit sachet, les pieds dans deux sacs, afin de recueillir d'éventuelles particules de peau, de terre, ou de fibres, qui se seraient logées sous les ongles. Le tout était protégé par une bâche plus grande.

C'est celle-ci que le docteur Frazer Theobald était en train de retirer très soigneusement, à la recherche de quelque chose, aussi microscopique soit-il, qui permettrait d'identifier le meurtrier.

Grace était venu dans cette salle plus souvent qu'à tour. La première fois, c'était il y a vingt ans ou presque, il était débutant et assistait à sa première autopsie. Le souvenir était vivace : un sexagénaire tombé d'une échelle était étendu, nu comme un ver, dépouillé de toute dignité, avec deux étiquettes – une beige et une verte – à ses orteils.

Quand le médecin avait entaillé le crâne, soulevé le cuir chevelu de la nuque jusqu'au visage et commencé à découper le sommet de la tête avec une scie circulaire, Grace avait fait ce que faisait plus d'un débutant : il avait viré au vert olive et avait foncé aux toilettes pour vomir.

Il n'avait plus eu de malaise depuis, mais l'endroit l'impressionnait toujours. D'une part à cause des relents de désinfectant qui vous

suivaient pendant des heures, d'autre part à cause de la lumière diffuse, opaque, qui donnait à cette pièce un aspect surnaturel. Enfin parce que la morgue était une sorte d'entrepôt, de halte brutale, à mi-chemin entre la mort et la paix éternelle.

Les corps y étaient conservés jusqu'à ce que les causes du décès soient certifiées, dans certains cas jusqu'à ce qu'ils soient formellement identifiés. Ils étaient ensuite confiés à un croque-mort, sur ordre des proches. Il arrivait que des cadavres ne soient jamais identifiés. Un vieil homme reposait dans la pièce de stockage, une chambre froide, depuis près d'un an. Il avait été retrouvé mort sur un banc public, mais personne ne s'était manifesté.

Grace se demandait parfois, dans ses moments les plus désespérés, si cela pouvait lui arriver un jour. Il n'avait pas de femme, pas d'enfants, pas de parents – juste une sœur, mais si elle mourait avant lui ? Il essayait de ne pas trop se laisser dériver dans cette direction. Il avait suffisamment de problèmes comme ça. Mais ceux-ci ne l'empêchaient pas de penser à la mort. Souvent. En particulier quand il venait ici. Parfois, les yeux fixés sur un cadavre, sur un chariot ou sur les portes des chambres froides, il sentait un frisson parcourir ses veines, et s'interrogeait sur le nombre de fantômes qui hantaient ce bâtiment.

Cleo Morey, chef du service funéraire – ou thanatopractrice, pour être plus précis –, aidait le docteur Theobald à retirer la grande bâche et à la plier soigneusement : elle serait envoyée au laboratoire de police technique et scientifique si le corps ne révélait aucun indice. Grace s'attarda sur la jeune femme quelques instants. Même dans sa tenue de travail, elle était d'une beauté éblouissante. Et il n'était pas le seul à le penser.

Puis le légiste déballa le torse et s'attela à la lourde tâche de mesurer et noter les dimensions des plaies causées par chacun des trente-quatre coups de couteau.

La peau semblait plus pâle qu'hier ; sur les rares endroits qui n'avaient pas été lacérés – même les seins étaient des lambeaux de chair pourpres – les premières marbrures étaient déjà visibles.

La pièce comprenait deux tables en acier, l'une fixe, l'autre sur roulettes, sur laquelle gisaient les restes de la victime. Il y avait un monte-charge hydraulique bleu et une rangée de portes de frigo,

s'étageant du sol au plafond. Les murs étaient carrelés de gris, et tout autour de la pièce courait une rigole. L'un des murs, couvert d'éviers, avait à une extrémité un tuyau d'arrosage jaune. En face se trouvaient d'immenses plans de travail en métal et une armoire vitrée remplie d'instruments chirurgicaux, de quelques piles Duracell, et de souvenirs sinistres dont personne ne voulait – beaucoup de pacemakers –, retrouvés sur les victimes.

Un tableau recensait le nom des personnes décédées ainsi que le poids de leur cerveau, de leurs poumons, de leur cœur, de leur foie, de leurs reins et de leur rate. La seule indication qu'il portait pour le moment était « FEMME ANO ».

La pièce était grande, mais elle donnait l'impression d'être bondée ce matin. En plus du légiste et de la thanatopractrice, il y avait Darren, l'assistant funéraire, bel homme d'une vingtaine d'années, élégant et sympa, cheveux bruns en brosse coupés à la mode ; Joe Tindall, le chef du laboratoire de la police technique et scientifique, qui photographiait la règle à côté de chaque plaie ; Glenn Branson et lui-même.

Les visiteurs devaient revêtir des blouses de protection vertes à poignets blancs et des surbottes en plastique ou des bottes blanches en caoutchouc. Le médecin et les deux agents funéraires portaient des combinaisons bleues et des tabliers verts, et le légiste avait un masque autour du cou. Grace jeta un coup d'œil à Cleo Morey, croisa son regard et son sourire – furtif, mais sourire tout de même –, et ses nerfs s'emballèrent.

Il était excité comme un gosse. Et ce n'était pas bien. Ce n'était pas professionnel. Il aurait dû être à 100 % sur l'affaire, à ce moment précis. Mais il ne pouvait pas lutter. Cleo Morey l'empêchait de se concentrer, il n'y avait rien à faire.

Ils avaient déjà eu un premier rendez-vous, quelques jours auparavant. Enfin, si l'on pouvait qualifier de rendez-vous un verre dans un pub interrompu par un appel, à onze heures, lui demandant de retourner au bureau de toute urgence.

Dieu qu'elle était belle, se dit-il. Il avait beau la connaître depuis longtemps, il ne comprenait toujours pas pourquoi cette jeune femme d'à peine trente ans, tout en jambes, longs cheveux blonds, teint de porcelaine, très anglaise, intelligente et vive, exerçait l'un des métiers

les plus glauques du monde. Vu son allure, elle aurait pu être mannequin ou actrice, et vu ses capacités intellectuelles, elle aurait probablement pu embrasser n'importe quelle carrière. Et voilà ce qu'elle avait choisi : de longues heures de travail, des gardes de jour, des gardes de nuit, se tenir prête, être appelée d'urgence sur la rive d'un fleuve, dans un entrepôt ravagé par les flammes, auprès d'une tombe creusée à la va-vite, dans un bois, pour récupérer un cadavre ; le préparer pour l'autopsie et lui donner l'apparence la plus décente possible, aussi brûlé, aussi décomposé soit-il, pour que les proches l'identifient, et leur offrir des miettes d'espoir et de réconfort, afin de les convaincre que cet être cher n'avait pas connu une mort aussi violente que son corps semblait l'indiquer.

Il regarda le docteur Theobald poser une règle le long de la cinquième blessure, juste sous le nombril de la jeune femme, et réalisa qu'il n'enviait pas le boulot de Cleo sur cette affaire-là. Avec un peu de chance, le corps serait identifié grâce à l'ADN. Aucun parent n'aurait à le voir dans cet état. Mais il ne savait que trop combien il était important pour certaines personnes de voir de leurs propres yeux. Souvent, malgré les efforts faits pour les en dissuader, les proches insistaient pour dire un dernier adieu.

Mettre un point final.

Ce dernier adieu, il en avait été privé, et il comprenait ce besoin. Sans point final, impossible de passer à autre chose. C'est pourquoi il nageait entre deux eaux depuis la disparition de Sandy. Un jeune médium dans le vent donnait une conférence en petit comité, demain à Brighton, dans un centre holistique, et Grace avait acheté sa place. Il allait de nouveau être confronté à un échec, il le savait, mais la police britannique et Interpol avaient épuisé toutes les pistes conventionnelles.

Cleo lui jeta un regard chaleureux, séducteur, sans détour. Il vérifia que Branson ne le voyait pas et lui fit un clin d'œil en retour.

*Mon Dieu, tu es sublime !* se dit-il, le cœur lourd, rongé de culpabilité vis-à-vis de Sandy. C'était comme si, après toutes ces années, il la trompait avec une autre.

Son portable bippa, signalant un message. Il le sortit de sa poche. Il s'agissait d'un texto du lieutenant Nicholl, resté au centre opérationnel.

## Teresa Wallington éliminée

Grace glissa immédiatement jusqu'à Branson et l'attira vers le fond de la pièce. « Je pense que tu devrais approfondir tes techniques d'intuition. » Il lui montra le message.

« Merde. J'avais un pressentiment... J'avais *vraiment* l'intuition que c'était elle. » Il avait l'air tellement déçu, que Grace eut pitié de lui.

Il le gratifia d'une tape d'encouragement dans le dos et ajouta : « Glenn, dans le film *Seven*, Morgan Freeman a une intuition qui se révèle erronée, elle aussi... »

Branson le regarda de travers : « Tu sous-entends que c'est un défaut propre aux flics blacks ?

— Nan, c'est juste un acteur. » Grace reporta de nouveau son attention sur Cleo, vit ses mèches blondes se balancer, dans un mouvement d'une beauté incongrue, contre l'encolure du tablier vert. « Peut-être que c'est propre aux gros gorilles chauves. » Il lui tapa encore une fois dans le dos.

Il composa le numéro de Nick depuis le poste fixe qui se trouvait sur le plan de travail. Les nouveaux téléphones numériques de la police brouillaient les conversations, mais leurs portables traditionnels étaient trop faciles à mettre sur écoute, c'est pourquoi il évitait de les utiliser pour les sujets délicats.

« Elle a eu peur du mariage, expliqua Nick Nicholl. Elle a fait une fugue. Et maintenant, elle est dans ses petits souliers.

— Comme c'est mignon, dit Grace d'un ton sarcastique. Je vais le dire à Glenn. Il adore les mélос qui finissent bien. »

Aucune réaction à l'autre bout du fil. Le lieutenant Nick Nicholl était intelligent, mais n'avait pas d'humour.

Ils passèrent en revue la liste des femmes disparues correspondant à la description, et Grace demanda à Nicholl de faire en sorte que la police ait des échantillons d'ADN de chacune de ces quatre femmes. Nicholl lui fit un point sur les recherches menées, centimètre par centimètre, dans la zone où le torse avait été découvert. Grace pensait, pour sa part, qu'ils n'arriveraient à rien. La main gauche, un chien ou un renard avait pu la déplacer, mais la tête, il avait le sentiment qu'ils ne la trouveraient jamais.

Il passa un coup de fil rapide pour vérifier l'avancée du procès

Suresh Hossain – une affaire qui lui tenait très à cœur. La situation était difficile. Le service des poursuites de la Couronne avait fait quelques bourdes, et lui avait eu la bêtise de montrer une chaussure appartenant au meurtrier à un voyant. La défense l'avait su et l'avait humilié devant le tribunal.

Frazer Theobald progressait avec sa lenteur et sa rigueur légendaires. L'examen de l'estomac indiquait que Janie n'avait pas mangé les heures précédant sa mort, ce qui donnait quelques indices : début, plutôt que fin de soirée. Il n'y avait pas d'odeur d'alcool non plus (qui aurait été décelable même avec un verre ou deux), ce qui limitait – sans les éliminer – les chances qu'elle soit allée dans un bar.

Peu après midi et demi, Grace sortit pour appeler Dennis Voice et confirmer la conférence de deux heures. Glenn Branson le rejoignit, ébranlé et choqué comme rarement.

« Tu devrais venir voir ça, Roy. »

Grace interrompit l'appel qu'il s'apprêtait à donner et le suivit. Tous se tenaient autour de la table, dans un silence de mort. En approchant, il perçut l'horrible puanteur des excréments et des gaz.

La cage thoracique de la femme avait été ouverte, le cœur, les poumons et les autres organes vitaux extraits, avant d'être emballés et replacés dans la carcasse quand l'autopsie serait terminée.

Sur le plateau de dissection, quelques centimètres au-dessus du cadavre, se trouvait un prélèvement marron clair qui ressemblait à une longue saucisse. Il faisait deux centimètres et demi de diamètre, et gisait dans le sang, le mucus et les excréments. Le docteur Theobald y avait pratiqué une incision qu'il maintenait ouverte avec des forceps pour que tout le monde puisse voir.

Le légiste se tourna vers Grace, l'air encore plus grave que d'habitude : « Je pense que vous devriez regarder ça, Roy. »

Il n'avait jamais été doué en anatomie et il lui fallait parfois du temps pour reconnaître les organes. Il baissa les yeux en se demandant à quoi il avait affaire. Une partie des intestins, sans doute. Le docteur Theobald écarta l'incision à l'aide des forceps et Grace vit quelque chose à l'intérieur.

Quelque chose que tout le monde, dans la pièce, avait vu.

Quelque chose qu'il fixa quelques instants, le souffle coupé.

Il fit, sans s'en rendre compte, un pas en arrière, comme pour se

protéger.

« Nom de Dieu », dit-il en fermant les yeux, sentant le sang monter à son cerveau. Il avait l'estomac brûlant, à l'envers.

« OhmonDieu. »

## 19

C'était un gros scarabée noir brillant de cinq centimètres de long, des pattes crantées, un dos strié, et une corne sur la tête.

Frazer Theobald le saisit délicatement avec une pince à épiler et le leva pour que tout le monde puisse le voir. La créature était inanimée.

Grace, qui n'avait jamais aimé les scarabées, fit un autre pas en arrière. En vérité, il n'en menait pas large avec les insectes en général ; il avait toujours eu peur des araignées et n'était pas copain avec les coléoptères. Et celui-ci était particulièrement repoussant.

Il croisa le regard de Cleo : un spasme de dégoût traversait son visage.

« C'est quoi, exactement ? » demanda Branson d'une voix chevrotante en désignant la table de dissection. Grace put ainsi s'épargner une question idiote.

« Son rectum, bien sûr », lâcha le médecin dédaigneusement.

Branson se retourna, écoeuré. Puis il observa Theobald porter le scarabée à ses narines, ses longues moustaches frétilantes s'emmêlant presque dans les pattes poilues de l'insecte.

Il renifla profondément. « Formaldéhyde », annonça-t-il. Puis il tendit l'animal en direction de Grace pour qu'il vérifie. Le commissaire lutta contre sa répulsion et renifla à son tour. Il perçut immédiatement l'odeur des cours de biologie.

« Exact », confirma-t-il. Puis il reporta son regard sur la table de dissection.

« C'est pour ça que je ne l'ai pas détecté lors de l'examen visuel du rectum. L'insecte avait été enfoncé trop profondément. »

Grace ne pouvait détacher ses yeux du sphincter de la jeune femme.



« À votre avis, Frazer, inséré avant ou après la mort ?

— Impossible à dire. »

Puis il posa la question qui était sur toutes les lèvres : « Pourquoi ?

— C'est à vous de répondre à cela », dit Theobald.

Branson, à l'autre bout de la pièce, était appuyé contre le plan de travail à côté de l'évier. « Tu te souviens du *Silence des Agneaux* ? »

Grace s'en souvenait très bien. Il avait lu le roman, l'un des seuls à l'avoir véritablement épouvanté, et il avait vu le film.

« Les victimes avaient toutes un papillon de nuit dans la gorge, poursuivit Branson. C'était un sphinx tête-de-mort.

— Oui, dit Grace. La signature du meurtrier.

— Et peut-être a-t-on ici la signature de *notre* meurtrier. »

Grace fixa le scarabée, que le médecin tenait toujours en l'air. Un instant, il aurait juré voir les pattes bouger, juré que le truc était encore vivant. « Quelqu'un sait de quelle espèce il s'agit ? demanda-t-il.

— Un scarabée à ramure ? suggéra Cleo Morey.

— Pas avec une corne comme celle-ci, rectifia Darren, l'assistant. J'ai suivi des cours d'entomologie pendant mes études. Je ne me souviens de rien de comparable au Royaume-Uni. Je pense que c'est une espèce exotique.

— Quelqu'un l'aurait importé ? s'exclama Grace. Ils ont pris la peine de l'importer pour l'enfoncer dans son rectum ? Mais pourquoi ? »

Long silence. Le légiste finit par placer l'insecte dans un sachet et l'étiqueter. « Il va falloir rassembler un maximum d'informations sur ce scarabée », conclut-il.

Grace réfléchissait à cent à l'heure. Pour des raisons professionnelles, il avait lu de nombreux essais sur la personnalité des assassins. La plupart des meurtres étaient perpétrés par des gens qui connaissaient leurs victimes. Il s'agissait de crimes accidentels, souvent passionnels, commis dans le feu de l'action. Mais seul un petit pourcentage des meurtriers étaient de vrais pervers, qui tuaient pour se sentir importants, et se croyaient plus malins que les flics. Parfois au point de jouer avec eux.

C'étaient ces tueurs qui laissaient une sorte de signature. En guise de provocation. *Voici mon sceau ; attrape-moi si tu peux, pauvre flic*

*de mes deux !*

Grace regarda sa montre. Il connaissait quelqu'un qui pourrait lui dire immédiatement de quelle espèce il s'agissait. Il ne savait pas si cela ferait avancer ses affaires, mais peut-être cela déboucherait-il sur une piste.

« Personne n'en parle à la presse, dit-il. Silence radio sur cet indice, OK ? »

Tout le monde hocha la tête. Un élément aussi étrange que celui-là permettrait de savoir instantanément si la personne qui prétendrait passer aux aveux était l'assassin ou pas. Ce qui leur ferait gagner des heures, sinon des jours, en évitant les fausses pistes.

Grace dit à Branson de demander à l'un de ses collaborateurs du centre opérationnel de ratisser la Grande-Bretagne pour savoir si un scarabée avait été trouvé dans le cadre d'un autre crime. Il posa ensuite une question bête au médecin. Il la savait idiote, mais il lui fallait une réponse. « Êtes-vous sûr que le scarabée était mort avant d'avoir été inséré ? »

— Je ne connais personne qui dispose d'une réserve de formaldéhyde dans son rectum », répliqua le docteur d'un ton très légèrement ironique. Il désigna une petite ampoule de verre sur le chariot de dissection contenant un liquide épais, marron. « Il n'y en a pas trace là-dedans – c'est le mucus qui tapisse les intestins. »

Grace hocha la tête et fit un rapide calcul mental. S'il partait juste après la conférence de presse, il aurait le temps de montrer le scarabée à celui qui l'identifierait à coup sûr.

## 20

« Viking nord-ouest, virant sud-est cinq à six, puis devenant variable trois à quatre. Averses. Visibilité. Utsire, nord-ouest quatre à cinq, puis variable trois à quatre. »

M. Météo était au volant de sa vieille Fiat Panda blanche rouillée jusqu'à l'os. À la radio, un pauvre con, qui ne savait vraiment pas de quoi il parlait, expliquait à quel point c'était facile de faire des achats avec des numéros de cartes bleues volées. Il longea le port de Shoreham, port commercial jouxtant Brighton et Hove, ce qui rendait la météo marine d'autant plus opportune.

Il laissa le yacht-club du Sussex sur sa gauche, un entrepôt, et un alignement de maisons mitoyennes sur sa droite. Il avait de nouveau été convoqué par Jonas Smith – Carl Venner, de son vrai nom – et le gros commençait à lui courir sur l'aorte. Il ne s'était maqué avec Venner que pour faire la nique aux gens pour qui il travaillait, qui le gonflaient sérieusement. Mais maintenant, il devait tout laisser en plan quand *Venner* le sifflait, parce que *Venner* refusait de communiquer par téléphone ou par mail comme toute personne *normale*. Il fallait toujours respecter un protocole improbable, et le rencontrer soit dans une chambre d'hôtel, au cas où il serait suivi, soit, comme cette fois, mais c'était exceptionnel, à son bureau.

Au bout de la rangée de maisons, il dépassa un équipementier de bateaux, mit son clignotant à droite, attendit que la circulation devienne moins dense, accéléra dans un soubresaut du moteur, souffreteux, et s'engagea dans la zone industrielle de Portslade. Le bâtiment vers lequel il se dirigeait était facile à repérer : il y avait un hélicoptère sur le toit, tel un insecte noir, mutant. L'hélicoptère

personnel de Venner.

Après un dépôt-vente d'antiquités, il se gara sur le parking d'un immense entrepôt moderne à côté d'une grosse Mercedes noire qu'il savait être l'une des voitures de Venner. Le bâtiment indiquait « OCEANIC & OCCIDENTAL IMPORT/EXPORT ».

Il éteignit le contact, mais continua à écouter Radio Five Live, hésitant à appeler l'animateur pour lui dire que son invité racontait n'importe quoi. Mais il n'avait pas de temps à perdre. Il fallait qu'il retourne fissa au bureau. « Forties, Cromarty, Tyne, Dogger, nord-ouest sept à neuf, coups de vent en cours ou prévus. » Il sortit de sa voiture, la ferma à clé, vérifia chaque portière méthodiquement, entra par la porte de service et, montrant son visage à la caméra de sécurité, appuya sur la sonnette.

Un *clac* suivi d'un grésillement et la lourde porte s'ouvrit. Il la poussa et pénétra dans un hangar grand comme un terrain de foot, rempli d'énormes containers gris. Deux gars bourrus d'Europe de l'Est en salopette, l'un au crâne rasé et tatoué, l'autre avec une crinière brune, le regardèrent, lui firent un bref signe de reconnaissance et se concentrèrent sur le container qu'ils étaient en train de treuiller.

M. Météo avait piraté le système informatique de la boîte et avait lu les statuts. Il savait ce qu'il y avait dans les containers. Pour la moitié, des marchandises légales (des pièces de machines, des engrais, pour la plupart) et pour l'autre, des voitures de luxe volées pour la Russie et le Moyen-Orient, des équipements militaires destinés à la Syrie et à la Corée du Nord, et des médicaments périmés pour le Nigeria.

Mais il ne dirait pas à Venner qu'il était au courant. C'était juste bon à savoir. Il voulait juste le voir, lui dire ce qu'il avait trouvé et retourner au bureau. Et ce soir, il avait rendez-vous avec Mona. Enfin, un rendez-vous sur Internet. Son troisième avec elle. Mona travaillait pour une boîte d'informatique à Boise, dans l'Idaho, aux États-Unis. Ils parlaient surtout de l'environnement.

Mais le truc important, avec elle, c'était qu'elle avait lu Robert Anton Wilson et qu'ils avaient un nombre incroyable de points communs. Comme lui, elle pensait que les gens pourraient bientôt télécharger leurs cerveaux dans des ordinateurs et vivre une vie virtuelle, sans les contraintes insupportables imposées par les réalités biologiques.

Il prit le monte-charge jusqu'à l'étage. « Faiblissant East Forties et East Dogger », confia-t-il à Mick Brown, qui l'attendait derrière les portes en survêtement Prada gris et mocassins blancs.

L'Albanais n'avait jamais entendu la météo marine. Il ne comprenait pas ce que M. Météo bafouillait, et s'en moquait royalement. Tout en mâchant un chewing-gum, bouche ouverte, révélant ses petites incisives blanches, il le dévisagea : visage inexpressif, cheveux mous, chemise blanche informe, pantalon beige, chaussures grises et lourdes. Il le fouilla pour vérifier qu'il ne portait pas d'arme. Il aurait eu du mal à l'imaginer armé, mais il était payé pour vérifier.

Frost n'avait aucun muscle. Il avait l'air faible. Il allait être facile à tuer, le moment venu. Mais ce serait ennuyeux. L'albanais aimait les proies qui résistaient, il aimait lorsqu'elles se défendaient un peu, surtout les femmes. « Portable ? dit-il de son accent guttural.

— Je ne l'ai pas pris.

— Laissé ? Voiture ou bureau ?

— Au bureau. » C'était un mensonge. « Comme on m'a dit. »

En face de l'ascenseur se trouvait une porte blindée avec un système électronique et un lecteur de vidéo-surveillance. L'albanais sortit une carte de sa poche, la pressa contre la zone rouge, poussa la porte et fit signe à M. Météo de le suivre.

Frost sentit immédiatement l'odeur familière du cigare froid. Ils entrèrent dans une petite pièce austère, sans fenêtre, moquettée d'un matériau bon marché. Il y avait un bureau en métal, qui avait dû provenir d'une liquidation judiciaire, un fauteuil pivotant, un écran plasma au mur sur lequel passait un match de foot, et cinq moniteurs reliés à des caméras extérieures qui couvraient à 360 degrés l'ensemble du bâtiment.

« Toi, attendre. » L'albanais se dirigea vers le fond de la pièce, ouvrit une autre porte, et la ferma derrière lui. Quelques instants plus tard, M. Météo entendit des cris. Venner hurlait, mais le bruit était trop étouffé pour qu'il comprenne ce qu'il disait.

Il fixa l'écran de télévision. Il était midi, et c'était la deuxième fois de la semaine que Venner le convoquait à l'heure du déjeuner, ce qui n'était pas pour lui plaire. Les yeux au sol, il observa un minuscule morceau de papier aluminium coincé dans les fibres de la moquette en

se demandant comment avoir le courage de dire à Venner qu'il ne voulait plus travailler pour lui. Il reporta son attention sur l'écran. Il aurait préféré que ce soit *Star Trek*, au lieu du foot. *Star Trek* lui donnait du courage, de l'inspiration. Parfois, il s'imaginait dans la peau de différents personnages, pour courageusement s'élancer vers...

« Hummmm », dit l'Homme-qui-n'était-pas-timoré et, se raclant la gorge, il clarifia son esprit pour oser. Carl Venner ne serait pas content de...

Le fil de ses pensées fut interrompu par le bruit d'une porte qu'on ouvre, l'arrivée de Venner, et ses glapissements d'homme gras, avec son accent sirupeux, nasal, de Louisiane. « Dégage la petite pute. Elle m'a mordu, la salope ! »

Puis une fillette sortit à son tour de la pièce en chancelant, l'air affolé. Elle avait un physique de fille d'Europe de l'Est, de longs cheveux bruns, un corps fin, et son rouge à lèvres criard était étalé sur ses joues et son menton. Elle portait des chaussures vulgaires, un haut très échancré et une minijupe d'une longueur à peine légale pour faire le trottoir. Une égratignure courait sous son œil droit, se transformant progressivement en cocard. La peau de sa joue gauche s'était fendue, et du sang coulait de sa blessure. D'énormes bleus couvraient ses deux bras.

M. Météo estima qu'elle ne devait guère avoir plus de douze ans.

Il croisa son regard implorant, mais il détourna les yeux, à la recherche du petit bout d'aluminium, désolé d'être impuissant, et d'autant plus déterminé à dire à Venner que c'était fini, sauf qu'il n'avait pas été payé.

L'Albanais s'adressa durement à la fille dans une langue que Frost ne comprenait pas. Elle lui répondit d'une voix forte et déterminée, qui contrastait avec son jeune âge, et jeta un nouveau regard désespéré vers M. Météo, qui ne quittait pas la moquette des yeux en marmonnant dans sa barbe.

Puis M. Météo sentit un bras autour de ses épaules, des relents de vieux cigare mêlés à des odeurs de transpiration, très légèrement atténués par *Homme*, de Comme des garçons. Il avait récemment appris par cœur tous les parfums, pour tuer le temps en attendant l'avion, dans la boutique duty free de l'aéroport de Gatwick.

« Elle n'aime pas se faire prendre par derrière, John. Tu le crois ? »

demanda Carl Venner. L'Américain d'un mètre cinquante-sept, cent soixante-cinq kilos, avait une sale tête. Il avait été griffé à la joue. Lui qui était d'habitude impeccablement coiffé était hirsute, et sa queue-de-cheval était à moitié défaits. Sa chemise émeraude était largement ouverte, des boutons avaient été arrachés, et les immondes rouleaux de son ventre flasque et imberbe débordaient de sa ceinture brillante.

Son visage était couvert de zones rouges – de colère ou d'épuisement – et des plaques de psoriasis, que M. Météo avait déjà remarquées, fleurissaient sur son front. Il haletait tellement fort qu'on l'aurait dit au bord de l'apoplexie.

« Elle n'aime pas se faire enculer, répéta Venner en modifiant légèrement la terminologie. Tu le crois ? »

M. Météo n'avait pas d'avis sur le sujet.

Poussé en avant par la masse grasseuse de Carl Venner, il se contenta d'un « hummmm ».

Ils s'arrêtèrent un instant, et Venner tourna la tête vers M. Brown. « Fais ce que tu veux avec elle et débarrasse-toi de cette petite pute. »

Être le témoin d'une telle scène ne faisait pas partie du contrat, mais M. Météo ignorait les véritables activités de son patron avant de pirater ses dossiers personnels et de découvrir son passé.

Il avait rencontré Venner sur Internet, sur un forum où des informaticiens se lançaient des défis. Venner avait proposé une situation que M. Météo avait crue virtuelle. Le challenge consistait à créer un site complètement invisible, impossible à tracer. M. Météo avait déjà imaginé ce cas. Il avait pensé proposer son aide aux services secrets britanniques, mais avait désapprouvé leur position sur la guerre en Irak. Et il ne faisait pas confiance aux institutions, quelles qu'elles soient. En fait, il ne faisait confiance à personne.

Venner le poussa dans son bureau caverneux qui occupait quasiment tout le premier étage. C'était une immense pièce sans fenêtre et sans âme, avec toujours aussi peu de meubles et la même moquette bon marché. Tout au fond se succédaient des rangées de disques durs, que M. Météo connaissait intimement, pour les avoir installés lui-même.

Sur le bureau de Venner, similaire à celui aperçu précédemment, se trouvaient quatre ordinateurs portables ouverts, un cendrier en verre avec deux mégots de cigares et un bocal rempli de barres chocolatées.

Il y avait aussi un vieux fauteuil en cuir noir, et un long canapé en cuir marron, passablement défoncé. Par terre, juste devant lui, M. Météo remarqua une minuscule culotte en dentelle roulée en boule. La pluie battait contre le toit métallique du hangar.

Comme toujours, les deux Russes muets se matérialisèrent dans leurs costumes noirs, encadrant l'obèse sans rien dire, le visage dur. Ils adressèrent un imperceptible salut de reconnaissance à M. Météo.

« Elle m'a vraiment mordu, putain. Regarde ! » Venner exhala un soupir nauséabond et leva un index boudiné, ongle rongé jusqu'au sang.

M. Météo vit des marques profondes juste avant la première phalange et déclara : « Faites-vous vacciner contre le tétanos.

— Le tétanos ? »

M. Météo, les yeux rivés à la petite culotte, se balançait d'avant en arrière, plongé dans ses pensées.

« Tétanos ? » répéta l'Américain, inquiet.

Sans quitter des yeux la culotte, Frost dit : « La morsure humaine comprend plus de bactéries que n'importe quelle morsure animale. Vous savez combien d'organismes végètent dans la flore orale ?

— Non.

— Près d'un million par millilitre, poursuivit-il en se balançant. Avec plus de cent quatre-vingt-dix espèces différentes.

— Génial. » Venner observa sa blessure d'un air dubitatif. « Donc. » Il décrivit un petit cercle en se pavanant, joignit ses mains et son expression indiqua un changement complet d'humeur et de sujet. « Tu as le renseignement ?

— Hummmm. » M. Météo se balançait toujours, sans quitter le sol des yeux. « Que va-t-il... hum... pour la fille... se passer pour la fille ?

— Mick va la ramener chez elle. C'est quoi, ton problème ?

— Hummm... non... bien... OK. Impec.

— Tu as ce que je t'ai demandé ? Je te paye pour quoi, merde ? »

M. Météo déboutonna la poche arrière de son pantalon et en sortit un bout de papier déchiré d'un bloc-notes, plié en deux. Il le tendit à Venner, qui le saisit en grommelant. « Tu es sûr à 100 % ?

— Oui. »

Venner, visiblement satisfait, se dandina en direction de son bureau pour le lire.



C'était l'adresse de Tom et Kellie Bryce.

## 21

Selon Grace, le professeur Lars Johansson ressemblait davantage à un banquier international qu'à un scientifique passant son temps à ramper dans des grottes infestées de chauves-souris, des marécages et des jungles hostiles aux quatre coins du monde, à la recherche d'insectes rares.

Un mètre quatre-vingt-trois, cheveux blonds, belle allure, costume trois pièces rayures tennis : l'Anglo-Suédois dégageait un charme urbain et une réelle assurance. Assis dans son grand bureau désordonné au dernier étage du Muséum d'histoire naturelle de Londres, demi-lunes en écailles sur le bout du nez, il était entouré de vitrines et de cloches en verre renfermant des spécimens rares, d'un microscope, d'instruments chirurgicaux, de règles, et de balances. La pièce aurait pu servir de décor à une scène d'*Indiana Jones*, se dit Grace.

Les deux hommes s'étaient liés d'amitié il y avait quelques années à la Convention internationale de l'association des enquêteurs, un événement organisé par différentes villes américaines auquel Grace ne manquait jamais de participer. En temps normal, il aurait envoyé un membre de son équipe, mais il savait qu'il obtiendrait plus rapidement des réponses en rencontrant Johansson en personne.

L'entomologiste sortit du sac en papier Kraft de la police le sachet en plastique contenant le scarabée. « Le prélèvement a été effectué, Roy ? demanda-t-il avec son accent sophistiqué.

— Oui.

— Je peux donc le sortir ?

— Tout à fait. »

Johansson attrapa précautionneusement l'insecte de cinq centimètres avec une pince à épiler et le posa sur son sous-main. Il l'observa en silence avec une grosse loupe, et Grace en profita pour siroter une tasse de café noir en pensant au rendez-vous de ce soir avec Cleo qu'il avait, à regret, dû annuler pour venir ici et rejoindre ensuite son équipe pour un point tardif. Il était tellement impatient de la revoir, impatient comme il ne l'avait pas été depuis très longtemps, qu'il était d'autant plus déçu. Mais au moins avaient-ils fixé une nouvelle date : samedi, dans deux jours. Ce qui avait l'avantage de lui laisser le temps d'acheter une tenue.

« C'est un bon spécimen, Roy, dit-il. Très beau.

— Qu'est-ce que tu peux m'en dire ?

— Où l'as-tu trouvé, exactement ? »

Grace lui raconta tout, et l'entomologiste, en grand professionnel, ne sourcilla pas.

« Ça se tient, précisa-t-il. Complètement tordu, mais pertinent.

— Pertinent ? demanda Grace.

— L'endroit est approprié. Pour des raisons que tu vas comprendre. »

Il le gratifia d'un sourire ironique. « Je suis tout ouïe.

— Tu veux le cours magistral de biologie de deuxième année sur la petite bête, ou un résumé ?

— Juste le paragraphe "les insectes pour les nuls". Je vais devoir réexpliquer le tout à des gens encore plus ignares que moi. »

L'entomologiste sourit. « Il s'agit d'un *Copris lunaris* de taille moyenne, originaire d'Europe du Sud ou d'Afrique du Nord.

— On en trouve en Angleterre ?

— Uniquement dans les zoos. »

Grace fronça les sourcils en pensant aux ramifications.

Le professeur poursuivit : « Il était considéré comme une créature sacrée en Égypte ancienne. Il est également connu sous le nom de bousier. »

Grace fit le rapprochement. « *Bousier* ?

— Exactement. La sous-espèce la plus commune fabrique des boules de bouse de vache. Ils utilisent leur tête et leurs pattes avant pour rassembler la bouse, puis en font une boule, la roulent jusqu'à un endroit propice pour l'enterrer, pour qu'elle mûrisse et se désintègre.

— Très appétissant, dit Grace.

— Je crois que je préfère les boules de glace. »

Grace réfléchit. « Donc enfoncer cet insecte dans le rectum de cette femme a une certaine signification.

— Pour un psychopathe, oui. »

Une sirène hurla dans la rue. « Je crois qu'on peut estimer que la personne en question n'a pas les mêmes valeurs que nous, dit Grace en grimaçant. Quel est le lien avec l'Égypte ancienne, Lars ?

— Je vais t'imprimer ça. C'est assez fascinant.

— Tu penses que ça va m'aider à retrouver l'assassin ?

— C'est de toute évidence quelqu'un qui connaît les symboles. À mon avis, tu devrais approfondir le sujet. Tu es déjà allé en Égypte ?

— Non. »

Le professeur s'anima. « Si tu vas à Louxor, la Vallée des Rois, ou dans n'importe quel temple, tu verras des scarabées gravés partout ; ils jouent un rôle fondamental dans la culture de la Haute et de la Basse-Égypte. Ils sont bien sûr présents dans les rites funéraires. »

Le professeur se tourna vers son ordinateur ; Grace but une gorgée de café en listant tout ce qu'il devait faire ce soir.

Vingt minutes plus tôt, Emma-Jane Boutwood l'avait appelé pour lui dire que les résultats ADN étaient arrivés et qu'ils ne correspondaient à aucun profil de la base de données. Les enquêteurs n'avaient pas retrouvé d'autre membre. Une femme portée disparue avait été rayée de la liste. L'ADN des autres avait été expédié par coursier au labo et la police espérait qu'il y aurait un patrimoine correspondant. Si ce n'était pas le cas, il faudrait immédiatement élargir les recherches.

L'imprimante cracha soudain une feuille à quelques centimètres de Roy, qui sursauta.

« Dans les rites funéraires ?

— Oui.

— Que symbolisent ces scarabées dans les rites funéraires, Lars ?

— On les mettait dans la tombe pour assurer au défunt une éternelle résurrection. »

Grace resta songeur. Avaient-ils affaire à un fanatique religieux ? Un joueur ? C'était de toute évidence quelqu'un d'intelligent et de suffisamment cultivé pour avoir lu des livres sur l'Égypte ancienne.

Placer un scarabée dans le rectum de cette femme n'était pas un acte innocent. « Où trouve-t-on ce type d'insecte en Angleterre ? Seulement dans les zoos ?

— Non, quelques importateurs d'insectes tropicaux peuvent s'en procurer. On doit sûrement pouvoir en trouver sur Internet. »

Grace se promet de charger quelqu'un d'établir la liste de tous les revendeurs du Royaume-Uni. Il faudrait aussi ratisser la Toile.

L'entomologiste remet l'insecte dans son sachet. « Je peux faire autre chose pour toi, Roy ?

— Je ne vois pas pour le moment, mais je suis sûr que j'aurai besoin de toi à l'avenir. Et je te remercie vraiment d'être resté aussi tard pour moi.

— Pas de problème. » Lars Johansson fit un signe de tête en direction de la fenêtre, qui donnait sur Exhibition Road : « C'est une belle soirée, finalement. Tu rentres directement dans le Sussex ? »

Grace hocha la tête.

« Je t'offre un verre pour la route. »

Grace regarda sa montre. Le prochain express pour Brighton partait dans quarante minutes. Il n'avait pas le temps de prendre un verre, mais il en avait grand besoin. Et le professeur lui avait rendu tellement de services qu'il estima déplacé de refuser. « Un verre rapide alors. Et il faudra que je file. »

Et c'est ainsi que trente minutes plus tard, attablé à la terrasse d'un pub bondé, il se demandait ce qui clochait dans sa vie. Il aurait dû être en tête à tête avec la plus belle femme du monde. Au lieu de cela, il buvait sa deuxième pinte de bière chaude en écoutant Lars Johansson lui expliquer le système digestif du scarabée, puis, de plus en plus larmoyant, tout ce qui ne fonctionnait plus dans son couple.

## 22

La circulation aux abords de Londres à l'heure de pointe, un jeudi soir, avait été pire que d'habitude. Tous les Londoniens semblaient avoir décidé de profiter de la douceur de la soirée pour aller à la campagne. Tom voyageait normalement en train pour échapper à cet enfer, mais aujourd'hui, il avait dû prendre sa voiture pour rendre visite à Ron Spacks puis récupérer son ordinateur portable en centre-ville.

Son envie de rentrer tôt pour faire un barbecue avec les enfants avait été anéantie par Chris Webb, qui était arrivé en retard, et avait mis beaucoup plus de temps que prévu pour réparer son ordinateur. L'informaticien avait terminé à quatre heures et demie, et Tom s'était mis en route au pire moment.

Il avait pour habitude de passer des coups de téléphone ou d'écouter la radio quand il était au volant. À Londres, il appréciait particulièrement David Prever sur Smooth FM, ou les infos sur Radio 4, ou encore Jazz FM. Mais ce soir, il s'était contenté d'appeler Ron Spacks pour lui dire que son équipe cherchait les Rolex au meilleur prix – il ne fallait pas qu'il passe à côté de cette commande de rêve –, et avait conduit en silence, absorbé dans de sombres pensées.

*Vous êtes bien Tom Bryce ?*

Le fort accent d'Europe de l'Est.

Sa conversation avec Kellie.

*Quel genre d'accent ?*

*Européen, pas anglais.*

La même personne ?

**Hier soir, vous avez accédé à un site que vous n'étiez pas autorisé à visiter. Vous avez de nouveau essayé d'y accéder ce soir. Nous n'apprécions pas les visiteurs non sollicités. Si vous parlez à la police de ce que vous avez vu ou si vous essayez encore d'accéder à ce site, ce qui va arriver à votre ordinateur arrivera à votre femme, Kellie, à votre fils, Max, et à votre fille, Jessica. Regardez, et réfléchissez bien.**

Tom n'avait jamais eu l'intention de raconter à la police ce qu'il avait vu mardi soir. Internet est un cloaque ; on y trouve de tout, de l'érotique au monstrueux. Il était tombé sur une bande-annonce ou sur un site de violence gratuite pour psychopathes, et comptait bien ne jamais y remettre les pieds. Ce n'était pas son boulot d'assainir la Toile.

Mais cet e-mail menaçant sous-entendait que tout cela allait beaucoup plus loin.

Il approchait des South Downs, à présent. Le trafic était dense, mais fluide. Sur sa gauche, à sept cents mètres, son œil fut attiré par le reflet du soleil sur une vitre. Un train. Oublieux des horribles conditions de transport, il envia les passagers et leur bien-être relatif. Quoi qu'il en soit, il serait chez lui dans quinze minutes et se servirait un cocktail bien serré.

Il regarda à travers le pare-brise la boule jaune du soleil descendant lentement dans le ciel cobalt. Sa maison, son sanctuaire, se trouvait derrière la colline. Mais il ne s'y sentait plus en sécurité. Quelque chose le tourmentait, ses émotions étaient confuses, et une crainte diffuse sourdait en lui.

Il ne voulait pas dire à Kellie qu'il avait reçu un coup de fil, lui aussi. Ils avaient toujours été d'une transparence totale l'un envers l'autre et il se demanda s'il avait tort de se taire. Elle serait encore plus inquiète s'il lui en parlait. Et il aurait également à mentionner le CD.

Et ensuite ?

La menace dans le mail était claire. *Si vous parlez à la police. Si vous essayez encore d'accéder à ce site.*

Le fait est qu'il n'avait tenté aucun des deux. Tout devait donc bien

se passer.

Mais pourquoi ces appels ? Peut-être avait-il été stupide de chercher à retourner sur ce site, se dit-il.

Il s'engagea dans sa rue, monta la côte et s'alarma. L'Espace marron de Kellie était garée dans la rue et non sous le hangar. Pourquoi ?

En s'approchant, il comprit. Un paquet occupait tout le hangar. Il avait rarement vu un colis aussi gros. Il aurait pu contenir un éléphant adulte, qui aurait eu de la marge pour battre la mesure avec sa trompe.

Le truc était plus haut que le garage, nom de Dieu.

La porte ne s'ouvrit pas pour laisser jaillir Kellie, Max, Jessica et Lady ; elle s'entrouvrit de quelques centimètres pour révéler le visage anxieux de Kellie, qui finit par sortir en T-shirt blanc XXL, short en jean coupé et tongs. Lady aboyait furieusement derrière la maison. Pas de signe des enfants.

« C'est un peu plus gros que je ne pensais, dit Kellie, l'air embêté, en guise de bienvenue. Ils reviennent demain pour le monter. »

Tom la dévisagea quelques secondes. Elle semblait tellement vulnérable tout à coup. Effrayée par le coup de téléphone ou par lui ? « Ce... c'est quoi ? » bafouilla-t-il. Tout ce dont il était certain, c'est que ça avait dû coûter bonbon.

« Je n'ai pas pu m'en empêcher. Une affaire pareille. »

*Mon Dieu.* Essayant désespérément de s'accrocher à sa patience qui partait à vau-l'eau, il répéta : « Qu'est-ce que c'est ? »

Elle haussa sensiblement les épaules et essaya, sans succès, d'adopter un ton badin : « Oh, juste un barbecue. »

Il comprenait maintenant la réticence dans sa voix quand il avait évoqué le barbecue de ce soir. « Un barbecue ? Tu fais griller quoi sur un truc comme ça ? Des baleines ? Des dinosaures ? Un putain de troupeau de vaches salers ?

— Le prix d'achat neuf est de plus de huit mille livres. Je l'ai eu pour *trois mille !* » s'exclama-t-elle.

Tom se retourna, au bord de la crise de nerfs. « Tu es incroyable, ma chérie. On a déjà un barbecue qui fonctionne très bien.

— Il commençait à rouiller.

— Tu aurais pu en avoir un pour soixante-dix livres chez



Bricomarché. Tu as claqué trois mille livres ? Et où est-ce qu'on va le mettre, merde ? Il prend la moitié du jardin.

— Non, je n'ai pas... il n'est pas... si grand, une fois assemblé. Et il a de l'allure.

— On va le renvoyer. » Il fit une pause et regarda autour de lui. « Où sont les gosses ?

— Je leur ai dit qu'il fallait que je te parle d'abord. Que papa ne serait peut-être pas content. » Elle l'enlaça. « J'ai autre chose à te dire. Je voulais te faire une surprise. » Elle l'embrassa.

Mon Dieu, quoi encore ? Allait-elle lui annoncer qu'elle était enceinte ?

« J'ai trouvé un job ! »

Ces mots lui arrachèrent un sourire.

Une demi-heure plus tard, après avoir lu une aventure de Poppy Cat à Jessica et un chapitre de *Harry Potter et la Coupe de feu* à Max, il avait arrosé ses tomates dans la serre, les framboisiers, les fraisiers et les courgettes dans le lopin de terre à côté. À présent, assis à la table en bois sur la terrasse avec Kellie, une vodka Martini à la main, il profitait des derniers rayons de soleil. Ils trinquèrent. À ses pieds, Lady rongait un os en grognant de satisfaction.

La tête de Len Wainwright faisait des allers-retours entre sa maison et son cabanon, dépassant de la glycine que Kellie avait fait pousser sur le grillage pour leur garantir un minimum d'intimité. Len passait des heures – des heures que Tom n'avait pas – à lui détailler ses avancées dans la construction de son cabanon. Mais il ne lui avait jamais dit à quoi il servirait. Kellie avait un jour suggéré qu'il avait l'intention de tuer sa femme et de l'y enterrer, et ça les avait fait rire. Ça n'était plus le cas à présent.

Un doux parfum flottait dans l'air ; le silence n'était troublé que par les chants d'oiseaux qui redoublaient d'intensité à la tombée du jour. D'habitude, il adorait ces heures où il se détendait et commençait à profiter de la vie. Mais pas ce soir. Il ne pouvait lutter contre la peur qui courait dans ses veines.

« Euh... je ne savais pas... Enfin, je croyais que tu n'avais pas vraiment envie de retravailler pour ne pas être séparée des gosses..., dit-il.

— Jessica va aller à la crèche, je vais avoir du temps pour moi, répondit-elle en sirotant son verre de vin. C'est un tout nouvel hôtel à Lewes. Je vais travailler à l'accueil, horaires flexibles, je commence lundi prochain.

— Pourquoi dans un hôtel ? Tu n'as jamais été réceptionniste. Pourquoi est-ce que tu ne retournerais pas enseigner, si tu veux travailler à nouveau ?

— J'ai envie de faire autre chose. Ils vont me former. Ce n'est pas bien compliqué. Je vais juste avoir des trucs à gérer sur ordinateur. »

*Et tu pourras passer ta journée sur eBay*, pensa Tom, mais il se retint de le lui dire. Il avala une gorgée et se lança dans des calculs. Si Kellie gagnait assez pour couvrir ses dépenses, ce serait un grand pas en avant. Mais trois mille livres pour ce putain de barbecue... Il lui faudrait des mois pour gagner cette somme. Et d'ici là, il allait devoir avancer l'argent. Son téléphone, qu'il avait laissé dans son bureau, sonna.

Leurs regards se croisèrent. Il vit un éclair de terreur traverser celui de Kellie et se demanda si elle avait décelé le sien.

Il courut dans les escaliers et constata avec soulagement que c'était Chris Webb.

« Salut, Chris. Tu as trouvé d'autres informations sur le CD ? »

La voix de l'informaticien était amère. « Non, et je ne risque plus d'en trouver.

— Pourquoi ?

— Quand je suis rentré chez moi, mon appartement avait été saccagé. Quelqu'un a tout retourné. De fond en comble. Il va me falloir une semaine pour ranger.

— Mon Dieu. Ils t'ont volé beaucoup de trucs ?

— Non. Rien. » Tom l'entendit faire une longue pause, allumer une cigarette et tirer avidement dessus. « En fait, j'ai l'impression qu'une seule chose a disparu.

— Quoi ?

— Ton CD. »

## 23

Le commissaire principal Alison Vosper, la seule personne à qui Roy Grace devait rendre des comptes, possédait un tempérament éminemment contrasté : elle pouvait être bienveillante et enjouée par moments, acerbe la minute suivante. Un flic qui avait de l'humour l'avait un jour surnommée n° 27, d'après un plat sauce aigre-douce au chinois du coin. Le surnom était resté. Grace était d'avis qu'il était peut-être temps de le changer, étant donné qu'il ne se souvenait plus de la dernière fois qu'il l'avait vue douce.

Et ce n'était pas pour aujourd'hui.

Neuf heures, vendredi matin. Il se trouvait sur l'épais tapis devant le bureau de Vosper avec le même nœud à l'estomac que lorsqu'il était convoqué chez le directeur à l'école primaire. C'était ridicule pour un homme de son âge de craindre son supérieur, mais Alison Vosper lui faisait cet effet, à lui et aux autres, même s'ils ne voulaient pas l'admettre.

Elle l'avait appelé pour faire un point avant la conférence de presse quotidienne, mais il n'avait pas grand-chose à lui annoncer. Près de quarante-huit heures s'étaient écoulées, ils ne connaissaient pas l'identité de la victime et n'avaient pas de suspect.

Grace avait appris avec les années à quel point les gradés voulaient que les citoyens aient l'impression d'une progression dans l'enquête. Il avait parfois la sensation que les supérieurs préféraient mettre un innocent en détention provisoire et montrer ainsi que la police n'était pas désarmée, pour que la populace applaudisse des deux mains, plutôt que de devoir admettre lamentablement devant des journalistes en mal d'information qu'ils n'avaient pas avancé d'un pouce.

Contrairement aux sous-fifres qui travaillaient dans les locaux modernes et impersonnels du siège de la PJ, les gros bonnets étaient logés dans un joli manoir Queen Anne, au centre d'un méli-mélo d'immeubles qui comprenait le siège de la police du Sussex, en marge de Lewes, l'ancienne préfecture.

Les éléments d'origine avaient été conservés dans la plupart des grandes pièces, en particulier les délicates frises de stuc et les rosaces au plafond. Le bureau d'Alison Vosper en était un bel exemple. Il était immaculé, avec vue sur une pelouse taillée aux ciseaux, et des meubles chinés dans de belles brocantes, qui conféraient au tout autorité et éternité.

Sur le bureau en bois de rose poli qui occupait la majeure partie de l'espace étaient disposés un sous-main avec une bordure noire, un délicat vase de cristal contenant trois tulipes pourpres, des photographies de son mari – un policier plus âgé qu'elle, mais trois fois moins gradé – et de ses deux enfants – un garçon et une fille, impeccables dans leur uniforme –, un porte stylo en ammonite et, comme toujours, les journaux du matin. Par chance, aucune déclaration de Grace ne faisait la une.

Ce matin, le commissaire principal était non seulement amère mais aussi glaciale, à l'image de son chemisier à col montant d'un blanc givré, fermé par une broche en strass, comme autant de flocons. Même son parfum dégageait des notes acides.

Vosper ne l'invita pas à s'asseoir – une technique qu'elle utilisait depuis longtemps sur les juniors pour écourter les rendez-vous et aller droit au but. Grace lui fit part de tout ce qui s'était passé depuis la dernière réunion. Elle ne réagit que lorsqu'il mentionna le scarabée – la révulsion qui passa dans ses yeux le rassura sur son humanité, derrière sa carapace.

« Nous avons donc trois possibilités parmi les femmes portées disparues ces derniers jours ? » résuma-t-elle. Son accent de Birmingham renforçait sa dureté.

« Oui et nous avons envoyé des prélèvements au labo d'Huntingdon pour une analyse ADN. Ils vont me faire une faveur et devraient me donner les résultats dans la journée.

— Et si l'ADN ne correspond pas ?

— On élargira les recherches. »

Son téléphone sonna. Elle appuya sur une touche, la maintint pressée et jappa : « Je suis occupée. » Puis elle regarda le commissaire. « Tu sais que tu risques gros sur ce coup-là, Roy. »

Il haussa les épaules. « Plus que d'habitude ? »

Elle le fixa longuement en silence. « Tu le sais aussi bien que moi. »

Grace fronça les sourcils, redoutant la suite, ne sachant pas quoi penser de cette dernière phrase.

Elle tripota son alliance quelques secondes et son expression s'adoucit. « Tu as eu de la chance de ne pas avoir été muté jusqu'à présent, Roy. Les policiers doivent souvent changer d'affectation pour monter en grade. C'est ce qui m'est arrivé. Je viens de Birmingham, mais je n'y ai passé que trois ans. J'ai travaillé partout – Northumberland, Ipswich, Bristol, Southampton. Ce n'est plus comme au temps de ton père, qui a fait toute sa carrière à Brighton, n'est-ce pas ?

— Si on compte Worthing, oui. »

Elle sourit imperceptiblement. Worthing n'était qu'à quelques kilomètres au sud. Puis elle se durcit. « Ton père était apprécié et respecté, m'a-t-on dit. Mais pas mal de gens estiment que tu n'es pas digne de lui... »

Elle laissa les mots flotter dans la pièce. Roy eut un coup au cœur. Comme s'il avait été poignardé et que son énergie s'écoulait. Il la regarda dans les yeux, perdu, vulnérable soudain. « Je... j'ai mes détracteurs, je sais. » Et il se rendit compte, mais trop tard, à quel point il était pathétique.

Elle secoua la tête, retira son alliance et la posa devant elle comme pour signifier que rien n'est éternel, qu'elle pouvait se débarrasser de lui comme elle pouvait jeter sa bague à la poubelle. « Ce ne sont pas ceux qui t'attaquent qui m'inquiètent. Le chef n'apprécie pas les dommages que tu causes à la police du Sussex. Tu as failli faire échouer un procès pour vice de forme, il y a quelques semaines, en présentant une pièce à conviction à un voyant. L'affaire a fait les gros titres. Tu es devenu la risée générale et la police a été montrée du doigt. Tu as perdu le respect de nombreux collègues en flirtant avec le surnaturel. Et puis deux suspects ont trouvé la mort pendant une course-poursuite. »

Grace essaya de l'interrompre, convaincu qu'elle déraisonnait, mais

elle leva une main pour l'en empêcher.

« Et maintenant, quarante-huit heures se sont écoulées, tu ne peux pas donner le nom de la victime et tu n'as pas de suspect. Tout ce que tu as, c'est le pedigree complet d'un scarabée. »

Il commençait à perdre patience. « Je m'excuse, mais tout cela est complètement injuste et tu le sais très bien.

— Il ne s'agit pas d'être juste ou injuste, Roy. Il faut que les gens pensent que la police est compétente, qu'elle les protège.

— Les deux qui sont morts dans la voiture étaient pourris jusqu'au trognon, coupables et dangereux. Ils ont forcé des barrages, volé deux véhicules, percuté un motard de la police. Tu aurais préféré que je les laisse s'enfuir ? » Il secoua la tête, exaspéré.

« Ce que je veux dire, Roy, c'est qu'il serait peut-être souhaitable que tu sois muté dans une région où personne ne te connaît. Dans le Nord éventuellement. Dans un coin où il se passe beaucoup de choses, où tes compétences seraient très utiles. À Newcastle, par exemple. Un collègue m'a demandé si je connaissais un enquêteur expérimenté pour une affaire sensible qui pourrait durer des mois, voire un an. Et je pense que tu serais parfait pour ce job.

— Tu plaisantes. Je suis né ici, je suis ici chez moi. Je ne veux pas être transféré. Pas sûr que je reste dans la police, si ça arrivait.

— Alors reprends-toi et fais en sorte que ça n'arrive pas. J'ai recruté quelqu'un pour t'aider sur les affaires non élucidées, j'ai l'impression que tu n'avances pas comme tu le devrais. Il était inspecteur au Met, la police de Londres. On l'a promu commissaire, comme toi.

— Je le connais ?

— Il s'appelle Cassian Pewe. »

Grace réfléchit et grogna en son for intérieur. *L'inspecteur Cassian Pewe*, dorénavant *commissaire Cassian Pewe*. Grace avait effectué une arrestation avec lui plusieurs années auparavant, quand le Met avait envoyé des renforts pendant la conférence des travaillistes. Il avait le souvenir d'un homme profondément arrogant. « Il va s'installer ici ?

— Il commence lundi, dans ces locaux. Ça te pose un problème ? »

*Ouais*, avait-il envie de répondre, le cerveau en surchauffe. Parfait pour le fayot. Comme ça Pewe et elle pourraient avoir de gentilles discussions sur « comment se débarrasser de ce trou-du-cul de Roy

Grace ».

Mais il n'avait pas le choix et répondit : « Non.

— Tu es fiché, Roy. C'est clair ? »

Il était tellement sous le choc qu'il ne put qu'acquiescer. Son téléphone sonna. Elle lui fit signe de répondre.

Il s'éloigna de son bureau et vit le numéro du centre opérationnel s'afficher à l'écran. « Roy Grace », dit-il.

C'était le lieutenant Nicholl, excité de lui apprendre que le labo d'Huntingdon avait appelé. Ils avaient identifié le corps.

## 24

« Eh mec, j'arrive pas à croire que t'écoutes ça, dit Branson. C'est nul. Nul à chier. Il n'y a pas d'autre mot. »

Ils roulaient vers l'ouest sur une double voie. Ils laissèrent sur leur gauche un champ qui avait servi de base militaire pendant la Deuxième Guerre mondiale et qui abritait désormais l'aéroport de Shoreham, très fréquenté par les avions privés et les vols commerciaux vers les îles Anglo-Normandes et Southampton.

Shoreham était la banlieue la plus à l'ouest de Brighton et Grace ressentit un étrange sentiment de perte et de soulagement quand ils en sortirent. De perte, car il se sentait vraiment chez lui à Brighton, et quand il s'éloignait, il nageait en eaux troubles, n'avait pas pied, perdait en assurance ; de soulagement, car tant qu'il se trouvait dans la conurbation de Brighton et Hove, il sentait le poids de ses responsabilités – qui disparaissait quand il la quittait.

Il était dans la police depuis tellement longtemps qu'il ne pouvait s'empêcher d'observer inconsciemment chaque piéton, chaque personne dans son véhicule. Il connaissait la plupart des délinquants, tous les dealers, certains cambrioleurs et agresseurs. Il était au courant chaque fois qu'un sale coup se préparait. Alison Vosper aurait vraiment tort de le muter – une vie de connaissance du terrain et de précieux contacts partirait à la poubelle.

Roy Grace avait décidé de conduire car il n'était pas nerveusement apte à subir une nouvelle démonstration de Branson. Il n'était pas non plus prêt à encaisser de nouvelles critiques sur ses goûts musicaux. Mais Branson n'en avait pas fini avec lui.

« Les *Beatles* ? Qui écoute encore les Beatles dans sa voiture



aujourd'hui ?

— Moi. J'aime bien, dit Grace sur la défensive. Ton problème, c'est que tu ne fais pas la différence entre le bruit et la bonne musique. » Il s'arrêta à un feu rouge avant la bifurcation vers Lancing College Road. Il avait décidé de prendre sa voiture personnelle – une Alfa Romeo –, car celle-ci n'avait pas roulé depuis longtemps et la batterie avait grand besoin d'être rechargée. Et avant tout, s'il avait pris une voiture de fonction, Branson aurait certainement insisté pour conduire et aurait été vexé s'il ne l'avait pas laissé faire.

« C'est assez gonflé, venant de toi, répondit Branson. Tu ne comprends *rien* à la musique ! » Puis, changeant complètement de sujet, il désigna du doigt un pub au bord de la route. « Le Sussex Pad. Ils cuisinent bien le poisson, j'y suis allé avec Ari. Ouais, c'était pas mal. » Et il se replongea de nouveau dans les CD. « Dido !

— C'est quoi le problème avec Dido ? »

Branson haussa les épaules. « Rien, mais si tu aimes ce genre de truc, tu dois être plus triste que je le pensais.

— Eh ben, j'aime ce genre de truc.

— Et... Doux Jésus... C'est quoi, ça ? C'était encarté dans un magazine ?

— Bob Berg, l'interrompit Grace, irrité. Et il se trouve que c'est un excellent jazzman.

— Ouais, mais il n'est pas *noir*.

— Je vois. Parce qu'il faut être noir pour faire du jazz ?

— C'est pas ce que j'ai dit.

— Ah si ! De toute façon, il est mort. Il s'est tué dans un accident de voiture, il y a quelques années, et j'adore son jeu. C'était un saxo ténor extraordinaire, OK ? Tu veux critiquer autre chose ou est-ce qu'on parle de tes *intuitions* ? »

Légèrement vexé, Glenn Branson alluma la radio et s'arrêta sur une station de rap. « Bon. Demain, on va t'acheter de nouvelles fringues. On en profitera pour t'acheter de nouveaux disques par la même occasion. Si la nana avec qui tu sors tombe sur ces CD, elle va penser que tu as la carte Vermeil.

Grace passa outre et tenta de se concentrer sur la mission qui les attendait et sur toutes les pistes qu'il devait suivre en même temps.

Ses nerfs étaient fragiles ce matin. Le rendez-vous avec Alison

Vosper l'avait lessivé, et dans une heure, il avait un autre défi à relever. En temps normal, Grace pouvait dire en toute honnêteté qu'il aimait presque tous les aspects de son travail, hormis le fait d'annoncer la mort de quelqu'un à un proche. Il ne le faisait pas souvent, car c'était le boulot du bureau d'aide aux victimes, des officiers formés spécialement à cela. Mais dans certains cas, comme celui-là, il préférait être présent, afin de pouvoir juger des réactions de chacun et glaner autant d'informations que possible dans ce moment clé. Et il avait demandé à Glenn Branson de l'accompagner dans cette expérience pleine d'enseignement.

Les gens qui sont confrontés à la mort d'un proche suivent un schéma quasiment identique à chaque fois. Pendant les premières heures ils sont en état de choc, complètement vulnérables et se répandent très volontiers. Puis ils commencent à se replier sur eux-mêmes et les autres membres de la famille se soudent autour d'eux. Pour obtenir le maximum d'informations, il est nécessaire de poser les questions délicates les premières heures. C'est cruel, mais presque toujours fructueux. Ensuite, rien ne se passe pendant des semaines, voire des mois. Les journalistes ne le savent que trop.

Il reconnut les deux femmes du bureau d'aide aux victimes, les lieutenants Maggie Campbell et Vanessa Ritchie. Elles se trouvaient dans leur voiture, une petite Volvo grise banalisée, sur l'allée longeant la pelouse devant la maison. Il les dépassa en roulant au pas et vit leurs visages réprobateurs, sévères.

« Merde, alors. Comment font les gens pour se payer de telles baraques ? » s'exclama Glenn en découvrant le portail en fer et les deux colonnes en pierre.

« Ils ne font pas carrière dans la police », répliqua Grace.

L'argent n'avait jamais été particulièrement important pour lui. Bien sûr il aimait les jolies choses, mais il n'avait jamais eu d'envies exorbitantes et il avait toujours veillé à vivre dans la mesure de ses moyens. Sandy était très forte pour faire de petites économies. Elle achetait les cartes de Noël de l'année suivante pendant les soldes de janvier, et Roy avait toujours trouvé cela très amusant.

Elle utilisait ces économies pour faire de petits *cadeaux Bonux*, comme elle disait. Les premières années de leur mariage, alors qu'elle

travaillait dans une agence de voyages et qu'elle pouvait voyager à prix cassés, elle avait réussi à leur dégoter deux fois deux semaines à l'étranger.

Mais jamais ses revenus, en y ajoutant les primes et les heures sup, n'auraient pu lui permettre de s'offrir la splendeur qu'il avait sous les yeux.

« Tu te rappelles le film *Gatsby le magnifique* ? demanda Branson. La version de Jack Clayton, avec Robert Redford et Mia Farrow, je veux dire. »

Grace hocha la tête. Il s'en souvenait vaguement. Enfin, du titre.

« Eh bien, on dirait le décor, non ? C'est un putain de château, ce truc. »

Il n'avait pas tort. Il y avait une allée plantée d'arbres d'une bonne centaine de mètres qui débouchait sur un parking circulaire agencé autour d'un petit lac artificiel, et une demeure palladienne – de style palladien en tout cas.

Grace acquiesça. Il vit, du coin de l'œil, les portes de la Volvo s'ouvrir. « Les problèmes commencent. » Les lieutenants descendirent du véhicule.

Maggie Campbell – une brune d'une petite trentaine d'années – et Vanessa Ritchie – une rousse grande et mince de deux ans plus âgée – s'approchèrent d'eux, visage fermé et allure déterminée dans leurs élégants vêtements de couleur sombre.

« Pas question qu'on y aille tous ensemble, Roy, lança le lieutenant Ritchie. Quatre, c'est trop. »

— J'y vais en premier avec Glenn et je lui annonce la nouvelle. Puis je vous téléphone et vous prenez le relais. »

Il vit Maggie Campbell se renfrogner. Ritchie secoua la tête. « C'est l'inverse, tu le sais très bien. »

— Oui, mais c'est comme ça que je veux la jouer.

— *Jouer* ? lâcha-t-elle, énervée. C'est pas une expérience, nom de Dieu. Ce n'est pas normal.

— Ce qui n'est pas normal, Vanessa, c'est qu'un père apprenne qu'on a retrouvé sa fille découpée en morceaux, décapitée, dans un champ, avec un scarabée dans le rectum. C'est ça qui n'est pas normal. »

Le lieutenant tapota sur sa poitrine. « Et c'est pour ça qu'on a suivi

une formation spéciale. Nous avons des clés pour tous les aspects du deuil. »

Grace regarda les deux femmes, l'une après l'autre. « Je connais votre formation et je vous connais. J'ai eu l'occasion de travailler avec vous et je vous respecte. Cela n'a rien à voir avec vos compétences. Votre formation vous donne peut-être des clés, mais au bout du compte, il y a une enquête à mener. Dans le cas présent, je souhaite lui annoncer moi-même, j'ai mes raisons, et en tant que responsable de l'enquête, c'est moi qui ai le dernier mot, OK ? Je ne veux plus voir ces expressions de réprobation sur vos visages. Je vous demande de coopérer, c'est compris ? »

Les deux agents hochèrent la tête, pas tout à fait convaincues.

« Que vas-tu lui dire exactement ? demanda Vanessa Ritchie, abrupte.

— Aucune idée, je vais improviser. Je vous ferai un point au téléphone, d'accord ? »

Maggie Campbell esquissa un sourire, conciliante. Le lieutenant Ritchie le gratifia d'un haussement d'épaules qui signifiait *C'est toi le chef*.

Sur un signe de son supérieur, Branson sonna et le portail s'ouvrit à un rythme saccadé. Ils roulèrent jusqu'à la maison. Grace se gara entre deux voitures, une BMW série 7 mal en point et un break Subaru vieux comme le monde.

Ils se dirigèrent vers la porte d'entrée qui avait été ouverte par un homme distingué d'environ cinquante-cinq ans, cheveux bruns argentés sur les tempes, vêtu d'une chemise blanche avec des boutons de manchette en or, d'un pantalon de costume et de mocassins noirs étincelants. Il tenait à la main un téléphone portable.

« Commissaire Grace ? » demanda-t-il avec un accent de la haute, légèrement étouffé par sa manière de ne pas vraiment ouvrir la bouche. Il observa les deux policiers, l'air incertain. Son sourire était agréable, mais ses yeux gris-bleu étaient empreints d'une profonde tristesse.

« Monsieur Derek Stretton ? » s'enquit Grace à son tour en lui montrant sa carte de police, à l'instar de Branson, par courtoisie.

Les invitant à entrer, Derek Stretton poursuivit : « Vous avez fait bon voyage ?

— Oui, répondit Grace. Nous avons choisi une bonne heure, je pense.

— Cette route est un cauchemar. Je ne comprends pas pourquoi ils n'en font pas une autoroute. Janie passe des heures dans les embouteillages quand elle vient. »

Grace remarqua immédiatement combien le hall était peu meublé. Il y avait un long guéridon finement marqueté, une commode et des chaises anciennes, mais pas de tapis au sol et des traces aux murs indiquaient clairement que des tableaux avaient été récemment décrochés.

Derek Stretton les fit entrer dans un salon tout aussi dépouillé, comprenant deux grands canapés sur un parquet nu et quelque chose qui ressemblait à une table de camping en plastique en guise de table basse, entre les deux. « J'ai dû me séparer de quelques bijoux de famille. J'ai fait des mauvais investissements, je le crains... », expliqua-t-il très vite.

Cela expliquait les ombres sur les murs. Les tableaux avaient sûrement été vendus aux enchères. L'homme semblait si sincèrement désespéré qu'il eut pitié de lui. Et c'était sans compter la bombe à retardement qu'il allait lâcher.

— La domestique n'est pas... » Il leva les bras au ciel. « Je peux vous offrir un thé ? Un café ? »

Grace avait la gorge sèche. « Un thé, s'il vous plaît, avec du lait, sans sucre.

— La même chose, s'il vous plaît », dit Branson.

Stretton sortit et Grace se dirigea vers l'un des rares meubles de la pièce, une élégante desserte couverte de photographies encadrées.

Il y avait un couple âgé – les grands-parents, probablement. Une photo de Derek Stretton jeune, au bras d'une jolie femme de son âge. Une autre jeune femme – Janie, sans doute. Elle avait dix-sept ou dix-huit ans, des traits réguliers, très élégante dans une robe de soirée en velours noir. Ses longs cheveux blonds étaient relevés, tenus par deux barrettes en strass, et elle arborait un ras-du-cou en argent finement damasquiné. Elle ressemblait vraiment à Gwyneth Paltrow, avec quelques années de moins. Elle souriait, mais sans arrogance, façon *Je suis belle et je le sais*.

Une Janie adolescente figurait sur une autre photo, juste à côté, en

tenue de ski, anorak lilas, lunettes de soleil stylées et une expression de coolitude absolue sur le visage.

Grace regarda sa montre. Il était 11 h 30. Il avait quitté en douce la conférence de presse, laissant à Dennis Voice le soin d'annoncer le nom de la victime, qui serait publié après l'annonce faite aux proches – soit dans une heure et demie. Il lui avait aussi demandé de diffuser largement une photo, au cas où des gens l'auraient aperçue avant sa disparition, et de faire en sorte que l'affaire soit présentée dans le prochain numéro de l'émission *Crimewatch*, mercredi, s'ils n'avaient pas avancé d'ici là.

Branson s'approcha de la cheminée. Son manteau était couvert de cartes d'anniversaire. Grace l'y rejoignit et ses yeux s'arrêtèrent sur un personnage de bande dessinée, fierot, costume et nœud papillon, avec les mots : « À un Papa très spécial ! »

Il ouvrit et lut : « À mon papa adoré, avec des tonnes et des tonnes d'amour. Bises. J.

Grace reposa la carte et avança vers la grande baie vitrée. La vue sur la marina de Hamble River était splendide. Branson admira avec lui la forêt de mâts et de gréements, qui semblait se trouver juste au bout de la propriété.

« Je n'ai jamais aimé les bateaux, confessa Branson. Jamais été tout à fait à l'aise sur l'eau.

— Et pourtant, tu vis en bord de mer...

— *Pas en bord de...* » Son téléphone sonna. « Commandant Branson. Eh, salut, ouais, je suis avec Roy, près de Southampton. Retour prévu vers deux heures. Roy veut faire une réunion à six heures et demie, tu préviens tout le monde ? Ouais. Les renforts sont arrivés ? Un seul pour le moment ? C'est qui ? Merde, tu déconnes ? Lui ! Je ne le crois pas qu'ils nous l'aient refilé *lui*. Roy va être vénère. On ira directement à l'appartement de la fille. Roy voudrait que quelqu'un aille à son cabinet, parle à son patron, à ses collègues. OK. Ouais. 18 h 30. C'est ça. »

Branson glissa le portable dans sa poche. « C'était Bella. Devine. Ta demande de deux policiers en renfort... Tu sais qui ils nous ont refilé ?

— Achève-moi.

— Norman Potting. »

Grace grogna. « Il serait temps qu'il prenne sa retraite. Il est plus

vieux que Dieu le Père.

— Il ne fait pas l'unanimité parmi la gent féminine. Bella n'est pas contente. »

Le commandant Norman Potting, cinquante-sept ans, était devenu policier sur le tard. C'était un flic de la vieille école, politiquement incorrect, au langage cru, qui n'avait jamais cherché à être promu – il fuyait les responsabilités –, mais qui n'avait pas non plus voulu prendre sa retraite à cinquante-cinq ans, l'âge normal pour un commandant. Il aimait deux choses : les gros sabots et le marteau-piqueur. Les gros sabots pour mener l'enquête et le marteau-piqueur pour percer, aussi longtemps et aussi profond qu'il le fallait, jusqu'à trouver un bon filon.

À sa décharge, il était tenace et fiable et il arrivait souvent à ses fins. Mais il était ennuyeux à mourir et avait le chic pour irriter absolument tout le monde.

« Je pensais qu'ils l'avaient définitivement relégué dans la brigade antiterroriste de Gatwick, dit Grace.

— Apparemment, ils en ont eu marre. Peut-être qu'ils ne supportaient plus ses blagues. Et Bella dit qu'il pue la pipe. Elle ne veut pas s'asseoir à côté de lui ; Emma-Jane non plus.

— Les pauvres petites. »

Derek Stretton arriva avec un plateau, tasses en porcelaine et pot de lait. Il le déposa sur la table en plastique, les invita à s'asseoir et prit place en face d'eux. « Vous m'avez dit au téléphone que c'était au sujet de Janie, commissaire ? » demanda-t-il.

Grace se rendit soudain compte à quel point il aurait préféré envoyer les lieutenants du bureau d'aide aux victimes.

## 25

Tom n'avait pratiquement rien fait de la matinée. Il était resté assis derrière son bureau, les mails s'accumulaient à l'écran – son ordinateur remarquait, c'était déjà ça. Il avait répondu à quelques appels et cherché les tarifs des Rolex Oyster pour Roy Spacks. Mais le reste du temps, il s'était plongé dans ses pensées.

Noyé dans ses pensées.

Son cerveau tournait à vide.

Le coup de fil de Chris Webb, hier soir, lui annonçant son cambriolage...

*En fait, j'ai l'impression qu'une seule chose a disparu... Ton CD...*

Enfin, il faut tout de même préciser que le bureau de Chris Webb, chez lui, est un bazar sans nom. Pas vraiment difficile d'y égarer un CD – il y en avait des douzaines, éparpillés.

Mais bon, quelqu'un lui en voulait d'avoir trouvé ce CD et avait saboté son ordinateur à deux reprises pour le lui faire comprendre. Et maintenant qu'il l'avait récupéré ? Chris Webb avait-il essayé de le visionner ? Était-ce pour cela que son appartement avait été saccagé ?

Si le propriétaire – le connard du train – avait remis la main dessus, tout allait-il enfin rentrer dans l'ordre ?

Peut-être le gros serait-il dans le train ce soir ? Tom ne se faisait pas d'illusions. Il empruntait ce trajet depuis des années et ne l'avait jamais vu. De plus, il ne savait pas comment il réagirait... Serait-il trop angoissé pour l'aborder ou aurait-il le courage de l'engueuler ?

Il n'en avait toujours pas parlé à Kellie. Il valait mieux ne rien dire, faire profil bas. Il n'avait pas reçu de nouvel appel, ce qui signifiait – enfin, il l'espérait – qu'il en avait eu pour ses frais.



Ce qui était certain, c'est qu'il avait retenu la leçon.

## 26

« Le syndic en charge de l'appartement que votre fille loue à Brighton nous a laissés entrer chez elle hier, monsieur Stretton, pour prendre quelques objets et procéder aux tests ADN. Nous avons prélevé des cheveux sur une brosse dans la salle de bains, et trouvé un chewing-gum dans une poubelle », expliqua Grace.

Derek Stretton tenait sa tasse sans la boire, méfiant.

« Nous les avons envoyés au laboratoire d'Huntingdon et avons reçu les résultats ce matin. L'ADN des cheveux et du chewing-gum provient de la même personne et correspond à celui du corps retrouvé mercredi. Je le regrette, mais nous ne pouvons que conclure, monsieur, que la jeune femme assassinée est votre fille, Janie. »

S'ensuivit un long silence pendant lequel Grace eut l'impression que Derek Stretton allait basculer tête en arrière et exploser de rire. En réalité, la tasse se mit à trembler de plus en plus fort jusqu'à ce qu'il se penche pour la poser.

« Je... Je vois. »

Il regarda Grace puis Branson. Et lentement, telle une grande chaise pliante, il s'affaissa sur lui-même. « Elle est tout pour moi, dit-il. Je vous en prie, dites-moi que ce n'est pas vrai. Elle doit venir ce soir, c'est mon anniversaire... On dîne ensemble. Oh mon Dieu. Je... Je... »

Grace fixait l'espace droit devant lui, évitant le regard de Branson. Il aurait souhaité pouvoir dire que non, ce n'était pas vrai, que c'était une erreur. Mais il n'avait rien à ajouter, rien qui puisse atténuer la douleur de ce père.

« J'ai perdu ma femme – sa mère – il y a trois ans. Un cancer. Et

maintenant j'ai perdu Janie. Je... »

Grace respecta sa douleur, puis demanda : « Quel genre de fille était-elle, monsieur ? Je veux dire : étiez-vous proches ? »

Après un nouveau silence, Derek Stretton reprit : « Il y a toujours un lien particulier entre un père et sa fille, m'a-t-on dit. Et c'est ce lien qui existait entre nous.

— Était-elle attentionnée ?

— Très. Elle n'a jamais oublié mon anniversaire, Noël, ou la fête des Pères. Elle était... juste... une... juste parfaite. » Sa voix s'évanouit.

Grace se leva. « Auriez-vous une photo récente d'elle ? J'aimerais en diffuser une le plus tôt possible. »

Derek Stretton hocha la tête, effondré.

« Et m'autoriseriez-vous à jeter un coup d'œil dans sa chambre ?

— Vous voulez que je vous accompagne ou...

— Nous pouvons y aller seuls, dit Grace gentiment.

— Premier étage, à droite en haut des escaliers, deuxième porte. »

C'était une chambre de petite fille. Une petite fille ordonnée, organisée, méthodique. Une armée de peluches trônait sur les coussins. Il y avait un poster de U2 au mur et une collection de coquillages sur la coiffeuse. Les étagères étaient pleines de livres pour enfants, de romans pour filles et de thrillers de Scott Turrow, John Grisham et autres écrivains américains. Une paire de pantoufles se trouvait près du lit et un peignoir démodé était accroché derrière la porte.

Grace et Branson ouvrirent tous les tiroirs, fouillèrent dans ses vêtements, dans ses sous-vêtements. T-shirts, chemisiers, pulls, mais ne découvrirent aucun élément susceptible d'expliquer ce crime sauvage.

Grace s'empara d'une boîte à bijoux en velours et souleva le couvercle. Elle renfermait des boucles d'oreilles en améthyste, un bracelet à breloques, un collier en or et une chevalière gravée d'armoiries. Il rabattit le couvercle et garda la boîte entre les mains.

Quand ils descendirent quinze minutes plus tard, Derek Stretton n'avait pas bougé, ni touché à son thé.

Grace lui montra le contenu de la boîte. « Monsieur Stretton, ces bijoux sont-ils à votre fille ? »

Il jeta un œil et acquiesça.

« Puis-je emprunter quelque chose qu'elle ait porté récemment ? »  
Il ignora le regard que lui jeta Glenn Branson.

« Prenez la chevalière. Ce sont les armoiries familiales. Elle la portait très souvent. »

Grace sortit de sa poche un sachet qu'il avait pris à cette fin, saisit la bague à l'aide d'un mouchoir et l'y plaça précautionneusement.

« Monsieur Stretton, qui, selon vous, aurait eu des raisons de porter atteinte à la vie de votre fille ? demanda Grace.

— Personne », murmura-t-il.

Grace s'assit en face du père et se pencha vers lui, le menton entre les mains. « Avait-elle un petit ami ? »

Les yeux rivés au sol, Derek Stretton répondit : « Non, personne en particulier.

— Mais elle voyait quelqu'un en ce moment ? »

Il croisa le regard de Grace, reprenant quelque peu contenance.  
« Elle était très jolie et avait une forte personnalité. Elle ne manquait pas d'admirateurs. Mais elle prenait le droit très au sérieux – je pense qu'elle ne voulait pas se disperser.

— Elle était avocate ?

— Étudiante en droit. Elle a passé un diplôme à l'université de Southampton et a suivi les cours de l'école de Guilford. Elle était actuellement en apprentissage, ou en stage, je ne sais pas comment on dit aujourd'hui, dans un cabinet juridique à Brighton.

— Et vous l'avez soutenue pendant toutes ses études.

— J'ai fait mon possible. C'était un peu rude ces derniers mois. J'ai dû me battre pour... »

Grace hocha la tête, compréhensif. « Pouvez-vous en revenir au petit ami, monsieur ? Connaissez-vous le nom du dernier en date ? »

Derek Stretton donnait l'air d'avoir pris vingt ans en vingt minutes. Il resta pensif quelques instants. « Justin Remington. Elle sortait avec lui il y a un an, environ. Un jeune homme charmant. Il... Elle l'avait amené ici à quelques occasions. Il est dans l'immobilier, à Londres. Je l'aimais bien, mais je crois qu'il n'était pas à la hauteur. » Il sourit, l'air absent. « Elle avait... Elle était incroyablement intelligente. À neuf ans, elle me battait au Scrabble.

— Vous sauriez où nous pourrions trouver ce Justin Remington ? »

Stretton réfléchit, fronça les sourcils et dit : « Il pratiquait le jeu de

paume. C'est assez rare. Je me souviens qu'il jouait à Londres – au Queens Club, je crois. »

Roy Grace réalisa rapidement qu'il n'obtiendrait rien de plus du pauvre homme. « Y a-t-il quelqu'un que vous puissiez appeler ? Un parent ou un ami qui pourrait rester auprès de vous ? »

Derek Stretton chuchota, d'une voix douce : « Ma sœur. Lucy. Elle n'habite pas très loin. Je vais lui donner un coup de fil. Elle va être accablée de chagrin.

— Et si vous le faisiez tant que nous sommes là, monsieur ? » s'empressa de lui dire Branson, aussi gentiment que possible.

Les deux policiers se retirèrent dans la plus grande discrétion au fond de la pièce et attendirent qu'il ait passé son coup de téléphone. Grace l'entendit pleurer et sortir. Il revint avec une enveloppe en papier Kraft. « J'ai rassemblé pour vous quelques photos de Janie. J'aimerais beaucoup les récupérer.

— Bien sûr », dit Grace, en sachant pertinemment que, pour cela, M. Stretton aurait à peu près une demi-douzaine de coups de fil à donner – elles seraient à coup sûr mal rangées et se perdraient dans les dossiers.

« Ma sœur Lucy arrive. Elle sera là dans une demi-heure.

— Vous voulez qu'on l'attende avec vous ? demanda Grace.

— Non, ça va aller. J'aimerais avoir un peu de temps pour moi. Je... Je peux voir Janie ? »

Grace jeta un œil en direction de Branson. « Je ne vous le conseille pas, monsieur.

— J'aimerais beaucoup la voir une dernière fois. Pour lui dire au revoir, vous comprenez ? »

Il s'accrocha fermement au bras de Grace.

Le policier en déduisit qu'il n'avait pas lu dans les journaux que Janie avait été décapitée et que sa tête manquait toujours. Ce n'était pas le moment de le lui dire. Il décida de confier cette tâche au bureau d'aide aux victimes. Vanessa Ritchie et Maggie Campbell allaient pouvoir accomplir leur mission et amortir les énormes sommes dépensées pour leur formation.

« Deux femmes lieutenants du bureau d'aide aux victimes sont en route. Elles vous aideront sur ce point.

— Merci. C'est très important pour moi. » Puis il partit d'un petit

rire triste. « Vous savez, messieurs, je... je n'ai jamais parlé de la mort avec Janie. Je ne sais pas si elle aurait voulu être enterrée ou incinérée. » Soudainement agité, il ajouta : « Son chat, bien sûr ! » Il se gratta la nuque. « Poubs ! Elle l'emmenait partout. Je... Je ne sais pas. C'est tellement...

— Elles vous aideront pour tout cela aussi. C'est pour ça qu'elles viennent.

— Je n'ai jamais imaginé qu'elle puisse mourir, voyez-vous... »

Grace et Branson rejoignirent leur voiture dans la torpeur d'un silence embarrassé.

## 27

Un agent de sécurité, qui ressemblait à s'y méprendre à un policier en uniforme, se tenait devant la porte de l'appartement que louait Janie Stretton, à Kemp Town, notant les allées et venues dans le bâtiment. Par opposition à la grandeur – quoique déchu – de la demeure du père, cette rue parsemée de panneaux « À louer », envahie de poubelles pleines à craquer entre lesquelles étaient garées des voitures et des camionnettes modestes, était un dortoir pour étudiants.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Kemp Town se trouvait à l'écart de Brighton. C'était une enclave chic de style Régence avec de jolis panoramas sur la Manche et de belles demeures bâties sur une colline couronnée par un hippodrome. Mais au cours de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, avec la construction de logements sociaux et de tours et la disparition des frontières nettes entre quartiers, Kemp Town avait été contaminée par la misérable gangrène qui avait, depuis longtemps, infecté Brighton.

Au bout de la rue était garé le volumineux véhicule de la brigade d'intervention, haut et carré, gros comme un camion. Grace fit entrer son Alfa Romeo au chausse-pied juste à côté, entre deux voitures, puis Branson et lui descendirent la rue, avec leur sac d'intervention.

Il était presque trois heures. Grace avait mal au ventre d'avoir avalé deux sandwiches aux crevettes, un Mars et un Coca dans la voiture, en revenant de chez M. Stretton. Il avait été surpris d'avoir de l'appétit – voire une faim de loup – malgré la nouvelle qu'il avait dû lui annoncer, comme si le fait de manger lui permettait de nier la mort. Et maintenant, son estomac prenait sa revanche.

Un vent violent chargé de sel se déchaînait. Le ciel était menaçant. Des mouettes dessinaient des cercles au-dessus de leurs têtes en

poussant des cris plaintifs. Un panneau « À vendre » s'envola juste à côté d'eux. Grace avait toujours aimé ce quartier, près de la mer, avec ses vieilles maisons élégantes. En fermant les yeux, en faisant abstraction des pancartes, des interphones en plastique et en rajoutant une couche de peinture blanche, on pouvait imaginer les riches Londoniens du XIX<sup>e</sup> siècle sortir de chez eux, portant beau, dans une cabine au bord de l'eau, dans un grand café ou sur la promenade, profitant des plaisirs d'une station balnéaire.

La ville avait changé en si peu de temps... Quand il était enfant, des rues comme celle-ci appartenaient à des propriétaires établis de Brighton. Quelques décennies plus tard, elles étaient tombées entre les mains de spéculateurs qui avaient découpé les maisons en studios bon marché et chambres pour étudiants. Les loyers devaient être versés en liquide, des gros bras étaient envoyés pour les récolter. Quant aux éventuelles réparations, c'était un coup de chance lorsque le propriétaire acceptait de les prendre en charge.

Parfois, les dimanches pluvieux, Grace aimait aller au musée des Arts et Traditions populaires admirer les pastels et les reproductions de Brighton avec sa vieille jetée en bois, ses carrioles, à cette époque où les hommes portaient des hauts-de-forme en soie et des cannes à pommeau d'argent. Il se demandait à quoi la vie pouvait bien ressembler alors et se souvenait de son père lui racontant que le dentiste pédalait pour actionner la fraise. Et il était soudain heureux de vivre au XXI<sup>e</sup> siècle, malgré les maux de la modernité.

« À quoi tu penses ? demanda Glenn Branson.

— J'aime bien ce quartier », répondit Grace.

Branson lui jeta un regard surpris. « Quoi ? C'est vraiment miteux.

— Tu es insensible à la beauté.

— Ce quartier me fait penser au film *Le Gang des tueurs*. Dickie Attenborough dans le rôle de Pinkie.

— Oui, je me souviens. J'ai lu le bouquin, répliqua Grace comme on abat ses atouts.

— C'est tiré d'un *livre* ? s'étonna Branson.

— Mon Dieu, tu es tombé de quelle pluie ? Graham Greene, l'un de ses romans les plus connus. Publié dans les années 1940.

— Ouais, ceci explique cela, mon vieux : c'est de ta génération !

— C'est ça ! Fais-moi croire que tu es une encyclopédie vivante du



cinéma... Espèce d'amateur. »

Branson s'arrêta, pointa du doigt une fenêtre condamnée, la peinture rongée par le sel, les moulures décrépites. « Qu'est-ce que tu aimes, là-dedans ?

— L'architecture. L'*âme* du quartier.

— Ben voyons. J'ai bossé dans une boîte de nuit, juste au coin et je n'ai jamais vu d'*âme* ici. Juste des files de petits cons défoncés à l'ecstasy. »

Ils parvinrent au niveau de l'agent de sécurité à lunettes devant la porte et lui montrèrent leurs cartes. Ce dernier nota leurs noms avec une lenteur exaspérante. Les postes d'agent de sécurité avaient été créés pour alléger le travail des policiers. On les appelait les *flics en bois* et ils étaient parfaits pour des tâches comme celle-là.

« Deuxième étage, dit-il pour se rendre utile. La cage d'escalier a été analysée : ils n'ont rien trouvé d'intéressant pour les médecins légistes. » Ce gars avait l'impression d'avoir de l'importance, ce qui amusa Grace.

Le hall d'entrée avait la banalité des entrées d'immeubles pour classes défavorisées : moquette élimée, prospectus qui débordent des boîtes aux lettres, peintures fatiguées, papier peint croulant, odeur de chou bouilli, vélo cadénassé et escalier raide, étroit.

Un cordon bleu, jaune et blanc de la police du Sussex barrait l'entrée de l'appartement. Grace et Branson sortirent les combinaisons blanches de leurs sacs, les enfilèrent ainsi que les gants, les surbottes et la capuche. Branson cogna à la porte.

Joe Tindall ouvrit, dans le même accoutrement. Grace avait beau avoir vu mille fois des techniciens au travail, il avait toujours l'impression de tomber nez à nez avec des agents secrets chargés de nettoyer après une attaque d'extraterrestres. Et chaque fois qu'il voyait Joe Tindall, il ne pouvait s'empêcher de remarquer à quel point il s'était métamorphosé récemment.

« Mais dis-moi, tu es de toutes les sauteries, Roy, lui lança le technicien en guise de bienvenue.

— Je ne pouvais pas ne pas t'inviter, répondit Grace en souriant.

— J'avais remarqué. »

Ils pénétrèrent dans un petit hall d'entrée ; Tindall referma la porte derrière eux. Une silhouette blanche inspectait les plinthes, à quatre

pattes. Grace remarqua qu'un radiateur avait été détaché. A la fin de la journée, tous le seraient, la moitié du plancher démontée et des morceaux de papier peint arrachés.

Du Scotch avait été placé par terre pour délimiter un passage. Tindall était méticuleux et tenait à protéger au maximum la scène de crime.

« Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ? » demanda Grace en regardant le chat roux et blanc qui s'était approché de lui.

Tindall adopta une expression étrange. « Tout dépend de ce que tu appelles *intéressant*. Des taches de sang sur la moquette de la chambre, que quelqu'un a essayé de nettoyer, des gouttes sur le mur et au plafond. Les clés d'une Mini, garée devant. On l'a fait tracter – personne ne doit la conduire, je ne veux pas qu'elle soit contaminée.

— Bonne initiative. » Grace nota mentalement que Janie Stretton n'avait pas pris sa voiture pour rejoindre son assassin. Ce qui éliminait au moins une piste. Il posa un genou à terre et caressa le chat. « On va t'emmener chez ton grand-père », dit-il.

Tindall lui adressa de nouveau un regard bizarre. « Suis-moi.

— Tu t'appelles Poubs, hein ? » dit Grace au chat, en se remémorant les paroles de Derek Stretton.

L'animal miaula.

« Quelqu'un lui a donné à manger ?

— Il y a un distributeur automatique dans la cuisine », répondit Tindall.

Roy Grace lui emboîta le pas. Autant les parties communes et l'extérieur étaient miteux, autant l'appartement de Janie Stretton était spacieux, particulièrement bien rangé, et décoré avec goût, malgré un budget que l'on devinait limité. Le hall et le salon était parquetés, couverts de tapis blancs, les rideaux et le plaid jeté sur le canapé étaient blancs également, tous les meubles laqués de noir, excepté les six chaises en plastique transparent disposées autour de la table. Des photos noir et blanc étaient accrochées aux murs, certaines représentant des nus plutôt érotiques.

À un bout du salon, dans le renforcement de la bow-window, se trouvait un bureau qui ne paraissait pas bien solide, supportant un ordinateur portable Sony et un téléphone-répondeur. Le voyant de la messagerie clignotait.

La cuisine était minuscule, ainsi que la chambre d'amis. Quant à la chambre principale, elle était très féminine, empreinte d'un parfum élégant que Grace aimait bien et reconnut vaguement. Quel sentiment étrange et poignant que de respirer la senteur, vivace, d'une personne morte. La pièce était moquettée de blanc avec, en son centre, une tache de sang de soixante centimètres de diamètre, et plusieurs plus petites autour. Quelqu'un avait essayé de nettoyer, sans succès.

Dans l'axe d'une porte ouverte, il aperçut une salle de bains et s'approcha en évitant précautionneusement les taches. À l'intérieur, il y avait un seau vide et une brosse, au pied de la baignoire.

Il jeta un regard circulaire, enregistrant un maximum d'informations, tandis qu'un autre technicien relevait toutes les empreintes. Il observa le coffre en cèdre, au bout du lit, le long miroir en bois, les stores vénitiens fermés, les deux lampes de chevet allumées et l'armoire vitrée qui reflétait le tout. Au mur, il vit des éclaboussures que le meurtrier n'avait pas pris la peine de nettoyer. Ou peut-être avait-il été découragé par les souillures sur la moquette – ou dérangé.

Mais le seau avait l'air propre, tout comme la brosse.

Une autre énigme à résoudre.

Poubs entra dans la pièce et se frotta contre la jambe de Grace. Il caressa le chat, absent. Puis, à l'invite de Tindall, il leva les yeux vers le plafond et remarqua le miroir, au-dessus du lit.

« Plutôt inhabituel, non ? fit le technicien.

— C'est un peu spécial, commenta Branson, yeah !

— Peut-être avait-elle souvent mal au dos, suggéra Grace, ironique, et préférerait-elle se maquiller allongée.

— C'est pas tout », ajouta le technicien en ouvrant le coffre.

Grace et Branson se penchèrent. À leur immense surprise, ils découvrirent tout un attirail de donjon SM. À première vue, il y avait un fouet, des menottes, un masque en latex et d'autres objets, tels un collier pour chien clouté – qui n'était pas destiné aux chiens –, un rouleau de gaffer, une canne en bambou et un assortiment de vibromasseurs.

Grace siffla entre ses dents. « Je crois que tu as trouvé son coffre à jouets.

— Moi je dis, chacun sa came », commenta Joe Tindall.

Grace se mit à genoux et inspecta le fond du coffre. « Rien d'autre ?

— Si. Dans sa table de chevet. Une vingtaine de magazines pornos récents. Hardcore. »

Grace et Branson passèrent en revue la collection. Des hommes sur des femmes, des femmes sur des femmes, des hommes sur des hommes, dans toutes les positions. Malgré les circonstances, Grace ressentit une certaine excitation devant les pages mettant en scène des couples de lesbiennes. C'était plus fort que lui, mais il n'était pas mécontent, après toutes ces années, que de telles sensations l'habitent de nouveau.

« C'est *normal*, ces trucs ? demanda Glenn Branson.

— J'ai vu des revues porno dans la plupart des armoires d'hommes, par le passé, mais rarement chez les femmes. »

Grace s'éloigna de ses collègues et parcourut l'appartement seul. Il voulait humer l'atmosphère. Et plus il se promenait, moins il se sentait à l'aise dans cet endroit.

Il se souvint des paroles de Le Corbusier : les maisons sont des machines à vivre. Et c'est cela qui lui venait à l'esprit. Tout était immaculé. Il y avait un désodorisant dans les toilettes de la salle de bains : l'évier était étincelant, comme l'ensemble des sanitaires, tout était rangé dans l'armoire à pharmacie, sauf la brosse à dents électrique et le dentifrice blanchissant. L'endroit était incroyablement propre pour un logement d'étudiante.

Tout cela n'avait pas grand-chose à voir avec la chambre familiale, le poster, les peluches, les coquillages, les livres. Il lui était difficile d'imaginer la jeune femme qui vivait ici à partir de ce décor aseptisé.

Grace retourna dans le salon, sortit son mouchoir et appuya sur la touche « bis » du téléphone. Après quelques sonneries, il tomba sur le répondeur du cabinet d'avocats où Janie travaillait. Il composa ensuite un code pour retrouver le dernier appel entrant, mais il s'agissait d'un numéro caché. Il appuya sur la touche « messagerie ». Le chat se trouvait à ses côtés ; Grace ne le remarqua pas. Il fixait une photo de Janie, près du répondeur. Elle était vêtue d'une longue robe de soirée, devant ce qui ressemblait à l'opéra Glyndebourne, et semblait prendre la pose, comme sur toutes les autres photos. La bande se rembobina pendant quelques secondes, et il entendit une voix féminine, éteinte.

« Oh, euh, allô Janie, c'est Susan, la secrétaire de Monsieur Broom.

Il est onze heures et quart, mercredi. Monsieur Broom vous attendait à huit heures ce matin pour finir de préparer la réunion. Pouvez-vous me rappeler ? »

Grace prit des notes dans son carnet.

Le message suivant, similaire, venait de la même personne, deux heures plus tard. À trois heures et demie, voix d'une femme plus jeune et plus vive : « Salut, Janie, c'est Verity. Je m'inquiète de ne pas te voir aujourd'hui. Tout va bien ? Je passerai peut-être en rentrant. Appelle-moi ou envoie-moi un texto, comme tu veux. »

Une heure plus tard, message d'une femme à la voix enjôleuse : « Oh, hello, Janie, c'est Claire. J'ai quelque chose pour toi. Rappelle-moi. »

Le suivant était de Derek Stretton.

« Allô Janie, ma chérie. J'ai reçu ta carte – tu es adorable. J'ai hâte de te voir vendredi. J'ai réservé dans ton resto préféré : on se fera une orgie de fruits de mer ! Appelle-moi si tu as un peu de temps. Plein de bisous de ton papa. »

Puis une voix masculine, rude. « Bonjour, mademoiselle Stretton. Je m'appelle Darren, de chez Beneficial, et je voudrais vous proposer un devis d'assurance. Je vous recontacterai. »

Enfin la voix mielleuse de Claire, de nouveau, cette fois un peu inquiète.

« Salut, Janie, c'est encore Claire. Je me demande si tu as eu mon message... Je vais essayer sur ton portable. C'était pour ce soir. »

Grace fronça les sourcils. Pour *ce soir* ? Mercredi soir. Alors qu'elle était morte depuis vingt-quatre heures ?

Il y avait de nombreux messages du cabinet, le lendemain, jeudi. Et un autre de la fameuse Claire, irritée. Un du père, anxieux.

« Janie, ma chérie, le cabinet juridique m'a appelé. Ils ne t'ont pas vue depuis mardi et ils se font énormément de souci. Tout va bien ? Appelle-moi, s'il te plaît. Ton papa qui t'aime. »

Grace rembobina la bande jusqu'au premier message de Claire, l'enjouée.

« Oh, hello, Janie, c'est Claire. J'ai quelque chose pour toi. Rappelle-moi. »

Ce message ne lui disait rien qui vaille, mais il ne savait pas pourquoi. Il appuya sur quelques touches pour voir si le répondeur

enregistrait les numéros d'appel, mais ce n'était pas le cas.

« Glenn, tu es doué en informatique. Tu pourrais trouver son carnet d'adresses dans son ordinateur ? »

Le commandant se dirigea vers la machine et l'alluma. « Tout dépend, si elle a un mot de passe ou... Non ! Adorable, merci Janie ! »

Il tira la chaise et s'assit. « Quel nom ? »

— Claire.

— Claire quoi ?

— Juste Claire. »

Branson tapa quelques mots et releva rapidement la tête. « Il n'y en a qu'une. J'ai essayé différentes orthographes.

— Tu as une adresse ?

— Juste un numéro.

— OK, compose-le. »

Branson s'exécuta et tendit le combiné à Grace. Après quelques sonneries, une voix masculine répondit sèchement : « Oui allô.

— Pourrais-je parler à Claire ?

— Elle est déjà en ligne. C'est de la part de qui ? »

Grace réfléchit à toute allure. Ils avaient déposé la photo de Janie au centre opérationnel et avaient, par la même occasion, pris le sac de Glenn. La photo ne serait pas dans les médias avant plusieurs heures. Personne, à part la police et les proches, ne devait donc être mis au courant du meurtre. « J'appelle de la part de Janie Stretton, répondit-il.

— OK, une petite minute, je vous la passe dès qu'elle raccroche. »

Grace fut mis en attente sur le *Printemps*, de Vivaldi, puis reconnut la voix de Claire. « Allô, dit-elle, légèrement sur ses gardes.

— Bonjour, je voulais donner suite au message que vous avez laissé à Janie Stretton, mercredi après-midi.

— Qui êtes-vous, s'il vous plaît ? » Le ton était méfiant. Trop méfiant.

« Commissaire Grace, PJ du Sussex. »

On lui raccrocha au nez.

Grace enfonça immédiatement la touche « bis ». Plusieurs sonneries, puis un répondeur : « Je suis désolée, nous ne sommes pas là pour le moment...

— Mon œil ! » s'exclama-t-il avant de raccrocher. Il alluma sa radio,

appela Bella, lui demandant de trouver une adresse à partir du numéro. Il joignit ensuite son assistante, Eleanor, pour qu'elle organise une conférence de presse en fin d'après-midi. Il voulait révéler un maximum d'informations avant que tout le monde parte en week-end.

Il parcourut ses mails sur son BlackBerry, cherchant en particulier quelque chose de relatif au procès Suresh Hossain, qui semblait empêtré dans des vices de forme.

Cinq minutes plus tard, aussi efficace que d'habitude, Bella lui communiqua une adresse près de la gare de Hove. Dix minutes en voiture en y allant piano, soit quatre-vingt-dix secondes avec gyrophare. C'était une entreprise enregistrée sous le nom de BCE-247 Ltd, ce qui ne l'avancait guère.

Il se tourna vers Branson. « Embarque l'ordi. On va faire un tour. Je n'aime pas les gens qui me raccrochent au nez. »

## 28

Grace boucla sa ceinture, ordonna à Branson d'en faire autant et écrasa l'accélérateur de son Alfa Romeo. Il conduisait aussi vite que son courage le lui permettait, louvoyant entre les véhicules avec sirène, appels de phares, regrettant d'être dans une voiture banalisée.

Grillant le troisième feu rouge consécutif, il ne pensait qu'à une chose : *Si j'ai le moindre accident, je peux commencer à chercher un appart à Newcastle.*

L'adresse que Bella lui avait communiquée se trouvait dans une rue commerçante, en dessous de la gare de Hove. Les pneus crissèrent lors d'un premier virage à gauche, devant une station de lavage automatique, puis dans un deuxième virage à gauche au cours duquel il grilla la priorité à un taxi qui sortait de la gare.

Grace vit une femme en pantalon quitter à vive allure un bâtiment encadré par un magasin de carrelage pour salles de bains et un kiosque à journaux. Elle avait la trentaine, une jolie silhouette, des cheveux roux coupés en brosse et un visage banal, trop maquillé. Elle portait un gros attaché-case en cuir.

Les roues de l'Alfa tournaient encore quand Grace sauta de la voiture, traversa la rue en courant et cria : « Claire ? »

Trop surprise pour cacher son identité, la femme se retourna.

Il sortit sa carte de police. « C'est un peu tôt pour baisser le rideau, non ? »

Ses yeux obliquèrent à droite, puis à gauche, comme si elle cherchait à s'enfuir. « Je... Je sortais juste acheter un sandwich. »

Elle avait un fort accent de l'est de Londres.

« On s'est parlé au téléphone, il y a quelques minutes... Je crois



qu'on a été coupés.

— Ah, fit-elle, évasive. Vous croyez ?

— Ouais, et je me suis dit que c'était mieux qu'on se croise. On ne peut pas faire confiance aux téléphones de nos jours... »

Elle le fixait avec méfiance, sans l'ombre d'un sourire. « Cela ne vous dérange pas si on fait un saut à votre bureau, pour discuter ? » demanda Grace en voyant du coin de l'œil Branson approcher.

Elle paniqua. « Euh, je pense qu'il faudrait d'abord que j'en parle à mon associé.

— Je vous laisse le choix. Soit on se la joue amical, soit on sort le grand jeu. Soit on monte dans vos locaux, on prend un thé et on bavarde, soit j'attends ici, avec vous, que mon collègue aille chercher un mandat de perquisition et revienne avec six policiers qui démonteront votre putain de bureau, planche par planche. »

Sa panique se mua en frayeur.

« Mais de quoi s'agit-il à proprement parler ?

— Vous voulez dire, mis à part le fait que je n'apprécie pas qu'on me raccroche au nez ? »

Elle rougit, interdite. Un bus les frôla, moteur vrombissant. Grace attendit qu'il passe. « Je vais vous dire de quoi il s'agit : Janie Stretton est morte. »

La femme leva la main devant sa bouche, sous le choc. « Janie ? »

Grace sentit que c'était le moment de lui mettre la pression. « Mardi soir, elle a été taillée en pièces par un maniaque. Poignardée, charcutée. Vous avez entendu parler du torse décapité retrouvé à Peaceheaven, mercredi ? »

La femme pâlit à l'extrême, ce qui souligna encore plus sa couche de maquillage. Elle hocha la tête, les doigts tremblant sur ses lèvres.

« Eh bien, nous avons découvert aujourd'hui qu'il s'agit de Janie Stretton. D'accord pour discuter, maintenant ? »

Le bureau de BCE-247 Ltd était au deuxième étage sur rue et comprenait une petite kitchenette. À part l'achat de quelques pots d'une peinture pourpre criarde qui jurait avec la moquette purée de pois, rien n'avait été fait pour soigner les apparences.

Il y avait trois vieilles tables en bois, trois fauteuils pivotants fatigués et quatre grands meubles de rangement en métal gris. On

aurait dit un lot de mobilier de bureau acheté d'occasion. Il y avait également un lecteur de CD bas de gamme et une télé du même acabit, éteinte. En revanche, des ordinateurs et des téléphones dernier cri trônaient sur chaque bureau. L'un d'eux sonnait. Claire l'ignora. Elle semblait en état de choc.

Grace et Branson s'installèrent dans deux fauteuils en simili cuir en face d'elle, une tasse de thé entre leurs mains. Grace avait sorti son carnet, mais il observait ses yeux avec attention.

« Donc votre nom, c'est ? »

Ses pupilles se dirigèrent vers la gauche. Le côté mémoire du cerveau.

« Claire Porter », répondit-elle.

Grace l'enregistra dans son carnet. « Et il s'agit de votre société ? »

— Oui, avec mon associé.

— Et son nom, c'est ? »

Ses yeux se déportèrent de nouveau vers la gauche. *A priori*, elle ne mentait pas sur son nom ni sur celui de son associé. Donc chaque fois que ses yeux iraient vers la gauche, elle dirait la vérité. La droite indiquerait un mensonge.

« Barry Mason. »

Grace réfléchit. « BCE-247 Ltd, c'est Barry and Claire Enterprises ? »

Elle secoua la tête. « Non, mais pas loin. »

Il posa son carnet sur ses genoux et écarta les bras. « Et à part ça, qu'avez-vous à nous dire ? »

Ses yeux s'agitèrent, vers la droite. Mode imagination. Elle cherchait un mensonge convaincant.

Puis soudain, elle enfouit son visage dans ses mains. « Oh merde, je n'arrive pas à le croire. Janie. Elle était tellement gentille. Je l'aimais vraiment beaucoup.

— Vous avez laissé un message chez elle, mercredi, à quinze heures. Vous avez dit... » Il consulta ses notes. « “J'ai quelque chose pour toi. Rappelle-moi.” » Il marqua un temps d'arrêt. « De quoi s'agissait-il ? »

Elle leva la tête, ses yeux partant vers la droite. Elle semblait agitée.

Branson intervint gentiment, endossant le rôle du *good cop*. « Claire, je vous conseille de nous dire la vérité. Si vous avez quelque chose à cacher, ce serait judicieux que vous en parliez maintenant. »

Les mots la touchèrent. Elle paraissait en proie à la plus vive émotion. « Mon Dieu, Barry va me tuer. BCE-247, ça veut dire Barry and Claire Escorts, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Ça vous va ? »

Abasourdi, Grace garda le silence quelques instants. « Janie Stretton était une escort girl ? Une prostituée ? »

Claire s'offusqua. « Nous proposons des escorts pour les hommes seuls – pour les femmes également. Quand les gens ont besoin d'être accompagnés pour un soir, ce genre de choses. Pas des prostituées. »

Grace remarqua que ses yeux obliquaient nettement vers la droite, qu'ils se logaient littéralement dans le coin droit.

« En toute innocence ? » demanda Grace.

Elle haussa les épaules. « Pour nous, oui.

— OK, OK, OK, Claire, on me l'a déjà faite. Si le client veut passer un arrangement avec la jeune femme, ce n'est pas votre problème, c'est ça ? »

Elle ne trouva rien à dire. Puis elle esquiva. « Je pense que je devrais appeler mon avocat.

— Je ne suis pas là pour faire couler votre sordide petite affaire, répliqua Grace. Si vous appelez votre avocat, je vous arrêterai, pour la forme, et je vous pourrirai la vie. Tout ce que je veux, c'est retrouver le meurtrier de Janie. Si vous m'aidez, je vous laisserai tranquille. C'est clair ? »

Elle grimaça. Puis finit par hocher la tête.

« Combien est-ce que vous chargez les clients ?

— Soixante livres de l'heure.

— Et combien vous gardez pour vous ?

— Quarante pour cent.

— Soixante pour cent pour les filles, plus les extras ?

— Elles gardent leur pourboire, dit-elle, sur la défensive.

— C'est cela. Avec qui était-elle mardi soir ? »

Elle se tourna vers son ordinateur et tapa quelque chose. « Anton, répondit-elle.

— Anton ? Anton comment ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne connaissez pas le nom de vos clients ?

— Seulement s'ils me le donnent.

— Et combien vous le donnent ?

— Un certain nombre. Mais je ne sais pas s'ils me disent la vérité. »

Grace sentit la colère monter en lui. « Ces filles s'inscrivent chez vous – vous vous sucrez allègrement au passage – et vous leur envoyez des hommes seuls sans même essayer de savoir leur nom ? »

Nouveau silence. « On appelle systématiquement les filles lors du premier rendez-vous, dix minutes après l'arrivée du client. Nous avons des codes : si elles ne sont pas à l'aise, on leur envoie un gars de la sécurité. C'était son quatrième rendez-vous avec Anton. Je ne me faisais pas de souci. Enfin, je ne vois pas pourquoi j'aurais dû m'en faire.

— Ça ne vous dérangeait pas qu'elle soit une jeune étudiante en droit ?

— Nous avons plein d'étudiantes. C'est pour elles un bon complément à leur bourse. Grâce à Tony Blair, la plupart des étudiants terminent leurs études avec des dettes qu'ils mettront plusieurs années à éponger. Un job d'escort, c'est une bonne alternative. J'aime bien me dire que, quelque part, on les aide.

— Mais bien sûr, fit Grace, sarcastique. Vous arrondissez leurs fins de mois... Quel altruisme... Et vous vous en foutez, de ce qu'elle faisait avec Anton le boucher. » Il fit une pause, réfléchit, puis demanda : « Combien de filles faites-vous travailler ?

— Une trentaine. Et dix garçons.

— Vous avez leurs photos ?

— Oui.

— Montrez-moi celle de Janie. »

Elle ouvrit un classeur, choisit un dossier et en sortit une photo qu'elle tendit à Grace.

Elle ne ressemblait en rien à celles aperçues dans la maison du père ou dans son appartement. C'était une tout autre Janie Stretton, une Janie de la nuit.

Elle était étendue sur une peau de léopard, dans une pose aguicheuse, vêtue d'un minuscule short en cuir et d'un haut en dentelle ouvert jusqu'au nombril qui révélait parfaitement ses seins.

Grace la tendit à Branson. « Et vous appelez ça une escort girl. Une jeune personne qui vous accompagnera lors de vos dîners d'affaires, ce genre de choses...

— Oui, ce genre de choses.

— Claire, je ne suis pas tombé de la dernière pluie, OK ? Elle se prostituait, n'est-ce pas ?

— Si tel était le cas, c'était à mon insu.

— Comment faites-vous votre publicité ?

— Dans les magazines, les kiosques, sur Internet. »

Grace hocha la tête. « Et comment les clients entendent-ils parler de vous ?

— Ça dépend. Pas mal de bouche à oreille.

— Et avec quels magazines travaillez-vous ? »

Claire hésita. « Des magazines de rencontres, des revues touristiques, la presse régionale, une ou deux revues spécialisées.

— Spécialisées ? »

Elle hésita de nouveau. « Fétichisme, principalement. Des trucs pour les amateurs de latex. Bondage. Ce style...

— Quel style ? » demanda Grace.

Elle se contenta de hausser les épaules.

« On sait comment Anton a trouvé votre numéro de téléphone ? »

Elle fouilla dans son dossier et sortit une fiche. « Six mai. Anton. J'ai noté : "Fort accent européen". Il a dit qu'il avait vu la pub dans... »

Elle plissa les yeux, peinant à relire sa propre écriture. « Dans *l'Argus*. »

Le quotidien local.

Le téléphone sonna de nouveau. Elle l'ignora et continua à déchiffrer ses notes. « Il a demandé à voir des photos des filles, je lui ai communiqué l'adresse de notre site. Il a rappelé une demi-heure plus tard pour prendre rendez-vous avec Janie. J'ai son numéro ! »

Grace se redressa, dans le même élan que Branson. « Vraiment ?

— Je prends toujours un numéro pour rappeler nos clients. De cette manière, ils se sentent surveillés.

— Donnez-le-moi, s'il vous plaît. »

Il l'écrivit tandis qu'elle le lisait à haute voix et le composa aussitôt sur son portable. Numéro non attribué.

« Merde. Que pouvez-vous nous dire d'autre sur cet homme ?

— Rien, malheureusement. Vous... pensez... que c'est peut-être lui qui...

— Si ce n'est pas l'assassin, c'est l'une des dernières personnes à

l'avoir vue vivante. Est-ce que les filles vous appellent, à la fin de la soirée ?

— Parfois. Ça dépend de l'heure.

— Elle ne vous a pas appelée après son rendez-vous avec Anton ?

— Non.

— Et mercredi, vous l'avez appelée pour lui proposer un autre rendez-vous, c'est ça ?

— Oui. » Elle se pencha sur ses notes. « Un autre homme. Vous voulez son nom et numéro de téléphone ? »

Grace acquiesça. « Je vérifierai.

— Vous serez discrets ?

— Je vais mettre mon collègue le plus discret sur le coup. » Grace sourit intérieurement. Il confierait l'affaire à leur nouvelle recrue, Norman Potting – un éléphant en patins à roulettes dans un magasin de porcelaine.

## 29

À quatre heures, le bureau commença à se vider. *Normal pour un vendredi*, se dit Tom. C'était un bel après-midi ensoleillé et le week-end s'annonçait radieux. Ses employés rangeaient tour à tour leur bureau avant de dire joyeusement au revoir et de se diriger vers la porte.

Il les enviait, eux et leur week-end insouciant, et essaya de se souvenir de la dernière fois qu'il s'était vraiment reposé, sans penser au travail, sans sortir son ordinateur ni calculer ses recettes et ses dépenses, sans regarder par-dessus l'épaule de Kellie, penchée sur le clavier de son portable, dans le salon.

La fenêtre était entrouverte, malgré le bruit de la rue, et l'air était doux et chaud. Peut-être profiterait-il du week-end pour faire un break, si tant est que cette maudite histoire de CD le lui permette. Kellie avait un job, c'était une bonne nouvelle. Elle ne gagnerait pas beaucoup, mais cela couvrirait en partie ses folies – en espérant que ça ne l'incite pas à dépenser plus.

À quatre heures et quart, il décida de lever le camp. S'il décollait tout de suite, il attraperait le prochain express, celui de 16 h 36, ce qui lui laisserait largement le temps de préparer le barbecue que Kellie et lui avaient prévu sur le monstre qu'elle venait d'acheter.

Il secoua la tête en y repensant. N'importe quoi. Mais bon, il avait hâte de voir à quoi ça ressemblait ; hâte de comprendre comment un barbecue pouvait coûter plus de cinq cents livres.

Dans un élan d'irresponsabilité, sans comparaison cependant avec ceux de Kellie, il prit un taxi au lieu du bus pour aller à Victoria, arrivant quelques minutes en avance sur son train. Il acheta un

exemplaire du *Evening Standard*, n'attendit pas qu'on lui rende la monnaie, courut jusqu'au quai et grimpa à bord quelques secondes avant le départ.

Déterminé, il passa en revue toutes les voitures, bondées, à la recherche du connard. Mais il n'était pas là. Au final, il se retrouva en nage, du fait de la chaleur et de ses efforts. Il repéra l'un des rares sièges libres, sortit son ordinateur et sa carte Wi-Fi, mit son sac et sa veste dans le filet à bagages, posa son portable sur ses genoux et lut la une du journal : « TRENTE MORTS DANS UN ATTENTAT EN IRAK. »

Il parcourut l'article détaillant un nouvel attentat suicide contre des recrues de la police, se sentant coupable d'être de moins en moins sensible à ce genre de reportage. Il y avait tellement d'atrocités... Et il ne s'était pas vraiment positionné par rapport à l'Irak. Bush et Blair le laissaient indifférent et il était loin d'être convaincu que le monde était plus sûr depuis l'intervention américaine. Parfois, quand il passait la tête à la porte de la chambre de ses enfants endormis, il se sentait affreusement impuissant, conscient qu'il devait les protéger, lui qui les avait fait naître dans ce monde. D'un point de vue politique pourtant, il en était cruellement incapable.

Il tourna la page et eut l'impression qu'une main de fer, venue de nulle part, le prenait aux tripes.

Il ne pouvait quitter des yeux la photo d'une jeune femme, sous un titre tragique, en page trois : « LA VICTIME DÉCAPITÉE A ÉTÉ IDENTIFIÉE. »

Son visage.

Elle lui fit penser à Gwyneth Paltrow, comme la première fois qu'il l'avait vue, dans son bureau, mardi soir.

C'était *elle*. Il en était sûr et certain.

Ses yeux parcoururent l'article :

*La police du Sussex a confirmé aujourd'hui que le corps sévèrement mutilé de la jeune femme retrouvée mercredi, dans un champ à Peacehaven, East Sussex, est celui de Janie Stretton, vingt-trois ans, une étudiante portée disparue.*

*Roy Grace, le commissaire chargé de l'enquête, a*



*déclaré : « C'est l'un des meurtres les plus horribles que j'aie vus en vingt ans de carrière. Janie Stretton était une jeune femme de bonne famille, travailleuse, très appréciée. Nous mettons tout en œuvre pour appréhender son meurtrier. »*

*Derek Stretton, le père de Janie, horriblement peiné, a déclaré depuis sa demeure, estimée à trois millions de livres, située près de Southampton : « Janie était une fille comme tous les pères en rêvent. Elle m'a été d'un grand secours quand ma femme – sa mère – est décédée. Je supplie la police de retrouver son assassin avant qu'une autre vie innocente ne soit volée. »*

Il regarda de nouveau le visage de Janie. Et le message de menace lui revint, brûlant, à l'esprit :

**Si vous parlez à la police de ce que nous avez vu ou si vous essayez encore d'accéder à ce site, ce qui va arriver à votre ordinateur arrivera à votre femme, Kellie, à votre fils, Max, et à votre fille, Jessica. Regardez, et réfléchissez bien.**

Il observa nerveusement son entourage, mais personne ne s'intéressait à lui. Un jeune, en face, était absorbé par son iPod ; Tom percevait un son abrasif, énervant, mais le volume, quoique plus fort que le cliquetis du train, ne lui permettait pas de retrouver le titre de la chanson. Certains de ses voisins lisaient également le journal, une femme était plongée dans un *Da Vinci Code* écorné, et un homme en costume à fines rayures travaillait sur son ordinateur.

Tom fixa la photo. Était-il possible qu'il se trompe ? Y avait-il la moindre chance qu'il se trompe ?

Non. *C'était elle.*

Qu'allait-il faire, maintenant ?

## 30

À six heures et demie, Roy Grace, Glenn Branson et l'équipe au complet, y compris le commandant Norman Potting, la nouvelle recrue, se retrouvaient autour de la grande table rectangulaire de la salle de réunion, juste en face du CO1, le centre opérationnel alloué à l'opération Rossignol.

Grace remarqua tout de suite que les vêtements de Norman Potting dégageaient vraiment une désagréable odeur de tabac froid. Ce vétérinaire portait un costume marron qui devait avoir vingt ans, une chemise blanche qu'on aurait dit repassée un soir d'ivresse, une cravate verte avec des taches de nourriture et de robustes chaussures noires. C'était un homme impudent, qui avait divorcé trois fois ; son visage triangulaire était couperosé, ses lèvres proéminentes, ses dents jaunies et il rabattait une mèche en avant sur son crâne dégarni.

Grace lui souhaita la bienvenue de façon formelle, en évitant de croiser le regard des autres.

« Je suis fort content d'être là, répondit Potting en roulant les r, avec son accent du Devon. C'est toujours agréable de travailler auprès de jolies jeunes femmes », ajouta-t-il avec un clin d'œil appuyé à l'intention de Bella et d'Emma-Jane.

Grace grimaça puis se ressaisit. Il fallait qu'il s'absente à sept heures, juste pour quelques heures. Il se pencha sur les notes que Bella et Eleanor lui avaient préparées. « Il est six heures et demie, vendredi 3 juin. Ceci est la deuxième réunion de l'opération Rossignol portant sur le meurtre d'une personne désormais identifiée comme étant Jane – appelée Janie – Susan Amanda Stretton. Son corps mutilé a été découvert il y a deux jours. Je vais maintenant résumer la situation. »

Grace passa en revue les événements ayant conduit à la découverte du corps décapité, jusqu'au scarabée trouvé lors de l'autopsie. Norman Potting l'interrompit.

« C'était pas à Hollywood, il y a quelques années, que des stars se mettaient des gerbilles dans les fesses, Roy ?

— Merci Norman, mais je ne pense pas que cette information ait la moindre pertinence.

— Si ce n'est que certains acteurs sont gays, et on ne le sait pas forcément.

— Merci, Norman », répéta Grace fermement pour tenter de le remettre à sa place. Il s'apprêtait à parler à son équipe de la vie secrète de Janie Stretton quand Glenn Branson leva la main et l'interrompit.

« Dans la voiture, tu m'as parlé de la symbolique du scarabée, Roy. Je pense que cela peut être utile à toute l'équipe.

— J'allais y venir. En deux mots, dans la mythologie égyptienne, le scarabée était vénéré sous le nom de Khépri – littéralement “celui qui est venu au monde” ou “celui qui est venu de la terre”. Les Égyptiens vénéraient le soleil. Ayant vu un scarabée former une pelote de bouse en la poussant devant lui, ils avaient imaginé que Khépri faisait rouler le soleil – une boule de feu – dans le ciel, d'est en ouest, chaque jour. Ils considéraient donc Khépri comme une incarnation du dieu du Soleil, Râ. C'est ainsi que le scarabée devint un élément important symbolisant la création, la résurrection et la vie éternelle, dans la mythologie de l'Égypte ancienne.

— Ils étaient pas cons, ces salauds d'Égyptiens, lâcha Norman Potting. C'est vrai quoi. Sinon, comment ils auraient construit leurs foutues pyramides ? Sauf que moi, je leur fais pas confiance. Il faut se méfier des négros. »

Grace tressaillit et jeta un regard oblique à Glenn Branson, puis à Potting, en se demandant comment ce dernier avait pu ne pas finir devant un tribunal pour insulte raciale ou harcèlement sexuel. « Norman, ce langage est complètement inacceptable et je ne le tolérerai à aucune de mes réunions. »

Potting faillit dire quelque chose, puis se ravisa et baissa les yeux sur ses notes d'un air penaud.

« Est-ce que cette symbolique signifie quelque chose pour nous, Roy ? demanda Nick Nicholl.

— Je ne sais pas encore. Je comptais sur vous et sur votre génie pour m'aider. » Grace sourit et enchaîna sur la vie secrète de Janie Stretton. Et annonça qu'ils avaient le nom d'un premier suspect : Anton.

Le numéro de téléphone donné par Claire avait été identifié comme celui d'une carte prépayée impossible à retrouver.

Grace but un verre d'eau. « Bon. Ressources humaines. La division d'East Down a mis des hommes à notre disposition. Ils fouillent la zone dans laquelle le torse et les membres ont été découverts mercredi matin. Les recherches ont été élargies et approfondies ces dernières quarante-huit heures. Les hommes-grenouilles de la police du Sussex vont sonder les rivières, lacs et réservoirs de la région. J'ai également demandé un nouveau passage de l'hélico. »

Il passa au point suivant. Fréquence des réunions : deux fois par jour, à 8 h 30 et 18 h 30. Il annonça que l'équipe du logiciel Holmes était sur le pied de guerre depuis mercredi. Il continua la liste des stratégies d'enquête et souligna, à propos du paragraphe « Communication/Média », sa volonté de ne pas parler à la presse de la découverte du scarabée, puis confirma que le meurtre serait repris dans la prochaine émission de *Crimewatch*.

Emma-Jane leva la main. « Allons-nous dire aux journalistes que Janie Stretton était escort girl à ses heures ? »

Grace s'était posé exactement la même question. Il pensa à Derek Stretton, à sa détresse, à son chagrin. Comment le pauvre homme le prendrait-il ? Cela valait-il vraiment la peine d'en parler dans les journaux ! Quelqu'un avec qui elle avait eu ce type de rendez-vous pouvait-il fournir un indice de première importance ? Peu probable, mais possible. Le choix était cornélien. La presse se jetterait sur la nouvelle. Peut-être un serveur ou un barman avait-il vu Janie et Anton ?

« Deux officiers du bureau d'aide aux victimes, les lieutenants Campbell et Ritchie, sont auprès du père de Janie en ce moment. Je vais d'abord leur demander leur avis, mais personnellement, je serais plutôt pour, répondit-il à Emma-Jane. À moins qu'elles estiment cela trop difficile pour lui à ce stade de l'enquête, nous en ferons l'annonce à la presse. »

Grace en vint aux résultats de l'autopsie. Hormis le scarabée, rien

de particulier n'avait été remarqué, si ce n'est que la victime n'avait pas été agressée sexuellement. Grace avait le rapport du docteur Frazer Theobald sous les yeux, mais il était inutile d'en lire les dizaines de pages de détails techniques. Janie était morte des coups portés par un couteau à lame fine. *La décapitation avait par ailleurs sérieusement compromis ses chances de survie*, pensa Grace intérieurement.

« Pour le moment, le scarabée est ce qui m'intéresse en priorité, résuma-t-il. Quelqu'un a-t-il entendu parler d'un meurtre impliquant ce même type d'insecte ?

— Une femme a été retrouvée sur le terrain de golf de Wimbledon en avril, intervint Nick. La victime, vingt-six ans, avait elle aussi été décapitée. Elle portait un bracelet à breloques en argent qu'aucun membre de la famille ne lui connaissait. Je me suis fait envoyer une photo par mail et je l'ai imprimée. » Il tendit une feuille à Grace. « Pas d'agression sexuelle non plus. Affaire non résolue. »

Grace fixa le minuscule pendentif en argent et constata immédiatement qu'il s'agissait d'un scarabée. « C'est du bon boulot, dit-il. D'autres affaires ?

— La police de Londres est la seule à avoir répondu pour le moment », reprit Nick.

Grace continuait d'observer la photo. « À mon avis, il va y avoir d'autres cas. Qui s'occupe de celui-là ? »

Nick consulta ses notes. « Le responsable de l'enquête est le commissaire Dickinson. Il a accepté de me rencontrer – moi ou quelqu'un d'autre.

— Très sympa de la part d'un Londonien », fit Grace, cynique. Le Met, la police de Londres, était une entité à part. Ceux qui y travaillaient étaient arrogants, se considéraient comme supérieurs, et n'étaient guère enclins à coopérer avec les forces de police de province. « Tu peux essayer de le voir demain, en milieu de matinée ?

— Je devais disputer un match amical avec l'équipe de la police du Sussex, mais tant pis.

— On est en juin. C'est la saison du cricket, pas du foot, le coupa Grace, réprobateur. J'ai annoncé aujourd'hui à un père que sa fille avait été démembrée. Je ne sais pas s'il apprécierait que l'enquête soit retardée pour un malheureux match de foot. »

Le lieutenant rougit. « Oui, monsieur. Euh, Roy. »

Parvenu en bas de son rapport, Grace résuma. « Nous savons désormais où le crime de Janie Stretton a eu lieu. Bella et Nick ont interrogé tous les voisins, les témoignages sont en train d'être recoupés. Les scénarios possibles sont les suivants :

« Un. C'est un meurtre isolé, perpétré par un maniaque.

« Deux. Nous avons affaire à un serial killer qui laisse sa signature. Nous attendons des informations de la part du Met à propos d'autres crimes impliquant un scarabée pour savoir s'il existe un lien. Notre assassin a sans doute tué deux fois, deux jeunes femmes, et nous pouvons redouter un nouveau meurtre. »

Il demanda aux membres de son équipe s'ils avaient quelque chose à ajouter.

Potting raconta qu'il avait passé la majeure partie de l'après-midi au cabinet d'avocats dans lequel Janie Stretton faisait son stage. Il avait interrogé le patron. Martin Broom – que Grace avait rencontré une fois, au tribunal, dans le cadre d'un divorce particulièrement coriace –, et plusieurs de ses collègues. Janie était appréciée, considérée comme bosseuse et consciencieuse.

*Avons-nous tous une face cachée ?* pensa Grace. « J'ai réclamé l'aide d'un officier supplémentaire, dit-il. Et je veux qu'un gars du service de cybercriminalité passe l'ordinateur de Janie au peigne fin. » Il se tourna vers le lieutenant Boutwood. « Emma-Jane, désolé de te confier cette mission, mais je veux que tu te débrouilles pour récupérer toutes les cassettes de vidéo-surveillance de Brighton pour la soirée de mardi. Tu peux te faire aider. Il faut retrouver la trace de cette jeune femme. » Il tapota sur la photo de Janie Stretton qui circulait dans la presse. « Elle a eu ce soir-là son quatrième rendez-vous avec un dénommé Anton – on ne sait pas si c'est son vrai nom. Quelqu'un doit les avoir vus. » Il passa au lieutenant Nicholl. « Nick, je veux que tu montes une équipe d'agents de sécurité et d'assistants qui aillent montrer cette photo dans tous les restaurants, bars et pubs de Brighton et Hove, OK ? »

La grande perche acquiesça.

« Bella. D'après le père de Janie Stretton, son dernier petit ami s'appelait Justin Remington – il est dans l'immobilier, à Londres. Trouve-le et vois ce qu'il a à nous raconter. »

Elle hocha la tête.

« Emma-Jane, quoi de neuf sur les revendeurs d'insectes tropicaux ?

— J'en ai localisé seize au Royaume-Uni. Certains n'ont qu'un portail sur Internet, mais j'ai trouvé sept éleveurs. Celui de Bromley, dans le sud de Londres, est particulièrement intéressant. On lui a commandé un scarabée il y a dix jours. L'homme avait un fort accent d'Europe de l'Est.

— Génial ! Ensuite ?

— Je le rencontre demain.

— Je viens avec toi. »

Grace jeta un œil à ses notes. « Norman, nous avons saisi le répondeur dans l'appartement de la victime. L'équipe technique est en train de l'analyser. Il faudra que tu vérifies toutes les informations qu'ils pourront en tirer.

— Un lien avec des petites poupées ?

— Je trouverai quelqu'un pour t'aider si tu dois en rencontrer.

— J'ai un bon feeling avec cette agence, surtout si elle emploie d'autres nanas ayant les mensurations de Janie Stretton. »

Grace ignore sa remarque. Qui n'appelait d'ailleurs aucune réponse.

« Je vous vois demain matin à huit heures et demie. Je suis désolé de bousiller vos week-ends. »

Il évita notamment le regard de Glenn Branson. Sa femme en avait marre des heures qu'il passait au boulot. Mais c'était lui qui avait choisi. Quand on entre au service de la police de Sa Majesté, on est payé par la reine. Et en échange, on lui consacre sa vie.

OK, ce n'était peut-être pas mot pour mot ce qui figurait dans le contrat, mais ça se passait ainsi. Si vous voulez une vie privée, ne faites pas carrière dans la police.

## 31

Il y avait plus de vent à Brighton qu'à Londres, mais l'air était suffisamment doux pour dîner dehors.

Du lecteur de CD incrusté dans le barbecue sortait un titre de Girls Aloud. Un jeu de lumières flashait en rythme. Jessica, en jean baggy, haut noir et chaussures à paillettes, ses longs cheveux blonds lâchés, et Kellie, pieds nus, en corsaire et chemise d'homme rayée, dansaient sur la pelouse, tournaient comme des toupies en riant, heureuses comme jamais.

Max, avec son short gris sale, son sweat-shirt à l'effigie de Dumbledore encore plus sale, et sa tignasse blonde échevelée en travers du front, n'avait pas fini d'inspecter le barbecue. Il lui accordait les égards qu'il aurait accordés à un vaisseau spatial ayant atterri dans leur jardin. On aurait d'ailleurs pu croire que c'était le cas.

Avec ses deux mètres cinquante, l'engin occupait une bonne partie de la pelouse. Ses courbes, son design futuriste, l'acier inoxydable, l'aluminium brossé et le marbre noir, les tabourets escamotables extrêmement confortables, rappelaient plus un bar d'hôtel ultra hype – où Tom prenait exceptionnellement un verre avec ses clients – qu'un appareil à faire griller des saucisses.

La Girafe avait fait au moins vingt allers-retours dans la soirée. Tom avait vu Len tendre son long cou au-dessus de la barrière à de multiples reprises, cherchant désespérément à croiser son regard pour tailler une bavette à propos de l'engin. Mais il n'était pas d'humeur badine.

« Et ça, ça sert à quoi, papa ? » cria Max, pour couvrir la musique, en montrant du doigt un affichage à cristaux liquides.



Tom posa son verre de rosé et feuilleta le mode d'emploi, épais comme le Bottin, jusqu'à ce qu'il trouve la notice en anglais. « Je pense que ça donne la température interne de la viande – ou de ce que tu fais cuire en général. »

Max ouvrit la bouche et la referma, comme à chaque fois qu'il était impressionné. Puis il fronça les sourcils. « Comment c'est possible ? »

Tom ouvrit un clapet et lui désigna une grosse aiguille. « Il y a un capteur dans la pique. C'est ça qui calcule la température interne. C'est comme un thermomètre.

— Waouh ! » s'exclama-t-il, les yeux brillants. Il redevint très vite songeur et fit quelques pas en arrière. « C'est un peu gros, non ?

— Un peu, concéda Tom.

— Maman a dit qu'on allait peut-être déménager et qu'on aurait un jardin plus grand, donc ça fera moins gros.

— Elle a dit ça ?

— Xactement. Tu viens faire une course de Truck Racing avec moi ?

— Je vais devoir lancer la cuisson. On va bientôt manger. Tu n'as pas faim ? »

Max fit la moue. Il considérait chaque question avec une attention particulière, même les plus simples, comme celle-là. Tom aimait cette qualité. Il la considérait comme une preuve d'intelligence. Jusqu'à présent, Max n'avait apparemment pas hérité du je-m'en-foutisme de sa mère.

« Hum. Je pense que je ne vais pas tarder à avoir faim.

— Tiens donc. » Tom passa tendrement sa main dans les cheveux de son fils.

Max esquiva. « Eh, tu vas tout me décoiffer !

— Ah bon ? »

Il hocha la tête avec le plus grand sérieux.

« On dirait pourtant qu'un oiseau y a fait son nid. »

Max le considéra encore plus gravement. « Et toi, on dirait que tu es soûl. »

Tom le dévisagea, choqué. « Soûl ? Moi ?

— C'est ton troisième verre de vin.

— Parce que tu les as comptés ?

— À l'école, ils nous ont dit ce qui se passe quand on boit trop. »

Tom était encore plus choqué. L'état justicier allait-il envoyer les

enfants surveiller la consommation d'alcool de leurs parents ?

« Qui t'a parlé de ça ?

— Une dame.

— Une maîtresse ? »

Il secoua la tête. « Une nihiliste. »

Tom sentit une douce odeur de barbecue en provenance d'un jardin voisin. Il n'avait toujours pas trouvé comment allumer le grill et feuilletait le manuel dans tous les sens. « Une nihiliste ?

— Elle nous a dit ce qui est bon pour la santé », précisa Max.

Tom comprit, ou pensa avoir compris. « Tu veux dire, une nutritionniste ? »

Max se creusa la tête, puis acquiesça. « On peut pas faire juste une course de Truck Racing avant que tu fasses cuire ? Une minicourse ? »

Tom finit par localiser le bouton « marche-arrêt ». Selon le manuel, il fallait laisser préchauffer le monstre pendant vingt minutes. Kellie et Jessica dansaient sur une autre chanson.

« Une seule.

— Tu promets, tu me bats pas ? demanda Max.

— Ce ne serait pas fair-play, répondit Tom en le suivant à l'intérieur. De toute façon, c'est toujours toi qui gagnes. »

Max gloussa. Tom passa par la cuisine, guettant le journal télévisé, et se resservit un verre – faisant un sort à la bouteille. À moins que Kellie se soit servie, Max avait tort : ce n'était pas son troisième, mais son quatrième verre. Et lundi, il appellerait le directeur pour savoir à quoi il jouait, à essayer d'endoctriner les gosses pour qu'ils vérifient la consommation d'alcool de leurs parents.

En montant les escaliers, tout en prenant garde à ne pas renverser de vin, quelque chose d'infiniment plus important lui occupait l'esprit. Il marqua une pause en haut des marches.

Max cria : « Tu peux prendre n'importe quelle couleur sauf le vert, papa. Le vert, c'est moi, OK ?

— OK, le vert, c'est toi. »

Max remporta la première course. Assis en tailleur sur la moquette de la chambre de son fils, joystick en main, Tom n'arrivait pas à se concentrer sur le circuit. Il fit une sortie de route dans le premier virage de la deuxième course, se crasha dans les pneus et ballots de paille à la première occasion, et fit des tonneaux dans les tribunes.

Ces deux dernières heures, depuis qu'il avait vu la photo de Janie Stretton dans l'*Evening Standard*, puis au journal de six heures, il avait le cerveau en compote.

Il ne pouvait plus faire abstraction de cette affaire. Et ce mail qui avait anéanti son ordinateur prouvait que celui – ou ceux – qui était derrière tout ça ne plaisantait pas.

La menace devait être prise au sérieux.

Était-il en possession d'informations susceptibles d'aider la police ? Tout ce qu'il avait vu, c'était une jeune femme se faire poignarder par un homme cagoulé. Son témoignage pouvait-il vraiment être utile aux enquêteurs ?

Cela valait-il la peine de mettre sa famille en danger ?

Il pesa et repesa le pour et le contre. À chaque fois, il parvenait à la même conclusion : oui, il détenait des informations précieuses pour les policiers. Sinon, pourquoi l'aurait-on menacé ?

Il fallait qu'il en parle avec Kellie, conclut-il. Le croirait-elle quand il lui dirait qu'il avait visionné le CD en toute innocence ?

Et si elle lui demandait de ne pas aller voir les flics, que ferait-il, en son âme et conscience ?

Les gens qu'il admirait, ses vrais héros, vivants ou morts, étaient des hommes et des femmes qui avaient osé lutter contre ce qu'ils jugeaient mauvais. Ceux qui s'étaient levés et avaient agi.

Tom regarda Max, ses yeux en alerte, ses doigts dansant habilement sur la manette, son camion roulant à vive allure sur la piste. Dehors, la musique était moins forte et il entendit les rires de jubilation de Jessica.

N'avaient-ils pas, eux aussi, leur mot à dire ?

Avait-il le droit de mettre leurs vies en danger au nom de ses idéaux ? Qu'aurait fait son père dans une situation pareille ?

Mon Dieu, c'était dans des moments comme celui-là que ses parents lui manquaient terriblement. S'il avait pu leur demander conseil, tout aurait été bien plus simple...

Il pensa à son père, un homme bien sous tous rapports, ancien directeur des ventes pour une firme allemande de brosses industrielles. Gentil et élancé, il fréquentait l'église anglicane tous les dimanches, et Dieu l'avait remercié en le faisant décapiter à l'âge de quarante-quatre ans par la porte arrière d'un camion qui transportait

du lait, sur l'autoroute.

Son père lui aurait donné un point de vue chrétien, celui du citoyen responsable : il lui fallait témoigner de ce qu'il avait vu, faire part des menaces dont il était l'objet. Mais Tom n'avait jamais réussi à avoir la foi comme son père l'avait.

Il laisserait Kellie trancher, finit-il par décider. Elle était d'une grande sagesse. Il se rangerait à son avis.

## 32

Une affiche scotchée sur la porte vitrée annonçait en lettres irrégulières : « BRENT MACKENZIE. VOYANT À LA RENOMMÉE INTERNATIONALE. CE SOIR SEULEMENT ! » Le tout était barré, au Stabilo jaune fluo, d'un : « COMPLET, DÉSOLÉ ».

De l'extérieur, le bâtiment n'était pas très accueillant. Grace s'attendait à un hall d'entrée spacieux, mais le Centre holistique de Brighton n'était guère plus grand qu'une épicerie de quartier, avec une façade d'un rose un peu trop vif.

Une femme, la quarantaine, blouse noire sur un justaucorps gris, légèrement échevelée, déchirait les billets à l'entrée. Grace sortit son portefeuille de sa poche, plongea les doigts à l'intérieur et attrapa le sien, acheté plusieurs semaines à l'avance.

Il était nerveux. Une agitation profonde émoussait sa confiance naturelle. C'était comme cela chaque fois qu'il allait voir un médium, un voyant, ou toute autre personne en relation avec le surnaturel. L'anticipation. L'espoir qu'il avait au fond du cœur que celui-ci serait différent ; que celui-ci, enfin, après presque neuf ans, aurait la réponse.

Qu'il s'agisse d'un message, d'un lieu, ou d'un signe.

*Quelque chose* qui lui dirait si Sandy était vivante ou morte. C'était tout ce qui l'intéressait. Bien sûr, selon la réponse, il aurait d'autres questions. Mais d'abord, par pitié, il lui fallait cette réponse.

Peut-être ce soir ?

Il tendit son billet et suivit, dans l'escalier étroit, trois filles qui discutaient nerveusement. Elles avaient l'air d'être sœurs, la plus jeune ayant environ dix-sept ans, la plus âgée vingt-cinq ou vingt-six. Il

dépassa une porte en contreplaqué sur laquelle était inscrit « Silence, thérapie en cours », et pénétra dans une pièce dans laquelle avaient été disposées en L une vingtaine de chaises en plastique, l'espace laissé libre étant sans doute réservé au voyant. Les stores étaient bleus, des plantes en pot trônaient sur les étagères et une reproduction de paysage provençal était accrochée au mur.

La plupart des chaises étaient occupées. Deux jeunes filles accompagnaient leur maman – au visage en forme de lune et au tricot trop grand –, qui semblait retenir ses larmes. À côté d'elles était assise une hippie aux cheveux longs d'environ soixante-dix ans, blouse à fleurs, jupe en jean et lunettes de scaphandrier.

Grace trouva une place libre près de deux hommes proches de la trentaine, tous les deux en jean et sweat-shirt. Le premier, affreusement obèse, les cheveux en bataille, lui fit penser au comédien Ken Dodd. Il regardait fixement devant lui en mâchant un chewing-gum, l'air absent. L'autre, beaucoup plus mince, transpirait exagérément et brandissait une canette de Pepsi comme si cela pouvait lui donner de la prestance. Grace saisit des bribes de leur conversation : ils parlaient tournevis électrique.

Une autre mère et sa fille entrèrent et s'installèrent à côté de lui. La fille, maigre comme un clou, portait un pantalon noir et un chemisier rouge, et un parfum qui rappelait le désodorisant pour toilettes. La mère, apprêtée elle aussi, était comme la projection par ordinateur de sa fille dans vingt ans. Grace connaissait bien cette technique utilisée pour les personnes portées disparues. L'année dernière, il avait projeté le visage de Sandy tel qu'il pourrait être aujourd'hui à partir d'une photo d'elle et s'était étonné : c'est fou comme on change, ne serait-ce qu'en huit ans.

La pièce palpitait d'espoir. Grace étudia discrètement les gens, en se demandant pourquoi ils étaient là. Certains venaient peut-être de perdre un proche, d'autres étaient simplement des âmes errantes, en quête de conseils. Tous avaient claqué dix livres pour rencontrer un parfait inconnu sans diplôme de médecine ni de sociologie qui allait leur dire des choses qui changeraient peut-être complètement leur approche de la vie.

Des choses que les esprits lui communiqueraient, c'est du moins ce que Brent Mackenzie prétendrait. Grace savait tout ça. Il ne

connaissait que trop bien les médiums.

Et pourtant, il en redemandait.

C'était comme une drogue : un dernier shoot et il arrêterait. Mais, bien évidemment, il ne décrocherait jamais. Jamais avant de découvrir la vérité sur la disparition de Sandy. Peut-être les esprits la communiqueraient-ils à Brent Mackenzie ce soir. Peut-être ce voyant réussirait-il miraculeusement là où tous les autres avaient échoué.

Roy Grace savait qu'il risquait sa réputation en consultant des médiums, mais il n'était pas le seul policier britannique à les voir régulièrement, loin s'en faut. Et, sourd aux paroles des cyniques, il croyait au surnaturel. Il n'avait pas le choix. Il avait vu un fantôme – deux, en fait – à plusieurs reprises, dans son enfance.

Chaque été, il passait une semaine chez son oncle et sa tante, dans un cottage de Bembridge, sur l'île de Wight. Depuis un hôtel particulier, en face, deux vieilles dames leur faisaient régulièrement signe, derrière la baie vitrée du dernier étage. Ce n'est que des années plus tard, en retournant sur place, qu'il avait appris que cette demeure était restée inhabitée pendant plus de quarante ans. Les deux vieilles dames qui lui faisaient signe s'étaient suicidées en 1947. Et il n'avait pas rêvé ; d'autres gens les avaient vues.

Le public s'était tu ; les deux hommes à côté de lui semblaient avoir terminé leur conversation à propos des tournevis électriques. Il était 19 h 45 exactement. Il entendit, derrière lui, le bruit d'une canette qu'on ouvre. Un portable signala l'arrivée d'un nouveau message et il vit la hippie plonger dans son sac en macramé, en sortir un téléphone et l'éteindre, écarlate.

Puis le médium débarqua avec l'assurance de quelqu'un qui se rend dans les toilettes d'un pub. La quarantaine, un bon mètre quatre-vingt-dix, T-shirt orange XXL, collier de perles, pantalon en toile beige et tennis d'un blanc éclatant. Il avait les cheveux ras, une barbe de trois jours, un nez cassé de boxeur et une énorme brioche. Grace remarqua aussi, à son poignet, une montre apparemment luxueuse. Pendant quelques instants, ce fut comme s'il n'était pas conscient d'être entré dans une pièce pleine de gens. Grace se demanda s'il s'agissait vraiment du voyant.

Puis l'homme se tourna en direction des stores et se mit à parler d'une voix haut perchée, fébrile, bien trop fluette pour un homme de

sa carrure, mais sérieuse. « Je ne vais pas faire appel à ma mémoire ce soir. Je vais faire de mon mieux pour tous vous satisfaire. J'aurai un message pour chacun, je vous le promets. »

Grace jeta un regard circulaire : les visages étaient tendus par l'attente, captivés, dans le silence le plus parfait.

« Mon premier message s'adresse à une femme prénommée Brenda. » Le voyant fit face au public. La mère au visage lunaire leva la main.

« Ah, ma chère Brenda, vous voilà ! Vous êtes à l'aube d'un changement dans votre vie, ai-je raison ? »

La femme réfléchit puis hocha la tête avec enthousiasme.

« Ouais, c'est ce que les esprits me disent. Un grand changement, n'est-ce pas ? »

Elle se tourna vers ses filles, guettant leur approbation. Mais celles-ci froncèrent les sourcils. Elle regarda le médium. « Non. »

Silence embarrassé ; puis le médium reprit : « On me dit que le changement sera plus important que vous le pensez aujourd'hui. Mais vous n'avez pas de souci à vous faire. Continuez ainsi. » Il hocha la tête comme pour la rassurer, puis ferma les yeux et fit un pas en arrière.

Grace l'observait, mal à l'aise. C'était un truc de médium : adapter ses propos quand ils n'avaient pas l'effet escompté.

« J'ai un message pour une certaine Margaret », déclara Brent Mackenzie en ouvrant les yeux et en scrutant le public. Une petite femme discrète, proche de la quarantaine, dont Grace n'avait pas remarqué la présence jusqu'ici, leva la main.

« Le prénom Ivy signifie-t-il quelque chose pour vous, mon petit ? »

La femme secoua la tête.

« OK. Et l'Irlande. L'Irlande, ça vous parle ? »

Elle la secoua de nouveau.

« Les esprits sont très clairs sur l'Irlande. Je pense que vous n'allez pas tarder à y aller, même si vous n'en êtes pas consciente pour le moment. Ils disent que vous vous rendrez à Cork. Il y a à Cork quelqu'un qui va changer votre vie. »

Elle avait le regard vide.

« Je vais revenir vers vous, Margaret, dit le voyant. Mais les esprits m'interrompent – ils sont tellement mal élevés, parfois... Ils



s'impatientent quand ils ont un message pour quelqu'un d'autre. Ceci est un message pour Roy. »

Grace sentit une décharge le parcourir, comme s'il avait mis les doigts dans une prise électrique. Brent Mackenzie avançait vers lui sans le quitter du regard. Le sang lui monta au visage et il perdit toute contenance. Désarmé, il leva les yeux vers le voyant, qui le surplombait à présent.

« J'ai avec moi un monsieur qui doit être votre père. Il me montre un insigne. Cela vous dit-il quelque chose ? »

*Peut-être bien, pensa Grace, mais je ne vais pas te donner des indices. C'est moi qui te paye pour parler.*

Il se contenta de le fixer, hagard.

« Il me montre aussi sa casquette. Je pense qu'il était dans la police avant de disparaître. Il est décédé ? »

Grace acquiesça à contrecœur.

« Il me dit qu'il est très fier de vous, mais que vous vivez une période difficile. Quelqu'un se met en travers de votre carrière. Il me montre une femme – blonde, cheveux courts ? Elle s'appelle Vespa, comme le scooter ? »

Grace était bluffé. *Alison Vosper ?* Il mourait d'envie de parler à ce voyant, de lui donner le nom de Sandy. Mais tout courage l'avait abandonné. Et il ne voulait pas le mettre sur une piste. Brent Mackenzie allait-il lui dire quelque chose sur Sandy ? Avait-il un message de son père à propos d'elle ?

« Votre père désigne quelque chose, Roy. C'est un petit insecte. On dirait un coléoptère. Ça le tourmente, cette histoire d'insecte. Il n'est pas très précis, mais... Le voyant enfouit son visage entre ses mains, se retourna, puis fit face à Grace. « Je suis désolé, je ne le vois plus. Il a dit que cela pourrait sauver quelque chose.

Grace trouva soudain le courage de parler.

« Il a dit que cela sauverait quoi, précisément ?

— Je suis désolé, Roy, mais j'ai perdu sa trace. » Le médium porta son attention sur quelqu'un d'autre. « J'ai un message pour Bernie. »

Grace entendit à peine cette phrase. Il était plongé dans ses pensées. Le voyant avait eu raison sur deux points : son père et le scarabée. *Il a dit que cela pourrait sauver quelque chose.*

Il aborderait le voyant à la fin de la séance, quel que soit son état de

fatigue, et il lui soutirerait la suite.

*Que pouvait-il bien vouloir dire ? Qu'est-ce qui pouvait être sauvé ? Sa carrière ? Une autre vie ?*

Mais il n'eut pas besoin d'intercepter Brent Mackenzie à la sortie. Le voyant avait enfilé un long anorak sur son T-shirt et l'attendait en bas des marches.

« Roy, n'est-ce pas ? »

Grace hocha la tête.

« Je ne fais pas cela d'habitude, mais... Puis-je vous parler en privé ? »

— Oui, bien sûr.

Grace le suivit dans un minuscule bureau comprenant une table, deux chaises et plusieurs douzaines de bougies blanches. Le voyant ferma la porte derrière eux. Surplombant Grace, il semblait encore plus grand dans cette pièce.

Sans s'asseoir, Mackenzie déclara : « Je suis désolé, ce n'était pas très satisfaisant. Je ne voulais pas trop en dire devant les gens, vous comprenez... Certaines choses sont personnelles. C'est rare, mais j'ai reçu des ondes négatives à votre sujet. Je veux parler de cet insecte ; je n'arrive pas à me le sortir de la tête. Il ressemble à ceux que l'on voit dans les hiéroglyphes égyptiens. »

Levant les yeux vers lui, Grace demanda : « Un scarabée ? »

— Ouais, exactement, un *scarabée*. »

Grace hocha la tête. « Je vois très bien de quoi vous voulez parler. »

Le médium le regarda bizarrement. « Vraiment ? »

— C'est lié à mon boulot. Je ne peux pas en dire plus.

— Vous êtes flic, c'est ça ?

— Ça se voit ? »

Le voyant sourit. « J'ai été flic, moi aussi, pendant dix ans. PJ de Manchester.

— C'est vrai ?

— Ouais. Mais bon. C'est une longue histoire. Je la garde pour plus tard. Le fait est, mon ami, qu'il semblerait que tu coures un vrai danger. C'est lié au scarabée. Surveille tes arrières. »

## 33

Quand Tom finit par comprendre le fonctionnement du barbecue, les enfants auraient dû être au lit depuis longtemps. Et quand il eut enfin terminé de faire griller les saucisses et les hamburgers, Jessica dormait profondément et Max somnolait.

Il avait bu trop de rosé et devait finaliser le devis pour les vingt-cinq Rolex Oyster gravées d'un logo microscopique et l'envoyer par mail à Ron Spacks. Le géant de la distribution de DVD avait confirmé qu'il tenait absolument à cette commande, et Tom lui avait promis de lui soumettre un devis dans la soirée. Il avait trouvé un fournisseur qui lui permettait de descendre en dessous des prix de Spacks, et de dégager un profit de trente-cinq mille livres. Une excellente affaire, et surtout un très bon moyen de sauver son business – voire sa vie.

Il posa un regard tendre sur Kellie, qui était allongée devant la télé – Jonathan Ross interviewait une rock star dont Tom n'avait jamais entendu parler. Comme d'habitude, Lady était assise devant la porte d'entrée, la laisse dans la gueule.

Il se hissa en haut des escaliers en s'accrochant désespérément à la rampe, comme si cela pouvait l'aider à monter, avec l'impression de gravir l'Everest par la face Nord.

Il ouvrit la porte de la chambre de Jessica. La lumière du palier entra, projetant des ombres sur les murs. Sa fille dormait profondément, le visage tourné vers lui, avec, dans les bras, un gros ours en peluche. Elle respirait lentement, régulièrement, inspirant avec un léger sifflement, expirant d'un *fiut* court et net.

Quelque chose lui serra la poitrine. Il était pétrifié. Le temps semblait s'être arrêté. C'était sa fille. Son enfant. La créature qu'il avait

mise au monde. Sa *petite personne*.

Jessica.

Mon Dieu, qu'est-ce qu'il l'aimait. Les gens disent que les parents ont un préféré, mais dans son cas, ce n'était pas vrai.

Il envoya un baiser à Max, ferma la porte et entreprit, le cœur gros, de finaliser le document pour Ron Spacks.

Il vérifia les chiffres une fois, deux fois, envoya le message et redescendit. Jonathan Ross parlait taille de zizi. Kellie dormait profondément, un verre vide et une boîte de chocolats Cadbury à moitié pleine à ses côtés.

Après qu'ils avaient couché les enfants, il lui avait tout raconté : le site, l'e-mail, et la photo de Janie Stretton dans le journal.

Ils avaient regardé ensemble les informations de dix heures et vu le reportage sur la jeune femme, les recherches de la police à Peacehaven, et la prière d'un certain commissaire Roy Grace, de la PJ de Brighton, demandant à quiconque aurait des informations de le contacter.

La réaction de Kellie l'avait vraiment surpris. Il pensait bien la connaître, mais ce n'était apparemment pas le cas. Il avait cru qu'elle ferait passer la sécurité de sa famille avant tout. Surtout après avoir pris connaissance de l'existence du mail.

Il n'avait fallu à Kellie que quelques minutes pour donner son point de vue. « Imagine que ce soit Jessica dans vingt ans, avait-elle dit. Imagine que nous soyons les parents, que nous ayons terriblement besoin que justice soit faite. Et maintenant, dis-toi que tu es le témoin, peut-être le seul témoin. Si tu parles, il se peut que l'assassin soit retrouvé et qu'un nouveau crime soit évité ; ainsi les vies des proches de la victime potentielle ne seront pas détruites. Imagine que Jessica soit tuée par un meurtrier qui aurait pu être arrêté si quelqu'un avait témoigné.

Il alla dans la cuisine, sortit une bouteille de Bowmore, son whisky préféré, et s'en servit plusieurs doigts. Quelques heures auparavant, il avait décidé de suivre les conseils de Kellie.

Mais il avait alors pensé qu'elle aurait privilégié la sécurité de sa famille. Il n'aurait rien eu à faire, et n'aurait pas mis ses proches en danger. Au lieu de cela, elle avait été catégorique : il fallait qu'il témoigne auprès de la police, quelles qu'en soient les conséquences.

Assis sur un tabouret de bar, il observa son reflet dans la vitre : il vit un homme voûté porter un verre de whisky à ses lèvres, boire et le reposer.

Il vit un désespoir infini sur le visage de cet homme.

Il finit son verre et retourna dans le salon pour réveiller Kellie. Il leur fallait reprendre cette discussion.

Ils parlèrent longtemps. Quand il sentit l'épuisement venir, Tom essaya de dormir. Mais il était toujours éveillé à trois heures du matin. Et à quatre heures. Agité, nerveux. Il n'arrêtait pas de se tourner et de se retourner. Il avait la bouche sèche, une migraine atroce, comme autant d'aiguilles enfoncées dans son crâne.

Ce soir, ils étaient en sécurité. Ce soir, il ne devait pas s'inquiéter des menaces. D'après Kellie, la police les protégerait. Il ne partageait pas sa confiance.

L'aube pointait. À cinq heures, il entendit un crissement de pneus, un gémissement, le bruit des bouteilles qui s'entrechoquent. Dans une heure environ, les enfants débarqueraient dans leur chambre, sauteraient sur leur lit. Samedi. D'habitude il adorait le samedi, c'était son jour préféré.

Kellie lui avait dit d'exiger de la police la confidentialité, et qu'elle serait respectée. Comment quelqu'un pourrait-il savoir qu'il leur avait parlé ?

« Tu vas bien, chéri ? demanda soudain Kellie.

— Je suis réveillé, j'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Moi non plus. »

Il chercha sa main, la pressa dans la sienne. Elle fit de même.

« Je t'aime, dit-il.

— Moi aussi, je t'aime. » Puis, après une pause : « Tu as pris ta décision ? »

Il resta silencieux quelques instants et répondit calmement :  
« Oui. »

## 34

Roy Grace passait lui aussi une nuit blanche. La liste des choses à faire dans le cadre de l'opération Rossignol tournoyait dans sa tête. Tout comme les mots de Brent Mackenzie.

*Le fait est, mon ami, qu'il semblerait que tu coures un vrai danger. C'est lié au scarabée. Surveille tes arrières.*

Que voulait-il dire ? Peut-être avait-il simplement intercepté les ondes que le scarabée émettait dans son cerveau ?

Puis il pensa à Janie Stretton. Il fit barrage aux émotions du père – avec le temps, il était devenu moins sensible à ces choses-là. Peut-être trop insensible, mais c'était sa seule façon de gérer. Il songea à ce qu'elle avait subi. Pourquoi garder la tête mais laisser la main ? Y avait-il un message caché ? À qui s'adressait-il ? À la police ? Ou était-ce un horrible trophée ?

Et pourquoi le scarabée ?

Le tueur – ou la tueuse – voulait-il afficher ses capacités intellectuelles ?

Il se concentra sur la funeste mise en garde d'Alison Vosper. C'était la danse de la dernière chance. S'il voulait conserver son job à Brighton, il fallait qu'il trouve l'assassin de Janie sans merder : pas de gros titres, pas d'allusion au surnaturel, pas de course-poursuite mortelle.

Autant dire qu'il marchait sur des œufs.

Autant essayer de marcher sur l'eau.

À six heures, il en eut assez de la symphonie matinale des oiseaux, du cliquetis des bouteilles de lait, des aboiements d'un chien au loin et

de cette maudite cacophonie dans sa tête.

Il rejeta la couette, balança ses jambes hors du lit et resta assis quelques instants, les yeux piquants par manque de sommeil, la tête lourde. Il n'avait pas dormi plus d'une demi-heure, si tant est qu'il ait dormi. Et ce soir, il avait un rendez-vous. Un rendez-vous extrêmement sérieux.

Et ça aussi, il en était conscient, n'était pas étranger au fait qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. L'excitation. Comme un ado amoureux ! Il ne pouvait pas lutter et ne se rappelait plus la dernière fois qu'il avait ressenti cela.

Il alla vers la fenêtre, écarta les rideaux d'un centimètre et regarda au-dehors. La journée s'annonçait belle. Le ciel était dégagé, comme un canevas bleu foncé. Tout était calme. Une énorme grive sautillait lourdement sur la pelouse couverte de rosée, enfonçant son bec dans le sol en quête de vers de terre. Grace observa le jardin zen que Sandy avait aménagé, sa forme ovale, ses grandes pierres plates, et les plantes qu'elle avait disposées autour de la pelouse. La plupart étaient mortes, et celles qui avaient survécu poussaient dans l'anarchie la plus totale.

Il était nul en jardinage. Ç'avait toujours été du ressort de Sandy. Mais il avait adoré créer avec elle leur petit jardin, métamorphoser le rectangle de cinq cents mètres carrés sans intérêt qu'ils avaient acheté, au départ. Il avait bêché là où elle lui avait dit de bêcher, avait mis de l'engrais, arrosé, traîné des sacs de tourbe par-ci, par-là, désherbé, replanté, comme une vraie boniche, dévouée et volontaire.

C'était une belle époque, celle où ils construisaient leur avenir, leur maison, leur nid, cimentaient leur vie commune.

Le jardin que Sandy avait conçu et tant aimé était aujourd'hui à l'abandon. Même la pelouse était envahie par les mauvaises herbes. Il se sentait coupable et se demandait parfois ce qu'elle dirait si elle revenait.

Samedi matin. Il se souvint du temps où il faisait son jogging, tôt, et rapportait à Sandy un croissant aux amandes de la boulangerie, sur Church Road, et son *Daily Mail*.

Il ouvrit grand les rideaux et la lumière inonda la chambre. Et soudain, pour la première fois en presque neuf ans, il la vit sous un autre angle.

C'était une chambre féminine, décorée dans différentes nuances de rose. Il s'arrêta sur la coiffeuse victorienne en acajou, qu'ils avaient chinée sur Gardner Street, recouverte d'objets typiquement féminins : des brosses à cheveux, des peignes, du maquillage et des flacons de parfum. Il y avait aussi une photo de Sandy en robe de soirée, à ses côtés, près du capitaine du *SS Black Watchon*, lors de la seule croisière qu'ils aient faite.

Il vit ses chaussons, par terre, sa chemise de nuit accrochée près du lit. S'il invitait une femme ici, que penserait-elle ? Que penserait Cleo ?

Il se rendit compte qu'il ne s'était jamais posé la question jusqu'à présent. Le temps s'était arrêté dans cette maison. Tout était resté identique à ce mardi 26 juillet, le jour où Sandy s'était évaporée.

Et ce souvenir était tellement vivace...

Le matin de son trentième anniversaire, Sandy l'avait réveillé avec un plateau sur lequel se trouvaient un minuscule gâteau, avec une seule bougie, un verre de champagne et une carte très osée. Il avait ouvert ses cadeaux et ils avaient fait l'amour.

Il était parti plus tard que d'habitude, à neuf heures et quart, et était arrivé au poste de Brighton peu après neuf heures et demie, pour une réunion sur le meurtre d'un motard Hell's Angels qui avait été jeté dans le port de Shoreham, les mains attachées dans le dos, un parpaing enchaîné à ses chevilles. Il lui avait promis de rentrer tôt, pour fêter son anniversaire au restaurant avec Dick Pope, policier également, son meilleur ami à l'époque, et sa femme Leslie, qui s'entendait bien avec Sandy. L'affaire avait connu des rebondissements au cours de la journée et il était rentré deux heures plus tard que prévu. Sandy n'était pas là.

Il avait d'abord pensé qu'elle était sortie pour lui faire comprendre à quel point son retard l'avait contrariée. La maison était rangée normalement, seuls son sac et la voiture n'étaient plus là. Aucun signe de lutte.

Vingt-quatre heures plus tard, sa vieille Golf noire était retrouvée sur un parc de stationnement de courte durée de l'aéroport de Gatwick. Il y avait eu deux transactions par carte bancaire le matin de sa disparition : l'une chez Parashop, l'autre chez Tesco. Elle n'avait rien emporté : ni vêtements ni objets personnels.

Ses voisins, dans cette calme rue résidentielle, à proximité de la



mer, n'avaient rien remarqué. D'un côté vivait une famille grecque exagérément accueillante, qui possédait quelques cafés en ville – ils étaient en vacances. De l'autre habitait une veuve d'un certain âge qui avait un problème auditif et dormait avec la télévision à fond. À présent, à 6 h 18, il entendait une voix étouffée, avec un accent américain, à travers la cloison qui séparait leurs maisons – on aurait dit John Wayne s'adressant à une bande de bons à rien.

Il descendit dans la cuisine, hésitant à préparer du café ou à faire directement son jogging. Son poisson rouge tournait sans but dans son bocal, comme toujours.

« Bonjour, Marlon ! dit-il nonchalamment. Tu fais ta trempette du matin ? Tu as faim ? » Marlon ouvrit et ferma la bouche plusieurs fois de suite. Pas bavard.

Grace remplit la bouilloire, tira une chaise, s'assit et regarda autour de lui, se demandant ce qui, dans cette pièce, évoquait Sandy. Tout, sauf le frigo en acier, était rouge, ou comprenait quelque chose de rouge. Le four et le lave-vaisselle étaient rouges, les poignées des tiroirs blancs, le plan de cuisson, les boutons de porte des placards... Même la table était rouge et blanche. C'était signé Sandy. Cela avait été *la* couleur à la mode à l'époque. Mais ces meubles avaient l'air un peu fatigué, maintenant ; les surfaces en céramique étaient sévèrement écaillées, certaines charnières étaient déchaussées, et la peinture abîmée et passée.

À la vérité, il savait qu'il ferait mieux de prendre un appartement plutôt que de traîner ses chaînes dans cette maison – avec Marlon et le fantôme de Sandy.

Il ouvrit la porte du placard sous l'évier, plongea, en sortit un rouleau de sacs-poubelle noirs et en déchira un. Puis il attrapa une photo de Sandy et lui sur une étagère et l'observa un instant. Elle avait été prise par un inconnu avec l'appareil photo de Grace pendant leur lune de miel. Tout en haut du Vésuve. Ils étaient là, en T-shirt, en nage après l'ascension, devant le cratère en partie caché par des nuages gris.

Il jeta la photo dans le sac et s'attendit à être foudroyé.

Mais rien ne se passa.

Si ce n'est qu'une culpabilité immense l'envahit. Et si cela se passait vraiment bien avec Cleo Morey, ce soir ? Et s'il l'invitait ici après le dîner ?

Il se rendit compte qu'il fallait qu'il se débarrasse de tout ce qui appartenait ostensiblement à Sandy. Et c'était une étape extrêmement importante pour lui. Une montagne à déplacer.

Mais peut-être était-ce le moment ?

Pris de remords pourtant, il récupéra la photo au fond du sac et la replaça sur l'étagère. Cela paraîtrait bizarre qu'il n'y ait pas de photo. C'était le nombre de ses effets personnels qui devait diminuer.

De retour dans la chambre, il regarda la brosse. De longs cheveux blonds s'y entremêlaient encore. Il en attrapa un, le leva, et son cœur s'alourdit. Il le lâcha et le regarda flotter, la gorge nouée. Puis, il porta la brosse à son nez et la renifla, mais le parfum de Sandy avait disparu. Ne restait qu'une odeur banale, sèche.

Il mit la brosse dans le sac-poubelle, ainsi que les affaires qui trônaient sur la coiffeuse et dans la salle de bains. Il traîna ensuite le sac dans le débarras et l'abandonna entre une valise vide, l'emballage de son ordinateur et des rouleaux de papier cadeau.

Puis il enfila son short, son débardeur et ses baskets, enfonça un billet de cinq livres dans sa poche et se mit en route.

Il descendit directement vers Kingsway, une double voie qui longeait le bord de mer de Hove. D'un côté se succédaient des maisons qui, dans huit cents mètres, céderaient la place à des hôtels et hôtels particuliers – de style moderne, victorien, Régence. De l'autre, deux petits lagons accueillaien des bateaux ; il y avait un terrain de jeu, des pelouses et la promenade, avec son enfilade de cahutes, puis les plages de galets tout au bout, et enfin, à moins de deux kilomètres, à l'est, la silhouette du vieux West Pier, naufragé.

Il n'y avait quasiment personne et Grace avait l'impression que la ville lui appartenait. Il adorait sortir très tôt le week-end, comme s'il volait une heure au dieu du temps qui passe. La marée était basse et le soleil déjà haut. Sur les plaines de boue, un homme marchait en faisant osciller un détecteur de métaux. Un cargo, à peine plus distinct qu'une tache de couleur, trônait sur l'horizon, apparemment immobile.

Un petit camion municipal le dépassa, avançant lentement, lavant et brossant bruyamment, ramassant les détrit us habituels d'un vendredi soir : emballages de hamburgers, canettes de Coca, mégots de cigarettes et quelques seringues.

Grace s'arrêta au milieu de la promenade près d'un ivrogne en position fœtale sur un banc et fit ses étirements, inspirant cet air de bord de mer qu'il affectionnait tant – les relents salés, frais, doux, mélange de rouille et de goudron, de vieilles cordes et de poisson pourri. Cette odeur que les vieilles dames qualifiaient d'*ozone* dans les brochures où elles faisaient la publicité des demeures qu'elles louaient.

Puis il attaqua ses neuf kilomètres de jogging aller-retour, jusqu'à la marina. Au dernier kilomètre, il prenait systématiquement vers la ville, montait en courant jusqu'aux boutiques de Church Road et à l'épicerie ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, achetait du lait et le journal, parfois un magazine si la couverture le tentait. Peut-être en achèterait-il un autre, ce matin. Un truc comme *Arena*. Histoire d'avoir d'autres idées de tenue vestimentaire pour ce soir.

Il fit une pause devant le magasin, rafraîchi par sa course et exténué par l'absence de sommeil. Il était en nage. Après quelques étirements, il se dirigea vers le rayon de la presse. La une de l'édition du matin de l'*Argus* lui sauta aux yeux : « MEURTRE DE L'ÉTUDIANTE EN DROIT DE BRIGHTON : L'ÉNIGME DU SCARABÉE ».

Irrité au dernier degré, il attrapa un exemplaire. Il y avait la photo de Janie Stretton dont il avait demandé hier la publication, plus une petite photo de scarabée.

*La PJ du Sussex refuse de dire si le scarabée d'une espèce rare, non originaire des îles Britanniques, est, ou non, un indice de taille dans l'affaire Janie Stretton. Quand nous avons demandé que soit confirmée la découverte de l'insecte, au cours de l'autopsie pratiquée par le docteur Frazer Theobald, légiste de la police, le commissaire Roy Grace, responsable de l'enquête, était indisponible.*

Grace n'arrivait pas à détacher ses yeux du canard, et sa colère se transforma en furie. *Indisponible* ? Personne ne lui avait demandé son avis, nom de Dieu. Et il avait été on ne peut plus strict sur l'interdiction absolue de parler du scarabée à la presse.

D'où venait cette putain de fuite ?

## 35

Quelques minutes avant huit heures et demie, après s'être douché, avoir avalé un bol de céréales et enfilé un costume sombre et une cravate unie – on avait beau être samedi, on ne savait jamais de quoi la journée allait être faite –, Grace arriva au CO1 d'une humeur exécrationnelle, prêt à étripier quelqu'un.

L'équipe était au complet. À voir leurs têtes, tous avaient lu la une de l'*Argus*.

Grace jeta quand même le journal sur la table et, en guise de bonjour, se fendit d'un : « Quel est le bâtard qui a lâché l'info ? »

Glenn Branson, Nick Nicholl, Bella Moy, Emma-Jane Boutwood, Norman Potting et les autres le fixèrent, hagards.

Le principal suspect de Grace était Norman Potting. « Tu as une idée, Norman ? »

— C'est Kevin Spinella qui a pondu ce papier, répondit Potting de sa grosse voix de paysan. Il est lourdingue, pas vrai ? »

Grace se rendit soudain compte que, dans son emportement, il avait oublié de relever la signature de l'article. C'était la fatigue. Il n'était pas en pleine possession de ses moyens, après une nuit blanche. Un jogging avait généralement pour effet de le recharger, mais à ce moment précis, il se sentait vidé et se serait damné pour un café serré. L'odeur qui émanait des tasses sur le bureau le torturait.

Kevin Spinella était un nouveau, un jeune reporter teigneux qui se taillait une réputation aux dépens de la police du Sussex. Grace l'avait déjà convoqué au poste, et il n'avait pas été le premier.

« OK, Norman, ta première mission, aujourd'hui, va être de mettre la main sur ce fouille-merde et de découvrir d'où il tient l'info. »

Le commandant fit la grimace et plongea ses lèvres dans son gobelet en polystyrène. « Il va me dire qu'il protège ses sources », déclara-t-il avec une suffisance qui irrita Grace au plus haut point.

Il se retint pourtant de passer ses nerfs sur lui, car Potting n'avait sans doute pas tort.

« Le souci, Roy, dit Branson, c'est qu'on a une centaine de policiers qui cherchent la tête de la victime. C'est peut-être l'un d'eux. Ou un technicien de scène de crime. Ou un légiste. Ou un assistant funéraire. »

Il avait raison. C'était le gros problème, avec des enquêtes comme celle-là. Tout le monde est curieux, c'est dans la nature humaine. Il suffit d'une personne peu scrupuleuse pour que la nouvelle se répande comme une traînée de poudre.

Mais quels seraient les dommages collatéraux ? N'était-il pas déjà trop tard ?

Oubliant l'incident quelques instants, il parcourut la liste que Bella Moy et Eleanor avaient préparée, et qu'elles actualiseraient matin et soir, tout au long de l'enquête. Norman Potting l'interrompit.

« On ne sait jamais, Roy. On peut peut-être révéler quelque chose sur Kevin Spinella... »

— À quoi tu penses ? demanda Grace.

— Eh bien, j'ai entendu dire qu'il était de la jaquette flottante. Enfin, c'est un inverti, quoi. »

Désarçonné, Grace se prépara psychologiquement à un autre éclat signé Potting. « On dit "gay" de nos jours. »

— Tout à fait, mon ami. »

Grace le dévisagea, consterné. Norman Potting vivait sur une autre planète. « Et en quoi est-ce que ça peut nous aider ? »

Potting sortit de la poche de son costume une pipe en bruyère à l'embout mastiqué et l'observa, les lèvres retroussées. « Je me demande comment le rédac-chef de l'*Argus*, média prescripteur de Brighton et Hove, le prendrait s'il apprenait qu'une tantouse travaille pour lui. »

Grace n'en croyait pas ses oreilles. « Norman, Brighton et Hove comptent la plus grande communauté gay du Royaume-Uni, et je pense qu'il serait ravi si toute l'équipe éditoriale était gay. »

Potting se tourna vers Emma-Jane, lui fit un clin d'œil gras, la bave

aux lèvres. Et, le pouce dirigé vers sa poitrine, il ajouta : « T'inquiète, poulette, heureusement qu'il reste des hommes, *des vrais*. Profites-en.

— Dès que j'en aurai trouvé un, répliqua-t-elle.

— Norman, intervint Grace, ce langage est complètement inacceptable. Tu viendras dans mon bureau après la réunion. »

Puis, s'adressant au reste de l'équipe : « OK, reprenons. E-J et moi, on a rendez-vous à Bromley à onze heures avec un éleveur d'insectes. Norman, tu t'occupes de Spinella et du répondeur de Janie Stretton. »

Il passa en revue la liste des tâches pour chacun. Si tout allait bien, il disposerait d'un créneau d'une heure dans l'après-midi pour rejoindre Glenn en centre-ville et mener une opération shopping intensif.

Il essaya d'étouffer le sentiment de culpabilité qu'il ressentait : il aurait dû se concentrer exclusivement sur l'affaire Janie Stretton. Mais bon, après les années de pain noir qu'il avait traversées, il avait bien le droit de se détendre un peu, non ?

Et soudain, tel un nuage sombre qui occulte le soleil, la pensée de Sandy l'assaillit de nouveau. Elle était toujours là, quelque part, derrière. C'était comme s'il avait besoin de sa bénédiction. Il se souvint, mal à l'aise, des affaires qu'il avait mises dans un sac-poubelle ce matin. Était-ce au cas où il ramènerait Cleo chez lui ce soir ?

Ou essayait-il simplement de faire table rase, de se projeter dans l'avenir ?

Il irait bientôt voir un agent immobilier pour vendre cette pauvre maison.

À cette idée, il se sentit allégé d'un poids incalculable.

Le téléphone de Glenn Branson sonna. Il consulta Grace du regard, qui hocha la tête.

« CO1, commandant Branson. Que puis-je faire pour vous ?

— Vous savez pourquoi la plupart des maris meurent avant leur femme ? » demanda Norman Potting sans crier gare.

Tout en essayant de suivre la conversation de Branson, Grace prit son courage à deux mains pour accueillir la chute de la blague.

Tout le monde secoua la tête et Potting déclara : « Parce que ça les arrange ! »

Les femmes désapprouvèrent d'un grognement. Glenn Branson plaqua une main contre son oreille pour ne pas être dérangé.

Potting, qui était le seul à trouver sa plaisanterie très drôle, gloussait de son côté.

« Merci, Norman, trancha Grace.

— J'en ai plein d'autres, s'enthousiasma le commandant.

— J'en suis persuadé, répliqua Grace. Mais nous sommes samedi, il est neuf heures moins le quart, et ça peut attendre un peu. Tu nous les raconteras après l'arrestation du meurtrier, par exemple.

— Bonne idée ! fit Potting après mûre réflexion. Ton idée est merveilleuse, Roy. »

Grace le dévisagea. Parfois, il était difficile de dire si ce type était malin ou complètement stupide. D'expérience, il avait remarqué qu'il parvenait la plupart du temps à être les deux à la fois.

Branson, qui portait aujourd'hui une veste en cuir sans col, plutôt chic, sur un T-shirt noir, notait un numéro dans son carnet.

« Dix minutes. Je vous rappelle. Ne vous inquiétez pas. Absolument. Merci. »

Tout le monde l'observait en silence. Branson raccrocha : « Peut-être une nouvelle piste.

— Crédible ? demanda Grace.

— Un homme m'a téléphoné d'une cabine – il avait peur d'appeler de chez lui. Puis il s'est inquiété, il y avait une voiture bizarre dans sa rue. Il va vérifier. Je le rappelle dans dix minutes. » Branson regarda sa montre, un énorme rectangle en acier qu'il exhibait fièrement. C'était une montre de plongeur russe, disait-il à qui voulait l'entendre, achetée dans un magasin tendance. Elle était censée être la plus grosse montre du monde. Grace avait effectivement vu des pendules plus petites :

Ils avaient reçu plus de deux cent cinquante appels depuis l'annonce du crime, mercredi après-midi. Tous avaient été pris au sérieux, mais la plupart ne menaient nulle part. Maintenant, avec l'information sur le scarabée dans l'*Argus*, le nombre d'appels allait encore augmenter, et ils auraient d'autant plus de mal à identifier les petits plaisantins.

« Info ou intox ? demanda Grace.

— Il pense avoir été le témoin du meurtre de Janie Stretton. »

## 36

Grace avait pris le volant d'une Ford Mondéo banalisée tandis qu'à ses côtés, Emma-Jane Boutwood, élégante en tailleur bleu marine et chemisier bleu clair, lui lisait les indications qu'elle avait trouvées sur Internet, une grande enveloppe en papier Kraft sur les genoux.

En général, quand Roy Grace faisait la route avec une nouvelle recrue, il en profitait pour sympathiser, mais ce matin, il avait trop de choses en tête, et Norman Potting l'avait exaspéré, ce qui rendait leur conversation sporadique. E-J lui avait un peu parlé d'elle – de son père, qui travaillait dans une agence de pub à Eastbourne, et de son petit frère, qui avait survécu à une tumeur au cerveau, il y avait quelques années de cela. Elle lui en avait dit suffisamment pour que Grace devine l'être humain derrière l'officier ambitieux. Mais il n'avait rien confié à son sujet, et après avoir essayé à plusieurs reprises d'engager la conversation, Emma-Jane avait compris qu'il préférait garder le silence.

Il se cala à 110 km/h sur la rocade M25, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Il n'aimait pas cet itinéraire. Cette autoroute, du fait de ses légendaires bouchons, était surnommée par certains « le plus grand parking du monde ». Mais en ce samedi matin, la circulation était fluide. La journée avait bien commencé, mais le temps se détériorait ; le ciel tournait au gris foncé, ce qui ne présageait rien de bon. Quelques gouttes claquèrent sur le pare-brise, mais pas assez pour que Grace actionne les essuie-glaces. Il les avait d'ailleurs à peine remarquées. Il était en pilote automatique, concentré sur l'enquête.

Janie Stretton avait été tuée dans la nuit de mardi, on était samedi matin et ils n'avaient pas retrouvé la tête. Aucun mobile, aucun



suspect.

Pas le moindre foutu indice.

Et Alison Vosper lui avait dit que l'arrogant inspecteur Cassian Pewe, du Met, avait été muté à la PJ de Brighton et promu au même rang que lui. Le commissaire principal n'attendait qu'un faux pas de sa part pour l'évincer et désigner Pewe, avec son adorable chevelure blonde, ses yeux bleus angéliques et sa voix qui rappelait la roulette du dentiste, responsable de l'enquête.

Alison Vosper serait ravie que son nouveau protégé – c'est comme cela que Grace considérait Pewe – fasse ses preuves rapidement. Pas, de meilleure occasion pour lui que cette enquête de haut vol, dans laquelle l'équipe en place était engluée...

Ce qui tracassait Grace, c'était la violence du crime – l'assaillant devait être complètement possédé – et l'absence d'agression sexuelle. Avaient-ils affaire à un schizophrène, comme Peter Sutcliffe, l'éventreur du Yorkshire ? Un homme qui entendait des voix lui dire de tuer les prostituées ?

Ou Janie Stretton s'était-elle fait un ennemi ?

Justin Remington, son dernier petit ami, était un suspect potentiel, mais d'après ce qu'avait dit le père de Janie, il n'avait pas le profil. Bella Moy avait un bon feeling. Grace en saurait plus après l'interrogatoire qui aurait lieu aujourd'hui, si toutefois elle retrouvait sa trace. Si elle avait le moindre soupçon, il le rencontrerait en personne. Mais il avait l'intime conviction que ce n'était pas lui. Qui alors ? Où le tueur se trouvait-il à présent ? Quelque part, prêt à frapper ?

La nuit dernière, après la conférence de Brent Mackenzie, il avait acheté un fish and chips – plus un oignon grelot au vinaigre – et était revenu directement au CO1, déserté. Il avait arrosé son dîner d'une tasse de thé achetée à la machine, tannique comme tout, qui avait goutté sur les notes préparées par Hannah Loxley, la secrétaire de l'équipe.

Il avait longuement observé le visage de Janie Stretton, puis les deux grands tableaux blancs. Sur le premier était accrochée une carte de Peacehaven, avec deux cercles rouges indiquant où avaient été trouvés la main et le torse décapité. Il y avait également des photos du corps, *in situ*, et de l'autopsie. L'une d'elles montrait le scarabée dans

son rectum. Il imagina chaque détail et frissonna d'horreur.

*Que t'est-il arrivé mardi soir, Janie ? Qui est Anton ? C'est lui qui t'a fait ça ?*

Il repensa à Derek Stretton. Plus de 95 % des meurtres, au Royaume-Uni, étaient perpétrés par un membre de la famille ou une connaissance. Glenn Branson et lui avaient-ils laissé passer un indice lors de leur visite au père de Janie ? Y avait-il quelque chose conduisant à penser qu'il ait pu charcuter sa fille ? Tout était envisageable. Grace l'avait appris au cours de ses années dans la police. Mais Derek Stretton avait semblé sincère, bouleversé et abattu. Il n'avait pas le comportement d'un homme qui venait de tuer quelqu'un.

La radio grésilla. Ils étaient sortis de la circonscription du Sussex et recevaient un message de la police de Bromley demandant à une voiture de se rendre sur les lieux d'un accident. Emma-Jane baissa le son. « On y est presque, dit-elle. Tout droit après le prochain rond-point, ce devrait être la deuxième à gauche. »

Tout à coup, comme s'ils s'étaient gorgés d'eau et n'attendaient que cela, les nuages éclatèrent et un torrent se déversa sur le pare-brise, rebondissant sur le capot, martelant le toit de la Ford Mondéo. Grace chercha les essuie-glaces en fulminant. Il les mit en vitesse lente, puis rapide. La pluie se transforma en un film opaque et, pendant quelques instants, il dut se concentrer pour voir quelque chose.

« Les insectes, tu supportes ? » demanda Grace.

E-J grimaça. « Ben non, en fait. Et vous ?

— Je ne suis pas fan non plus », dut-il admettre.

Il tourna à gauche comme elle le lui avait indiqué, déboucha dans une rue bordée de maisons des années 1930 – un peu comme la sienne, pensa-t-il. Tout au bout, elle donnait sur une petite zone industrielle, et la route passait sous un pont. Sur la gauche se trouvait un quartier commerçant.

« C'est là », annonça le lieutenant.

Grace ralentit et chercha une place devant les boutiques. Il dépassa une boulangerie, une pharmacie et une brocante qui vendait de vieilles chaises, une voiture pour enfants, une table en pin et divers objets disposés sur le trottoir ; plus loin, il y avait un centre médical, une boutique spécialisée en trophées sportifs et quelque chose qui

ressemblait à une animalerie – la vitrine était pleine de cages. L'enseigne indiquait : « ERRIDGE AND ROBINSON – IMPORTATEURS ET DÉTAILLANTS ».

Ils se garèrent à proximité, coururent sous la pluie, Emma-Jane s'abritant sous son enveloppe, et se réfugièrent devant la porte. La sonnette émit un violent *ping* !

L'odeur le saisit immédiatement : des relents acides, terriblement aigres, légèrement atténués par des notes de sciure. L'endroit était très mal éclairé et cerné, de part en part, du sol au plafond, de cages et de néons ultraviolets. Des insectes rampaient partout. Grace observait une cage en particulier, à quelques centimètres de lui, et aperçut deux antennes marron. Puis un énorme coléoptère, trop gros, et trop près à son goût. Il recula de quelques pas, s'essuya le front et fronça les sourcils en direction du lieutenant – *Mon Dieu, on est où ?*

Puis il découvrit l'araignée, ou plutôt une patte velue jaune et noire, suivie d'une autre, et encore une autre ; elle traversait sa cage en trois pas ultra rapides. Elle était monstrueuse. Toutes pattes dehors, elle n'aurait pas tenu sur une assiette.

Emma-Jane ne la quittait pas des yeux. Très mal à l'aise. Comme lui. Plus il examinait l'endroit, plus il voyait d'antennes frétilantes et de minuscules paires d'yeux. La puanteur lui provoqua un haut-le-cœur.

La porte s'ouvrit et un petit homme mince, la quarantaine bien avancée, portant une combinaison de travail marron et une chemise blanche boutonnée jusqu'au col, mais sans cravate, apparut. Il avait de petits yeux méfiants et d'épais sourcils, comme deux chenilles en guerre. « Je peux vous aider ? demanda-t-il sur un ton délibérément agressif.

— Vous êtes George Erridge ? »

Il hésita avant de bafouiller « Euh, oui.

— Je suis le lieutenant Boutwood, se présenta E-J. Nous nous sommes parlé hier. Et voici le commissaire Grace, de la PJ de Brighton. »

Grace lui montra sa carte de police. Le bonhomme la lut de la première à la dernière ligne, il eut un tic nerveux et ses sourcils passèrent au combat. « Oui, c'est vrai. » Il leva les yeux vers les deux policiers, attendant leurs instructions.

E-J sortit une photo en couleurs et la lui tendit. « Nous recherchons la personne qui aurait livré cette créature à un client, en Angleterre. »

George Erridge dit instantanément : « *Copris lunaris*.

— Vous importez des insectes tropicaux ? » demanda Grace.

L'homme sembla offusqué. « Pas seulement tropicaux : d'Europe, d'Asie, d'Australie, du monde entier, à dire vrai.

— Vous avez peut-être importé celui-là ?

— J'en ai généralement en stock, vous voulez les voir ? »

Grace eut envie de lui dire : *Non, ça ne me dit rien*, mais il répondit : « Oui, volontiers. »

L'homme les conduisit dans une réserve longue de plusieurs dizaines de mètres. À l'instar du magasin, elle était tapissée de cages du sol au plafond. L'odeur était pire encore, plus aigre, plus âpre, et la lumière tout aussi faible.

« C'est la pièce des blattes, déclara Erridge, non sans fierté. Nous en procurons des quantités considérables à l'industrie pharmaceutique, qui s'en sert pour effectuer des tests. »

Grace, qui depuis toujours détestait les cafards, s'arrêta devant une cage où s'entassaient une vingtaine de ces créatures marron et frissonna.

« C'est l'un des animaux les plus résistants de la planète, poursuivit l'éleveur. Vous saviez qu'ils peuvent survivre jusqu'à quinze jours décapités ? Ils continuent à aller vers la source de nourriture, mais ils ne peuvent plus manger, bien sûr.

— Beurk ! fit Emma-Jane.

— Je ne le savais pas », répondit Grace. Et il faillit ajouter : *Merci de m'avoir fait part de cette information*.

« Ils survivraient à un accident nucléaire. Ils ont terminé leur évolution il y a des milliers d'années. On ne peut pas en dire autant de l'espèce humaine, n'est-ce pas ? »

Grace ne savait trop quoi dire. George Erridge les accompagna dans un hangar encore plus long. À mi-chemin, il s'arrêta et désigna une cage du doigt : « Voilà. *Copris lunaris*. »

Il fallut à Roy Grace un certain temps pour repérer un spécimen immobile, dont il reconnut le marquage sur le dos.

« Je peux vous demander pourquoi, exactement, vous vous

intéressez à ces scarabées ? »

Grace eut très envie de tout lui raconter, histoire de voir sa réaction, et lutta pour s'autocensurer. « Je ne peux pas vous en révéler les circonstances, mais l'un de ces scarabées a été trouvé sur une scène de crime. Ce que nous voudrions, c'est la liste des gens qui vous en auraient acheté un récemment. »

George Erridge garda le silence, mais ses sourcils s'agitèrent furieusement. « J'ai eu qu'un client ces derniers mois. Sont pas nombreux. À part les collectionneurs et les nouveaux musées... c'est rare.

— Qui était ce client ? » demanda Grace.

Erridge plongea ses mains dans les poches de sa combinaison et fit claquer sa langue contre sa lèvre inférieure. « Hum... Un mec bizarre, avec un accent d'Europe de l'Est. Il m'a appelé y a de ça deux semaines, en me demandant spécifiquement si j'avais des *Copris lunaris* en stock. Il en voulait six.

— Six ? » s'exclama Grace, horrifié, pensant immédiatement : *Six meurtres comme celui-là ?*

« Oui.

— Morts ou vivants ? »

Erridge le regarda de travers. « Vivants, naturellement.

— Quels sont vos clients habituels ?

— Comme je vous l'ai dit, l'industrie pharmaceutique, les muséums d'histoire naturelle, les collectionneurs privés et parfois les équipes de cinéma. Dernièrement, j'ai fourni une tarentule pour une production de la BBC. Je vais vous confier un secret : les insectes sont beaucoup plus faciles à contrôler que les autres animaux. Vous voulez un cafard docile, mettez-le quelques heures au frigo. Vous voulez un cafard énervé, faites-le doucement chauffer dans une poêle.

— Je tâcherai de m'en souvenir, assura Grace.

— Vous feriez bien, répliqua Erridge avec le plus grand sérieux. C'est tout ce qu'il faut savoir. Ils ne souffrent pas, voyez-vous. Ils n'ont pas le même rapport à la douleur que nous.

— Bande de veinards.

— Comme vous dites.

— Avez-vous de plus amples détails concernant cet homme qui vous en a acheté six ? » demanda Emma-Jane.

Sur la défensive, Erridge dit : « Aucun. Je ne garde trace que de mes clients réguliers.

— Vous n'aviez donc jamais eu affaire à cet homme auparavant ? poursuivit-elle.

— Non.

— Mais vous l'avez rencontré ? s'enquit Grace.

— Non. Il a appelé, m'a demandé si je les avais en stock et m'a dit qu'il enverrait quelqu'un les prendre. Un taxi est passé, le chauffeur a payé cash.

— Une compagnie locale ?

— J'en sais rien, je ne prends pas de taxi, je peux pas me le permettre. »

Le portable de Grace sonna. Il s'excusa, se retourna et répondit.

« Commissaire Grace. »

C'était Branson : « Hé, mon vieux. Comment va ?

— Je fais du shopping. Je t'achète un cadeau d'anniversaire. Quoi de neuf ?

— Le gars que j'ai eu au téléphone pendant la réu, le parano qui voulait être rappelé dans la cabine, qui pense avoir été témoin du meurtre de Janie Stretton...

— Hum hum, fit Grace.

— Il dit avoir vu tout ça sur son ordinateur après y avoir inséré un CD trouvé dans un train.

— Il serait OK pour que nous y jetions un œil ?

— J'y travaille. »

## 37

Ausculter l'ordinateur de quelqu'un, c'est comme ausculter son âme, aimait à penser le commandant Jon Rye, qui avait suffisamment d'expérience en la matière pour se permettre une telle observation. Il ne comptait plus le nombre d'ordinateurs qu'il avait analysés ces sept dernières années – plusieurs centaines sans doute. Et aujourd'hui, il en avait un nouveau, un Mac quinze pouces, qui devait avoir un an.

Aucun ordinateur ne leur avait jusqu'alors résisté, à lui et à son équipe. Tous avaient livré leurs secrets. Les criminels de toute sorte – cambrioleurs, fraudeurs, receleurs de voitures volées, pédophiles – pensaient pouvoir effacer leur disque dur et être tranquilles. Mais effacer un disque dur, c'est impossible. Le logiciel que Jon Rye avait à sa disposition pouvait récupérer la totalité des données effacées, jusqu'au dernier bit d'information, et relever les empreintes, aussi cachées soient-elles, dans les coins et recoins du système, aussi complexe soit-il.

À présent, assis à son bureau du service de cybercriminalité qu'il dirigeait, il s'apprêtait à sonder l'âme d'un certain Tom Bryce. Il n'avait pas d'autre choix que d'y consacrer son week-end, car le gars n'était pas un suspect, mais un témoin potentiel. Et il avait besoin de sa machine pour aller travailler lundi.

Jon Rye pouvait affirmer que, dans une heure, il en saurait plus sur cet homme que sa femme elle-même. D'ailleurs, les ordinateurs qui lui arrivaient appartenaient à des hommes plutôt qu'à des femmes.

Le service de cybercriminalité occupait une grande partie du rez-de-chaussée de la Sussex House. Pour un observateur extérieur, rien ne le distinguait vraiment des autres services du bâtiment. L'open

space était surchargé de postes de travail et certains bureaux étaient encombrés d'unités centrales et de pièces d'ordinateurs désossés. Sur une étagère mal rangée, entre les piles bancales de dossiers, se trouvait un paquet de sucre Tate and Lyle. Une horloge Bart Simpson était accrochée au mur, au-dessus du bureau de Joe Moody, un colosse en jean et T-shirt, queue-de-cheval. Celui-ci téléchargeait les photos d'une bande de jeunes pas très malins qui s'étaient pris en photo en train d'incendier une voiture qu'ils venaient de voler.

Une partie de la pièce avait été isolée du reste – elle abritait l'opération Glasgow, une enquête de pédopornographie à grande échelle menée depuis deux ans, et qui était sur le point d'aboutir au démantèlement d'un des plus gros réseaux européens. Ceux qui travaillaient sur cette enquête étaient maintenus à l'écart des autres officiers de façon qu'il n'y ait pas de fuites. Quatre personnes se trouvaient dans « la cage » aujourd'hui, et Rye ne les envoyait pas. Tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il vente, et ce depuis vingt-quatre mois, ils passaient leurs heures de bureau à visionner des images horribles d'actes sexuels impliquant des enfants. Jon Rye devait lui aussi traquer d'éventuels pédophiles, et rien n'atténuait la colère qui l'envahissait quand il était confronté à l'une de ces images. Nom de Dieu, il y en avait des détraqués, sur cette Terre. Beaucoup trop.

Les stores vénitiens étaient tirés pour que personne ne puisse voir à l'intérieur du bloc, et l'atmosphère était encore plus déprimante les jours de pluie. Mais au moins la température était-elle tolérable aujourd'hui. Souvent, en été, il faisait une chaleur étouffante, insupportable, et ces satanées fenêtres ne s'ouvraient pas...

Jon Rye avait un physique nerveux d'homme combattif. Trente-huit ans, un visage maigre et volontaire comme celui d'un petit garçon, des cheveux blonds mal coupés, il portait aujourd'hui samedi – comme les autres jours – une sorte d'uniforme : chemise blanche à manches courtes, pantalon bleu marine et chaussures noires. De toute façon, c'était exceptionnel, ces derniers mois, qu'il ne travaille pas le samedi.

Jon s'était toujours intéressé aux gadgets et à la technologie, et quand l'usage de l'ordinateur s'était vulgarisé, il y avait dix ans de ça, il avait compris que les voyous allaient profiter de cette avancée technologique et réalisé combien la police était, à l'époque, mal équipée pour lutter contre la cybercriminalité. La sécurité de l'emploi



lui semblait garantie dans cette branche, et il savait qu'avec cette expérience, il trouverait facilement un boulot grassement payé dans le civil quand viendrait l'âge de la retraite.

Il avait renoncé à convaincre sa femme, Nadine, que les horaires de folie n'étaient que provisoires. Ou peut-être avait-elle arrêté de l'écouter quand il le lui disait. Il leva les yeux en direction de ses collègues qui étaient là aujourd'hui et se demanda combien d'entre eux avaient des problèmes familiaux à cause de leur travail.

La réalité était toute simple : ils étaient surchargés. Ils avaient neuf mois de retard dans l'analyse des ordinateurs saisis. Comme toujours, cela était dû au sous-effectif. Il suspectait ses supérieurs d'investir dans la police de proximité, histoire de rendre les forces de l'ordre bien visibles, de coincer les cambrioleurs, les délinquants, les dealers – pour enjoliver les statistiques sur la criminalité –, et de considérer le service de cybercriminalité comme nécessaire, mais pas très sexy, pour la police du Sussex.

Son équipe comptait un certain nombre de nerds recrutés en dehors de la police, soit à la sortie de l'université, soit dans les services informatiques de l'industrie ou des institutions régionales. Juste derrière lui travaillait le plus nerd d'entre tous : Andy Gidney.

Gidney, vingt-huit ans, était juste super bizarre. Maigre à faire pitié, un teint qui donnait l'impression qu'il n'avait jamais mis le nez dehors, une coupe qu'il se faisait sûrement lui-même, des vêtements et des lunettes récupérés parmi les articles refusés par Emmaüs, et un comportement antisocial, ce qui ne l'empêchait pas d'être extrêmement brillant – c'était de loin le plus intelligent de son équipe. Il parlait couramment sept langues, dont le russe, et pas un mot de passe ne lui résistait.

Les cyberflics n'avaient d'ailleurs pas besoin de mot de passe pour accéder au disque dur d'un ordinateur, car le logiciel utilisé empruntait une porte dérobée. Mais il arrivait que certains dossiers zippés soient protégés. Andy avait passé les dernières semaines à travailler sur une affaire de hackers particulièrement retors, qui clonaient des sites de banques. Il avait refusé de s'avouer vaincu et d'envoyer la bécane à un spécialiste des décryptages.

Jon n'aimait pas vraiment Gidney, mais il admirait sa ténacité et respectait ses compétences. Il avait depuis longtemps accepté le fait

que les gens de son service étaient très différents des têtes brûlées de la circulation, avec lesquelles il avait bossé dix ans, sur ses vingt années passées dans la police. À la circulation, on assiste à des trucs horribles, parfois à des tragédies qui vous donnent envie de vomir. Mais ici, au service de cybercriminalité, c'est la face cachée de la nature humaine qui se révèle.

La procédure était de transporter la machine dans la cellule des pièces à conviction, fermée à clé, où étaient stockés sur des étagères les ordinateurs saisis, tous emballés dans des sacs transparents et étiquetés. Certains étaient entassés là depuis une éternité. De grands bacs en plastique, par terre, accueillait encore d'autres machines sous scellés.

Rye posa l'ordinateur de Tom Bryce sur le plan de travail, dévissa le boîtier et en sortit le disque dur. Il le connecta délicatement à une grande boîte rectangulaire en acier dotée d'une façade en verre, le Fastbloc, et fit une copie-miroir du disque.

Quand il eut terminé, il réassembla l'ordinateur, le rapporta jusqu'à son bureau, le brancha et se mit au travail. Comme d'habitude, il commença par entrer le mot *Buffy*. Aucun résultat. Puis *Star Trek*. Rien non plus. Ce n'était pas suffisant pour être catégorique, mais cela semblait indiquer que Tom Bryce n'était pas pédophile. Le service avait récemment mis au jour une statistique curieuse : un pourcentage élevé de pédophiles étaient simultanément fans de *Buffy contre les vampires* et de *Star Trek*. Quand les deux figuraient dans un ordinateur, un voyant s'allumait.

Jon travaillait vite et méthodiquement. Il passa en revue l'album photos qui contenait de nombreux clichés d'une jolie blonde aux cheveux ondulés et de deux enfants, un garçon et une fille, depuis leur naissance jusqu'à aujourd'hui – la fille devait avoir quatre ans environ, et le garçon sept. Des photos de famille tout à fait normales. Rien d'alarmant.

Il s'intéressa ensuite aux sites visités par Bryce, mais il n'y avait rien de particulier là non plus. Il suivit les empreintes sur l'année, relevant toutes les pages visitées. Il y avait des douzaines de sites porno, comme dans la plupart des ordinateurs qui appartenaient à des hommes, et à part quelques sites lesbiens, rien ne suggérait que l'homme avait des goûts bizarres.

Puis il tomba sur quelque chose qui le dérouta. Il pensa d'abord à des traces de virus, puis comprit qu'il s'agissait du code source d'un logiciel espion qui s'était auto-installé. Sa conception ne lui était pas étrangère, mais il n'arrivait pas à savoir ce qu'elle lui rappelait. Il l'examina prudemment, se laissant guider par les liens successifs. Il se rendit alors compte que le logiciel avait récemment généré un nom d'utilisateur et un mot de passe. Il les entra, mais ceux-ci avaient été invalidés, et il se retrouva bloqué.

Il se retourna. Derrière lui, Andy Gidney, écoutant son iPod, était concentré sur son écran, tandis que ses doigts dansaient sur son clavier avec la grâce et la dextérité d'un grand pianiste. Le commandant se leva, se dirigea vers son collègue et tapa sur son épaule.

« J'ai besoin d'un coup de main, Andy. Tu peux laisser en plan ce que tu es en train de faire et chercher un mot de passe et un nom d'utilisateur pour passer à travers un firewall ? »

Sans dire un mot, apparemment contrarié, le nerd alla s'asseoir au bureau de Rye. Jon partit se chercher un café et quand il revint, cinq minutes plus tard, Andy était de nouveau à son poste de travail.

« Tu as réussi ? demanda Rye.

— C'est un mot de passe à huit éléments, par pitié, dit Gidney à Rye, comme s'il s'adressait à un demeuré. Il faudrait des jours. »

Le chef du service de cybercriminalité reprit place devant l'ordinateur, posa son café à une distance raisonnable de la machine, retourna sur les traces du logiciel espion et comprit, soudain, à quoi les empreintes lui faisaient penser.

Il s'en souvenait parfaitement !

Quelques minutes plus tard, il était dans la cellule des pièces à conviction et attrapait précautionneusement un sac en plastique opaque, étiqueté, qui protégeait un ordinateur et un serveur livrés quelques semaines auparavant.

## 38

« Allez, zou ! Ce que tu peux traînasser, ce soir... Jessica, va te coucher *immédiatement* ! » cria Tom Bryce à sa fille qui, dans sa robe de chambre rose, avait descendu les escaliers en courant pour la troisième, peut-être la quatrième fois de la soirée.

Tom était au bord de la crise de nerfs.

En haut, Max hurlait : « Papaaaaaaa !

— Max, tais-toi et dors !

— Noooooon ! »

Tom, tiré à quatre épingles et prêt à sortir avec sa veste Armani noire, sa chemise blanche, son pantalon en toile bleu et ses mocassins en nubuck Gucci, tournait en rond dans le salon en avalant de larges gorgées de vodka Martini. « Kellie ! Qu'est-ce que tu fous ? Et la baby-sitter, qu'est-ce qu'elle fout ?

— Elle arrive dans deux minutes ! cria-t-elle. Je suis prête. » Puis, plus fort, elle hurla : « Jessica, monte, ça suffit !

— Papa, je n'aime pas Mandy. On peut pas avoir Holly ?

— Jessica ! Monte tout de suite !

— Holly était déjà prise, OK ? expliqua Tom à sa fille. Et Mandy est très gentille. C'est quoi ton problème avec elle ? »

Jessica, qui arborait fièrement deux bracelets en caoutchouc, un rose et un jaune, pour imiter son frère, se jeta sur le canapé, attrapa la télécommande et zappa. Tom la lui prit des mains et éteignit la télé. « Maintenant, on monte, mademoiselle !

— Mandy est tout le temps au téléphone avec son copain.

— Elle a un portable, elle fait ce qu'elle veut », répliqua Tom.

Jessica, qui sortait du bain, avait les joues toutes roses. Elle passa

une main dans ses cheveux et prit un air de grande dame. « Ils parlent de sexe.

— Jessica. Un, c'est mal élevé d'écouter les conversations des gens, deux, tu es censée être au lit et dormir quand elle arrive. Alors pourquoi ça te dérangerait ?

— Parce que », répondit Jessica, de mauvais poil.

Kellie descendit les marches lentement, éblouissante, portant le parfum Gucci que Tom lui avait offert, qu'il trouvait incroyablement excitant sur elle. Elle avait opté pour une petite robe noire moulante qui révélait à la fois un décolleté vertigineux et des jambes sculpturales, le tout complété par un imposant ras-du-cou en argent de style roman. Elle avait une classe folle.

Elle était parfaite pour ce soir.

Ils avaient été invités à dîner par un nouveau client que Tom essayait désespérément d'impressionner.

« Tu bois déjà ? lui demanda-t-elle.

— Pour me donner du courage. »

Elle fit les gros yeux. « Je pensais que tu prendrais la voiture, ce soir, pour éviter de payer un taxi. » Elle se tourna vers Jessica. « Monte, c'est la dernière fois, siffla-t-elle. Sinon, pas de télé demain, je ne plaisante pas. »

Jessica, maussade, leva les yeux vers sa mère, puis vers son père. Elle allait dire quelque chose, se ravisa et se mit en route avec une lenteur exagérée.

« Je ne boirai qu'un verre de vin là-bas. Ensuite je resterai à l'eau.

— C'est bon, soupira-t-elle, je conduirai, une fois de plus.

— Je pense qu'on a tous les deux besoin de boire ce soir », dit Tom. Il s'avança vers elle, passa un bras autour de sa taille, la serra et l'embrassa sur le front. « Tu es magnifique.

— Tu n'es pas mal non plus. Tu sais que j'adore quand tu mets une chemise blanche... »

Jessica montait à présent les escaliers.

Tom mordilla l'oreille de Kellie. « Ce que j'aimerais, c'est aller directement au lit avec toi.

— Il va falloir être patient. Je n'ai pas l'intention de tout enlever et tout remettre. »

On sonna à la porte. La chatière claqua et Lady bondit dans le hall

en aboyant.

Tom resta dans le salon et finit son cocktail d'un trait. L'alcool commençait à lui monter au cerveau, le mettant de bien meilleure humeur. Il sentait qu'il reprenait de l'assurance.

Mandy entra dans la pièce et sa mâchoire se décrocha. Mandy était la fille d'une amie que Kellie avait connue à la gym. Elle faisait du baby-sitting chez eux depuis trois ans, et Tom l'avait vue changer. La petite fille avait grandi. Mais ce soir, c'était une bombe sexuelle, il n'y avait pas d'autre mot.

Elle devait avoir dix-sept ans, peut-être dix-huit. Petite, blonde, copie conforme de Britney Spears, un corps hallucinant très peu couvert. Elle portait un haut brillant quasi transparent, la jupe la plus mini du monde et des cuissardes en cuir verni. Elle s'était maquillée soigneusement et avait mis du vernis à ongles. Elle tenait un portable girly. Une bimbo modèle réduit.

Ses parents l'avaient laissée sortir comme ça ? Et il se dit, dans le plus grand désarroi, que Jessica s'apprêterait peut-être ainsi dans quelques années.

« Bonsoir, monsieur Bryce, fit-elle d'un air détaché.

— Comment vas-tu, Mandy ?

— Ouais, ça va. J'ai mes exams à la fin de mois, je bâche. »

Il sourit et demanda : « Et c'est ta tenue de bûcheronne ? »

Elle ne comprit pas la blague et répondit : « Ouais, c'est ça. » Elle ajouta : « J'ai eu mon permis.

— Super. Bien joué !

— Au troisième coup. Ma mère m'a dit qu'elle me prêterait sa voiture, des fois. Elle a une Toyota toute neuve.

— C'est très généreux de sa part », commenta-t-il en enregistrant qu'il faudrait aussi en passer par là quand Max et Jessica seraient grands.

Kellie entra. « Nous serons de retour vers minuit et demi, Mandy. C'est bon pour toi ?

— Ouais, super. Amusez-vous bien. »

Tom leva son verre vide, dévisageant une dernière fois la fille d'un air lubrique, et remarqua soudain qu'il commençait à être soûl. Il fallait qu'il soit prudent. Philip Angelides était bien classé dans la liste des personnes les plus riches d'Angleterre publiée récemment par le

*Sunday Times*. Sa fortune personnelle s'élevait à plus de deux cent cinquante millions de livres. Son empire comprenait une marque de médicaments génériques, une chaîne de concessionnaires automobiles, un groupe d'agences de voyages, une société immobilière opérant en Espagne et une société de management sportif très en vue. Toutes ces branches étaient susceptibles d'acheter des produits BryceRight.

Comme grand nombre de ses clients, Tom l'avait rencontré au club de golf. Philip Angelides possédait en plus de tout cela une imposante villa à une demi-heure en voiture de Brighton, à la campagne. Le dîner officiel de ce soir représentait une excellente opportunité. Sauf que Tom n'était pas d'humeur à sortir.

Il s'était fait du mauvais sang toute la journée après être allé au siège de la PJ, près de Hollingbury, pour raconter son histoire à un immense commandant black, Glenn Branson, qui l'avait pris très au sérieux et lui avait garanti la confidentialité de son témoignage. Il avait cependant été très contrarié que son ordinateur doive être analysé pendant le week-end. Il le lui avait apporté quelques heures plus tard, rongé de doutes, même si Kellie restait persuadée qu'il avait fait le bon choix.

Cet après-midi, il avait été nul au golf – nul comme jamais. Il n'avait pas la tête à ça. Il avait peur. Un serpent noir l'étranglait de l'intérieur : il avait mis sa famille en danger.

Et peut-être, peut-être, venait-il de commettre la plus grosse erreur de sa vie.

## 39

« Une vodka tonic, s'il vous plaît », commanda Cleo Morey.

Le serveur se tourna vers Grace.

« Je vais prendre une Peroni. » Puis, changeant d'avis, ressentant le besoin d'un alcool fort plutôt que d'une bière, même s'il était censé conduire (il y penserait plus tard) : « Non, en fait, je vais plutôt prendre un Glenfiddich on the rocks. »

Ils avaient été placés au fond de la salle du Latin in the Lanes, un restaurant situé en bord de mer. Il aurait pu choisir un établissement plus récent, plus hype, comme l'Hôtel du Vin ; ou un endroit plus chic, avec une cuisine plus créative, comme la Blanche House ; il aurait pu choisir un endroit où il n'était jamais allé avec Sandy, il n'avait que l'embarras du choix.

Alors pourquoi avait-il opté pour leur préféré, à tous les deux ?

Il ne savait pas vraiment. Peut-être parce qu'il connaissait bien les lieux, et qu'il y serait à l'aise. Ou était-ce pour enterrer plus profondément le fantôme de sa femme, afin qu'il repose en paix ?

Il reconnut quelques visages autrefois familiers parmi les serveurs, et certains se souvinrent de lui – à défaut de se rappeler son nom – et le saluèrent comme un vieil ami perdu de vue. L'endroit était fort animé, normal pour un samedi soir, et quand il était arrivé à neuf heures, bien plus tard que prévu, toutes les tables étaient occupées.

La réunion de six heures et demie avait duré longtemps, et il avait dû rester pour assurer le suivi, même si, en réalité, il n'y avait eu qu'une seule avancée aujourd'hui.

Bella avait retrouvé le dernier petit ami de Janie Stretton, Justin Remington, qui revenait le matin même de sa lune de miel en



Thaïlande. Elle lui avait rendu visite et avait conclu, comme l'attestait le tampon sur son passeport, qu'il pouvait être rayé de la liste des suspects.

Le lieutenant Nicholl avait, de son côté, écumé en vain les bars, pubs et clubs de Brighton et Hove avec la photo de Janie Stretton. C'est Jon Rye, du service de cybercriminalité, qui était apparemment tombé sur la seule véritable piste.

Le commandant avait analysé l'ordinateur du témoin qui avait appelé Branson le matin et découvert que Tom Bryce avait – malgré lui, semblait-il – été routé vers un serveur en Albanie. Rye avait trouvé dans sa machine des adresses IP et des protocoles identiques à ceux qu'il avait décryptés dans un ordinateur saisi chez un des principaux suspects dans l'enquête sur le réseau de pornographie infantile. Son propriétaire, Reginald D'Eath, figurait dans le fichier judiciaire des auteurs d'infractions sexuelles ; il avait été condamné par le passé pour agression sexuelle avec violence et pornographie infantile.

D'Eath, qui était désormais considéré comme un témoin clé dans une affaire semblable mettant en cause un gang russe opérant en Grande-Bretagne, était, pour son bien, logé dans une maison sécurisée mise à disposition par le service de protection des témoins. Après la réunion, Grace avait passé une heure au téléphone avec la fliquette de garde qui, appliquant le règlement à la lettre, refusait de lui passer quelqu'un susceptible de lui donner l'adresse de Reggie D'Eath. Il s'était montré poli au début, mais la frustration lui avait fait perdre patience. La zélée avait fini par accepter, à contrecœur, que quelqu'un l'appelle le lendemain matin, avant dix heures.

Cleo, assise en face de lui derrière une armée de couverts brillants et de verres étincelants, était tout simplement sublissime. Ses cheveux scintillaient à la lueur des bougies et ses yeux avaient la couleur d'un coucher de soleil sur un lac gelé. Elle portait un parfum qui le dévorait de désir. Il lui parvenait par bouffées, plus fort que les effluves d'huile d'olive chaude, d'ail frit et de poisson grillé provenant des cuisines. À chaque inspiration, son excitation montait d'un cran.

En fait, tout en elle l'excitait. Son joli nez retroussé, ses lèvres bouton de rose, la fossette de son menton, sa veste crème stylée, son T-shirt en soie gris très échancré, le foulard léopard autour de son cou fin, ses deux énormes boucles d'oreilles en argent, chic et lookées à la

fois. Il remarqua de nouvelles bagues à ses doigts : une chevalière en or marquée d'un sceau, un rubis ancien serti de diamants, et une plus moderne, en argent avec une pierre carrée bleu pâle.

Elle avait une beauté classique, typiquement anglaise. Et elle était là, devant lui ! Il avait un trac insensé. Tous les serveurs la regardaient du coin de l'œil. Tous les autres clients aussi, d'ailleurs. C'était de très loin la plus belle femme du restaurant. Elle était tout simplement belle à se damner.

Le seul problème, c'est qu'il n'avait soudain plus rien à lui dire.

Rien de rien.

Son esprit était vide, comme si son cerveau avait été piraté et que tout avait été effacé. Il lui sourit en essayant de penser à quelque chose d'à peu près sensé, se pencha pour prendre un paquet de gressins et cogna un verre vide. Ce dernier tomba dans l'assiette de Cleo et se brisa.

Il sentit le rouge lui monter aux joues. Cleo l'aida immédiatement à rassembler les plus gros morceaux en attendant l'arrivée d'un serveur.

« Je suis désolé, dit-il.

— Casser un verre, c'est censé porter chance, répondit-elle.

— Je pensais que c'était seulement lors des mariages grecs.

— On casse des *assiettes* lors des mariages grecs. Des verres lors des mariages *juifs*. »

Il adorait sa voix. Tellement snob, et assumée. C'était une voix qui appartenait à un monde qui n'était pas le sien. Le monde des écoles privées, de l'argent, des privilèges. La haute. Elle était trop bien née pour travailler à la morgue. Mais bon, Janie Stretton était aussi une aristo, à voir sa maison de famille, et elle avait travaillé pour une vilaine agence d'escorts.

Peut-être qu'être élevé dans la haute donnait l'impression de ne pas être comme les autres. Scott Fitzgerald, un auteur qu'il appréciait, avait écrit que les riches étaient différents. Mais l'étaient-ils tant que ça ?

« Je... euh... j'aime bien tes bagues », bafouilla-t-il lamentablement. Il n'avait rien trouvé de mieux.

Elle sembla sincèrement touchée, agitant ses longs doigts élégants et finement manucures, lui montrant ses bijoux de créateur. « Tu n'en portes pas ? » dit-elle. Puis, dans la même seconde, ou presque, elle

rougit, réalisant qu'elle avait mis les pieds dans le plat. « Je suis désolée, ce n'était pas très délicat de ma part. »

Grace secoua la tête. « Je n'en ai jamais porté », dit-il. Il faillit ajouter *même quand j'étais marié*. Mais bien sûr, techniquement parlant, il l'était encore.

Les boissons arrivèrent. Il leva son verre et trinqua avec Cleo. « Santé ! » dit-il, et quelque chose d'inexplicable, dans son sourire, lui redonna soudain du cran. « Tu n'es pas mal pour quelqu'un qui sort juste de la morgue », ajouta-t-il.

« Merci beaucoup ! » Elle but une gorgée et répliqua : « Tu sais, t'as l'air cool, toi aussi – pour un flic. »

Grace sourit, mais pour la deuxième fois de la journée, il fut saisi de doutes quant à sa tenue. La première fois, c'était dans le magasin tendance, chez Luigi, où Glenn avait insisté pour l'accompagner cet après-midi. Le commandant était devenu fou, avait soulevé des piles entières de fringues, telle une fashion victim le premier jour des soldes de janvier, et fait des allers-retours hystériques entre les rayons et la cabine d'essayage.

Ce soir, il portait une tenue mise au point par Branson spécialement pour ce rendez-vous : un blouson en daim marron, près du corps, de chez Jasper Conran, le T-shirt noir le plus cher qu'il ait jamais acheté, un pantalon Dolce & Gabbana beige, une ceinture hors de prix, des chaussures en cuir et même des chaussettes neuves, jaunes – pour la touche décalée, avait insisté Branson.

De plus, il avait maintenant une garde-robe complète pour chaque occasion. Il en avait eu pour plus de deux mille cinq cents livres, lui qui n'avait jamais claqué plus de cent livres dans un magasin de fringues auparavant.

Mais au diable l'avarice, se dit-il. Ces dernières années, il n'avait quasiment pas acheté de vêtement. Autant tout acheter d'un coup. Et ce qu'il n'aimait pas, il pourrait toujours l'échanger.

« *Pour un flic ?* Je dois le prendre comme un compliment ? » demanda-t-il dans un sourire énigmatique.

Elle lui répondit avec chaleur, le dévisageant. « Si tu veux... »

Il haussa les épaules d'un air qu'il espérait détaché. « J'ai juste pioché au hasard dans... »

Elle fixait son épaule droite. « L'étiquette, c'est fait exprès ? »

Il agrippa son épaule de sa main gauche et sentit immédiatement le petit bout de papier cartonné, attaché à une ficelle. Sous le regard amusé de Cleo, il le dissimula dans le col de sa veste, maudissant sa négligence. « C'est effectivement fait exprès. » Il hocha la tête. « C'est la mode, actuellement, pour les vestes, euh, cette tendance... tout frais tout neuf. »

Elle rit et il se mit à rire lui aussi. Il n'était plus nerveux et avait soudain une multitude de choses à lui dire. Mais elle entama la conversation, tandis qu'il découpait l'étiquette, la roulait en boule et la mettait dans le cendrier.

Tout en faisant tourner sa vodka dans son verre, elle demanda : « Je suis curieuse, Roy. À propos de ta femme. Tu en parles facilement ? Dis-moi si je me mêle de ce qui ne me regarde pas, ou si c'est déplacé. »

Il chercha ses cigarettes dans sa poche. Théoriquement, il avait arrêté, mais parfois, il en avait besoin. Comme maintenant.

Un serveur leur apporta de gigantesques cartes pliées en deux en guise de menus. Grace posa la sienne sans même l'ouvrir, et Cleo fit de même. « Non, ta curiosité n'est pas déplacée. » Il leva les bras au ciel, ignorant par où commencer. « J'en ai toujours parlé très librement, peut-être trop librement. Je veux juste que les gens sachent que... Tu comprends. Je me suis toujours dit que si j'en parlais à un maximum de gens, un jour, quelqu'un se souviendrait de quelque chose...

— Elle s'appelait comment ?

— Sandy. » Il tendit le paquet à Cleo, mais elle secoua la tête. Il sortit une cigarette.

« C'est vrai, ce que les gens disent ? Elle a vraiment disparu du jour au lendemain ?

— Le jour de mes trente ans. » Il se tut et toute la douleur lui revint.

Cleo attendit patiemment, puis répéta : « Le jour de tes trente ans ?

— Je suis allé travailler. On devait dîner au restaurant avec des amis, pour fêter ça. Quand j'ai quitté Sandy, elle était de très bonne humeur. On avait planifié nos vacances, elle voulait aller dans la région des lacs italiens. Le soir, à mon retour, elle n'était pas là.

— Elle avait pris ses affaires ?

— Son sac et sa voiture n'étaient plus là. » Il alluma sa cigarette à l'aide d'un Zippo que Sandy lui avait offert et but une gorgée. Ce n'était

pas très approprié de parler de Sandy à une autre femme, mais il avait envie d'être tout à fait honnête avec Cleo – de tout lui dire, de lui donner autant de détails que possible. Pas juste sur Sandy. Sur sa vie en général. Il avait le sentiment qu'il pouvait s'ouvrir à elle. Comme à personne d'autre.

Il tira longuement sur sa cigarette et expira la fumée. C'était vraiment bon.

Cleo fronça les sourcils. « Son sac et sa voiture ? On les a retrouvés ?

— Sa voiture a été retrouvée le lendemain soir dans un parc de stationnement de courte durée de l'aéroport de Gatwick. Mais elle n'avait utilisé aucune de ses cartes de crédit. Les dernières transactions remontaient à la matinée de sa disparition : £7,50 chez Parashop, et £16,42 dans une station-service Tesco.

— Elle n'avait rien pris d'autre ? Pas de vêtements, pas d'objets personnels ?

— Rien.

— Et les caméras de vidéo-surveillance ?

— Il n'y en avait pas tellement à l'époque. On a seulement la bande de la station-service. Sandy était seule et elle avait l'air d'aller bien. Le caissier était un vieux garçon. Il a dit l'avoir remarquée parce qu'ils remarquaient toujours les jolies filles, et avoir plaisanté avec elle. D'après lui, elle ne semblait pas menacée.

— Je ne pense pas qu'une femme puisse tout arrêter comme ça, en laissant sa vie derrière elle. Sauf si... » Cleo hésita.

« Si quoi ? » la pressa-t-il.

Elle le regarda droit dans les yeux et dit : « Sauf si son mari la bat. » Puis elle sourit et ajouta d'une voix douce : « Et je n'ai pas l'impression que tu sois un mari violent.

— Je pense que ses parents me suspectent encore de l'avoir enterrée dans la cave.

— Sérieusement ? »

Il termina son verre. « Ils ont sans doute épuisé toutes les autres possibilités.

— Ils t'ont vraiment accusé ?

— Non, ce sont des gens charmants. Ils ne feraient pas cela. Mais je le lis sur leurs visages. Ils m'invitent parfois à prendre un verre ou à

déjeuner avec eux le samedi, pour ne pas perdre contact, mais ce qu'ils attendent, c'est du nouveau. Et comme je n'ai jamais grand-chose à leur raconter, ils me regardent bizarrement, je le sens, en se demandant : *Combien de temps va-t-il encore réussir à nous mentir à propos de Sandy ?*

— C'est horrible », fit Cleo.

Grace fixait les bracelets qui scintillaient au poignet de Cleo, constatant son goût très sûr. « C'était leur seule enfant. Leur vie a été détruite par sa disparition. J'ai été confronté à cette situation dans le cadre de mon travail. Les gens ont besoin de s'accrocher à quelque chose, de focaliser leurs émotions. » Il tira de nouveau sur sa cigarette et fit tomber la cendre juste à côté de l'étiquette. « Mais on a assez parlé de moi. Parle-moi de toi. Dis-moi tout sur l'autre Cleo Morey.

— *L'autre Cleo Morey ?*

— Celle que tu deviens quand tu quittes la morgue.

— Pas tout de suite, dit-elle pour le titiller. Je n'en ai pas fini avec toi, loin s'en faut. »

Elle avait terminé son verre, elle aussi, et il appela le serveur pour commander la même chose. Il revint à Cleo. « Je suis désolé, c'est à toi de répondre à ma première question. »

Elle grimaça, ce qui le fit sourire. « Je veux savoir, se lança-t-il, pourquoi la plus belle femme du monde travaille dans une morgue et exerce le métier le plus horrible du monde.

— J'étais infirmière – j'ai fait mes études à la fac de Southampton – mais je n'étais pas très douée pour ça. Je ne sais pas... Peut-être que je n'avais pas la patience. J'ai passé quelques semaines à l'institut médico-légal de l'hôpital local et me suis simplement rendu compte – difficile à expliquer –, j'ai juste ressenti que... pour la première fois, je me trouvais dans un endroit où je pouvais être vraiment utile. Tu as lu les écrits de Chuang Tse ?

— Je suis un pauvre flic des bas quartiers de Brighton. Je n'ai jamais eu la chance de lire autre chose que le journal. C'est qui ?

— Un philosophe chinois, taoïste.

— Mais bien sûr, suis-je bête. »

Elle plongea ses doigts dans les glaçons, au fond de son verre, et lui lança une gouttelette. « Arrête de te moquer ! »

Il sursauta quand la goutte atterrit sur son front. « Je ne me moque

pas.

— Si !

— Dis-moi donc ce qu'il a dit, ce cher Chuang Tse.

— Il a dit : "Ce que la chenille appelle la fin du monde, le Maître l'appelle un papillon."

— Et toi, tu transformes les cadavres en papillons ?

— J'aimerais bien. »

Ils furent les derniers à quitter le restaurant. Grace était tellement absorbé par Cleo – et tellement ivre – qu'il n'avait pas remarqué qu'ils étaient les seuls clients depuis une heure et que le personnel les attendait patiemment pour fermer.

Cleo essaya d'intercepter l'addition, mais il l'attrapa au vol, fermement.

« OK, dit-elle. Je t'inviterai la prochaine fois.

— Marché conclu », fit-il en sortant sa carte bleue, priant pour qu'elle ne soit pas refusée. Quelques minutes plus tard, ils affrontaient une bourrasque en titubant. Il lui tint la porte du taxi et grimpa à ses côtés. La tête lui tournait.

Il avait perdu le compte du nombre de verres qu'ils avaient bus. Deux bouteilles de vin, puis des sambucas. Et d'autres sambucas. Auxquelles s'ajoutaient plusieurs apéritifs. Il étendit un bras et Cleo se lova confortablement contre lui. « Ch'était bien, baragouina-t-il. Che veux dire... »

Elle pressa ses lèvres contre les siennes. Elles étaient douces, si douces, si, incroyablement douces. Il sentit sa langue dévorer la sienne. Il eut l'impression que quelques secondes à peine s'étaient écoulées quand le taxi s'arrêta devant chez elle – un appartement dans le quartier branché de North Laines, en centre-ville. Imbibé d'alcool, il reconnut l'immeuble, un bâtiment industriel récemment reconverti dont on avait beaucoup parlé dans les médias.

Il demanda au taxi de l'attendre et accompagna Cleo jusqu'à la porte d'entrée, hésitant soudain sur la façon de lui dire au revoir. Mais leurs bouches se trouvèrent une nouvelle fois. Il la serra fort, en chancelant un peu. Passant ses mains dans ses longs cheveux soyeux, il respira son parfum, complètement intoxiqué par la nuit, ses effluves, sa douceur, sa chaleur.

Quelques secondes plus tard, lui sembla-t-il, il fut réveillé par le bip d'un message. Il était seul, à l'arrière d'un taxi. *Merde*, pensa-t-il, *le boulot*.

Il appuya confusément sur les touches. C'était Cleo. Elle avait simplement écrit :

**Bise**



## 40

Kellie était calme ; les lumières orange glissaient sur son visage tandis que Tom, au volant de leur Audi, conduisait en direction de Brighton, de leur maison. Le volume de la radio était très bas. Il pouvait tout de même reconnaître *We Have All The Time in the World*, de Louis Armstrong, une chanson qui l'avait toujours touché. Il monta un peu le son, luttant pour ne pas s'endormir, malgré la fatigue et sa sobriété relative. L'horloge de la voiture indiquait 1 h 15.

La soirée chez Philip Angelides s'était plutôt bien passée, mais l'atmosphère avait été horriblement empruntée. Il y avait quelques années de cela, Kellie et lui avaient pris leur carte de membres au National Trust, l'association de défense du patrimoine britannique, et avaient visité les plus beaux manoirs de Grande-Bretagne, le dimanche après-midi. Certains étaient plus modestes que la demeure élisabéthaine où ils avaient été invités ce soir.

Ils étaient seize, assis autour d'une table antique, servis par un bataillon de domestiques compassés. Angelides avait obligé chaque invité à deviner la provenance du vin blanc, puis du vin rouge, en commençant par le pays d'origine, le cépage, le style, le producteur et le millésime.

Caro Angelides, l'épouse du magnat, était sans doute la personne la plus bête que Tom avait eu la malchance de rencontrer. Il avait été placé entre elle et une femme dont il avait déjà oublié le nom et qui ne valait guère mieux. Leur conversation avait tourné autour d'un unique sujet : les chevaux – du concours complet à la chasse, et vice versa. Elles ne lui avaient pas posé une seule question le concernant.

De son côté, Kellie s'était retrouvée entre un homme qui n'avait pas

arrêté de lui dire à quel point il était intelligent, et un banquier à la peau luisante qui, de plus en plus bourré, avait régulièrement posé sa main sur sa cuisse, en essayant de la glisser sous sa robe.

Tous les autres invités étaient richissimes, appartenaient à une classe sociale que Tom et Kellie – qui n’avaient jamais eu accès aux grands vins – n’avaient pas l’habitude de côtoyer. Tom n’avait pas aimé voir les choix de Kellie rabaissés par leur hôte et il n’avait pas réussi à parler business avec lui. Au final, il se demandait pourquoi Philip Angelides avait pris la peine de les inviter, si ce n’était pour les impressionner.

Mais bon, c’était un premier pas. Il s’était bien tenu et avait suivi la conversation des deux femmes malgré son ignorance totale du monde équestre – à part la petite somme qu’il pariait, une fois par an, au Grand National. Et il avait deviné que le rouge était un vin français, même s’il s’agissait d’un coup de chance.

« Ils sont infects, dit brusquement Kellie. Je ne les échangerais pour rien au monde contre nos amis. Au moins, eux, ce sont de *vraies* gens !

— Je pense que je vais pouvoir faire du business avec lui. »

Elle ne dit rien, puis confessa à contrecœur : « La maison est superbe, en revanche. Un rêve.

— Tu voudrais vivre dans un endroit aussi grand ?

— Ouais, pourquoi pas si j’avais tous ces domestiques ? » Elle réfléchit, puis ajouta : « Un jour, ce sera notre tour, j’en suis sûre. Je crois en toi. »

Tom chercha la main de Kellie et la serra, et elle serra à son tour. Il continua de conduire d’une seule main, tandis qu’ils replongeaient dans le silence. Dans leurs pensées. Roulant vers chez eux, vers la réalité.

Son témoignage à la police projetait une ombre au fond de son âme. Bien sûr, il avait fait ce qu’il fallait ; avait-il vraiment eu le choix ? Aurait-il pu vivre avec ces images sur la conscience ? Ils avaient pris la décision ensemble. C’est ce que font mari et femme. Ils se serrent les coudes.

Ils n’étaient plus très loin maintenant. Il se déporta sur la voie de gauche, il n’y avait pas grand monde, il libéra sa main pour négocier le virage, et amorça la montée jusqu’au rond-point, au sommet de la

colline.

Moins d'une minute plus tard, descendant dans la vallée, il tourna à gauche dans Goldstone Crescent, puis dans leur rue. Il gravit le raidillon, se gara sous le hangar, éteignit le contact et descendit. Kellie n'avait pas enlevé sa ceinture de sécurité. Tom, le doigt sur la clé, attendait qu'elle sorte pour verrouiller le véhicule. Mais elle ne bougeait pas. Il observa les voitures garées des deux côtés de la rue, bien éclairées par les lampadaires. Il étudiait chaque ombre, à la recherche de quelque chose, mais quoi ? Un mouvement brusque ? Une silhouette dans l'une d'elles ?

*Parano*, se dit-il. Il ouvrit la portière de Kellie. « On est à la maison... », chantonna-t-il.

Elle ne bougeait toujours pas.

Il scruta son visage, se demandant si elle dormait, mais vit qu'elle avait les yeux ouverts. Elle regardait droit devant elle.

« Chérie, eh oh ! »

Elle le dévisagea bizarrement. « On est à la maison, je sais. »

Il se renfrogna. Elle avait visiblement ce qu'il appelait un *instant Kellie*. Cela lui arrivait de plus en plus souvent. Il ne savait pas vraiment comment les définir, mais de temps à autre, pendant quelques secondes, voire plus, elle partait dans son monde. La dernière fois qu'il en avait parlé avec elle, elle lui avait répliqué froidement qu'il lui arrivait d'avoir besoin d'espace et de temps pour réfléchir. Ce qui était certain, c'est que cela la prenait parfois à des moments et des endroits bizarres.

Elle finit par détacher sa ceinture et descendre de voiture. Il verrouilla l'Audi, se dirigea vers la porte d'entrée, l'ouvrit, et s'effaça poliment pour la laisser passer.

La télévision hurlait. Mon Dieu, et les enfants qui dormaient... Mandy était-elle complètement idiote ? Ils jetèrent un regard autour d'eux, surpris de ne pas voir apparaître Lady ni de l'entendre aboyer.

Kellie passa la tête à la porte du salon. « Coucou, Mandy, on est là ! La soirée a été bonne ? Tu peux baisser, s'il te plaît, ma puce ? »

La réponse de la baby-sitter fut noyée par le vacarme de la télé. Tom entra dans la pièce. Parce qu'il devait conduire, il n'avait que très peu bu et avait maintenant très envie d'un digestif bien corsé. Sauf qu'il était censé raccompagner Mandy à quelques kilomètres de là et

qu'il aurait été idiot de prendre des risques.

À l'écran, sous une pluie battante, une ado hurlait dans une allée, tandis qu'une ombre avançait implacablement vers elle. Mandy était étendue sur le canapé. Au sol gisaient un magazine teenage, des emballages de barres chocolatées, un carton de pizza vide et une canette de Coca. Absorbée par le film, sans détacher ses yeux de l'écran, elle chercha de sa main gauche la télécommande, qui se trouvait bien trop loin pour qu'elle l'atteigne.

Alors que les hurlements de la fille montaient d'un cran, Tom s'agenouilla, ramassa la télécommande et passa en mode « muet ».

« La soirée a été bonne, Mandy ? »

L'ado sembla surprise par le brusque silence, bâilla et sourit. « Oui, impec, monsieur Bryce. Les petits ont été trop adorables. Mais je me fais un peu de souci pour Lady.

— Pourquoi ? » s'enquit Kellie.

Elle s'assit, enfila ses bottes et répondit : « Elle n'est pas comme d'habitude. Normalement, elle s'assoit à côté de moi, mais ce soir, elle n'a pas quitté son panier. »

Tom et Kellie se dirigèrent, inquiets, vers la cuisine. Lady, en boule dans son panier, ne souleva pas une paupière. Kellie s'accroupit et lui caressa la tête. « Lady, ma chérie, qu'est-ce qui t'arrive ? »

Mandy les rejoignit. « Elle a bu beaucoup d'eau tout à l'heure.

— Elle a sans doute attrapé un sale truc », dit Tom. Sur le plan de travail de la cuisine traînaient une demi-pizza toute racornie, des couverts et un petit pot de glace au caramel fondu, sans couvercle. Il se baissa et caressa à son tour le berger allemand. Il inclina la tête vers le chien et, sentant la fatigue l'envahir d'un seul coup, lui demanda : « Tu as attrapé un virus, Lady ? Tu te sens pas bien ? »

Kellie se releva. « On verra demain. Si elle ne se sent pas mieux, il faudra appeler le veto. »

Tom anticipa douloureusement la dépense, mais elle était incontournable. Il adorait cette chienne ; elle faisait partie de la famille. « Bonne idée. »

Kellie paya Mandy, puis annonça à Tom qu'elle allait la raccompagner.

« Ne t'embête pas, je vais le faire, répondit Tom. Je me suis privé de tous ces vins délicats... Je peux la ramener.

— Je n'ai pas bu beaucoup moi non plus, dit Kellie. Ça va aller. Tu as assez conduit pour ce soir. Prends donc un verre et détends-toi. »

Il ne se le fit pas dire deux fois.

Tom se servit deux doigts d'armagnac, s'affala dans le canapé et zappa, passant du film d'horreur à une bonne vieille comédie, *Porridge* ; il suivit quelques minutes la scène où Ronnie Barker est en prison, puis changea de chaîne pour atterrir sur un match de football américain. Il entendit la porte d'entrée se fermer, l'Audi démarrer, et goûta une délicieuse sensation de chaleur quand il avala sa première gorgée.

Il fixa le fond du verre et fit tourner l'alcool, pensivement. Il se demandait quelle différence il pouvait y avoir entre Philip Angelides et lui. Quelles étaient les qualités qui faisaient le succès d'Angelides ? La chance ? Les gènes ? L'absence de scrupules ?

Dehors, Kellie fit marche arrière et commença à descendre la colline en bavardant avec Mandy. Même en regardant mieux dans son rétroviseur, elle n'aurait pas remarqué la voiture qui avait déboîté pour la suivre.

Elle se trouvait à une centaine de mètres et roulait tous feux éteints.

# 41

Roy Grace, secoué à l'arrière du taxi, fixait l'écran de son téléphone. Quatre lettres.

## Bise

Il avait un mal fou à voir clair, et malgré l'alcool – ou à cause de l'alcool –, il ne comprenait plus rien à ses émotions. Les réverbères et les phares illuminaient son visage. À la radio, que le taxi recevait mal, un auditeur d'un programme pour les oiseaux de nuit venait d'appeler pour critiquer vertement Tony Blair et le système de Sécurité sociale. Il regarda sa montre. 1 h 10.

*Comment la soirée s'était-elle passée ?*

Il avait encore le goût de Cleo sur les lèvres et pouvait sentir son parfum dans le taxi, sur ses vêtements. Mon Dieu, elle était adorable. Son érection ne l'avait pas quitté. Il était sorti du maudit restaurant avec une érection. Et si elle l'avait invité à monter, aurait-il... ?

Il connaissait la réponse.

Mais elle ne l'avait pas invité.

Il inspira profondément, mais ne perçut cette fois que la fade odeur de plastique de l'intérieur du taxi.

« Quatre heures d'attente. Ma mère a le cancer et ils la font attendre quatre heures, le crâne ouvert », disait l'homme à la radio, amer.

« Dégoûtant, hein ? fit le chauffeur.

— Complètement, répondit Grace, absent, concentré sur le clavier de son téléphone.

— Elle était jolie, la dame qui vous accompagnait. Je crois que je la connais, que je l'ai déjà vue quelque part.

— En général, les gens la rencontrent quand ils sont morts.

— Ah bon ? dit le taxi d'un ton amusé. C'est un ange, c'est ça ?

— Exactement », répondit Grace distraitement, toujours penché sur son portable. Il écrivit *bises* et envoya le message.

Il arriva chez lui, quelques minutes plus tard, déçu de ne pas avoir reçu de réponse.

## 42

Tom se réveilla en sursaut, déboussolé, avec un bourdonnement dans les oreilles, le cerveau embrumé, incapable de penser. Puis il comprit d'où venait le bruit : à la télévision se déroulait une course de motos.

Il chercha des yeux la télécommande, vit un verre à brandy vide à ses pieds, et tout lui revint d'un coup. Il s'était endormi. Quelle heure pouvait-il bien être ?

L'horloge du lecteur de DVD indiquait 4 h 10. Ce n'était pas possible. Il jeta un œil à sa montre. 4 h 09.

Une grappe de motards fonçaient sur une ligne droite que Tom reconnut comme faisant partie du circuit de Silverstone. Il s'y était rendu pour une journée, il y avait quelques années, aux frais de son entreprise, ainsi qu'au Grand Prix automobile de Grande-Bretagne. Ils freinaient, maintenant, s'inclinant dans le virage Copse. Tom trouva la télécommande et éteignit la télé. Il se redressa avec difficulté, complètement courbaturé.

Pourquoi Kelly ne l'avait-elle pas réveillé à son retour ? se demanda-t-il. Il attrapa son verre vide, tituba jusque dans le vestibule, les idées embrouillées et le corps plombé. Il posa le verre dans la cuisine et trouva la force de se hisser en haut des escaliers. Se traînant sur le palier, prenant garde à ne réveiller personne – si les motos ne s'en étaient pas déjà chargées –, il ouvrit la porte de sa chambre et sentit immédiatement que quelque chose n'allait pas.

Les rideaux étaient grands ouverts et l'aube naissante suffisamment lumineuse pour qu'il constate que le lit était vide.

Pas de Kellie.



Et soudain, il fut tout à fait réveillé.

Il était très rarement arrivé, par le passé, que Kellie se glisse pour quelques heures dans le lit d'un des enfants, quand ils faisaient un cauchemar. Il se demanda si c'était le cas et vérifia chaque chambre. Elle n'y était pas.

Se traitant d'imbécile, il dévala les escaliers, ouvrit porte et jeta un œil du côté du garage. Il était vide.

Il se rendit jusque sur le trottoir au cas où, pour une raison ou une autre, elle se serait garée là et se serait endormie. Mais pas de voiture.

Il regarda de nouveau sa montre. Combien de temps avait-il dormi ? À quelle heure avait-elle raccompagné la baby-sitter ? Il était environ une heure et demie. Ça faisait donc deux heures et demie qu'elle était partie. Deux heures et demie pour parcourir six kilomètres, aller-retour ?

Un typhon d'angoisse se leva en lui. Avait-elle eu un accident ? La police ne l'aurait-elle pas appelé si tel était le cas ?

Avait-elle eu un de ses *instants Kellie* quelque part dans son coin, dans l'obscurité ? Elle aurait dû se douter qu'il se ferait un sang d'encre !

Mais c'était cela, en partie, le problème avec Kellie : il lui arrivait d'avoir un comportement totalement irrationnel et de ne pas penser aux conséquences. Elle n'avait jamais rien fait qui ait mis les gosses en danger, mais elle agissait souvent sans réfléchir. Comme la fois où elle avait réservé une semaine pour elle dans un centre de remise en forme – une affaire sur eBay –, alors qu'il devait participer à un salon en Allemagne. Elle avait complètement oublié de prendre en compte la garde des enfants.

Il lui était aussi arrivé de disparaître une journée entière, voire plus de vingt-quatre heures. Les deux fois, il s'était retrouvé au bord du désespoir, avait appelé tous les hôpitaux du sud de l'Angleterre et s'était demandé si elle avait un amant. Puis elle était revenue et avait simplement prétexté un besoin d'espace ; apparemment, elle se moquait du fait qu'il ait dû prendre un jour de congé pour s'occuper des enfants.

Il repensa à tout à l'heure, lorsqu'elle s'était plongée dans un de ses silences, dans la voiture. En était-il de même à présent ? Avait-elle besoin d'espace ? Ça aurait été aimable de sa part de le tenir au courant.

Il décrocha le téléphone de la chambre et composa son numéro de portable. Quelques secondes plus tard, sa sonnerie Crazy Frog retentit en bas. Il raccrocha. Elle n'avait pas pris son téléphone.

De mieux en mieux.

Il s'assit au bord du lit et tenta de réfléchir. Il l'aimait tant, malgré ses crises excentriques. Ils étaient différents, mais ils se sentaient tellement bien ensemble. Il avait adoré la regarder pendant le dîner ce soir. Elle n'était effectivement pas du même milieu que ces vipères, mais elle s'en était bien sortie. Elle avait gardé la tête hors de l'eau, avait rayonné. Elle avait eu des mots gentils sur lui, sa société, les mettant en valeur aux yeux de leur hôte et des invités.

Il avait détecté une touche de jalousie dans sa voix, au retour, quand il lui avait demandé si elle aimerait vivre dans une maison aussi grande que celle des Angelides.

*Ouais, pourquoi pas si j'avais tous ces domestiques ? Un jour, ce sera notre tour, j'en suis sûre. Je crois en toi.*

Il n'avait pas eu le courage de lui annoncer qu'ils allaient bientôt devoir déménager dans plus petit. Il ne savait pas comment s'y prendre pour ne pas lui faire de mal. Et surtout, pour ne pas se montrer dans une position d'échec.

*Mon Dieu, où es-tu, ma chérie ?*

Il se leva et fit les cent pas, les tripes nouées. Il était cinq heures moins vingt. Il hésita à appeler les parents de Mandy Morrison pour leur demander si Kellie l'avait bien ramenée chez eux. Mais si ça n'avait pas été le cas, ils se seraient fait du souci et lui auraient téléphoné.

Dans la même tenue que la veille, adossé à la tête du lit, le cerveau en surrégime, il écoutait les bruits de la rue, priant pour entendre une voiture arriver. Mais seuls les premiers chants d'oiseaux lui répondirent. Quelques minutes plus tard, sans plus se soucier de l'heure, il appela chez Mandy Morrison. Son père décrocha et lui confirma d'une voix ensommeillée que Mandy avait été déposée vers deux heures moins le quart.

Il le remercia et appela les renseignements pour obtenir le numéro de l'hôpital régional Royal Sussex. Il fut mis en relation avec les urgences où une femme qui avait, elle aussi, la voix fatiguée, lui assura qu'aucune Kellie n'avait été admise ces dernières heures.

Puis, rappelant les renseignements, il demanda le numéro de la police. On le transféra à la circulation, et après un moment d'attente, on l'informa qu'aucun accident impliquant sa femme ou sa voiture n'avait été relevé.

Il ne savait plus quoi faire.

## 43

C'était seulement la deuxième ronde de nuit de Wendy Salter. Cette femme flic était sortie depuis seulement trois semaines du centre de formation d'Ashford, dans le comté de Kent, et entamait sa période d'essai. Elle serait titularisée dans deux ans. Elle patrouillait avec le lieutenant Phil Taylor, trente-sept ans dans quelques semaines, qui conduisait à vive allure la Vectra de la police, gyrophare allumé, mais sans sirène – la voie était libre.

Ils se trouvaient à un kilomètre environ du siège de la PJ du Sussex et avaient traversé la quasi-totalité de Brighton et Hove en deux minutes, après avoir intercepté un appel d'urgence. Ils venaient de régler une dispute à propos d'une addition qui, l'ivresse aidant, avait dégénéré devant la boîte de nuit l'Escape, en bord de mer.

Wendy ne pouvait pas s'empêcher d'être à la fois fascinée et effrayée par la vitesse à laquelle ils roulaient – c'étaient les meilleures montagnes russes du monde. Nombreux étaient les policiers à apprécier cette poussée d'adrénaline. L'expression sur le visage de Taylor indiquait qu'il en faisait partie.

Il était 4 h 15 quand Wendy vit les premières lueurs grises de l'aurore briser l'obscurité de la voûte céleste. Un lapin terrifié fonça dans la lumière des phares et disparut sous le capot. Elle anticipa le choc, fut soulagée qu'il n'y en ait pas.

« C'était un kamikaze, celui-là, dit Phil Taylor, amusé.

— Je crois que tu l'as raté.

— J'ai lu quelque part qu'il existe un livre de recettes à base d'animaux écrasés – aux États-Unis.

— Ça ne peut être qu'aux États-Unis », commenta Wendy. Elle n'y

était jamais allée, mais l'image qu'elle s'en faisait était fortement influencée par tous les tarés californiens dont elle avait entendu parler à la télé ou dans les livres, avec un peu de Michael Moore pour couronner le tout.

Ils dépassèrent un bois, sur leur droite, et un précipice, sur leur gauche, où brillaient les lumières de Brighton et Hove. Puis, empruntant un virage en épingle à cheveux, ils découvrirent la lueur rouge, incandescente, droit devant eux.

Pendant un instant, Wendy pensa qu'il s'agissait du lever du soleil, jusqu'à ce qu'elle réalise qu'ils se dirigeaient vers l'ouest. La lueur s'intensifiait tandis qu'ils approchaient, et soudain, elle sentit l'odeur.

La puanteur aigre de la peinture, du caoutchouc et du vinyle en train de cramer.

Taylor freina, se gara non loin du véhicule en flammes, sur le parking d'un des plus beaux points de vue sur la ville. Wendy Salter détacha sa ceinture, sortit du véhicule et mit consciencieusement sa casquette. Elle fixait l'épais nuage de fumée qui la faisait suffoquer et, le vent aidant, lui piquait les yeux. Elle se retourna, toussa, puis rejoignit son collègue en courant pour s'approcher autant que faire se peut, jusqu'à ce que la chaleur les en empêche.

Elle entendit une sirène au loin. Sans doute les pompiers. L'odeur de peinture et de caoutchouc brûlés était insupportable à présent, et les craquements et rugissements féroces de l'enfer s'engouffraient dans ses oreilles.

Elle pouvait distinguer l'intérieur de la voiture maintenant, les vitres ayant pour la plupart fondu, et constata avec un grand soulagement qu'elle était inoccupée. C'était un break. Elle contourna le véhicule et reconnut la grille du radiateur. « Une Audi, cria-t-elle au lieutenant Taylor.

— C'est un modèle récent, ça se voit à la grille, ajouta-t-il.

— Je sais. La nouvelle A4.

— Tu es une tête brûlée qui s'y connaît en voitures, toi ? fit-il avec une pointe d'admiration mêlée de jalousie.

— Moins brûlée que celle-là.

— Des gosses, jura-t-il, comme si c'était une insulte. Des petits bâtards qui s'amuse à faire flamber les voitures neuves.

— Des délinquants ?

— Ben oui, fit-il. Qui d'autre ? »

## 44

À six heures et demie, dimanche matin, le bip du réveil sortit Roy Grace de son sommeil. Il avait la bouche sèche et un prodigieux mal de tête. Les deux comprimés de paracétamol qu'il avait avalés avec un grand verre d'eau, vers cinq heures, n'avaient pas eu beaucoup plus d'effet que ceux pris quelques heures auparavant.

Il appuya sur « veille », histoire de faire taire le réveil cinq minutes. Un oiseau prit aussitôt la relève, sifflant à pleins poumons un gimmick de disque rayé. La lumière filtrait à travers les rideaux, qu'il n'avait pas complètement tirés.

*Mais à quel point étais-je soûl, hier soir ?*

Il rassembla ses pensées, le cerveau déconnecté comme si quelqu'un s'était amusé à mélanger les câbles dans la nuit, et attrapa son portable. Pas de nouveau message de Cleo.

Ce n'était pas si étonnant dans la mesure où il n'était que six heures et demie et qu'elle devait dormir comme un bébé. Mais étant donné les battements qui martelaient sa boîte crânienne et cet oiseau de malheur qui ne s'arrêtait pas, il ne fallait pas trop lui en demander, côté logique. Et une journée de travail l'attendait. Pas de grasse matinée aujourd'hui, mon petit.

Il ferma les yeux et repensa à hier soir. Mon Dieu, elle était adorable. Chaleureuse, généreuse, sublime. Elle lui plaisait vraiment – et ils s'étaient tellement bien entendus ! Il repensa à leur long, très long baiser, merveilleux, à l'arrière du taxi et essaya de se souvenir qui l'avait initié. C'était elle, lui semblait-il. Elle qui avait fait le premier geste.

Il eut soudain une envie irrésistible de lui parler, de la voir. Et il eut

l'impression de sentir encore son parfum. Il y avait un effluve sur sa main. Il la porta à son nez... Oui ! C'était plus marqué sur son poignet. Cela venait sans doute du moment où il avait passé son bras autour de ses épaules, dans le taxi. Il respira longuement l'odeur musquée, et son cœur se serra d'une façon qu'il avait crue à jamais révolue.

Puis il ressentit une piqure de culpabilité. *Sandy*. Mais il l'ignora, la chassa de son esprit, décidé à ne pas explorer cette émotion, à ne pas se laisser gâcher cet instant.

Il regarda de nouveau son réveil, se concentrant – à contrecœur – sur sa journée de travail, sur la réunion de 8 h 30. Il se souvint qu'il fallait qu'il aille récupérer sa voiture.

S'il se levait maintenant, il aurait juste le temps de courir jusqu'au parking souterrain où il avait laissé son Alfa hier soir – l'air frais allait lui éclaircir les idées. Si ce n'est que son corps ne réclamait pas un jogging, mais huit heures de sommeil supplémentaires. Il ferma très fort les yeux, comme pour écraser la douleur qui lui laminait le cerveau et pour essayer de faire abstraction du maudit piaf qu'il aurait volontiers dégomme s'il avait eu une arme, et se laissa dériver encore un peu vers le délicieux souvenir de Cleo Morey.

Il eut l'impression que quelques secondes à peine s'étaient écoulées lorsque le réveil sonna de nouveau. Il se hissa bon gré mal gré hors du lit, et se traîna, nu, jusqu'à la salle de bains, pour se brosser les dents. L'image que lui renvoya le miroir n'était pas particulièrement flatteuse.

Roy Grace n'avait jamais été coquet, mais jusqu'à récemment, il s'était considéré comme jeune – ou du moins d'une apparence jeune –, pas beau, mais plutôt pas mal, son atout principal étant ses yeux bleus (à la Paul Newman, comme disait Sandy) et son point faible son petit nez cassé. Ces jours-ci, de plus en plus souvent, le visage qu'il découvrait le matin appartenait à un gars beaucoup plus vieux que lui – un inconnu au front ridé, aux joues tombantes et aux valises sous les yeux, grosses comme des huîtres.

Il était arrivé à la conclusion que cela n'était pas l'effet de la bière ni des clopes, du régime fast-food ou des horaires de dingue, mais celui de la gravité. La gravité qui tasse un peu plus chaque jour. La loi de la pesanteur qui tire irrémédiablement la peau vers le bas. La vie se résumait à une lutte contre la gravité, et c'était toujours elle qui



gagnait. Elle qui rabattait le couvercle sur votre cercueil. Elle qui ferait retomber vos cendres éparpillées aux quatre vents.

Ses pensées étaient de plus en plus morbides, ce qui n'était pas sans l'inquiéter. Peut-être sa sœur avait-elle raison : il passait trop de temps seul. Mais il était désormais habitué à la solitude. La solitude était devenue son quotidien.

Ce n'était pas ce qu'il avait prévu, ni ce qu'il avait imaginé dix-sept ans auparavant, quand, par une chaude journée de septembre, au bout de la jetée du Palace Pier, il avait demandé la main de Sandy, ajoutant qu'il l'avait amenée là pour pouvoir se jeter à l'eau en cas de refus. Elle avait souri de son magnifique sourire, avait chassé une mèche blonde de ses yeux et lui avait répondu – avec un humour noir bien à elle – qu'elle aurait considéré cela comme une preuve d'amour bien plus impressionnante s'il avait opté pour les falaises de Beachy Head.

Il se servit un verre d'eau au robinet, grimaça en raison du goût de Javel, qui semblait encore plus marqué ce matin. *Il faut boire plus d'eau*, lui répétait Ian, son coach du club de gym de la police. Il tentait de s'y faire, mais l'eau ne serait jamais aussi bonne qu'un *latte* de chez Starbucks. Ou qu'un Glenfiddich on the rocks. Rien n'était aussi insipide, en fait. En réalité, il s'était rarement soucié de son apparence jusqu'à présent.

Jusqu'à Cleo.

Depuis la disparition de Sandy, le quotidien n'y était pas allé de main morte avec lui. Ses journées à la PJ étaient dures, mais la plupart des collègues avaient au moins quelqu'un qui les attendait à la maison. Marlon avait beau être un compagnon fidèle, il ne lui était pas d'une grande aide.

Il enfila sa tenue de sport, servit son petit déjeuner à Marlon au cas où il oublierait plus tard, et se glissa dans la rue déserte. C'était une délicieuse matinée estivale et le ciel promettait une journée d'enfer. Et tout à coup, malgré la gueule de bois et le manque de sommeil, il se sentit ressourcé. Le cœur battant, il s'élança à bonne allure.

Roy Grace habitait Hove, une banlieue résidentielle qui n'avait que récemment été rattachée à l'agglomération de Brighton. On disait désormais « la ville de Brighton et Hove ». Selon la rumeur, Hove venait du grec et signifiait « cimetière ». Mais les gens la surnommaient « Hove Actually », en référence au film avec Hugh

Grant.

Ce qui n'était pas complètement hors sujet, étant donné que Hove était la petite sœur tranquille de Brighton, jadis effrontée et impertinente. En bord de mer, la frontière était symbolisée par un mémorial en forme d'obélisque et une ligne colorée qui traversait la promenade, puis zigzaguait confusément vers le nord, coupant en deux certaines maisons.

Le modeste F3 de Grace se trouvait dans une rue qui débouchait directement sur Kingsway, la double voie qui longeait le bord de mer. Il la traversa et foula les pelouses luisantes de rosée, dépassa les aires de jeux et les deux plans d'eau où son père, qui aimait construire des modèles réduits de bateaux à moteur, le laissait tenir la télécommande quand il était gosse.

Le plan d'eau lui paraissait tellement grand, à l'époque... Et il le trouvait si petit, aujourd'hui. Il y avait aussi un rond-point décrépit, une balançoire rouillée, un toboggan qui avait besoin d'un coup de peinture, et l'éternel glacier. L'accès aux bateaux était réduit pendant la nuit ; des canards flottaient sur l'un des plans d'eau, tandis que des cygnes se reposaient au bord de l'autre.

Il les contourna et atteignit la promenade, qui était aussi déserte que la veille à la même heure. Il longea une rangée de cabines de bain bleues. Sur sa gauche, le paysage changea. Des blocs d'appartements miteux, datant d'après-guerre, cédèrent la place à des maisons présentant aussi peu d'intérêt. Après le centre de loisirs King Alfred, l'un des grands projets en construction, il parvint enfin à un endroit qu'il aimait : la longue esplanade de maisons majestueuses de style Régence, la plupart peintes en blanc, avec des terrasses et des bow-windows, des balustrades et de grands porches. À l'origine, elles abritaient de riches familles qui venaient de Londres pour le week-end, sous la Régence et à l'époque victorienne, mais à présent, comme la majorité des bâtiments, elles avaient été victimes de la flambée des prix et avaient été découpées en appartements ou converties en hôtels.

Quelques minutes plus tard, il découvrit à sa droite, émergeant de la mer, la silhouette écorchée vive, triste et rouillée de ce qui avait été le West Pier. Le pendant du Palace Pier, autrefois aussi fréquenté, aussi vivant que lui, à sept cents mètres vers l'est. Quand il était enfant, aller au West Pier le remplissait de joie.

Son père était un pêcheur averti. Il l'accompagnait au Palace Pier, tout au bout de la jetée, et parfois, le samedi après-midi – quand il n'y avait pas de match de foot ou quand Albion, l'équipe locale, jouait à l'extérieur –, ils faisaient le plein de merlans, carrelets, et si la chance était au rendez-vous, de soles ou de perches de mer. C'était selon la météo et la marée.

L'attraction favorite de Roy, enfant, n'était cependant pas la partie de pêche, mais les manèges, en particulier les autos tamponneuses et le train fantôme, et surtout les vieilles machines à sous en bois, fermées par une vitre qui abritaient de véritables tableaux vivants. Cherchant à attendrir son père, il lui réclamait des pièces pour pouvoir les animer. Sa préférée était une maison hantée. Pendant une minute, les mécanismes claquaient, les poulies grinçaient, les portes volaient, les lumières s'allumaient et s'éteignaient, des squelettes et des fantômes apparaissaient, ainsi que la Mort elle-même, sous une capuche, vêtue de noir, portant la faux.

À sa gauche maintenant – son énergie baissa d'un cran – s'élevait, monstrueux et hideux, l'immeuble Kingswest, un centre de loisirs datant des années 1960, qui jurait avec l'architecture balnéaire. Deux cents mètres plus loin apparut la jolie façade du Old Ship Hotel. Grace accéléra dans les escaliers qui menaient à la promenade, traversa la route quasi déserte d'une foulée légère et entra dans le parking. Il regarda sa montre.

*Merde.* Il se rendit compte qu'il s'était trompé dans son calcul. S'il voulait être à l'heure à la réunion de 8 h 30 – et c'était son devoir vis-à-vis du reste de l'équipe –, il n'avait qu'une demi-heure pour rentrer et se changer.

Et maintenant, il mourait de soif, mais il ne pouvait imaginer avoir le temps d'acheter une bouteille d'eau. Il inséra son ticket, sa carte bleue, puis dévala les escaliers en béton jusqu'au niveau où il s'était garé en se demandant, nauséeux, pourquoi tous les escaliers de parking sentaient la pisse.

# 45

À 8 h 29, avec une minute d'avance, Grace arriva au CO1 en avalant son petit déjeuner : un Mars acheté au distributeur et un café brûlant.

Il finit rapidement son Mars et jeta un chewing-gum à la menthe dans sa bouche afin de masquer les éventuels résidus alcoolisés de la veille. Il fourrait le paquet dans sa poche et s'apprêtait à entrer quand il entendit des pas derrière lui.

« Yo, mon vieux, comment s'est passé ton rencard ? »

Il se retourna. Glenn Branson, dans une veste en cuir plus réfléchissante qu'un miroir, tenait un capuccino à la main. Une moustache de mousse ornait sa lèvre supérieure.

« Bien, répondit-il.

— *Bien ? C'est tout ? Juste bien ?* » Ses yeux scrutaient Grace, chargés de sous-entendus.

Ce dernier mâchait son chewing-gum en souriant, d'un air faussement timide. « OK. Un peu mieux que bien, je pense.

— Tu ne sais pas ?

— J'essaie de me souvenir. J'ai trop bu.

— Vous avez couché ?

— C'était pas ce genre de rencard. »

Branson le regarda de travers. « Hé, mec, t'es bizarre parfois. Je croyais que c'était le but de tous les rencards. » Puis il se fendit d'un grand sourire. « Je veux un compte rendu détaillé après le briefing. Elle t'a complimenté sur ta tenue ? »

Grace jeta un œil à sa montre, conscient qu'il était huit heures et demie passées. « Elle a juste dit que le couturier devait avoir un sacré sens de l'humour. »

Il poussa la porte et entra, suivi de Branson.

« Elle n'a pas dit ça ? Tu es sérieux ? Hé, vieux ? Allez ! »

L'équipe au complet se trouvait autour de la table. Tous étaient en tenue décontractée, sauf Norman Potting, qui avait revêtu ses habits du dimanche – un costume beige impeccablement repassé, une cravate de couleur vive et une pochette d'une couleur encore plus voyante, qui jaillissait de la poche de sa veste.

Grace avait lui aussi opté pour une tenue relax, en partie parce que c'était dimanche et qu'il avait la flemme de faire un effort, mais surtout parce qu'il avait rendez-vous avec une demoiselle qu'il aimait beaucoup, sa filleule Jaye Somers, et qu'il ne voulait pas avoir l'air d'un vieux ringard en costume.

Il avait donc enfilé certains des vêtements achetés hier : un T-shirt blanc, un jean qui le serrait à l'entrejambe, mais que Branson avait qualifié de *très cool*, des chaussures à lacets qui ressemblaient à des chaussures de foot – mais sans crampons –, officiellement *très cool* elles aussi, et une veste en coton léger.

Les parents de Jaye Somers, Michael et Victoria, étaient tous deux policiers et avaient été parmi leurs meilleurs amis, quand il vivait avec Sandy. Après sa disparition, ils avaient été d'un grand secours et continuaient de soutenir Roy depuis. Avec leurs quatre enfants, âgés de deux à onze ans, ils étaient presque devenus sa deuxième famille.

Il était passé prendre Jaye le dimanche précédent avec l'intention de l'amener au zoo de Chessington. Jaye tenait à voir une girafe. Mais leur excursion avait tourné court une demi-heure plus tard, quand il avait été sommé de se rendre sur une scène de crime. Il lui avait promis de remettre ça à la semaine suivante.

Il aimait beaucoup sa filleule. Elle était comme la fille qu'il aurait adoré avoir : extrêmement intelligente, jolie, intéressée par tout et n'importe quoi, et mûre pour son âge. Il ne voulait pas la décevoir une seconde fois. Cela aurait définitivement sapé la confiance qu'elle accordait aux adultes.

Le premier point à l'ordre du jour concernait Reginald D'Eath, le délinquant sexuel dont l'ordinateur avait été saisi. Grace indiqua que le commandant Rye, du service de cybercriminalité, avait découvert des routages similaires dans son ordinateur et dans celui de Tom Bryce. Ces routages avaient apparemment permis à Bryce d'être

témoin du meurtre, pensait Branson, qui l'avait longuement interrogé.

Grace informa l'équipe qu'il attendait un coup de fil d'ici à dix heures de la part du service de protection des témoins, afin de récupérer l'adresse de D'Eath. Il demanda à Norman et à Nick de l'accompagner. Il avait le pressentiment que cet interrogatoire se passerait mal et qu'une démonstration de force serait peut-être nécessaire.

Nick Nicholl expliqua qu'il avait continué à ratisser les bars, les pubs et les clubs de Brighton avec la photo de Janie Stretton, jusqu'à tard dans la nuit, mais qu'il avait fait chou blanc.

Norman présenta à son tour le résultat de ses recherches sur la clientèle de l'agence d'escorts BCE-247. Pour le moment, personne n'avait admis connaître Janie, et personne ne correspondait à l'identité du dénommé Anton. « Mais, ajouta-t-il, j'ai trouvé autre chose, dans une autre agence. Il semblerait que Mademoiselle Stretton travaillait pour les deux. »

Il sortit une photo encore plus érotique que celle que Grace avait vue chez BCE-247. Janie Stretton y était complètement dénudée, hormis des cache-tétons, des cuissardes en cuir verni noir et un bracelet de force en cuir clouté. Elle avait une main sur la hanche et l'autre brandissait un fouet.

Grace fut surpris par l'efficacité de Potting. Peut-être l'avait-il sous-estimé. « Où est-ce que tu as déniché ça ?

— Sur Internet. J'ai fait une recherche dans les agences locales et j'ai reconnu son visage. »

Grace avait jugé Potting trop old school pour se lancer à l'assaut d'Internet. « Je suis impressionné, Norman », dit-il en se demandant si Potting n'avait fait là que son devoir d'enquêteur.

Rougissant légèrement, le commandant répondit : « Merci, Roy. Ça bouge encore là-dedans, pas vrai ? » Il fit un clin d'œil scabreux à Emma-Jane, qui se contenta de baisser les yeux sur ses notes.

« Sacrée paire de nichons », ajouta-t-il en tendant la photo à Nicholl, assis à côté de lui, qui ignora consciencieusement le commentaire.

Le CO1, qui était presque vide au début de la réunion, se remplissait progressivement, les nouveaux arrivants s'installant aux deux autres tables. Ce serait un jour comme les autres pour toutes les

équipes d'enquêteurs. Les meurtriers ne respectaient pas les week-ends.

Emma-Jane fit elle aussi son rapport. La nuit dernière, elle avait contacté toutes les compagnies de taxis de la région de Bromley à la recherche du chauffeur qui était passé prendre une boîte de scarabées chez Erridge and Robinson. Mais jusqu'à présent, elle n'avait pas eu de chance.

Ils furent interrompus par un morceau de rap. C'était la nouvelle sonnerie du portable de Branson. « Désolé, c'est mon gosse qui a fait ça », dit-il pour s'excuser. Il répondit par un bref : « Commandant Branson » puis s'éloigna, le téléphone rivé à l'oreille. « Monsieur Bryce, que puis-je faire pour vous ? » l'entendit dire Grace.

Branson écouta quelques instants, et poursuivit : « Je suis désolé, la connexion n'est pas bonne... Votre femme, vous avez dit ? Elle n'est pas rentrée hier soir ? Toujours pas ? Vous pouvez me donner une description de la voiture qu'elle conduisait ? »

Il revint vers la table, s'assit et écrivit quelque chose dans son carnet. « D'accord, monsieur. Je vais m'informer auprès de la circulation. Une Audi A4, break, modèle sport. Je vous rappelle. À ce numéro ? »

Au moment où il raccrocha, Nick Nicholl intervint : « Un break Audi ?

— Ouais, pourquoi ? »

Nicholl tapa quelque chose sur son clavier et fit défiler les infos qu'avait affichées le logiciel Vantage. « Oui, c'est bien ce que je pensais. »

Grace l'interrogea du regard.

« Quatre heures et demie ce matin, fit Nicholl en fixant l'écran. Un break Audi a été retrouvé incendié en haut de la colline de Ditchling. Les plaques d'immatriculation ont été brûlées. »

Branson le dévisagea, fort mal à l'aise.

## 46

Jessica, dans sa robe de chambre rose, était assise dans la cuisine à côté de Lady, qui ne semblait vraiment pas dans son assiette. Debout derrière sa sœur, T-shirt Harry Potter à l'envers, Max déclara solennellement, comme s'il faisait autorité en la matière : « C'est dimanche. Je pense qu'elle fait la grasse matinée. » Puis il reporta son attention sur un dessin animé qui passait à la télévision.

« Dis, papa, elle ne va pas mourir ? » s'inquiéta Jessica.

Tom n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Mal rasé, les cheveux en bataille, pieds nus, vêtu d'un jean et T-shirt, il s'accroupit et passa un bras autour de sa fille. « Non, ma chérie, dit-il d'une voix tremblante. Elle est juste un peu malade. Elle a dû attraper un virus. On verra comment elle se sent dans une heure ou deux. Si elle ne va pas mieux, on fera venir le vétérinaire. »

Il avait appelé les parents de Kellie, ses meilleures amies, ainsi que les siens, au cas où elle aurait passé la nuit chez eux. Il avait même appelé sa sœur, Martha, qui habitait en Écosse. Personne ne l'avait vue, personne n'avait été en contact avec elle. Il ne savait plus qui d'autre contacter, il ne savait plus quoi faire.

Jessica, collée au chien, l'embrassa. « Je t'aime, Lady. On va te soigner. »

L'animal n'eut aucune réaction.

Max s'agenouilla et posa son visage contre le museau du berger allemand. « On t'aime tous, et il ne va pas falloir que tu tardes à te lever, sinon tu vas rater le petit déjeuner.

Tom se rendit soudain compte qu'ils n'avaient pas pris le petit déjeuner. Il était neuf heures et demie.



« Quand maman rentrera, elle te soignera, déclara Jessica.

— Bien sûr, fit Tom sans conviction. Vous devez être affamés, les enfants. Qu'est-ce que vous voulez ? Du pain perdu ? »

Kellie leur préparait toujours du pain perdu le dimanche.

« Tu ne le fais pas bien, objecta Max. Tu le fais brûler à chaque fois. » Il se leva, saisit la télécommande et zappa.

« Je peux essayer de ne pas le rater cette fois-ci.

— Pourquoi c'est pas maman qui le fait ?

— Elle le fera, dit-il, la gorge serrée. Je peux juste commencer à préparer en attendant qu'elle revienne.

— Pas faim, asséna Max, boudeur.

— Vous voulez des céréales ?

— Tu le fais brûler à chaque fois, papa, répéta Jessica, en écho à son frère.

— On peut aller à la plage aujourd'hui, papa ? demanda Max. Maman a dit que s'il faisait beau, on irait. Et je trouve qu'il fait beau, pas toi ? »

Tom, abattu, regarda par la fenêtre. Il faisait un temps superbe ; le ciel était bleu, la journée promettait d'être estivale. « On verra. »

Le visage de Max se décomposa. « Oh... Elle avait promis.

— Vraiment ?

— Oui.

— Eh bien, quand elle rentrera, on lui demandera ce qu'elle a envie de faire, d'accord ?

— Elle voudra certainement juste boire de la vodka », annonça Jessica en levant les yeux.

Tom n'était pas sûr d'avoir bien entendu. « Qu'est-ce que tu as dit, ma chérie ? »

Jessica continua de caresser le chien.

« Jessica, qu'est-ce que tu as dit ?

— Je l'ai vue.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— J'avais promis de ne pas le dire. »

Tom fronça les sourcils. « De ne pas dire quoi ?

— Rien », dit-elle doucement. On sonna à la porte.

Max se précipita dans le hall en criant, surexcité : « Maman, maman, maman est rentrée ! »

Jessica sauta sur ses pieds et suivit son frère. Tom leur emboîta le pas.

Max ouvrit la porte et dévisagea, déçu, le grand Black en veste en cuir brillant, pantalon en toile bleu. Jessica s'arrêta net.

Tom se méfia immédiatement de l'expression qu'il lut sur le visage du policier.

Glenn Branson se baissa afin de se mettre à la hauteur de Jessica. « Salut », dit-il.

Elle décampa en direction de la cuisine. Max ne recula pas d'un pouce, ne quittant pas l'homme des yeux.

« Commandant Branson ? fit Tom, un peu étonné de le voir.

— Je peux vous parler ?

— Oui, bien sûr. » Il lui fit signe d'entrer.

Branson s'adressa à Max : « Comment va ?

— Lady ne veut pas se réveiller, répondit le petit bonhomme.

— *Lady* ?

— C'est notre chienne, expliqua Tom. Elle a dû attraper un virus.

— Je vois. »

Max s'attardait.

« Tu ne veux pas vous préparer des céréales, à toi et à ta sœur ? » suggéra Tom.

Max tourna les talons à contrecœur et se mit orgueilleusement en route vers la cuisine.

Tom ferma la porte. « Vous avez du nouveau ? » demanda-t-il, toujours intrigué par la remarque de Jessica à propos de la vodka. Qu'avait-elle voulu dire ?

Glenn Branson déclara calmement : « Nous avons retrouvé le break Audi de votre femme. Il a été brûlé, incendié par des vandales sans doute, en haut de Ditchling, très tôt ce matin. On a vérifié le numéro du châssis. La voiture est enregistrée à votre nom. »

Tom le fixait, bouche ouverte, sous le choc. « Brûlée ?

— Je le regrette, oui.

— Ma femme ? » Tom se mit à trembler de façon incontrôlable.

« Il n'y avait personne dans le véhicule. Ça arrive tous les week-ends. Des petits sauvages piquent des voitures et y mettent le feu pour s'amuser ou pour effacer leurs empreintes. Souvent les deux. »

Il lui fallut quelque temps pour intégrer l'information. « Elle

reconduisait la baby-sitter. Comment des délinquants ont-ils pu piquer la voiture ? »

Le commandant n'avait pas de réponse à lui donner.

# 47

L'agglomération de Brighton et Hove avait tant de facettes, abritait tant de populations différentes, se disait Grace... Certaines villes étaient divisées en communautés ethniques, mais ici, il s'agissait davantage de couches sociologiques.

Il y avait les personnes âgées très comme il faut, dans leurs grandes bâtisses ou maisons de retraite privées qui, les jours d'été, assistaient à un match de cricket au stade de Hove, jouaient aux boules sur les pelouses ou passaient l'après-midi assis sur la promenade. Les plus riches séjournaient en Espagne ou aux Canaries durant la saison froide. Les plus pauvres frissonnaient tout l'hiver – et la moitié de l'été – dans leurs HLM humides, qui sentaient le renfermé.

Il y avait les classes moyennes aisées qui faisaient dans l'ostentatoire et qui s'étaient installées à Hove 4, et les plus discrètes établies dans des villas du bord de mer. Les plus modestes, à l'instar de Grace, vivaient dans les quartiers ouest de la banlieue de Southwick, juste derrière le port commercial de Shoreham, et ailleurs, par grappes, dans le centre-ville jusqu'aux Downs.

Mais les couleurs et l'animation de Brighton et Hove provenaient de la communauté gay, très présente et extravertie, et des étudiants des universités de Brighton et du Sussex, entre autres. Omniprésents, ils avaient colonisé la ville. Il y avait les criminels visibles – des dealers tapis aux coins des rues les plus mal famées, qui se fondaient dans l'ombre quand ils pressentaient le passage d'une voiture de police – et ceux, moins visibles, qui avaient fait fortune et vivaient derrière les hauts murs de demeures huppées, sur Dyke Road Avenue et ses contre-allées bordées d'arbres.

Les cités se trouvaient en marge de la ville. Les deux plus grandes, Moulscombe et Whitehawk, étaient depuis toujours réputées pour leur violence et leur criminalité, même si, selon Grace, elles ne le méritaient pas vraiment. Celles-ci étaient en effet présentes partout, mais cela arrangeait les gens de stigmatiser ces cités, comme si leurs habitants appartenaient à une espèce différente d'*Homo sapiens*, et non pas juste à une population trop pauvre pour s'acheter une dignité.

Et il y avait les couches tristement défavorisées. En dépit des tentatives récurrentes de les chasser des rues, ivrognes et SDF repeuplaient les porches, les devantures des magasins, les trottoirs et les abribus à l'arrivée des beaux jours. C'était mauvais pour le tourisme, et cela donnait mauvaise conscience aux citoyens et aux élus.

Au début du festival, en mai, à l'approche de la belle saison, les tables et les chaises faisaient leur apparition sur les terrasses des cafés, des bars, des restaurants, et les rues s'animaient. Certains jours, on se serait cru au bord de la Méditerranée. Puis l'anticyclone quittait la Manche et un déluge punitif, accompagné d'un vent orienté sud-ouest, martelait les vitrines des boutiques exposant des mannequins en maillots de bain, comme pour railler ceux qui avaient osé prétendre que le mot « été » existait en anglais.

Le centre-ville à proprement parler, où battait le cœur de la cité, ne représentait qu'un kilomètre carré, concentré de part et d'autre du Palace Pier. C'est ce paysage qu'ils traversaient actuellement. Il y avait des maisons style Régence, collées les unes aux autres, comme celle de Kemp Town où avait vécu Janie Stretton ; le quartier des Lanes, où se regroupaient les brocanteurs ; celui de North Laines, avec ses petites boutiques à la mode et ses minuscules pavillons, ainsi que le bâtiment industriel réaménagé dans lequel habitait Cleo Morey.

Nick Nicholl était au volant de la Ford Mondéo banalisée. Grace se trouvait côté passager, dressant la liste des tâches à accomplir dans son BlackBerry. Norman Potting était à l'arrière. Ils descendaient London Road, au centre de Brighton. En règle générale, la circulation était dense jour et nuit et les voitures roulaient au pas, mais en ce dimanche matin, à part quelques bus, il n'y avait personne. La route leur appartenait.

Grace regarda sa montre. Il espérait que l'interrogatoire de Reggie

D'Eath ne s'éterniserait pas et qu'il pourrait voler quelques heures afin d'inviter sa filleule à déjeuner, à défaut de l'emmener voir les girafes.

Ils laissèrent à leur droite le Pavillon royal, le monument le plus connu de la ville, sans même y jeter un œil. Il leur était tellement familier qu'il en devenait invisible.

Le bâtiment, avec tourelles et minarets, dans le style des palaces indiens, avait été bâti à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à la demande de George IV, alors prince de Galles, pour sa maîtresse, Maria Fitzherbert. Et comme il se doit pour ce genre d'endroit dédié aux plaisirs de la chair, rien n'égalait sa splendeur, et rien d'aussi fastueux n'avait été construit dans le monde entier depuis.

Ils s'arrêtèrent au rond-point qui marquait l'intersection entre le bord de mer et le Palace Pier, très fréquenté pour un dimanche matin. Une blonde tout en jambes, dans une jupe qui cachait difficilement ses fesses, traversa devant eux, à grands pas. Elle leur lança un regard aguicheur, balançant son sac avec désinvolture.

Potting, qui était silencieux depuis quelques minutes, murmura : « Penche-toi, ma poupée, montre-nous ta foufoune. »

Nick Nicholl profita d'un espace entre deux voitures pour tourner à gauche.

« Elle est pas mal, pas mal du tout, continua Potting en la suivant des yeux à travers la vitre arrière.

— Sauf que c'est un garçon, rectifia Nick Nicholl.

— Mes couilles ! fit Potting.

— Elle en a aussi », répliqua le commandant.

Ils longèrent la Marine Parade, passèrent devant une boîte de nuit – débris de verre et emballages de nourriture –, devant la résidence Van Alen, ultra hype, puis longèrent les façades en silex noir et blanc qui formaient un arc de cercle autour du Royal Crescent où, comme Glenn Branson l'avait répété mille fois à Grace, Laurence Olivier avait un jour habité.

« Tu déconnes, reprit Potting. Elle était à tomber.

— Pomme d'Adam. C'est comme ça qu'on les reconnaît.

— Ça me troue le cul.

— Je pense que si tu lui demandes gentiment, il ne serait pas contre.

— On devrait leur interdire de se promener comme ça, aux tasseurs

de crottes.

— Tu es vulgaire, Norman, le coupa Grace en se tournant vers lui. Et tu es insultant, tu sais ça ?

— Je suis désolé, Roy, mais c'est elles que je trouve insultantes. Jamais je n'ai compris, jamais je ne comprendrai.

— Eh bien, il se trouve que Brighton est la ville la plus gay du Royaume-Uni, s'emporta Grace, très remonté contre Potting. Si ça te pose un problème, tu t'es trompé de boulot, ou alors tu t'es trompé de ville. » *Et tu es un vrai connard, et j'aimerais que tu sortes de ma voiture, et que tu sortes de ma vie*, aurait-il aimé ajouter. Il enfonça sa main dans sa poche, à la recherche d'un Doliprane.

Sur leur gauche défilaient d'imposantes maisons blanches, toujours de style Régence. Sur leur droite se gonflaient les voiles d'une douzaine de yachts, tout juste sortis de la marina pour une régate dominicale.

« Bon, et ce gars avec qui on va bavarder, demanda Potting, ce Reginald D'Eath, il est gay, lui aussi ?

— Non, répondit Nicholl. Il n'aime que les filles – en dessous de quatre ans.

— Ça non plus, je ne comprends vraiment pas », déclara Norman Potting.

Grace sortit un cachet, l'avalala et pensa, cynique : *Génial, enfin quelque chose qu'on a en commun.*

Ils gravirent la colline derrière Rottingdean et longèrent le terrain de sport d'une école primaire sur lequel se trouvaient un marquage au sol et deux grands panneaux blancs sur roulettes destinés aux matchs de cricket. Puis ils tournèrent dans une rue pavillonnaire. C'était un quartier tranquille où rien d'anormal ne pouvait avoir lieu – comme l'indiquaient les autocollants jaune vif « Neighbourhood Watch » placés bien en vue sur toutes les fenêtres.

*Un bon choix pour une résidence surveillée*, se dit Grace, si ce n'est qu'un détail semblait leur avoir échappé. Quelle personne normalement constituée pouvait avoir logé un pédophile à cent mètres d'un terrain de sport pour enfants ? Il secoua la tête. *Personne ne réfléchit, sur cette planète ?*

« M. D'Eath a été prévenu de notre visite ? s'enquit Nicholl.

— Il nous attend avec du café et des fraises Tagada », répondit Norman Potting avant d'éclater d'un rire gras.

Ignorant l'horrible blague, Grace répondit : « La femme avec qui j'ai parlé, du service de protection des témoins, m'a dit qu'ils lui avaient laissé un message. »

Ils se garèrent devant le numéro 29. Le pavillon années 1950 avait l'air un peu plus défraîchi que les autres – le crépi brun aurait gagné à être refait par endroits et le tout avait besoin d'un sérieux coup de peinture. Le petit jardin de devant était mal entretenu, ce qui fit penser à Grace qu'il devait passer la tondeuse ce week-end. Le temps s'y serait prêté à merveille aujourd'hui. Mais aurait-il seulement quinze minutes ?

Il ordonna à Norman Potting d'attendre dans la rue, au cas où Reginald D'Eath n'aurait pas eu vent de leur visite et déciderait de s'enfuir. Accompagné du lieutenant Nicholl, il se dirigea vers la porte d'entrée. Il trouva étrange que les rideaux soient encore tirés à onze heures moins le quart, un dimanche matin. Peut-être M. D'Eath était-il un lève-tard ? Il appuya sur la sonnette en plastique. Des clochettes tintèrent à l'intérieur. Puis rien.

Il attendit quelques instants avant de sonner à nouveau.

Toujours pas de réponse.

Il passa les doigts dans le clapet de la boîte aux lettres et cria dans l'interstice : « Bonjour, monsieur D'Eath, c'est le commissaire Grace, de la PJ de Brighton ! »

Toujours rien.

Suivi de Nicholl, il fit le tour de la maison, se fraya un passage entre les poubelles et poussa un grand portail en bois. Le jardin de derrière était encore plus abandonné que celui de devant : la pelouse était envahie par les mauvaises herbes et, dans les plates-bandes, le liseron le disputait aux orties. Il enjamba un arrosoir en plastique renversé et atteignit la porte de la cuisine. Une vitre opaque avait été cassée, des bouts de verre gisaient sur le chemin pavé de briques.

Il jeta un coup d'œil à Nick Nicholl, dont le froncement de sourcils dubitatif faisait écho à ses propres interrogations. Il actionna la poignée, et la porte s'ouvrit sans peine.

Ils entrèrent dans une cuisine d'un autre âge, avec un vieux frigo Lec, des meubles ternis en imitation bois, des plans de travail en



Formica sur lesquels se trouvaient un grille-pain hors service et une bouilloire en plastique. Les restes d'un repas jonchaient une petite table quelconque – une assiette d'œufs et haricots blancs à la sauce tomate à moitié terminée, ainsi qu'une tasse de thé à moitié vide. Un magazine ouvert sur une double page d'enfants nus reposait contre un saladier.

« Mon Dieu », fit Grace, écoeuré. Il plongea un doigt dans le thé ; il était froid. Il s'essuya à un torchon, et cria : « REGINALD D'EATH ! C'EST LA POLICE DU SUSSEX ! VOUS POUVEZ SORTIR SANS CRAINTE ! NOUS VOULONS SIMPLEMENT VOUS PARLER ! NOUS AVONS BESOIN DE VOTRE AIDE SUR UNE ENQUÊTE ! »

Silence.

Un silence que Grace n'aimait pas, un silence qui lui donna la chair de poule. Planait également une odeur désagréable. Pas l'odeur rance de la vieille cuisine, mais des relents plus astringents, qu'il connaissait mais n'arrivait pas à identifier. Si ce n'est que sa mémoire olfactive lui indiquait que cette odeur n'avait pas sa place dans une maison.

Il avait besoin de ce témoignage. Il fallait absolument qu'il parle à D'Eath de ce qu'ils avaient découvert dans son ordinateur. Jon Rye lui avait expliqué que Reggie D'Eath avait suivi les mêmes liens que Tom Bryce : le pédophile devait donc être en mesure de lui donner des informations à propos de ce que Tom Bryce avait vu.

C'était sa meilleure piste, jusqu'à présent, dans l'enquête sur Janie Stretton. Et comme il se le répétait en permanence, il ne s'agissait pas juste de trouver le meurtrier, mais de sauver sa carrière.

*Il fallait à tout prix qu'il mène à bien cette enquête.*

Il fit un signe de la tête à Nick Nicholl, l'envoyant inspecter le reste de la maison. Le lieutenant sortit de la cuisine et Grace le suivit dans un petit salon, où l'odeur était encore plus prenante. Il y avait un ensemble canapé et fauteuils d'allure très modeste, une vieille télévision et quelques reproductions de Turner au mur, mal encadrées. Une photo traînait, isolée, sur le manteau d'une cheminée qui contenait en réalité un poêle électrique.

Grace regarda le couple qui posait, l'air emprunté. L'homme, la trentaine, visage poupon et crâne légèrement dégarni, portait un costume gris et tenait par la taille une blonde dure à cuire devant ce qui ressemblait à l'entrée d'une mairie.

Puis il entendit un cri : « Roy, mon Dieu ! »

Il sursauta, sortit de la pièce en courant et vit le lieutenant, dans le couloir, les mains couvrant son visage, toussant devant une porte ouverte.

Quand il arriva à son niveau, l'odeur âcre et caustique le saisit à la gorge. Il retint son souffle et entra dans la salle de bains aux murs kaki. Et dans un voile de gaz asphyxiant, il se retrouva nez à nez avec Reggie D'Eath.

Du moins, ce qu'il en restait.

# 48

Et tout d'un coup, Grace identifia parfaitement l'odeur. Une ritournelle peu ragoûtante que le prof de sciences physiques leur avait apprise lui revint en tête :

*Hélas, ci-gît le pauvre Joe  
Hélas, le pauvre Joe n'a plus de rate  
Car ce qu'il a pris pour de l'H<sub>2</sub>O  
Était de l'H<sub>2</sub>SO<sub>4</sub>*

Ses yeux piquaient, son visage brûlait. Il était dangereux de rester dans la pièce plus de quelques secondes, et il avait vu ce qu'il y avait à voir.

Reggie D'Eath était étendu dans son bain jusqu'au cou, dans un liquide clair comme de l'eau. Sauf qu'il s'agissait d'acide sulfurique. La peau s'était dissoute, tout comme les muscles et les organes internes, révélant un squelette propre et net, en partie rongé lui aussi, et quelques tendons pâles, nerveux, encore attachés, mais qui diminuaient à vue d'œil.

Un fil de fer passé autour du cou était relié à un porte-serviettes au-dessus de lui. Les vapeurs corrosives avaient attaqué le visage, désormais couvert de pustules violettes.

Grace fit brusquement marche arrière, se cognant à Nicholl. Choqués, les deux hommes se regardèrent en silence. « J'ai besoin d'air », haleta Grace, qui se dirigea en chancelant vers la porte d'entrée. Il sortit dans le jardin, suivi de Nicholl.

« Tout se passe bien ? demanda Norman Potting en tirant sur sa pipe, appuyé contre la voiture.

— Pas vraiment », dit Grace, retenant à grand-peine son envie de vomir, incapable de penser, l'espace d'un instant. Il respira à fond plusieurs fois. Un homme lavait son véhicule pas très loin, et une tondeuse – *crrr-crrr-crrr-vroum* – ronronnait.

Nicholl fut soudain en proie à une profonde quinte de toux.

Grace sortit son téléphone de sa poche et fit défiler les fonctions : il l'avait acquis récemment et commençait à le connaître, mais il ne l'avait encore jamais utilisé comme appareil photo. Un mouchoir sur le nez, il retourna dans la maison, s'approcha de la salle de bains et retint sa respiration. Il prit plusieurs clichés, rapidement, avant de se précipiter dehors à nouveau.

« Tout va bien, chef ? s'enquit Nick Nicholl.

— Top du top », postillonna-t-il en reprenant son souffle. Il rangea son appareil et se prépara à sa prochaine mission, aussi atroce soit-elle.

Gonflant ses poumons au maximum, il fonça dans la salle de bains, attrapa une grande serviette, l'enroula autour de la tête de Reggie D'Eath et tira de toutes ses forces.

Après plusieurs craquements brutaux, la tête se détacha, entraînant un bout de moelle épinière. Surpris par son poids, retenant toujours son souffle, Grace l'emporta et la posa par terre dans le hall.

Le jeune lieutenant vit la chose, tourna de l'œil, glissa contre un mur et vomit.

Se souvenant d'un geste appris lors de sa formation de secouriste, Grace se précipita dans la cuisine, remplit un saladier d'eau froide et le vida sur le visage de D'Eath pour éliminer l'acide. S'il y avait des empreintes, elles seraient peut-être conservées et, dans tous les cas, la tête servirait à l'identification. L'odeur de vomi lui souleva le cœur, et quand il courut remplir de nouveau le saladier, il faillit rendre à son tour.

De la cuisine, il appela du renfort sur sa radio. Il demanda des techniciens de scène de crime, un policier pour surveiller les allées et venues et quelques officiers qui seraient chargés de commencer immédiatement l'enquête de voisinage. Tout en parlant, il remarqua la présence d'un téléphone sans fil sous l'infâme magazine que lisait

visiblement D'Eath en mangeant.

Il termina son appel, attrapa précautionneusement le combiné avec son mouchoir et appuya sur la touche « bis ». Un numéro de téléphone local apparut sur l'écran. Quelqu'un décrocha après seulement deux sonneries.

« Bonjour, société Dobson, en quoi puis-je vous être utile ? fit une voix masculine presque trop polie.

— Je suis le commissaire Grace, de la PJ de Brighton. Je pense que M. Reginald D'Eath (il s'appliqua à ne pas prononcer « death » mais « di-eth ») vous a appelé récemment. Pouvez-vous me dire quelle est la nature de vos relations ?

— Je suis horriblement désolé, répondit M. Politesse, mais le nom ne me dit rien. Peut-être l'un de mes collègues lui a-t-il parlé.

— Quelle est votre activité, plus précisément ? demanda Grace.

— Pompes funèbres. »

Grace le remercia, raccrocha et composa un code pour connaître le dernier appel entrant. Une voix enregistrée répondit : « Désolé, mais le numéro de votre correspondant est un numéro masqué. »

Il raccrocha. Le dernier appel de D'Eath était un numéro de pompes funèbres – et les employés ne se souvenaient pas de son nom. S'agissait-il d'une blague macabre de la part de ses assassins ?

Plongé dans ses pensées, il sortit et invita Norman Potting à entrer. Ce n'était pas sympa de l'abandonner dehors, tout seul, à fumer sa pipe en plein soleil.

Une petite heure plus tard débarquaient les premiers techniciens de scène de crime, dont Joe Tindall, qui l'avait vraiment mauvaise. Le gars était de moins en moins fan de Grace.

« C'est devenu une habitude, le dimanche, hein, Roy ?

— Attends, j'avais une vie privée moi aussi avant », jappa Grace, déserté par tout sens de l'humour.

Tindall secoua la tête. « Plus que douze ans, huit mois, sept jours avant la retraite. Je décompte chaque putain de seconde... », dit-il.

Grace l'accompagna jusqu'à la salle de bains, et le spectacle qui l'attendait ne fit rien pour améliorer son humeur.

Grace abandonna le technicien, passa sous le cordon de sécurité qui entourait maintenant la maison et se fraya poliment un chemin parmi

la foule de curieux qui grossissait à vue d'œil. Il prit alors conscience qu'il n'avait pas eu une seule pensée pour Cleo pendant plus d'une heure. Six voitures de police étaient maintenant dans la rue, et le camion de la brigade d'intervention était en train de se garer en marche arrière.

Deux agents de proximité entamèrent l'enquête de voisinage.

Il s'éloigna de toute oreille importune et composa le numéro des Somers. Il s'excusa auprès de Jaye : il allait devoir annuler, une nouvelle fois. La déception qu'il perçut dans sa voix le culpabilisa terriblement. Ils feraient un tour la semaine prochaine, lui promit-il. Mais elle ne le croyait plus vraiment.

Puis il composa le numéro de Cleo.

Il tomba sur son répondeur.

« Salut, fit-il. Je voulais juste te dire que j'avais passé une excellente soirée hier. Appelle-moi quand tu as le temps. Oh, et j'espère que tu n'es pas de garde aujourd'hui, pour ton bien. J'ai un cadavre particulièrement rebutant entre les mains.

Son mal de tête – sa gueule de bois, enfin, le truc – faisait un retour vengeur. Il avait l'impression que sa gorge avait été limée au papier de verre. Il se dirigea vers Nicholl et Potting, qui discutaient avec l'officier en poste à l'entrée. « L'un d'entre vous m'accompagnerait prendre un verre ? Je crois que j'en ai carrément besoin.

— Tant qu'il ne s'agit pas de l'eau du bain de Monsieur D'Eath... », tenta Potting.

Grace faillit sourire.

## 49

Kellie essaya de bouger, mais la douleur s'accroissait à chaque fois, le fil, ou le câble, ou quoi que ce soit qui avait été attaché autour de ses bras, sectionnant sa chair de plus en plus profondément. Et quand elle essayait de crier, le son faisait vibrer son visage, mais restait coincé dans sa bouche.

« Mmmmmhhhhhhh. »

Elle ne pouvait pas ouvrir les yeux. Des images défilaient dans sa tête sur fond noir. Elle n'entendait rien, à part le flux du sang mugissant à ses oreilles. Le bruit de sa propre peur.

Elle tremblait de froid et de terreur. Du manque d'alcool, aussi.

Sa gorge était sèche. Elle avait besoin de boire. Désespérément. Une gorgée de vodka. Et de l'eau.

Son entrejambe était humide et la démangeait. Ne pouvant plus se retenir, elle s'était fait pipi dessus et, pendant quelques minutes, la sensation de chaleur avait été étrangement agréable. Avant d'être remplacée par le froid. Parfois, l'odeur d'urine remontait jusqu'à ses narines. Le reste du temps, elle ne distinguait que l'odeur glaciale et moisie d'une cave.

Elle n'avait aucune idée de l'heure ni de l'endroit où elle se trouvait. Elle avait la tête lourde. Le froid et une peur panique rampaient dans ses viscères, tournoyaient dans ses veines. Elle était tellement terrifiée qu'elle ne parvenait pas à penser.

Elle avait parfois l'impression d'entendre, au loin, la circulation. Le bruit d'une sirène. On venait la sauver ?

Mais elle n'avait pas la moindre idée d'où elle était.

Les larmes montèrent à ses yeux clos. Elle voulait Tom, elle voulait

Jessica et Max, elle voulait entendre leurs voix, sentir leurs bras autour d'elle. Elle tenta de se rappeler ces moments, devenus fugaces et confus.

Elle avait reconduit Mandy Morrison chez elle et s'était garée devant la maison de ses parents, moderne, de style espagnol, dans la rue huppée de Tongdean Lane, près du stade de Withdean. Assise dans la voiture, écoutant la radio, elle avait attendu que Mandy soit rentrée chez elle pour repartir.

La jeune fille avait passé la porte et s'était retournée pour lui faire un signe avant de la refermer.

Puis la portière côté passager s'était ouverte.

Ainsi que la portière arrière.

Une main extrêmement puissante l'avait attrapée par le cou et quelque chose d'humide, d'âcre, avait été placé contre son nez.

Ce souvenir la fit gémir.

Et elle s'était retrouvée là.

À trembler de façon incontrôlable.

Le dos contre une surface dure comme du béton.

Elle se débattit, essaya de bouger les bras de nouveau, mais la douleur devenait insoutenable. Elle tenta de remuer les jambes, mais elles étaient comme cimentées l'une à l'autre. Sa respiration s'accéléra, elle était terriblement oppressée.

Elle sentit soudain de la lumière l'inonder et l'obscurité derrière ses paupières se transforma en un halo rouge.

Elle hurla de douleur, dans un cri étouffé, quand on lui retira le Scotch qui lui barrait la vue. Ce fut comme si on lui avait arraché la moitié du visage. Elle cligna des yeux, éblouie par la lumière. Un homme obèse au sourire suffisant, des cheveux gris ondulés rassemblés en une petite queue-de-cheval et une chemise trop grande ouverte jusqu'au nombril, se tenait au-dessus d'elle.

Elle éprouva d'abord du soulagement. Cet homme était certainement venu l'aider. Elle essaya de lui parler, mais ne put émettre que des gargouillis.

Il la fixait sans rien dire, l'examinant de haut en bas, comme s'il réfléchissait profondément. Puis il finit par lui sourire et son cœur s'emballa. Il était venu pour l'aider. Il allait la sortir de là, la ramener chez elle, elle retrouverait Tom, Jessica et Max !



Soudain, il darda sa langue, tel un serpent, et se lécha les babines.

« Tu m'as l'air du genre à se laisser prendre par-derrière », fit-il avec un fort accent américain.

Il enfonça une main dans sa poche et Kellie perçut un cliquetis métallique. Terrorisée, ravagée par la peur, elle découvrit une délicate chaîne en argent se balançant au bout de ses doigts.

« Je t'ai apporté un cadeau, Kellie. » Son ton laissait penser qu'il était devenu son nouveau meilleur ami. Il approcha de son visage le petit pendentif qui se trouvait au bout de la chaîne. En raison de la faible lumière, elle ne distingua pas vraiment sa forme, mais cela ressemblait à un petit scarabée.

« Détends-toi, on va juste prendre quelques photos pour l'album de famille.

— Grnnnnngwg, répondit-elle.

— Si tu es gentille, si tu fais exactement ce que je te dis, je te laisserai peut-être boire. La vodka Stoli, c'est ta préférée, non ? »

Il leva la bouteille qu'il tenait dans son autre main.

« Ce serait dommage de te laisser mourir de soif, ajouta-t-il. Ce serait vraiment du gâchis. »

## 50

« Il portait bien son nom, D'Eath », dit Norman Potting en prononçant « death ».

Grace, Potting et Nicholl avaient trouvé refuge au Black Lion, un pub aux boiseries de chêne, à Rottingdean. Ils avaient chacun commandé une pinte. Grace avala une généreuse gorgée et huma le houblon, essayant de chasser les relents d'acide sulfurique de ses narines.

Sa main tremblait et il se demandait pourquoi. La gueule de bois ? Le spectacle de ce matin ?

Un souvenir lui revint. Au début de sa carrière, quand il sillonnait la ville de nuit, on l'avait appelé pour un suicide sur la ligne Brighton-Londres. Un homme s'était allongé sur la voie à l'entrée d'un tunnel et les roues étaient passées sur sa gorge. Il avait été chargé de retrouver la tête.

Il n'oublierait jamais la vision surréaliste de ce qu'il avait découvert dans le faisceau de sa torche : il n'y avait presque pas de sang, la tête avait été tranchée avec une précision quasi chirurgicale. L'homme qui s'était tué avait la cinquantaine et le teint rougeaud de ceux qui travaillent en plein air. Grace avait saisi la tête par la tignasse de cheveux roux et avait été surpris par son poids. Celle de D'Eath lui avait d'ailleurs semblé tout aussi lourde.

Il regarda les lumières de la machine à sous, que personne n'utilisait, clignoter par intermittence. Il percevait vaguement la musique qui s'en échappait. Il était encore tôt et il n'y avait pas grand monde. Un homme qui avait un look à travailler dans les médias était assis près de la cheminée et buvait ce qui ressemblait à un bloody

mary en lisant *The Observer*. Un couple de personnes âgées, quelques tables plus loin, étaient avachis sur leurs verres, en silence, tels deux sacs de pommes de terre.

Repensant à sa journée – qui avait été méchamment perturbée par le meurtre de D'Eath –, il s'inquiéta du rendez-vous de Nick Nicholl avec le responsable de l'enquête de Wimbledon – une jeune femme décapitée avait été retrouvée avec un bracelet à breloques en forme de scarabée, deux mois plus tôt. Il était peut-être plus judicieux qu'il s'en charge, de commissaire à commissaire, plutôt que d'envoyer un bleu.

Il se tourna vers Nicholl. « À quelle heure tu vois le responsable de l'enquête de Wimbledon ?

— Il doit m'appeler cet après-midi. Il a un frère à Brighton. Il déjeune avec lui.

— Tu me diras, je viendrai avec toi.

— Oui, monsieur. »

Nick Nicholl approchait des trente ans, mais il était parfois mal à l'aise et immature dans sa relation aux autres. Et il n'arrivait pas à se rentrer dans la tête, comme Grace le lui avait répété, qu'il devait l'appeler Roy, et non monsieur.

Grace parcourut, dans son BlackBerry, la liste des tâches qu'il s'était fixées. L'odeur de viande rôtie provenant des cuisines retournait son estomac déjà mal en point. Il faudrait plusieurs heures, pensa-t-il, avant qu'il puisse envisager d'avaler la moindre nourriture. Il n'était pas sûr non plus que ce soit très malin de boire avec la quantité de paracétamol qu'il avait ingérée, mais il y avait des moments comme celui-là où il avait purement et simplement besoin d'un verre. Même en service.

Il sortit son téléphone de sa poche et vérifia qu'il était bien allumé – il avait pu s'éteindre tout seul, il avait peut-être raté un coup de fil de Cleo.

Il se demanda furtivement comment Glenn Branson s'en sortait, s'inquiétant un peu au sujet de son ami. Derrière ses allures de videur – il avait d'ailleurs dû faire des merveilles dans ce rôle –, c'était un gentil. Il était d'ailleurs trop gentil parfois.

« De l'acide sulfurique », fit Potting, pensif, en levant son verre, avant de descendre une longue gorgée.

Grace l'observa. Le pauvre vieux n'avait pas été gâté par la nature.

Il était plutôt laid, en fait. Il ressentit une certaine pitié pour ce collègue vieillissant, fit provisoirement abstraction de ses défauts et fut touché par la tristesse et la solitude que l'on devinait derrière sa façade bravache.

Potting posa son verre sur le sous-bock Guinness, plongea la main dans sa poche et sortit sa pipe. Il se la mit à la bouche et attrapa une boîte d'allumettes dans son autre poche. Nick Nicholl le regardait faire avec une certaine fascination.

« T'as jamais fumé, mec ? » lui demanda Potting.

Le jeune lieutenant secoua la tête.

« C'est bien ce que je me disais. T'as pas le profil. Tu fais du sport, je suppose ?

— J'essaie. » Nicholl trempa les lèvres dans sa bière. « Mon père était un fumeur. Il est mort à quarante-huit ans d'un cancer du poumon. »

Potting laissa s'écouler quelques secondes, puis demanda : « Il fumait des cigarettes ?

— Un paquet par jour. »

Il leva sa pipe d'un air suffisant. « C'est pas pareil, voyez-vous.

— Nick court vite, les interrompit Grace. J'essaie de le convaincre d'intégrer mon équipe de rugby, cet automne.

— L'équipe du Sussex a besoin de gens qui courent vite en ce moment, répliqua Potting. Il faut aussi savoir courir, aujourd'hui, au cricket. Quelle débandade, hier. Trois à dix, contre cette maudite équipe du Surrey. » Il gratta son allumette, alluma sa pipe et exhala une bouffée douceuse qui ondula autour de Grace.

Potting tira sur sa pipe jusqu'à ce que le tabac brasille d'une lueur rouge, uniforme.

En temps normal, Grace aimait le parfum de la pipe, mais pas ce matin. Il chassa la fumée et vit les volutes se courber en se dirigeant paresseusement vers le plafond nicotiné. Peut-être le meurtre de Reggie D'Eath était-il une coïncidence ? Il s'agissait d'un témoin clé dans le procès d'un important réseau pédophile. Ils étaient nombreux, ceux qui avaient de bonnes raisons de vouloir le réduire au silence.

Mais le fait que les deux ordinateurs présentent des similitudes semblait indiquer une autre possibilité. Bryce avait été enjoint de ne pas prévenir la police. Il avait ignoré la menace – à raison – et l'étude

de son ordinateur avait mené à celui de Reggie D'Eath. Moins de vingt-quatre heures plus tard, D'Eath était retrouvé mort.

La musique de la machine à sous, clochettes et xylophones, lui tapait sur les nerfs. Potting et Nicholl s'étaient lancés dans une discussion sur le cricket. Grace en profita pour sombrer plus profondément dans ses pensées. Il était si absorbé que, de retour dans la voiture, il prêta à peine attention à ce que Potting révéla au sujet de Reggie D'Eath.

## 51

La vétérinaire appelée en urgence, une Australienne plutôt masculine de trente-cinq ans, qui s'était présentée sous le nom de Dawn, était accroupie à côté de Lady. La chienne n'avait toujours pas ouvert les yeux. Elle souleva une paupière du berger allemand et l'ausculta à l'aide d'une minuscule torche. Max et Jessica la regardaient faire, inquiets. Tom avait passé ses bras autour de leurs épaules.

L'inspecteur, Glenn Branson, était sorti téléphoner.

Pris dans un tourbillon de pensées, Tom gardait les yeux rivés sur l'animal. Hier matin, il avait tout raconté à la police, en dépit du message de menace. Et maintenant, Kellie avait disparu et sa voiture avait été retrouvée incendiée.

*Mon Dieu, où es-tu, ma chérie ?*

Branson, dans la superbe lumière de cette matinée ensoleillée, portable à l'oreille, demandait à Linda Buckley, du bureau d'aide aux victimes, de s'arranger pour venir le plus vite possible chez les Bryce.

Il avait à peine raccroché que son téléphone sonnait. C'était le lieutenant Dudley Bunting, de la police britannique des transports, qui le rappelait. Glenn lui expliqua ce dont il avait besoin, en ajoutant que c'était très urgent. Bunting promit de revenir vers lui dans les meilleurs délais.

« Aujourd'hui, pas dans trois semaines. C'est possible ? »

Bunting hésita. « On est dimanche.

— Ouais, je sais, je devrais être à l'église. Mais je suis avec un gus qui aimerait bien passer la journée avec sa femme, et deux gosses qui

aimeraient bien la passer avec leur mère. Sauf qu'on dirait que quelqu'un l'a enlevée au beau milieu de la nuit. Donc peut-être sacrifierez-vous le brunch avec vos beaux-parents et lèverez-vous le petit doigt pour moi ? »

Bunting lui garantit qu'il lèverait son auriculaire au maximum.

Il reçut un double appel au cours de sa conversation – Ari. Il l'ignora. Quand il eut raccroché, un bip signala qu'elle avait laissé un message.

Il fixait le sigle sur les fenêtres de la salle de gym, de l'autre côté de la rue. Gym Tonic. *C'est un bon nom*, pensa-t-il. Ouais, ça lui plaisait bien. Il martela ses abdos. Il avait encore de belles tablettes, mais il fallait qu'il se remette au sport. À une époque, il allait au club de gym tous les jours. Maintenant, c'était une semaine faste quand il y allait ne serait-ce que deux fois.

Mais quelque chose le faisait autrement culpabiliser, se dit-il en levant les yeux vers le ciel azur, une douce chaleur baignant son visage.

Ari, sa femme, et ses enfants.

Sammy venait d'avoir huit ans et Remi en avait trois. Chaque minute qu'il ne passait pas avec eux, ils lui manquaient. Et ces jours-ci, il les voyait à peine, le travail consumant de plus en plus sa vie.

Il appuya sur la touche « messagerie ». Le ton était sec et sarcastique. De plus en plus sec et de plus en plus sarcastique de jour en jour. « Glenn, j'accompagne Sammy et Remi à la plage. Ce serait bien que tu nous rejoignes, vu que c'est toi qui en avais eu l'idée. Ils aimeraient voir leur père au moins une heure pendant le week-end. Tu peux me rappeler ? Au fait, c'est Ari, au cas où tu ne verrais pas qui je suis. Ari, ta femme. »

Il soupira longuement. Ils se disputaient de plus en plus souvent à propos de ses heures de travail. Ari semblait avoir oublié qu'il avait pris le week-end précédent pour fêter les trente ans de sa sœur à Solihull, abandonnant son travail aux larges épaules de Grace, déjà surchargé.

Le problème avec Glenn Branson, c'est qu'il était ambitieux. Il voulait monter en grade, comme Roy Grace l'avait fait. Mais cela signifiait que les heures supplémentaires seraient de mise les vingt prochaines années.

De nombreux collègues se plaignaient de l'incidence de leur boulot

sur leur vie de couple. Seuls les policiers mariés à d'autres policiers, plus compréhensifs face aux horaires de folie, semblaient connaître la paix des ménages. Il lui faudrait bien choisir un jour : son travail ou sa famille, qu'est-ce qui était le plus important ?

C'était l'ironie du sort. Peu après la naissance de Sammy, Glenn avait décidé d'arrêter son travail de videur de boîte de nuit pour exercer un métier dont son fils aurait pu être fier, et il était rentré dans la police du Sussex.

Il s'apprêta à rappeler Ari quand une voix, derrière lui, le fit sursauter. C'était Tom Bryce. Livide, les yeux embués, le gars avait l'air mal en point.

« Je peux vous parler au calme, commandant Branson ?

— Bien sûr. »

Ils montèrent dans la Ford Mondéo et fermèrent les portières.

« Je voulais vous demander si vous pensez que nous sommes en danger. Est-ce que je devrais emmener mes enfants ailleurs ? Est-ce qu'on devrait se cacher... »

L'officier ne savait pas vraiment quoi répondre. Il garda le silence, repensant à l'assassinat monstrueux de Janie Stretton et au mail de menace. À sa femme qui avait disparu. Il ne savait pas quoi répondre, car il n'avait pas assez d'informations pour le moment. Mais que ferait-il si ça lui arrivait, si Ari disparaissait ? Pouvait-il regarder Tom Bryce dans les yeux et lui dire de ne pas bouger ?

Mais quelles étaient les alternatives ? Une garde statique vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Il ne pensait pas réussir à obtenir quelqu'un sans d'autres preuves, plus flagrantes, qui convaincraient Alison Vosper d'engager la dépense. Les déménager en lieu sûr ? Roy Grace l'avait appelé une demi-heure plus tôt pour lui annoncer la mort de Reggie D'Eath. Pas fiables, les résidences surveillées.

« Je pense que nous devons envisager la possibilité que votre femme ait été enlevée, monsieur Bryce. »

Cela confirma les craintes de Tom, même s'il ne cessait d'avoir une petite lueur d'espoir. Les mots de Jessica lui revenaient sans cesse en tête.

*Elle voudra certainement juste boire de la vodka. Je l'ai vue. J'avais promis de ne pas le dire.*

« J'ai demandé à une personne du bureau d'aide aux victimes de



venir. Elle est très compétente. Elle va s'installer chez vous, si vous êtes d'accord. Elle s'organisera avec un collègue pour se relayer et vous apporter la protection dont vous avez besoin, vous et vos enfants, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— C'est cela que vous feriez, si vous étiez dans ma situation, commandant Branson ?

— Ouais, répondit-il, hésitant. Ouais. Pour le moment en tout cas. Voyons comment les choses évoluent. »

Glenn Branson, les yeux baissés, n'arrivait pas à soutenir le regard de Tom Bryce plus d'une seconde. Et tandis qu'il parlait, il se demandait : *Si ça m'arrivait, je laisserais Sammy et Remi à la maison ?*

Il n'avait pas de réponse à cette question.

## 52

« Pour les patates », dit soudain Norman Potting.

Les trois policiers avaient repris la route ; Nick Nicholl conduisait en direction de la Sussex House. La pinte de bière sur les comprimés de Doliprane, ajoutée à une nuit trop courte... Grace somnolait.

« Les patates ? répéta Nicholl.

— J'ai été élevé dans une ferme, poursuivit Potting. Mon père pulvérisait de l'acide sulfurique sur les récoltes. Dilué, je précise. Ça ne m'a jamais fait de mal.

— De l'acide sulfurique sur les patates ? Tu plaisantes ? »

Le mot « acide sulfurique » attira l'attention de Grace.

« Mon ami, je ne plaisante jamais. L'acide tue les germes et facilite le ramassage.

— Et ça tue tous ceux qui mangent les pommes de terre ? s'informa Grace.

— C'est des conneries, trancha Potting, tout ce merdier bio. Rien ne vaut les bons vieux pesticides. Regarde-moi.

— Je te regarde, confirma Nicholl, les yeux dans le rétroviseur.

— Jamais été malade un seul jour dans ma vie ! »

*Tu es un grand malade, de manière générale,* pensa Grace.

« Aucun risque si on sait s'en servir, poursuivit Potting.

— Je ne pense pas que Reggie D'Eath partage ton avis, répliqua Grace.

— Tu donnerais des patates sulfurisées à tes enfants ? demanda Nicholl à Potting.

— Sans problème.

— Moi, ça m'embêterait », répondit le jeune lieutenant.

Potting marqua une pause et lui demanda : « Tu as combien d'enfants ? »

— Le premier est en route – on l'attend d'un jour à l'autre. Et toi ?

— Deux de mon premier mariage. Un de mon deuxième. Deux de mon troisième. La petite dernière, que j'ai eue avec Suzie, est trisomique. On peut pas dire que je les voie souvent, les petits monstres », dit-il, mélancolique.

Nicholl semblait très touché par ce que venait de lui dire Potting. « Trisomique ? »

Potting acquiesça.

« Je suis désolé », souffla Nicholl.

Potting haussa les épaules. « C'est la vie, dit-il tristement. C'est une enfant très chouette, tout le temps contente. » Il haussa de nouveau les épaules. « Chaque famille a des soucis, pas vrai ? »

— Tu es toujours marié à ta troisième femme ? »

Le visage de Potting se décomposa. « J'ai renoncé. » Il retroussa les lèvres. « Je suis un célibataire sans attaches, prêt à tout, comme notre cher commissaire Grace. Crois-moi, mon fils, c'est le mieux.

— Personnellement, je suis très heureux dans mon couple, répondit Nick Nicholl.

— Tu as de la chance, conclut Potting.

— Donc si on cherchait quelqu'un ayant eu assez d'acide sulfurique pour remplir une baignoire, on devrait s'intéresser aux cultivateurs de pommes de terre ? demanda Grace en tournant la tête.

— Ou à quelqu'un qui fournit les cultivateurs de pommes de terre, précisa Potting. Et aussi aller voir du côté de l'industrie pharmaceutique. Des fabricants d'acide citrique, d'acide lactique, d'huiles comestibles. D'adhésifs, d'explosifs, de caoutchouc synthétique. De pâte à papier. De batteries. De produits pour traiter les eaux usées. Pour tanner le cuir.

— Tu devrais participer à *Questions pour un champion*, fit Nicholl. Sur le thème "acide sulfurique", tu serais incollable.

— J'ai eu une affaire de ce genre, il y a quelques années. Un gars, à Croydon, qui a aspergé le visage de sa copine quand elle a voulu le quitter. Apparemment, ça se pratique communément dans certains pays africains. »

Nicholl se contenta d'un « Sympa, le gars ».

« Un charmeur. Ils sont comme ça, les négros. »

Grace était furieux. « Norman, au cas où tu n'aurais pas remarqué, nous avons une personne de couleur dans notre équipe. Si tu fais une remarque raciste ou homophobe de plus, tu seras suspendu. C'est suffisamment clair ? »

Après quelques secondes de silence, Potting dit : « Je suis désolé, Roy. Je m'excuse. Ce n'était pas très délicat de ma part. C'est quelqu'un de bien, ce commandant Branson. »

*Pour un Noir ?* faillit riposter Grace. Mais il enchaîna : « Il a fallu pas mal de litres pour remplir cette baignoire. Les voisins ont dû voir quelque chose. Tous ces autocollants "Neighbourhood Watch"... J'ai deux missions pour toi, Norman. D'abord, fais du porte-à-porte pour savoir si des véhicules inconnus se sont garés dernièrement dans le quartier. Ensuite, trouve-moi s'il y a des fournisseurs ou des utilisateurs d'acide sulfurique en quantité industrielle dans le coin.

— Avant ou après avoir épluché le carnet d'adresses de Barry and Claire Escorts 247, chef ?

— Il va falloir que tu fasses plusieurs choses à la fois, comme chacun d'entre nous, Norman. »

Deux bips agressifs annoncèrent un message entrant. Il baissa les yeux : ça venait de Cleo. Il retrouva immédiatement sa bonne humeur. Mais quand il le lut, son moral s'effondra. Et lui avec.

## 53

La salle de visionnage du CO1 était un cube minuscule, sans fenêtre, à quelques portes du centre opérationnel. Glenn Branson et Tom Bryce suffisaient à remplir l'espace, voire le saturer. Une nouvelle preuve que le bâtiment avait été vraiment mal conçu, pensa Branson. Et encore, il n'y mettait pas souvent les pieds.

Tom Bryce, assis derrière le bureau, regardait le moniteur en face de lui. À sa gauche se trouvaient une cassette vidéo et une pile de CD. La machine diffusait les bandes des deux caméras de la gare de Preston Park. Ce premier arrêt en venant de Brighton était très fréquenté, car pratique pour ceux qui habitaient en banlieue, et parce que les places de parking étaient gratuites dans les rues avoisinantes. C'était là que la tête de nœud qui avait oublié le CD était descendue.

L'officier Bunting avait fait des merveilles. Deux heures après l'appel de Glenn à la police britannique des transports, il avait produit la bande de la plate-forme sud de Preston Park, à l'heure où arrivait le train de Tom.

Tom faisait tout pour se concentrer, mais ça lui était difficile. Il était obsédé par la disparition de Kellie. Il tremblait, n'ayant rien avalé de la journée et ayant bu beaucoup trop de café. Son estomac était comme lacéré de fils barbelés. Son téléphone sonna.

Il regarda l'écran, mais ne reconnut pas le numéro. « Je pense qu'il vaut mieux que je décroche », dit-il. Branson approuva.

C'était Lynn Cottlesloe, la meilleure amie de Kellie, qui habitait elle aussi Brighton. Elle voulait savoir s'il y avait du nouveau et si elle ou son mari pouvaient faire quelque chose. Apporter de la nourriture ? Lui donner un coup de main avec les enfants ? Tom la remercia et lui

dit que des officiers du bureau d'aide aux victimes se relayaient. Elle lui demanda de l'appeler dès qu'il en saurait plus, ce qu'il lui promit de faire. Puis il revint à sa tâche.

La première caméra filmait le quai dans le sens de la longueur ; sa position stratégique, en hauteur, fournissait de bonnes images. Un train sortait tout juste de la gare. En haut, à droite de l'écran, un compteur indiquait 19 h 09.

« C'est le *Thameslink*, celui qui dessert London Bridge, précisa Branson. Le vôtre va arriver dans deux minutes. »

Tom fit défiler rapidement les images, puis ralentit à l'arrivée d'un nouveau train sur la bande. Ses nerfs se tendirent. Le train s'immobilisa. Les portes s'ouvrirent, une trentaine de personnes descendirent sur le quai. Il appuya sur « pause » et observa attentivement chaque personne.

Pas de gros lard.

« C'est le bon train ? demanda-t-il.

— Absolument. L'express de Victoria. Vous m'avez dit que vous aviez pris celui-là. Attendez un peu. Peut-être que tout le monde n'est pas encore sorti. »

Tom appuya sur « lecture » et les gens se remirent à bouger. Il fixait son attention sur les portes, dont la plupart commençaient à se refermer, et essaya de retrouver la voiture dans laquelle il avait pris place. C'était la quatrième en partant de la tête du train, environ, et d'après ses estimations, c'était bien celle qu'il surveillait à présent...

Enfin il le vit.

Le gros au visage poupon, chemise safari, pantalon difforme, fourre-tout à la main, descendait sur le quai en regardant avec méfiance à droite et à gauche, comme pour s'assurer que la voie était libre.

*Libre de quoi*, se demanda Tom en arrêtant la bande.

L'homme fut figé en pleine marche, basket gauche en l'air, visage légèrement orienté vers la caméra, sans qu'il semble en avoir conscience, une expression de grande consternation sur le visage.

Tom remit la bande en route et l'inquiétude sur le visage du gros disparut, celui-ci se remettant à marcher, presque guilleret, vers la sortie. Tom appuya de nouveau sur « pause » et dit : « C'est lui. »

Branson ne quittait pas l'homme des yeux, choqué. « Zoomez sur

son visage, s'il vous plaît. »

Tom tripota les commandes et zooma tant bien que mal sur le visage du connard.

« Vous êtes absolument sûr ? »

Tom hocha la tête. « Oui. C'est lui. J'en suis certain.

— Vous ne pouvez pas vous tromper ?

— Non.

— C'est très intéressant, dit le commandant.

— Vous le connaissez ?

— Oui », dit Branson. Et il ajouta, sombre : « Nous le connaissons. »

## 54

Il était presque cinq heures. Le commandant Jon Rye était encore à son poste, penché sur l'ordinateur de Tom Bryce, quand son téléphone sonna. Il décrocha. « Jon Rye.

— Bonjour, c'est Tom Bryce. Je suis dans vos locaux, en fait, dans la salle de visionnage. Je me demandais... Je me demandais si je pouvais récupérer mon ordinateur... S'il était prêt... Si je pouvais passer... Il faudrait que je travaille ce soir. J'ai... Je dois préparer une réunion importante pour demain. Vous en êtes où ? »

*Vous avez l'air très mal en point. Vous devez bosser et je ferais mieux de rentrer pour sauver mon couple,* pensa Jon Rye. À cette heure-là, un dimanche, il n'y avait plus qu'Andy Gidney, assis pas très loin, et lui. Leurs vies étaient-elles tristes à ce point ?

Gidney, écoutant son iPod comme d'habitude, était arc-bouté sur son clavier, le bureau encombré de canettes de Coca et de gobelets en plastique vides. Il pianotait à toute allure, cherchant sans relâche à cracker le code sur lequel il s'était acharné toute la semaine.

Rye se faisait du souci pour le nerd – il avait tout d'une âme en peine. Lui au moins savait, quand il quittait le bureau, qu'il avait un endroit où aller. Nadine était parfois de méchante humeur, mais un repas l'attendait, et il pouvait discuter avec les enfants. Une sorte de normalité. C'était quoi, la normalité de Gidney ?

Mais bon, se dit-il, c'était quoi, la normalité, pour ceux qui travaillaient ici – dont lui ? Ils passaient la majeure partie de la journée à visionner des films pornographiques sur des ordinateurs saisis. Et pour la grande majorité, ce n'était pas la double page centrale, coquine mais peu dérangeante, de *Playboy*. Il s'agissait



d'hommes d'âge mûr avec des enfants qui n'avaient parfois pas plus de deux ans. Quelque chose qu'il ne pourrait jamais comprendre, même en cent millions d'années. Comment des gens pouvaient-ils être excités par ça ? Comment des gens pouvaient-ils faire ça à des enfants innocents ? Comment un homme de quarante ans pouvait-il sodomiser un enfant ? Et vivre ensuite avec ça sur la conscience ?

Malheureusement, la réponse était : trop facilement et trop souvent.

Il savait exactement ce qu'il aurait fait s'il avait attrapé quelqu'un tournant autour de ses enfants quand ils étaient petits : lame de rasoir et lampe à souder.

Un chapelet de sons électroniques bizarres, qu'il entendait trop souvent à son goût, retentit : le téléphone portable de Gidney. Le nerd retira un écouteur et répondit d'un ton neutre, dénué de toute émotion : « Oh, salut. »

Rye savait à peu près où vivait Gidney : en haut, au Level, vers le champ de courses, dans un studio. Un quartier où foisonnaient les maisons victoriennes et édouardiennes construites à l'origine pour accueillir les artisans, aujourd'hui monopolisées par les étudiants et les jeunes célibataires. Que faisait ce type quand il rentrait chez lui ? Si tant est qu'il rentre chez lui... Il réchauffait une boîte de haricots à la sauce tomate sur une plaque électrique ? Se calait devant un autre ordinateur ? Lisait le *Guardian*, qu'il avait toujours sous le coude, mais n'ouvrait jamais ? Dévorait une pile de magazines spécialisés pour informaticiens ?

« J'en ai encore pour une demi-heure, répondit Rye à Tom Bryce. Vous pouvez attendre ou vous préférez que je le dépose chez vous, sur le chemin ?

— Ce serait mieux. Je... J'ai des enfants... Je dois y aller. Merci. Ce serait gentil si vous pouviez le déposer en passant.

— OK, j'ai votre adresse. Je me dépêche. » Il regarda sa montre afin de s'assurer qu'il serait rentré à temps chez lui pour la seule émission de la semaine à laquelle il était accro : *Top Gear*. Il avait quitté la police de la circulation depuis longtemps, mais il restait un amateur invétéré de voitures.

Quand il raccrocha, Gidney, anorak et sac à dos, se dirigeait vers la porte. Sans dire au revoir. Bon sang, ça ne s'améliorait pas. Surtout

pas de civilités !

Rye mit plus de temps que prévu à terminer son exploration, et se rendit compte, un peu coupable, qu'une heure et demie s'était écoulée depuis sa conversation avec Tom Bryce. Il éteignit l'ordinateur portable et allait se lever quand le téléphone sonna.

C'était le standardiste du centre d'appel de la Mailing House, le siège de la police, où étaient traités les appels non urgents. « Suis-je bien au service de cybercriminalité ? »

Rye respira à fond, réprimant son envie de répondre qu'il s'agissait d'une erreur. « Commandant Rye à l'appareil.

— J'ai un monsieur qui se plaint du fait que quelqu'un utilise sa connexion Internet sans sa permission.

— Euh, paaaaardon ? fit Rye, au bord de l'explosion – il n'avait vraiment pas de temps pour ça. S'il a une connexion sans fil, tout ce qu'il a à faire, c'est créer un mot de passe pour la protéger.

— Vous pourriez le lui dire directement, monsieur ? C'est la troisième fois qu'il appelle en un mois. Il est un peu agité. »

*Bienvenue au club*, pensa Rye. À contrecœur, il répondit : « Passez-le-moi. »

Quelques instants plus tard, il entendit une voix masculine d'un certain âge, avec un fort accent allemand, guttural. « Euh oui, mon nom est Andreas Seller. Je suis ingénieur. Je suis retraité désormais, mais je construisais des ponts. »

La ligne grésilla. Rye attendit.

Puis, pour rompre le silence – et voir si l'homme était toujours au bout du fil –, il se présenta à son tour : « Je suis le commandant Rye, du service de cybercriminalité. Que puis-je faire pour vous ? » *Personnellement, je n'ai pas un besoin urgent de pont*, faillit-il ajouter.

« Oui, merci. Quelqu'un me vole Internet. »

Rye regarda l'heure qu'affichait son ordinateur. 18 h 35. Il voulait en finir avec cet appel et rentrer chez lui. Le standardiste aurait pu le prévenir que le gars ne parlait pas très bien l'anglais. « Quelqu'un vole votre Internet ? Je ne suis pas sûr de vous comprendre, monsieur... ?

— Je suis en train de télécharger le plan d'un projet de pont dans le port de Kuala Lumpur, envoyé par un collègue de mon ancienne

société. Et puis la connexion est tellement lente que le plan ne se télécharge pas. Ça est déjà passé comme ça.

— Je pense que vous avez un problème, soit avec votre fournisseur d'accès à Internet, soit avec votre ordinateur, monsieur. Vous devriez commencer par contacter le service technique.

— Eh bien, je l'ai fait, naturellement. Et vérifié mon ordinateur. Il n'y a pas de problème. C'est dehors. Je me pense que c'est un homme dans une camionnette blanche. »

Rye ne comprenait pas vraiment de quoi il s'agissait. Et il était de plus en plus énervé par cet énergumène qui lui faisait perdre son temps. « Un homme dans une camionnette blanche ralentit votre connexion à Internet ?

— Ja, c'est correct.

— Je suis désolé, monsieur... » Rye jeta un coup d'œil à ses notes. « Monsieur Seller. Ce n'est pas très clair pour moi. Où êtes-vous, précisément ?

— Je viens de Suisse, mais je travaille ici, à Brighton.

— Où exactement à Brighton, monsieur ?

— Freshfield Road.

— OK. » Rye connaissait bien le coin. C'était une rue exceptionnellement large, sur une colline, avec des maisons en briques rouges à un ou deux étages. Les plus grandes avaient été, le plus souvent, réaménagées en appartements. « Votre connexion Internet... c'est du haut débit ?

— Haut débit, oui.

— Vous avez une connexion sans fil ?

— Vous voulez dire Airport ? Wi-Fi ?

— Oui, monsieur.

— Ja, ça j'ai. »

Rye sourit intérieurement, saisissant peut-être la source du problème. « Vous avez encrypté votre accès au Wi-Fi ?

— Encrypté ? demanda l'homme, dubitatif. Je ne pense pas. Je suis chez mon fils, vous voyez. C'est son ordinateur que j'utilise.

— Vous n'avez pas à entrer un mot de passe pour utiliser la connexion sans fil ?

— Pas de mot de passe, non. »

Sans mot de passe, quiconque se trouvait dans le voisinage avec un

modem sans fil intégré pouvait se connecter. Rye l'avait fait plusieurs fois, sans le faire exprès, en stationnant dans une voiture de police, portable allumé. Et il se dit, non sans culpabilité, qu'il n'avait pas pris la peine de crypter sa propre connexion Wi-Fi, chez lui. « La camionnette est toujours là ?

— Oui, c'est correct.

— Vous pouvez lire sa plaque d'immatriculation ? »

L'ingénieur suisse à la retraite la déchiffra à haute voix. Rye la nota machinalement dans son carnet. « Ce que je vous conseille, c'est d'activer un mot de passe, et il ne pourra plus se connecter.

— Je vais parler à mon fils.

— Bonne idée, monsieur. »

Rye lui souhaita une bonne soirée et raccrocha. Et parce qu'il en avait ras le bol, il décida que tout le monde devait savoir qu'il était encore au bureau à 18 h 40, un foutu dimanche soir, et rendit compte de l'incident dans le logiciel Vantage.

Il entra son nom et son service, la plaque minéralogique de la camionnette et sa description, aussi vague fût-elle, et enregistra le tout sous : « *WarDriving*. Géré au téléphone par le commandant Rye. »

C'était puéril, il le savait, mais il se sentit tout à coup de bien meilleure humeur.

## 55

« J'ai trouvé des lasagnes dans le congélateur, lui annonça l'officier du bureau d'aide aux victimes quand Tom entra dans la cuisine, flanqué de Jessica et de Max, tous deux agrippés à ses jambes, terrifiés à l'idée de voir leur père disparaître à son tour. Vous voulez que je vous les prépare à dîner ? »

Tom fixait le lieutenant Buckley d'un regard vide. Dîner... Il avait complètement oublié. Il ne pensait qu'à une chose : l'expression sur le visage du commandant Branson quand il avait reconnu l'autre enfoiré du train sur la bande de vidéosurveillance.

La réponse étrangement sèche que celui-ci avait eue lorsqu'il lui avait demandé s'il connaissait cet homme : *Oui. Nous le connaissons.*

Et le refus de l'enquêteur d'en dire plus.

Tom se tourna vers l'officier et lui répondit distraitement : « Oui, merci, c'est une bonne idée.

— Il y a quelques trucs dans le frigo. Des tomates, de la laitue, des radis... Je peux improviser une salade.

— Parfait. »

Lady se faufila à travers la chatière, bondit vers Tom, aboya et secoua la queue, de nouveau en pleine forme.

« Tu as faim, Lady ? » demanda Tom.

Elle aboya, pleine d'espoir.

« Je n'aime pas la salade ! protesta Max.

— Je n'aime que la salade de maman ! enchaîna Jessica, solidaire.

— C'est la salade de maman, répliqua Tom. C'est elle qui l'a achetée.

— Mais c'est pas elle qui va la *faire*, si ? demanda Max.

— C'est cette dame très gentille qui va la préparer. » Tom attrapa la gamelle du chien et la remplit de biscuits secs. Puis il ouvrit une boîte de pâtée. La vétérinaire n'avait pas su dire de quoi souffrait Lady. Sans doute un virus. L'enquêteur avait demandé si la chienne avait pu être droguée. C'était possible, d'après la vétérinaire. Il fallait faire une prise de sang pour s'en assurer et l'envoyer au labo. Cela prendrait quelques jours. Branson lui avait demandé de le faire.

« J'ai aussi trouvé une super glace au citron dans le congélateur, lança gaiement l'officier de police. Vous aurez de la glace au dessert !

— Je veux la glace de maman, se plaignit Max.

— Je veux chocolat ou fraise », exigea Jessica.

Tom échangea un regard avec Linda Buckley. Trente-cinq ans environ, les cheveux courts et blonds, un visage agréable, à la fois chaleureuse et efficace, elle donnait l'impression d'être capable de gérer quasiment toutes les situations. Il haussa les épaules, lui signifiant de laisser tomber, posa la gamelle par terre et se tourna vers Max.

« Mais *c'est* la glace de maman. OK ? »

Max leva vers lui de grands yeux ronds qui semblaient privés d'expression. Tom ne pouvait pas interpréter ce regard, n'arrivait pas vraiment à savoir ce que son fils, ou sa fille, ressentait.

Il ne savait pas non plus ce que lui ressentait.

Il bouillait d'envie d'en demander plus à Jessica à propos de Kellie et de la vodka. Qu'avait-elle bien pu vouloir dire ?

« La glace au *citron*, j'aime pas », asséna Jessica.

Tom s'accroupit et passa ses bras autour d'elle. « Nous n'avons pas d'autre parfum ce soir. J'achèterai du chocolat et de la fraise demain. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Pas de réaction.

« Fais un câlin à papa, ma chérie. J'ai besoin d'un câlin.

— Quand est-ce qu'elle rentre, maman ? »

Il hésita entre dire la vérité – avouer qu'il l'ignorait – ou un petit mensonge. Le mensonge, c'était plus facile.

« Bientôt. » Il prit le visage de sa fille entre ses mains. « Tu vas prendre le bain ?

— Je veux que ce soit maman qui me fasse prendre le bain.

— Elle risque de rentrer tard. C'est papa qui va te donner le bain ce

soir, OK ? »

Elle détourna les yeux, boudeuse. Il entendit le volume de la télévision monter dans le salon. Une petite musique entraînante, un crissement de pneus, une voix haut perchée protestant contre quelque chose : Max regardait *Les Simpson*. Bien. Au moins, cela l'occuperait jusqu'au dîner – ou est-ce qu'il devrait prendre un bain, lui aussi ?

Il se rendit soudain compte qu'il ne connaissait presque rien du quotidien des enfants, du fonctionnement du ménage. Une lame de fond sombre, froide – une angoisse effroyable – le souleva. Le lendemain matin, il avait une présentation importante chez Land Rover. Leur directeur marketing avait évoqué un contrat mirobolant. Si Kellie ne rentrait pas ce soir, il aurait du mal à tout gérer.

*Mon Dieu, ma douce, mon adorable Kellie, je t'en prie, qu'il ne t'arrive rien, je t'en prie, reviens. Je t'aime tellement.*

Une fois en haut de l'escalier, il accompagna Jessica dans sa chambre, ferma la porte et s'assit à côté d'elle sur le lit.

« Jessica, papa peut te poser une question à propos de ce que tu as dit ce matin sur maman ? J'ai dit qu'on demanderait à maman ce qu'elle voudrait faire, si elle rentrait tôt, et tu as dit : "Elle voudra certainement juste boire de la vodka." Tu te souviens ? »

Jessica regardait droit devant elle, en silence.

« Tu te souviens d'avoir dit ça, ma chérie ? »

Elle fit une moue boudeuse et dit : « Toi aussi, tu bois de la vodka.

— Oui, moi aussi. Mais pourquoi est-ce que tu as dit ça ? »

Tout d'un coup, Lady aboya. On sonna à la porte. Max cria « MAMAN ! MAMAN ! MAAAAAMAAAAN ! MAMAN EST RENTRÉE ! »

Tom sentit son cœur s'emballer de joie et dévala les escaliers.

Max était déjà en train d'ouvrir la porte.

Le commandant Jon Rye lui faisait face, son ordinateur à la main.

## 56

Roy Grace, assis derrière son ordinateur à la table du CO1 avec son équipe, passait en revue les derniers incidents enregistrés dans le logiciel Vantage. Il était huit heures moins le quart, dimanche soir, et il n'avait toujours pas faim. Il tremblait d'hypoglycémie ou d'un excès de caféine – peut-être des deux – et avait de plus en plus de difficultés à se concentrer.

Et le message de Cleo Morey ne l'aidait pas. Toutes les deux minutes, son attention dérivait vers le texto qu'elle lui avait envoyé ce matin.

Il lisait les dernières mises à jour du dossier Reggie D'Eath quand il sentit une tape dans son dos.

« Yo, vieux ! »

Il se retourna. Branson, qui était sorti quelques minutes auparavant, revenait avec une énorme boîte de donuts achetés au supermarché d'en face. Il les distribuait à chacun des membres de l'équipe.

Grace prit le sien et sortit dans le couloir pour s'étirer. Branson le suivit. « Ça va, vieux ? Tu as une sale gueule. »

Grace mordit dans le donut et lécha ses lèvres couvertes de sucre. « Merci.

— Mon petit doigt m'a dit que vous avez passé une gentille soirée, avec Cleo Morey, hier soir, au Latin in the Lanes... », fit Branson à voix basse.

Grace le dévisagea, surpris. « Ah bon ?

— C'est elle qui te fait tourner la tête ?

— Mon Dieu, c'est une petite ville.



- C'est un tout petit monde, mec !
- Comment tu as su que c'était elle ? »

Le commandant se tapota le crâne. « C'est toi qui me l'as enseigné. L'une des premières règles pour devenir un bon enquêteur, c'est de se construire un réseau d'indics ! »

Grace secoua la tête, autant amusé qu'ennuyé. « C'était valable avant la réforme... Maintenant, il faut appliquer le règlement à la lettre, quelle connerie...

— T'as déjà vu le film *Police* ? Gérard Depardieu y joue le rôle d'un flic qui exploite des indics pour démanteler un trafic de drogue. Grand film.

— Je ne connais pas.

— Bien foutu. Il me fait penser à toi. Avec un plus gros nez, bien sûr.

— Je ressemble à Gérard Depardieu ? »

Branson lui tapa dans le dos. « Je dirais plutôt à Bruce Willis.

— Je préfère ça.

— Ou plutôt au frère de Bruce Willis qui aurait été moins gâté par la nature. Ou à son père.

— Tu es très doué pour les compliments. Toi, tu ressembles à...

— À qui ? Will Smith ?

— Dans tes rêves.

— Bon, raconte-moi, toi et M<sup>lle</sup> Morey...

— Il n'y a rien à raconter. On a dîné ensemble.

— Pour le boulot, bien sûr ?

— Exactement.

— Même à l'arrière du taxi ? insista Branson.

— Bon Dieu ! Tous les taxis de Brighton et Hove sont tes indics ?

— Nan, quelques-uns seulement. J'ai eu du pot. Par ailleurs, ce ne sont pas des indics. Ils ouvrent l'œil, c'est tout. »

Grace hésitait entre la fierté de voir son protégé devenir un très bon flic, et la colère.

Branson interrompit le fil de ses pensées : « Alors, elle a aimé ta nouvelle tenue ?

— Elle m'a conseillé de changer de styliste et a dit que tu étais nul. »

Branson parut tellement blessé que Grace dut démentir.

« T'inquiète... En fait, elle n'a fait aucun commentaire.

— Merde, c'est encore pire !

— On a deux meurtres et une disparition sur les bras. On peut changer de sujet ?

— On ne change pas de sujet ! Cleo Morey est sublime ! Tu vois, si je n'étais pas heureux dans mon couple, eh ben... Sauf que... Comment fais-tu pour ne pas penser à son boulot, mec ?

— Elle n'avait pas emmené de cadavre avec elle, c'était facile. »

Branson secoua la tête et se retint de sourire. « Bon, vas-y, couplets et refrain. Ne sois pas timide. Raconte-moi.

— Je ne suis pas timide. Elle a un petit ami, ça te suffit ? Un fiancé, plutôt. Elle avait oublié de m'en parler.

— Tu me fais marcher. »

Grace sortit son portable et montra à Branson le texto reçu le matin même.

**Peux pas te parler.**

**Mon fiancé vient d'arriver.**

**Je t'appelle + tard. Bisous**

Après quelques instants, Branson déclara : « C'est de l'histoire ancienne.

— C'était à midi. Elle n'a pas rappelé depuis.

— Bisous au pluriel – fais-moi confiance, c'est de l'histoire ancienne. »

Grace enfonça ce qui restait de son donut dans sa bouche. Il n'avait pas faim, mais c'était tellement bon qu'il aurait pu en manger un deuxième.

« Encore une de tes intuitions ? »

Le commandant le regarda de travers. « Je ne me trompe pas à chaque fois. »

Cleo n'était pas de garde aujourd'hui. Sans quoi Grace aurait assisté à l'autopsie de Reggie D'Eath, cet après-midi, même si ce n'était pas nécessaire puisqu'un autre enquêteur avait été nommé responsable de l'affaire. « On verra », conclut-il.

Grace se souvint d'une expression que sa mère utilisait : *L'avenir nous le dira*. Le destin. Elle croyait beaucoup au destin, mais lui

n'avait jamais complètement partagé cette croyance. Elle s'était appuyée sur cette foi, à la fin, alors que le cancer l'emportait. Ceux qui imaginent qu'une puissance supérieure a tracé leur chemin, ceux qui ont une profonde croyance religieuse ont de la chance. Ils peuvent s'en remettre à Dieu. Grace avait beau être fasciné par le surnaturel, il n'avait jamais pu croire à un Dieu qui lui aurait tracé un chemin.

Il retourna dans la salle de travail. Sur le tableau blanc étaient affichées une photo de Reggie D'Eath dans son bain et une photo de Kellie Bryce – celle que Branson avait transmise à la presse et à toutes les polices ferroviaires et portuaires.

Cassian Pewe, l'inspecteur plein de morgue du Met, commencerait le lendemain matin à travailler avec lui sur les affaires non élucidées. Et aussi sûr que deux et deux font quatre, Alison Vosper demanderait à Pewe de marcher sur ses plates-bandes s'il n'avait pas suffisamment avancé sur l'affaire Janie Stretton.

Grace fit face à Branson : « Glenn, à quel point peux-tu affirmer que Tom Bryce n'a pas tué sa femme ? »

Quand une femme disparaissait dans des circonstances étranges, le mari ou le petit ami était toujours le premier suspect jusqu'à ce qu'il soit éliminé de la liste.

« Comme je te l'ai dit pendant la réunion, il y a une heure, je suis très sûr de moi. Je l'ai interrogé ici – avant que l'on visionne les bandes de vidéo surveillance – et le tout a été filmé. Je peux faire analyser ses réactions, mais je ne pense pas que cela soit nécessaire. Il aurait fallu qu'il abandonne ses gosses au milieu de la nuit, qu'il tue sa femme, qu'il se débarrasse du corps, puis qu'il monte à Ditchling pour brûler la voiture avant de se taper sept kilomètres à pied pour rentrer chez lui. Je n'y crois pas.

— Elle est où, alors ? Tu crois qu'elle peut s'être enfuie avec un amant ?

— Elle n'aurait certainement pas incendié sa voiture et aurait pris son sac et quelques affaires, tu ne crois pas ?

— C'est une bonne couverture, la voiture incendiée. »

Branson était catégorique. « Non. Jamais de la vie.

— J'aimerais le rencontrer, ce M. Bryce. Allons lui rendre une petite visite.

— Maintenant ? Ce soir ? Il peine déjà à gérer ses enfants... J'ai fait

en sorte que des officiers du bureau d'aide aux victimes se relaient pour lui donner un coup de main. Je préférerais y aller demain – si madame n'est pas revenue.

— Tu as parlé aux parents de la baby-sitter ?

— Ouais. Ils étaient couchés quand leur fille est rentrée. Elle a crié dans le couloir pour leur dire qu'elle était de retour, vers 1 h 45. Ils ont entendu une voiture redémarrer, c'est tout.

— Les voisins ?

— Il n'y en a pas des masses, dans cette rue – sur les Hauts de “Nob Hill”. J'ai fait le tour ; personne n'a rien remarqué.

— Tu as fait vérifier toutes les caméras de vidéosurveillance ?

— J'attends les résultats. Ils visionnent les bandes entre une heure du matin et l'heure à laquelle la voiture brûlée a été signalée. Rien pour le moment.

— Tu as des infos particulières sur leur couple ?

— J'ai discuté avec les voisins – un couple de retraités. Lui doit faire trois mètres de haut et elle fume tellement que je la voyais à peine derrière son nuage de nicotine. Elle avait l'air assez amie avec M<sup>me</sup> Bryce – Kellie. Elle les dépannait et gardait les enfants de temps en temps. D'après elle, ils ont des problèmes d'argent. »

Grace leva un sourcil, intrigué. « Ah bon ?

— Difficile à imaginer quand on voit la maison. Ils possèdent un pur barbecue qui ressemble au centre de contrôle de mission de Houston – il a dû coûter plusieurs milliers de livres. Ils ont aussi une cuisine au top, écran plasma et tout.

— C'est sûrement pour cela qu'ils ont des problèmes d'argent. Possible qu'elle ait incendié la voiture pour toucher l'argent de l'assurance ? »

Branson fronça les sourcils : « J'y avais pas pensé. Quelqu'un s'est-il déjà fait de l'argent sur le dos d'une assurance ?

— Ça vaut le coup de vérifier si c'était un achat comptant ou à crédit. Peut-être ont-ils essayé de la revendre récemment. Le service de cybercriminalité a une copie de leur disque dur. Demande-leur de regarder s'il a laissé une petite annonce sur un site comme la Centrale, par exemple. Ils sont peut-être de mèche tous les deux, sur le coup de la disparition. »

Plus il réfléchissait, plus Grace aimait cette piste. *Problèmes*

*d'argent...* Il fallait approfondir. Parfois les gens échafaudent des histoires incroyables pour liquider une partie de leurs dettes. Il vit Bella piocher dans la boîte de Malteser. Une traînée de sucre glace courait du bord de son clavier à son donut. Nick Nicholl était au téléphone, très concentré.

Norman Potting était lui aussi en ligne. Il épluchait la liste des clients de BCE-247 et ne manquerait pas d'en gêner certains, se dit Grace avec un brin de malveillance. Non pas qu'il porte de jugement moral sur la prostitution – ces neuf dernières années, il lui était arrivé de décrocher son téléphone et de composer l'un de ces numéros répertoriés dans l'*Argus*... Mais à chaque fois, il avait senti l'ombre de Sandy sur son épaule.

Même chose quand, sur l'île grecque de Paras, il avait eu une brève liaison de vacances, lors de l'unique et désastreux voyage pour célibataires auquel il avait participé.

La porte s'ouvrit et le visage souriant de Tony Case, le chef des assistants de la Sussex House, apparut. « Je voulais juste te demander si tu n'avais besoin de rien, Roy.

— Merci, Tony, je pense qu'on a tout ce qu'il faut. C'est très gentil d'être passé. »

Case leva l'index. « C'est inclus dans le service.

— Profite de cette fin de week-end », dit Grace.

Tony Case jeta un œil à sa montre. « Tu parles des quatre heures restantes ? C'est presque drôle, Roy. »

Il s'éclipsa et Grace reporta son attention sur les caractères orange vif du logiciel Vantage, cherchant la dernière news relative au meurtre de D'Eath. Il ne tarda pas à la trouver. Le porte-à-porte avait permis de recueillir le témoignage d'un voisin vigilant qui avait remarqué une camionnette blanche devant la maison de Reggie D'Eath, vers dix-neuf heures, la veille, et qui avait consciencieusement relevé la plaque d'immatriculation.

Il double-cliqua pour lire la brève en entier. L'officier qui avait interviewé le voisin avait cherché à savoir si le véhicule était fiché, mais ce n'était pas le cas. Le responsable de l'enquête sur Reggie D'Eath était le commissaire Dave Gaylor, un policier nettement plus expérimenté que lui. À n'en pas douter, l'équipe de Gaylor passerait la camionnette au peigne fin dès qu'ils auraient mis la main dessus.

Nicholl s'approcha et se pencha vers lui. « Roy, je viens de recevoir un coup de fil d'un gérant de bar que j'ai vu hier – un endroit qui s'appelle le Karma Bar, sur la Marina. Ils viennent de visionner leurs bandes de ces dernières semaines – ils ont des problèmes de trafic de drogue au sein de l'établissement – et ont repéré des images de Janie Stretton sur les enregistrements. »

Grace eut une décharge d'adrénaline. « Quand peuvent-ils nous les donner ?

— Il préférerait que je passe – il a besoin des bandes. Il m'a dit que je pouvais les visionner tout de suite.

— Maintenant ?

— Oui. »

Grace réfléchit. Nick Nicholl n'était pas à la PJ depuis longtemps et il avait encore beaucoup à apprendre. Le jeune lieutenant était intelligent, mais il passerait peut-être à côté de quelque chose – et cela semblait être la première piste sérieuse jusqu'à présent. Si tel était le cas, il fallait recueillir un maximum d'informations.

« Prends les photos de Janie Stretton, je viens avec toi », dit Grace. Puis, s'adressant à Branson : « On ira voir M. Bryce dès que je serai de retour.

— Cela va faire très tard pour lui », objecta Glenn Branson. Ce n'était pas très professionnel de sa part, il en était conscient, mais il ne pouvait s'empêcher de penser aux miettes de dimanche qui lui restaient. Ses enfants lui manquaient et il avait envie de les voir, ne serait-ce que cinq minutes, avant qu'ils aillent se coucher.

« Glenn, si M. Bryce n'a pas assassiné sa femme ou monté un coup avec elle, il ne va pas fermer l'œil de la nuit, crois-moi. »

Grace avait raison. Branson approuva à contrecœur et regarda sa montre. Grace allait en avoir pour au moins une heure, sans doute beaucoup plus. Le temps d'aller chez les Bryce et de revenir, il serait au moins onze heures. Il n'avait pas peur de tomber nez à nez avec une bande armée de couteaux dans une allée sombre de Brighton, mais parfois, il craignait terriblement sa femme. Et à ce moment précis, il avait une peur bleue de décrocher son téléphone et d'annoncer à Ari qu'il ne rentrerait probablement pas avant minuit.

Grace était tellement excité par ce qu'il allait peut-être visionner au Karma Bar qu'il négligea la brève rédigée par le commandant Jon Rye,

enregistrée une heure auparavant, sous le titre *WarDriving*.

## 57

Tom lut quelques pages de *Gruffalo* à Jessica. Il n'avait pas le cœur à ça et elle ne l'écoutait pas vraiment. Il ne fit guère mieux avec Max.

Il avait le sentiment d'être un piètre père. Les enfants réclamaient leur mère – ce qui était tout à fait normal –, mais Tom commençait à se sentir complètement incompetent, même dans son rôle de remplaçant. Ils semblaient même préférer la compagnie de Linda Buckley à la sienne. L'officier était assis en bas et attendait d'être relevée pour la nuit.

Il posa le livre, embrassa son fils en lui souhaitant bonne nuit et ferma la porte. Max était on ne peut plus réveillé. Tom alla dans son bureau passer une nouvelle série de coups de téléphone aux parents de Kellie, qui appelaient toutes les heures, à tous leurs amis, et à sa sœur, en Écosse, qui s'inquiétait. Personne n'avait eu de nouvelles.

Il alla dans la chambre et ouvrit le premier tiroir du buffet victorien, dans lequel Kellie rangeait ses vêtements. Il fureta dans ses pulls et respira son odeur. Mais il ne trouva rien. Il ouvrit le tiroir du dessous, plein à craquer de sous-vêtements. Sa main heurta un objet dur et arrondi. Il le sortit. C'était une bouteille de vodka Tesco – scellée, pleine.

Il en trouva une deuxième, fermée, elle aussi. Puis une troisième. Celle-là était à moitié vide.

Il s'assit sur le lit, perplexe. Trois bouteilles de vodka dans son tiroir à lingerie ?

*Elle voudra certainement juste boire de la vodka. Je l'ai vue. J'avais promis de ne pas le dire.*

Oh mon Dieu.



Il fixa de nouveau la bouteille. Devait-il appeler le commandant Branson pour lui faire part de sa découverte ?

Il réfléchit. S'il lui en parlait, que se passerait-il ? L'enquêteur se désintéresserait peut-être de l'affaire, penserait que Kellie est instable et l'imaginerait en train de cuver quelque part.

Mais c'était lui qui la connaissait le mieux. Du moins le croyait-il encore une minute auparavant.

Il retourna les autres tiroirs en vain. Il remplaça les bouteilles, ferma le tiroir et descendit.

Linda Buckley était assise dans le salon et regardait une série policière des années 1960. Un flic avait un paquet de cigarettes sur son bureau et en offrait une à une femme coiffée d'un chignon, l'air anxieux.

« Vous aimez les séries policières ? demanda-t-il sans conviction, histoire d'engager la conversation.

— Seulement celles dont l'action est située dans le passé. Je n'aime pas lorsqu'elles se déroulent aujourd'hui. C'est tellement peu crédible, ça me rend dingue. Je n'arrête pas de râler et de me dire : *Ça ne se passe pas comme ça, pitié !* »

Il s'assit, se demandant si c'était judicieux de se confier à elle.

« Vous devez manger quelque chose, monsieur Bryce. Je passe les lasagnes au micro-ondes ? » dit-elle avant qu'il ait eu le temps de dire quoi que ce soit.

Il la remercia ; elle avait raison. Même s'il avait plutôt envie d'un alcool fort. Elle se leva et se dirigea vers la cuisine. Il avait les yeux rivés à l'écran, mais ne le regardait pas vraiment. Il songeait encore aux bouteilles de vodka. Pourquoi Kellie les dissimulait-elle ? Depuis quand buvait-elle ? Et surtout, pour quelle raison ?

Cela expliquait-il sa disparition ?

Certainement pas. Du moins, il ne *voulait* pas le croire.

La série se termina pour laisser place au journal de neuf heures. L'odeur de la viande en train de cuire lui retourna l'estomac. Il n'avait pas d'appétit du tout. Tony Blair serrait la main de George Bush. Tom ne faisait confiance ni à l'un ni à l'autre, mais ce soir, il les remarqua à peine. Il regarda des images tremblotantes tournées en Irak, puis la photo d'une jolie adolescente retrouvée violée et étranglée près de Newcastle, suivi par l'appel à témoin d'un inspecteur ballot, coiffé

comme un hérisson, qui ne parvenait pas à aligner plus de deux mots. Visiblement, cet officier n'avait pas suivi de formation « médias ».

« C'est servi ! » cria la femme flic, autoritaire.

Doux comme un agneau, il se rendit dans la cuisine et s'installa. Une autre télé diffusait les mêmes infos.

Il mangea quelques bouchées de lasagnes et s'arrêta ; il avait du mal à déglutir. « Je pense qu'on devrait mettre un mot sur la porte pour que votre collègue ne sonne pas, dit-il. Je ne voudrais pas que les enfants s'imaginent que leur mère est rentrée.

— Bonne idée, dit-elle en sortant une feuille de sa mallette et en se dirigeant vers la porte. Mais je veux que l'assiette soit vide à mon retour !

— Oui, chef », dit-il en se forçant à sourire, tentant d'avaler une nouvelle bouchée tandis qu'elle le surveillait.

Elle était déjà sortie de la pièce quand le présentateur annonça un nouveau fait divers. « La police du Sussex enquête sur le meurtre du pédophile Reginald D'Eath, retrouvé mort ce matin à son domicile dans le village de Rottingdean, East Sussex. »

Une photo apparut à l'écran. Tom en lâcha sa fourchette. C'était l'autre tête de nœud du train.

## 58

D'aussi loin que Grace s'en souviene, depuis sa plus tendre enfance, la Marina de Brighton était en construction. Ils bâtissaient encore aujourd'hui, et bâtiraient peut-être toujours. Dans ce chantier poussiéreux, fermé au public, trônaient deux grues, une pelleteuse JCB, un tractopelle et des tonnes de matériaux empilés sous des bâches qui claquaient au vent.

Il n'avait jamais réussi à savoir s'il aimait ou pas l'architecture du lieu. La Marina se trouvait bizarrement située au pied des immenses falaises, d'un blanc éclatant, de l'est de la ville, et s'articulait en un ensemble de bâtiments – le Marina Village, comme on l'appelait – et de ports de plaisance qui accueillaient les yachts. Elle s'étendait de jour en jour. Il y avait des grappes de maisons de ville imitation Régence, des appartements, des douzaines de restaurants, cafés, pubs et bars, deux magasins d'accastillage, plusieurs boutiques de vêtements, un gigantesque supermarché, un bowling, un cinéma multiplexe, un hôtel et un casino.

Mais Grace avait toujours eu le sentiment d'être à Disneyland. Comme une version adulte de ce qu'un enfant aurait édifié avec des Lego. Le tout avait une trentaine d'années, mais l'endroit n'avait toujours pas d'âme. La seule partie qu'il aimait véritablement était celle qu'il parcourait présentement en compagnie de Nick Nicholl : la promenade en planches, construite récemment, qui courait le long du bord de mer.

Lors des douces soirées d'été, comme aujourd'hui, le lieu était bondé, vibrant d'une énergie positive. Des gens de tous âges flânaient dans les cafés et les restaurants collés les uns aux autres, regardant les

derniers yachts rejoindre leur emplacement le long des pontons, discutant, se faisant des mamours, bercés par la musique et les cris des mouettes.

Grace, plus humain depuis que le donut lui avait fourni sa dose de glucose, sentit son cœur se serrer en apercevant un jeune couple installé à une terrasse, les yeux dans les yeux, visiblement très amoureux. Pourquoi Cleo n'avait-elle pas mentionné le fait qu'elle était fiancée ?

Pourquoi n'avait-il pas eu l'idée de lui demander si elle avait quelqu'un ?

Ce long baiser dans le taxi, pendant le trajet jusqu'à son appartement... Était-ce là le comportement d'une femme amoureuse de son fiancé ? Même si l'alcool avait aidé...

Sous le soleil déclinant, Grace regarda son ombre, longue, glisser sur les planches devant lui, aux côtés de celle de Nicholl, plus longue encore. La silhouette du lieutenant, les mains dans les poches, une enveloppe contenant les photos de Janie Stretton sous le bras, avançait par petits bonds, légèrement voûtée, comme si Nick Nicholl ne savait pas quoi faire de son mètre quatre-vingt-dix-huit. Comme à son habitude, il n'avait pas prononcé un mot sur le trajet, et Grace lui en savait gré. Ce soir, il n'était pas d'humeur à bavarder.

Ils passèrent le Seattle Hotel, un must de coolitude, puis arrivèrent au Karma Bar et sa terrasse en bord de mer, délimitée par des cordages. La quasi-totalité des tables et des chaises étaient occupées.

Grace suivit Nicholl à l'intérieur. Il avait été entraîné jusqu'ici plusieurs fois par des amis bien intentionnés qui affirmaient que c'était *le* lieu, à Brighton, où un homme de son âge pouvait rencontrer une femme. L'intérieur exotique était unique en son genre : spacieux, éclairé par la lumière chaleureuse de lanternes orientales, des coussins éparpillés sur d'accueillantes banquettes, un long bar, un décor aux influences indiennes, marocaines et extrême-orientales.

Nick Nicholl se dirigea vers une jolie fille derrière le bar. « Salut, je cherche Ricky. »

Elle regarda autour d'elle et répondit, d'une voix agréable : « Je pense qu'il est dans son bureau. Il vous attend ? »

— Oui. Pourriez-vous lui dire que le lieutenant Nicholl et le commissaire Grace sont arrivés ? Nous nous sommes parlé il y a une

demi-heure environ. »

Elle alla le trouver.

« Ton gars du Met, le commissaire Dickinson, le responsable de l'affaire de Wimbledon – l'histoire du scarabée... C'est reporté à demain midi, c'est bien ça ? » vérifia Grace auprès de Nick.

— Oui.

— Ce n'est sans doute pas plus mal qu'il ait annulé le rendez-vous d'aujourd'hui. Je ne sais pas comment on aurait pu le caser dans notre emploi du temps. »

Ils s'accoudèrent au bar. On entendait une chanson de Joss Stone. « J'aime bien cette fille », fit Grace.

Nicholl haussa les épaules. « Moi, mon truc, c'est la country.

— Qui tu écoutes ?

— Johnny Cash, c'est le top. Rachel et moi, on prenait des cours de country dancing. Elle a dû arrêter quand on a mis le bébé en route.

— Ça change la vie, les gosses, d'après ce qu'on m'a dit, murmura Grace, les yeux baissés sur une pile de magazines *Absolute Brighton*, près d'un cendrier.

— Les cours pour futurs papas ne sont pas si drôles », avoua le lieutenant en hochant la tête, sombre.

La barmaid revint et les invita à la suivre dans un escalier qui menait à un bureau confortable, fonctionnel et sobre, contrastant avec le décor du bar. Un jeune homme aux cheveux savamment ébouriffés, en jean et T-shirt, était assis derrière un bureau. Il y avait aussi un canapé, quelques fauteuils, un système audio dernier cri et une rangée de moniteurs noir et blanc sur lesquels défilaient des images de l'intérieur et de l'extérieur du bar.

Le jeune homme se leva avec un sourire accueillant. « Ravi de vous rencontrer, monsieur Nicholl », dit-il avant de lui serrer la main. S'adressant à Grace, il ajouta : « Je suis Ricky, le manager. J'ai lu un truc sur vous dans l'*Argus*... C'était hier ?

— Possible.

— J'ai trouvé qu'ils y allaient un peu fort. Je peux vous offrir un truc à boire ?

— Je veux bien une eau minérale – plate, de préférence.

— Euh... Un Coca light ? »

Le manager décrocha son téléphone, commanda les boissons et les

invita à s'asseoir. Ils prirent place dans le canapé et Ricky tira une chaise. « Ouais, voilà, dit-il au lieutenant en tapotant du doigt contre sa tête. Il se trouve que j'ai une bonne mémoire des visages – c'est utile dans mon boulot, pour se souvenir des racailles. Comme je vous l'ai dit au téléphone, je suis sûr que la fille que vous cherchez est venue ici il y a un peu plus d'une semaine. Vendredi soir, avec un gars. On a de la chance. D'habitude on efface les cassettes au bout d'une semaine, mais on a eu des petits problèmes de trafic. Vous n'allez pas nous poursuivre, hein ? »

Grace sourit. « Ce n'est pas cela qui m'intéresse. Je veux juste mettre la main sur l'assassin de Janie Stretton.

— OK, ça baigne. » Ricky fronça les sourcils. « C'est quoi, cette histoire de scarabée ?

— Aucune importance, répondit Grace, sur un ton un peu plus cassant que voulu.

— Je vous demande simplement cela parce qu'on en a un, sur une tablette, dans le salon VIP. Il fait partie du décor. Il pousse une boulette de merde en bronze. Beurk !

— Vous l'avez trouvé où ?

— J'en sais rien. C'est l'architecte d'intérieur qu'a déniché ça. »

Ricky attrapa la télécommande et appuya sur un bouton. « Regardez le moniteur central. »

L'écran clignota, se brouilla, et une série d'images défilèrent verticalement, pour finir par se stabiliser. Un objectif grand-angle balayait lentement le bar bondé ; la date et l'heure apparaissaient en bas à droite de l'écran.

« Regardez la porte, celle qui mène devant, là, maintenant ! » s'enthousiasma Ricky.

Grace vit un homme musclé d'une trentaine d'années, le visage mince et dur, l'air mauvais, style *je suis le roi de la jungle*, entrer en traînant une fille aux cheveux longs et minijupe moulante. C'était Janie Stretton. Aucun doute.

Grace étudia son compagnon attentivement, observa sa démarche arrogante de para prêt à exterminer l'assaillant. Il portait des cheveux courts coupés en brosse, une grosse chaîne autour du cou, un débardeur et un pantalon. Tirant Janie par la main, il fendit la foule et se dirigea directement vers le bar. La caméra, qui décrivait un arc de

cercle à vitesse régulière, les perdit de vue.

Quelques minutes plus tard, ils entraient de nouveau dans le cadre. L'homme tenait une pinte de bière et elle avait commandé un cocktail. Il cogna son verre contre le sien et, dans un curieux mouvement, glissa sa main libre autour du cou de la fille, empoigna ses cheveux, tira sa tête vers l'arrière et l'embrassa férocement dans le cou.

Nick Nicholl avait les photos de Janie Stretton sur les genoux et les regardait en alternance avec l'écran. « C'est elle, affirma-t-il.

— Aucun doute possible », confirma Grace. Il se tourna vers le manager : « Son rencard, c'est qui ?

— Pas la moindre idée. Jamais vu.

— Vous êtes sûr ?

— Pas à 100 %, on a une quantité astronomique de clients, mais je ne pense pas. »

Le portable de Grace sonna. Sans détacher ses yeux de l'écran, il le sortit de sa poche.

C'était Cleo Morey.

Il s'excusa, décrocha et sortit du bureau.

Elle avait une voix très douce, très humble. « Je me demandais juste si tu avais envie de boire un verre, ce soir – si tu voulais passer chez moi. »

Sa voix le fit fondre. « J'adorerais, mais j'ai encore deux bonnes heures de boulot.

— Alors passe après prendre un verre pour la route.

— Hum », bafouilla-t-il, très troublé. Ce n'était ni le lieu ni l'heure pour ce genre de conversation.

« J'ai du vin, de la bière, de la vodka.

— Pas de whisky ? demanda-t-il pour la taquiner.

— Quelle coïncidence... J'ai justement acheté une bouteille de Glenfiddich cet après-midi.

— C'est ce que j'appelle de la synchronisation, fit Grace en essayant – en vain – d'adopter un ton détaché.

— De toute évidence. »

## 59

L'officier qui releva Linda Buckley était un lieutenant jeune et mince, vingt-cinq ans environ, extrêmement poli, dénommé Chris Willingham. Il portait une petite valise qui, avait-il déclaré, contenait tout le nécessaire pour une nuit de garde. En quelques minutes, il s'était mis à l'aise dans le salon, et parcourait, écouteurs aux oreilles, un guide touristique sur la Croatie.

Glenn Branson avait appelé pour dire qu'il passerait dans une heure et Tom s'était demandé s'il avait du nouveau. Il était également déterminé à interroger l'enquêteur sur le fait qu'il ne lui avait pas révélé l'identité de Reginald D'Eath, cet après-midi au siège de la PJ, alors qu'il l'avait reconnu comme étant le type du train.

Tom abandonna Chris Willingham avec un café noir et une assiette de sablés au chocolat et se retira dans le sanctuaire de son bureau avec le *Sunday Times*, qu'il n'avait pas encore ouvert. En temps normal, le dimanche soir, Kellie et lui s'affalaient dans le canapé du salon, les pages du *Sunday Times* et du *Mail on Sunday* éparpillées sur la moquette. Il commençait toujours par la section économie, repérant les sociétés les mieux cotées, qui pouvaient être d'éventuels clients. Kellie préférait le supplément féminin.

Mais ce soir, lire le journal aurait été une perte de temps ; il ne discernait que des colonnes de texte floues. Tom se sentait si seul, si effrayé. Il se sentait complètement paumé et se faisait un sang d'encre pour Kellie.

Reginald D'Eath, l'homme qui avait oublié le CD dans le train, avait été retrouvé assassiné chez lui. Étranglé dans son bain.

Par qui ?



Par les gens qui avaient menacé de tuer sa famille ?

Aux infos, le présentateur avait précisé que D'Eath, qui avait changé son nom pour Ron Dawkins, avait conclu un accord avec la partie plaignante d'un procès en cours contre un réseau pédophile. Avait-il été éliminé par un tueur à gages ? Ou par le père d'un enfant qu'il avait violé ?

Ou, se disait-il en délirant, D'Eath avait-il été puni pour avoir perdu le CD ? Subiraient-ils, lui et sa famille, la même punition pour l'avoir trouvé ? La spirale infernale qui lui tordait l'estomac n'en finissait pas de tourner.

Vingt-quatre heures plus tôt, ils buvaient du champagne dans le salon de Philip Angelides. La soirée ne s'était pas exceptionnellement bien passée, mais au moins, la vie avait suivi son cours. Maintenant, il ne savait plus quoi faire. Il essayait de penser au lendemain, lundi, mais avait du mal à se projeter au-delà de quelques minutes. Il ne pouvait pas annuler sa présentation chez Land Rover. Il allait devoir envoyer quelqu'un à sa place. Et donc devoir verser à l'un de ses deux commerciaux une commission, si la commande aboutissait, ce qui réduirait ses marges et sa possibilité d'offrir des tarifs compétitifs. Mais à cette heure, c'était bien le cadet de ses soucis.

Puis soudain, il en voulut à Kellie. C'était irrationnel, il le savait, mais il ne pouvait pas lutter. *Comment tu peux me faire ça en ce moment, nom de Dieu ?*

Il se sentit presque instantanément coupable d'avoir été traversé par cette pensée.

*Mon Dieu, ma chérie, où es-tu ?* Il enfonça son visage dans ses mains, tenta de recouvrer une once de lucidité, malgré le brouillard de son cauchemar, et se détesta d'être aussi impuissant.

Une heure plus tard, une berline bleue se gara devant chez lui. Tom regarda par la fenêtre de son bureau et vit Glenn Branson en sortir par la portière du conducteur, et un autre homme – Européen, pas loin de la quarantaine, cheveux coupés très courts, une allure 100 % flic – lui emboîter le pas.

Il dévala les escaliers avant qu'ils ne sonnent et ne perturbent les enfants et ouvrit la porte. Lady arriva en bondissant, mais il parvint à la calmer et à faire cesser ses aboiements. Elle semblait complètement

remise de sa maladie – ou de sa tentative d’empoisonnement.

« Re-bonsoir, monsieur Bryce. Nous sommes désolés de vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas. Je vous remercie, je suis content de vous voir.

— Voici le commissaire Grace, le responsable de l’enquête », dit Branson.

Bryce observa brièvement le commissaire, surpris de le voir dans une tenue aussi décontractée, mais le peu qu’il savait à propos de la police provenait des épisodes des *Experts*. En y repensant, il se souvint que les flics, dans les séries, étaient souvent habillés de façon informelle. L’homme avait un visage agréable, affirmé, des yeux bleus aiguisés comme des couperets et dégageait une autorité naturelle.

« Merci d’être venus, répéta Tom Bryce en les accompagnant vers la cuisine.

— Rien de nouveau, monsieur Bryce ? demanda Glenn Branson en tirant une chaise.

— Une chose, mais je crois que vous êtes déjà au courant. L’homme du train, c’est le pédophile qui a été retrouvé assassiné aujourd’hui. Reginald D’Eath, c’est ça ? J’ai reconnu son visage au journal télévisé. »

Grace jeta un coup d’œil circulaire à la pièce – les dessins d’enfants au mur, le frigo cliquant avec téléviseur incrusté – puis s’assit et se concentra sur Tom Bryce. « Je suis désolé de ce qui est arrivé à votre femme, monsieur Bryce. J’aimerais vous poser quelques questions, pour nous aider à la localiser.

— Bien sûr. »

Le regard plongé dans les yeux de Tom Bryce, il demanda : « Pouvez-vous me dire quand vous avez acheté l’Audi qui a été incendiée ? »

Ses pupilles obliquèrent immédiatement à droite. « Oui, en mars.

— Chez un concessionnaire local ? »

Même mouvement, confirmant que la fonction mémoire se trouvait du côté droit de son cerveau. Ce qui signifiait que si ses yeux partaient à gauche, il serait en mode imagination. En train de mentir. Mais pour le moment, il disait la vérité. « Oui, chez Caffyn. »

Grace sortit son carnet de notes. « J’aimerais commencer par le

début. Pourriez-vous me décrire les événements jusqu'à la disparition de Kellie ?

— Bien sûr. Je peux vous offrir quelque chose à boire ? Thé, café ? »

Le commissaire opta pour un café noir, Glenn Branson se contenta d'un verre d'eau du robinet. Tom mit la bouilloire en marche et détailla les faits, jusqu'à la veille au soir.

Quand il eut terminé, Grace reprit : « Vous ne vous êtes pas disputés, ou quoi, avant de sortir ou en rentrant ?

— Pas du tout », répondit Tom – mouvement furtif vers la droite. Il repensa à leur retour de chez les Angelides. Kellie était d'une humeur bizarre, mais cela lui était déjà arrivé à de nombreuses reprises et elle n'avait pas disparu pour autant.

« Je peux vous poser une question un peu personnelle ? demanda Grace.

— Allez-y.

— Êtes-vous heureux dans votre couple ? Ou avez-vous des difficultés relationnelles ?

Tom Bryce secoua la tête. « Nous ne sommes pas heureux. Nous sommes *extrêmement* heureux », dit-il avec emphase.

La bouilloire commençait à siffler. Tom s'apprêtait à se lever quand la question suivante de Grace le cloua sur sa chaise. « Et côté finances, tout va bien, monsieur Bryce ? »

À son regard perçant, Tom comprit que Grace était au courant de quelque chose. « En fait, la situation n'est pas très confortable, non.

— Vous aviez contracté une assurance-vie au nom de M<sup>me</sup> Bryce ? »

Tom se leva, furieux. « Où voulez-vous en venir, je vous prie ?

— Je suis désolé, mais je dois vous poser ces questions personnelles, monsieur Bryce. Si vous souhaitez la présence d'un avocat, ou si vous préférez ne pas répondre à certaines questions sans la présence d'un avocat, c'est votre droit. »

Le clapet de la bouilloire sauta et Tom se rassit. « Je n'ai besoin de la présence de personne.

— Très bien. Merci, dit Grace. Vous pouvez donc me dire si vous disposez d'une assurance-vie au nom de M<sup>me</sup> Bryce ? »

Ses yeux partirent vers la droite. « Non. J'en avais une nous couvrant tous les deux – pour le bien des enfants – mais j'ai dû l'annuler il y a quelques mois en raison de son coût. » Il se leva,

prépara le café et fit couler un verre d'eau pour Branson. Grace attendit qu'il se soit rassis, de façon à pouvoir observer son visage.

« Avez-vous remarqué un quelconque changement dans le comportement de M<sup>me</sup> Bryce ces derniers mois ? »

Grace perçut alors une infime hésitation dans les yeux de Tom Bryce. Ils obliquaient nettement vers la gauche, le mode imagination. Il allait leur mentir. « Non, pas du tout. »

Immédiatement après ce mensonge, Tom se demanda si c'était le bon moment pour évoquer la vodka. Et les étranges *instants Kellie*.

Mais il craignait qu'ils ne s'intéressent plus à l'affaire. Pourquoi mentionner quoi que ce soit, dans ce cas ?

Grace souleva sa tasse de café, puis la reposa sans l'avoir portée à ses lèvres. Les yeux rivés à ceux de Tom, il dit : « Vous demandez-vous parfois s'il est possible que Kellie ait un amant ? »

Mouvement à droite, franc. « Impossible. Nous sommes très soudés. »

Roy Grace continua ainsi pendant une demi-heure. En fin d'interrogatoire, Tom sentit que le commissaire l'avait sondé de part en part, très professionnellement – avec des questions parfois plus qu'un peu désagréables.

Il était vidé et légèrement mal à l'aise quand, enfin, il les raccompagna vers la porte, à presque onze heures. Les questions – et la façon dont le commissaire avait réagi aux réponses de Tom – semblaient indiquer que, pour la police, il était le suspect numéro un. Il fallait qu'il y remédie, le plus tôt possible, car tout le temps passé à le surveiller était autant de temps perdu. Il prit alors conscience qu'il avait oublié de demander à Branson pourquoi il n'avait rien dit concernant l'identité du mec du train, cet après-midi.

Tom passa la tête à la porte du salon et découvrit l'officier plongé dans sa lecture. Il l'invita à se servir, si quelque chose le tentait, et s'excusa de ne pas avoir de lit d'appoint. Le lieutenant Willingham lui dit qu'il avait dormi dans la journée et qu'il avait prévu de rester éveillé toute la nuit.

Tom remonta dans son bureau, bien trop nerveux pour envisager de se coucher. Il avait des mails importants à rédiger pour la présentation du lendemain, et il lui fallait, d'une manière ou d'une autre, trouver la force de se concentrer là-dessus.

Il appuya sur la touche « entrée » de son portable pour le sortir de son état de veille. Quelques secondes plus tard, une avalanche de messages déferlait. Vingt, trente, quarante. Le filtre antispams en élimina la plupart, n'en laissant qu'une demi-douzaine. Trois des messages, envoyés par des amis, contenaient sans doute des blagues. Olivia, sa secrétaire très efficace, lui avait fait la liste de ses rendez-vous de la semaine et lui rappelait ce dont il avait besoin pour la présentation du matin. Un message avait été envoyé par Doctissimo, dont il recevait régulièrement la newsletter, mais qu'il avait rarement le temps de lire correctement.

Le dernier, enfin, venait de *postmaster@scarab.tisana.al*. L'objet en était simple : *privé et confidentiel*.

Il cliqua dessus afin d'en lire le contenu. Le texte était bref, non signé.

**Kellie a un message pour vous.**

**Restez connecté.**

## 60

Il était 23 h 15 ; Emma-Jane Boutwood et Nick Nicholl étaient encore à leur poste. Les uns après les autres, les membres de l'équipe étaient rentrés chez eux – pour eux, la vie avait repris son cours –, excepté Norman Potting, qui venait de se lever, réajustait sa cravate et tirait sur sa veste.

Il ne restait plus grand monde parmi les deux autres équipes. Les tables étaient couvertes de tasses, de gobelets, de canettes, d'emballages de nourriture vides, et les poubelles débordaient. Le ménage était fait très tôt le matin, et le soir, tard, ça sentait la cantine : un mélange d'arômes légèrement écœurant – oignons frits en provenance du rayon traiteur indien du supermarché Asda en face, nouilles chinoises, soupes de pommes de terre, frites, hamburgers réchauffés au micro-ondes et café.

Potting bâilla longuement et laissa échapper un rot. « Oops, excusez-moi. Leurs trucs indiens, ça me fait toujours ça. » Il hésita, attendant une réaction qui ne vint pas. « Bon, ben j'y vais, alors. » Il traîna encore un peu. « L'un de vous serait partant pour prendre un verre vite fait ? Un dernier pour la route ? Je connais un endroit où ils servent encore. »

Tous deux secouèrent la tête. Nick Nicholl était suspendu à son portable, plongé dans ce qu'Emma-Jane devina être une conversation privée difficile. Des quelques mots qu'elle avait saisis, elle avait cru comprendre qu'il essayait d'apaiser sa femme en colère. Sans doute reprochait-elle à son mari d'être encore au bureau à cette heure-ci, un dimanche. D'une certaine façon, Emma-Jane était soulagée de vivre seule en ce moment, même si parfois elle regrettait de ne pas avoir de

petit ami – elle s’était séparée d’Olli il y avait un an de ça. Elle pouvait s’impliquer dans sa carrière sans se sentir coupable d’y consacrer autant de temps.

Ignorant le fait qu’il était en ligne, Potting s’approcha du visage de Nicholl et lui demanda : « Tu n’as pas le score du match de cricket ? J’ai rien trouvé sur Internet. »

Nicholl lui jeta un regard oblique, secoua la tête et revint à sa conversation.

Toujours hésitant, Potting enfonça les mains dans les poches de son pantalon et répéta : « Bon, ben, j’y vais. »

Emma-Jane lui fit signe de la main. « Bye, bonne soirée.

— Juste le temps de faire un aller-retour, bougonna-t-il. On se voit demain, à huit heures et demie.

— J’ai hâte ! » dit-elle, un rien facétieuse. Elle avala une gorgée d’eau minérale à la bouteille et le regarda traverser la pièce, silhouette informe dans un costume fripé. Même si elle le trouvait grossier, elle avait, à dire vrai, un peu pitié de lui. Il avait l’air tellement seul... Elle prit la résolution d’être plus gentille avec lui dès le lendemain.

Elle revissa le bouchon de la bouteille et se replongea dans les déclarations des voisins de Reggie D’Eath, que l’équipe chargée du porte-à-porte avait retranscrites dans la journée. Elle cherchait également des détails sur le Ford Transit blanc qui avait été repéré près de chez lui par un voisin la nuit précédant sa mort. L’enquête sur ce meurtre était menée par une autre équipe, mais Grace avait précisé qu’elle recoupait suffisamment l’opération Rossignol pour que son équipe continue de se tenir au courant de son avancée.

Elle avait recopié la plaque minéralogique : GU03OAG. La camionnette était enregistrée sous le nom de la société Bourneholt International Ltd, avec comme adresse une boîte postale sur laquelle elle ne pourrait se renseigner que le lendemain matin. Quand elle la lui avait montrée, Potting lui avait dit qu’il s’agissait très probablement d’une adresse utilisée uniquement pour la correspondance. Possible, vu que la recherche sur Internet n’avait rien donné.

L’un des téléphones fixes se mit à sonner. Nick était toujours arc-bouté sur son bureau, pendu à son portable. E-J décrocha. « Centre opérationnel. »

La voix à l’autre bout du fil était sèche, mais polie. « Salut, c’est

Adam Davies, de l'état-major. Vous pourriez me passer le commissaire Grace ? » À l'état-major, des employés ayant suivi une formation spéciale, comme Davies, géraient les appels non urgents.

« Je suis désolée, mais il est sorti. Je peux vous aider ?

— J'aimerais parler à quelqu'un de l'opération Rossignol.

— Je suis le lieutenant Boutwood, je fais partie de l'équipe, répondit-elle avec une certaine fierté.

— J'ai en ligne un certain M. Seller, qui appelle à propos d'une camionnette blanche. J'ai entré la plaque d'immatriculation dans le logiciel, et il s'avère que le commissaire Grace a demandé qu'on le contacte pour toute information sur ce véhicule. Je me suis dit que vous aimeriez parler à ce monsieur.

— C'est le propriétaire du van ?

— Non. Apparemment, la camionnette est garée devant son appartement. Il a déposé une plainte en début de soirée – elle a été enregistrée à six heures quarante.

— Ah bon ? fit Emma-Jane, surprise que personne n'ait rien remarqué. Passez-le-moi, s'il vous plaît. »

Quelques instants plus tard, elle était en ligne avec un homme d'un certain âge, furieux, qui parlait avec un fort accent allemand, guttural. « Allô, oui. Vous n'êtes pas le policier j'ai parlé avec plus tôt ? » demanda-t-il.

E-J avait coincé le combiné entre son épaule et son oreille et tapait à toute allure sur son clavier. Elle trouva la brève postée à 18 h 40 par le commandant Jon Rye, du service de cybercriminalité.

*WarDriving. Géré au téléphone par le commandant Jon Rye.*

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

« C'est dimanche soir, monsieur, je suis désolée, mais de nombreux officiers sont rentrés chez eux.

— Oui, et l'homme dans la camionnette blanche est encore devant mon appartement, il vole mon Internet. Ce serait bien que *lui* parte. »

*Il vole mon Internet ?* Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

Mais pour le moment, ce qui l'intéressait, c'était le van. « Vous pouvez me lire le numéro d'immatriculation du véhicule, monsieur ? »

Il marqua une pause et déchiffra, avec une lenteur exaspérante : « G comme golf, U comme... hum, urticaire. Zéro. Trois. O comme Oscar, A comme Alpha, G comme Golf. »



Elle prit note.

GU03OAG

Soudain, elle eut une poussée d'adrénaline et sauta sur ses pieds. « Monsieur, donnez-moi votre numéro de téléphone, je vous rappelle immédiatement. Votre adresse, c'est bien appartement D, 138 Freshfield Road ? »

Il confirma et lui communiqua son numéro. Elle le rentra dans son téléphone portable. « S'il vous plaît, ne sortez pas, ne l'effrayez pas. J'arrive dans quelques minutes. Je vais raccrocher et vous rappeler dans deux minutes.

— Oui. Merci. Merci tellement beaucoup. »

Nick était toujours absorbé par sa discussion et ne prêtait pas attention aux gesticulations d'Emma-Jane. Ne voyant pas d'autre solution, elle éloigna le combiné de son oreille et lui cria : « Viens avec moi. Tout de suite ! »

## 61

Tom, tremblant de nervosité, un verre de Glenfiddich sur son bureau, essayait de se concentrer sur les mails qu'il devait absolument envoyer ce soir à son équipe pour la présentation du lendemain. Toutes les minutes, il consultait sa messagerie. Et buvait une bonne gorgée de whisky.

À 23 h 20, son verre était vide. Il lui en fallait un autre et il descendit. Le lieutenant Willingham se préparait un café dans la cuisine.

« Vous en voulez un, monsieur Bryce ? » lui demanda-t-il.

Tom leva son verre et dit, conscient qu'il n'arrivait pas à articuler : « Merchi, mais il me faut quelque chose de plus fort.

— Je vous comprends.

— Vous en voulez un ? proposa Tom en débouchant la bouteille.

— Pas pendant le service, merci, monsieur. »

Tom haussa les épaules, façon de dire *Chacun sa croix*, remplit son verre à ras bord – whisky, glaçons, eau, mais principalement whisky – et remonta. Il s'assit et remarqua qu'un nouveau message envoyé par *postmaster@scarab.tisana.al*, contenant une pièce jointe, était arrivé. L'intitulé disait simplement : *Message de Kellie*.

Sa main tremblait tellement qu'il ne parvint que difficilement à positionner le curseur sur la pièce jointe. Il cliqua.

Le document mit une éternité à s'ouvrir. Puis soudain, l'écran devint complètement noir. Et le visage de Kellie apparut.

Mal éclairée par le halo d'un spot unique, tel un comédien sous un projecteur, elle regardait droit devant elle, entourée de ténèbres. Elle portait la même robe de soirée que la nuit dernière et avait les pieds et

les poings liés à une chaise. Elle arborait autour du cou un pendentif en argent que Tom n'avait jamais vu auparavant ainsi qu'un énorme bleu sous son œil droit, comme si on l'avait frappée, et ses lèvres étaient gonflées.

Elle parlait d'une voix étranglée, contrainte, comme si elle essayait de réciter un texte appris par cœur.

Tom, totalement paralysé, avait les yeux rivés sur elle, encore persuadé que tout cela n'était pas réel, qu'il s'agissait d'une mauvaise blague, ou d'un cauchemar.

« Tom, je t'en prie, regarde-moi bien, et écoute-moi, commença Kellie d'une voix chevrotante. Pourquoi m'as-tu fait cela ? Pourquoi as-tu ignoré les instructions qu'on t'a données, pourquoi es-tu allé à la police ? Ils me punissent, maintenant, à cause de ta stupidité. »

Elle se tut et des larmes inondèrent ses joues barbouillées de mascara. La caméra zooma sur son visage. Puis s'inclina et se rapprocha du pendentif, au bout de la chaîne, jusqu'à ce que celui-ci envahisse complètement l'écran.

Le dessin qui y était gravé était parfaitement visible. C'était un scarabée.

« Ne parle pas de cette vidéo à la police, mon chéri. Fais exactement ce qu'ils te disent de faire. Sinon, ce sera au tour de Max, puis de Jessica. N'essaie pas d'être héroïque. Je t'en prie, fais ce qu'ils te disent. C'est... » Sa voix faiblit. « C'est la seule solution pour qu'on ait une chance de se revoir, toi et moi. Je t'en supplie, ne dis rien à la police. Ils sauront. Ces gens savent tout. »

La voix de Kellie laminait son âme comme du fil barbelé.

L'écran redevint noir. Puis il entendit un bruit. Un long gémissement, de plus en plus fort, de plus en plus aigu. Il réalisa que c'était Kellie qui hurlait.

Puis silence.

La vidéo était terminée. La pièce jointe se referma.

Tom vomit sur la moquette.

## 62

Nick Nicholl prit le volant de la Vauxhall banalisée, passa le portail sécurisé de la Sussex House et écrasa l'accélérateur. Emma-Jane, radio au poing, donnait les instructions à l'opérateur de l'état-major.

« Ici Golf Tango Juliet Echo. Il nous faut du renfort à proximité de Freshfield Road. L'incident se situe au numéro 138, mais personne ne doit ni voir ni entendre la voiture avant que je donne le signal. C'est très important. Compris ? » Elle tremblait de nervosité. C'était la première fois qu'elle prenait en charge un incident grave et elle savait qu'elle n'était peut-être pas habilitée à le faire. Mais avait-elle vraiment le choix ? « Vous confirmez ?

— Golf Tango Juliet Echo, renfort demandé à proximité de Freshfield Road. Silence et invisibilité exigés avant nouvelles instructions. Arrivée prévue dans quatre minutes. »

Ils descendirent à vive allure une voie longue et abrupte. Emma-Jane jeta un œil au compteur : plus de 110 km/h. Elle composa le numéro de M. Seller. Celui-ci répondit après quelques sonneries.

« Monsieur Seller ? C'est le lieutenant Boutwood. Nous sommes en route. Le van est-il toujours là ?

— Toujours là. Vous voulez que j'aille parler au conducteur ?

— Non, l'implora-t-elle. Je vous en prie, ne faites surtout pas cela. Restez à l'intérieur, surveillez-le. Je vais poursuivre cette conversation avec vous. Dites-moi ce que vous voyez. »

Un radar les flasha. Le lieutenant Nicholl continua à dévaler la colline sans ralentir, puis accéléra en remarquant un feu vert un peu plus loin. Par malheur, le feu passa au rouge.

« Grille-le ! » lui dit-elle. Elle retint sa respiration. Il ne s'arrêta pas

et tourna violemment à droite, refusant la priorité à une voiture qui klaxonna furieusement.

« Je vois toujours la camionnette blanche, dit M. Seller. Un homme dedans.

— Un seul ? »

Ils se trouvaient à présent sur une double voie limitée à 60 km/h. Ils faisaient du 135.

« Je ne vois qu'un homme.

— Que fait-il ?

— Il a un ordinateur ouvert. »

Un deuxième radar les flasha.

« J'espère que tu es sûre de ton coup, murmura Nick Nicholl. Sinon, je peux dire adieu à mon permis. »

Les lumières glissaient sur eux. Les feux arrière des voitures apparaissaient et disparaissaient comme dans un DVD en mode avance rapide. Encore des appels de phares, encore des conducteurs furieux.

Elle ignora son commentaire, toute à sa conversation téléphonique.

« On sera là dans quelques minutes, dit-elle.

— Donc vous voulez que je sorte maintenant ?

— NON ! hurla-t-elle. Je vous en prie, restez à l'intérieur. »

Nick Nicholl freina, grilla un nouveau feu rouge, puis tourna à gauche dans Elm Grove, gravit la côte, maisons et boutiques des deux côtés. L'enseigne du magasin Harmony Carpets traversa son champ de vision.

« Que voyez-vous, maintenant, monsieur Seller ?

— Rien n'a changé. »

Soudain, la radio grésilla. « Golf Tango Juliet Echo, ici le lieutenant Godfrey. Uniform Delta Zulu Bravo. Nous approchons de Freshfield Road, arrivée prévue dans trente secondes.

— Arrêtez-vous là où vous êtes », dit-elle, se sentant d'un coup incroyablement importante – tout en ayant très peur de tout rater.

Ils longèrent les bâtiments sinistres de l'hôpital de Brighton, où sa grand-mère était morte d'un cancer l'année dernière, puis prirent à droite un virage en épingle à cheveux, dans un crissement de pneus, et débouchèrent dans Freshfield Road.

Emma-Jane chercha le numéro – 256... 254... 248... – et se tourna

vers Nick Nicholl : « OK, ralentis. Il y a un petit rond-point, c'est juste après. »

Et soudain, ils virent le Ford Transit blanc, à deux cents mètres, feux arrière allumés. Son cœur s'emballa. En quelques secondes, elle réussit à lire l'immatriculation.

GU03OAG

Elle enclencha la radio. « Uniform Delta Zulu Bravo. Une camionnette blanche est garée devant le 138, Freshfield Road. Intervenez. »

Puis s'adressant à Nick Nicholl : « Vas-y ! Gare-toi devant ! Bloque-la. » Elle détacha sa ceinture.

Ils se garèrent en biais devant le van et Emma-Jane ouvrit sa portière. Avant même qu'ils soient complètement à l'arrêt, elle sauta et attrapa la poignée de la portière conducteur du Transit.

Verrouillée.

Elle entendit une sirène. Vit des lumières bleues se refléter sur l'asphalte noir. Entendit le moteur du Transit démarrer. Son bras se déboîta presque complètement quand le van recula. Elle perçut un bruit de tôle froissée, de verre brisé. Puis son bras fut happé quand la camionnette accéléra vers l'avant, fonçant dans la Vauxhall. Le moteur hurlait, en surrégime, les pneus brûlaient, dégageant une odeur âcre, et le métal crissa lorsque le chauffard força le passage. Elle entendit Nick crier : « Police, arrêtez ! »

Nouveau bruit de métal froissé. Elle se cramponna de toutes ses forces.

Soudain, ses pieds se décollèrent du sol. Le véhicule accéléra, fit une embardée brutale vers la gauche – et ses jambes s'élevèrent dans les airs –, puis vers la droite, en direction des véhicules en stationnement.

Elle eut un éclair de terreur.

Puis elle ne parvint plus à respirer. Elle sentit une pression terrible et entendit un craquement, comme du verre et de l'acier qui se seraient entrechoqués. Pendant la seconde précédant son évanouissement, ses mains lâchant prise, son corps roulant dans le caniveau, elle comprit que ce n'était pas du verre et de l'acier qui avaient fait ce bruit, mais ses os.

Nick la vit, gisant sur la route, et hésita. Jetant un coup d'œil dans

son rétroviseur, il constata que la voiture de police appelée en renfort était loin. Devant lui, les lumières arrière du Transit disparaissaient. Il prit sa décision en un dixième de seconde et se lança à sa poursuite, en hurlant dans la radio : « Homme à terre, faites venir une ambulance ! »

En quelques secondes, il avait rejoint le van. Il sauta sur un ralentisseur. Il y avait des feux en haut de la colline, à l'intersection avec Eastern Road. Le Transit allait devoir s'arrêter, du moins freiner.

Il ne fit ni l'un ni l'autre.

Quand le van s'engagea, Nick vit des phares l'éclairer et un taxi Skoda le percuta au niveau de la portière, côté conducteur. Il entendit un énorme *bang*, sourd, métallique, comme deux gigantesques poubelles en fer qui se seraient entrechoquées.

Le Transit tourna sur lui-même, puis s'immobilisa. De la fumée commença à se dégager, de l'huile et de l'eau s'écoulaient. Le klaxon hurlait, la route était jonchée de débris de verre et de métal, une roue était tordue à presque quatre-vingt-dix degrés et un pneu crevé.

Le taxi poursuivit sa route sur quelques mètres, comme un bateau ivre, dans un crissement métallique, de la fumée s'échappant du capot, pour finir dans le mur d'une maison.

Nicholl s'arrêta, appela les urgences sur sa radio, sortit et courut en direction du van. Mais une fois à son niveau, il constata qu'il n'y avait plus de quoi se presser. Le pare-brise était fissuré, maculé de sang. Le conducteur avait basculé sur le flanc, son corps en partie arc-bouté sur le volant. Son cou était tordu, son visage, tourné vers le pare-brise, était profondément entaillé à plusieurs endroits et ses yeux étaient clos.

De la vapeur continuait à s'échapper du véhicule, et il y avait une odeur de gasoil. Nick Nicholl tenta d'ouvrir la portière, mais elle était verrouillée. Il tira fort – il avait peur que la camionnette prenne feu –, se pendit à la poignée, et tira encore. Elle finit par s'ouvrir de quelques centimètres.

Des véhicules commençaient à s'arrêter. Du coin de l'œil, il vit deux personnes près du taxi en train d'ouvrir la portière du chauffeur, et une autre se battre contre la portière arrière. Nick tira de nouveau sur la poignée. La portière céda un peu plus. Il s'acharnait, quand son œil fut attiré par une lueur, par terre, côté passager.

Un ordinateur portable.

Se glissant par l'ouverture, Nick s'approcha du visage de l'homme. Il respirait encore. Lors de sa formation de secouriste, il avait appris qu'une des principales règles consistait à ne jamais bouger la victime d'un accident, sauf en cas de danger immédiat. Il tendit le bras au-dessus de l'homme et éteignit le contact. Il n'y avait pas d'odeur de brûlé. Il décida de ne pas intervenir. Il fit le tour du van et saisit l'ordinateur – en ayant la présence d'esprit d'utiliser son mouchoir.

Puis, atrocement inquiet pour Emma-Jane, il demanda, à la radio, où en étaient les ambulances. Au même moment, il entendit les sirènes.

Hormis ses craintes concernant sa jeune collègue, il avait un autre souci. Roy Grace n'allait pas être des plus joyeux en apprenant l'accident.



## 63

23 h 30. Roy Grace gara son Alfa Romeo sur un emplacement marqué d'une simple ligne jaune, devant la vitrine éteinte d'une boutique de design spécialisée dans les meubles du XX<sup>e</sup> siècle.

Il sortit de sa voiture, verrouilla les portes et se dirigea, sous la lueur orangée des réverbères, vers le portail en fer forgé de l'entrepôt reconverti dans lequel habitait Cleo. Il demeura quelques instants devant l'interphone, en proie à des émotions contradictoires. D'un côté, il était en colère, d'un autre, il redoutait ce qu'elle allait lui dire. Et, de façon plus générale, il était déprimé.

C'était la première fois, depuis que Sandy avait disparu, qu'il ressentait quelque chose pour une femme. La nuit dernière, au cours des quelques minutes où il n'avait pas pensé au meurtre de Janie Stretton, il s'était autorisé à imaginer, peut-être, une nouvelle vie. Et que cela pouvait, éventuellement, se faire avec Cleo Morey.

Puis il avait reçu son texto.

*Fiancé.*

C'était quoi, ces conneries ? C'était qui, le gars ? Une chiffe molle vaniteuse issue de son passé aristo, approuvé et validé par *papa* et *maman* ? Livré avec Porsche et manoir ?

Comment pouvait-elle avoir omis de lui dire qu'elle était fiancée ? Et pourquoi voulait-elle le voir maintenant ? Afin de s'excuser pour hier soir et lui avouer que le bécotage à l'arrière du taxi était une erreur, une erreur regrettable à mettre sur le compte de l'alcool, et qu'il fallait qu'ils se conduisent en adultes, vu qu'ils étaient amenés à se voir régulièrement dans le cadre de leur boulot ?

Et pourquoi était-il venu la rejoindre ? Il n'aurait pas dû être là. Il

aurait dû être derrière son bureau ou, à cette heure tardive, un dimanche soir, en route vers son lit, histoire d'être frais pour la réunion du lendemain et tout ce qu'il allait devoir faire dans l'affaire Janie Stretton. Sans compter le procès de Suresh Hossain, pour lequel il devait se remettre à flot.

Il repensait à l'interrogatoire de Tom Bryce qu'il venait de mener. Ces dernières années, dans le cadre de sa formation continue, il avait suivi plusieurs cours de psychologie pour *profiler*, mais ne les avait jamais trouvés très intéressants. Ils pouvaient être utiles pour identifier le coupable, parmi trois suspects... Mais il n'y avait rien appris pouvant lui permettre d'affirmer si Tom Bryce jouait la comédie ou s'il était vraiment inquiet et affligé.

Ce qui était certain, c'est qu'il avait menti sur un point.

*Avez-vous remarqué un quelconque changement dans le comportement de M<sup>me</sup> Bryce, ces derniers mois ?*

*Non, pas du tout.*

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Bryce cachait quelque chose. Pensait-il que sa femme avait un amant ? Ou qu'elle l'avait peut-être quitté ? Malgré toute la sympathie qu'il avait pour cet homme, cette seconde d'hésitation et ce mensonge avaient semé suffisamment de doute dans l'esprit de Grace pour l'empêcher de se lancer à 100 % dans la recherche de Kellie Bryce. Il suggérerait au commissaire principal Alison Vosper de nommer Cassian Pewe responsable de l'enquête sur cette disparition.

Et avec un peu de chance, la petite merde arrogante se retrouverait couverte de ridicule pour sa toute première mission. Un régal...

Il fixait l'interphone avec un trac fou. *Ressaisis-toi, mec !* On aurait dit un misérable adolescent ! À onze heures et demie, bon Dieu, un dimanche soir !

Il se sentit soudain très fatigué. Vidé. La colère le saisit – colère contre Cleo, et contre lui-même, pour avoir eu la faiblesse d'accepter. Il fut un instant tenté de retourner à sa voiture et de rentrer chez lui. Il tourna les talons et plongeait les mains dans ses poches pour y chercher ses clés. Il était en train de les en sortir quand il entendit sa voix, bizarrement distordue par l'interphone. « Salut ! »

Et cette voix lui fit quelque chose. Elle le galvanisa. « Pizza, dit-il, avec un mauvais accent italien. Vous z'avez commandé une pizza ? »

Elle éclata de rire. « Entrez dans la cour et tournez à droite. Numéro six, tout au fond à gauche. J'espère que vous n'avez pas oublié le supplément anchois ! »

Le portail se débloqua en produisant un *clic* sec. Il poussa la lourde grille, mit la main sur ses chewing-gums dans sa poche, en avala un et traversa la cour pavée, immaculée, éclairée par une rangée de lampadaires ronds. À quelques pas de la porte de Cleo, il remit le chewing-gum dans son papier, en fit une boule et l'enfonça dans sa poche.

La porte s'ouvrit avant qu'il ait appuyé sur la sonnette. Cleo se tenait devant lui, pieds nus, jean serré, large sweat-shirt bleu, une mèche de cheveux relevée, le reste lâché. Teint de porcelaine, à peine maquillée, elle était plus belle que jamais.

Elle l'accueillit avec un sourire et, dans ses yeux ronds, l'expression un peu coupable d'un enfant qui vient de faire une petite bêtise. « Salut », dit-elle, en haussant légèrement les épaules.

Grace l'imita. « Salut. »

Il y eut un silence gêné, comme si chacun attendait que l'autre l'embrasse. Mais aucun ne prit l'initiative. Elle recula pour le laisser entrer et referma la porte derrière eux.

Il pénétra dans un grand salon, lumière tamisée par au moins une douzaine de petites bougies blanches, et quelques luminaires branchés, ultra modernes. Un parfum légèrement sucré, musqué, féminin, très séduisant, flottait dans la pièce.

L'endroit dégageait de bonnes vibrations. Il se sentit immédiatement détendu et remarqua à quel point cet appartement était à l'image de Cleo. Murs crème, parquet en chêne poli, quelques tapis çà et là, deux canapés rouges, des meubles laqués noirs, des tableaux abstraits, une télévision haut de gamme, et une chanson de El Divo sortant de haut-parleurs noirs excessivement design.

Il y avait plusieurs plantes vertes luxuriantes et, sur la table basse, un aquarium carré, où un poisson rouge nageait entre les ruines d'un temple grec miniature.

« Toujours partant pour un whisky ? lui demanda Cleo.

— Je pense que j'en ai bien besoin.

— Glaçons ?

— Beaucoup.

— De l'eau ?

— Un tout petit peu. »

Il s'approcha de l'aquarium.

« Voici Poisson, dit-elle. Poisson, je te présente le commissaire Roy Grace.

— Salut, Poisson. » Puis, se tournant vers Cleo, il ajouta : « J'en ai un, moi aussi.

— Oui, tu m'as dit, je m'en souviens. Marlon, c'est ça ?

— Bonne mémoire.

— Hum, hum. Meilleure que celle des poissons rouges. J'ai lu qu'ils ne se souviennent des choses que pendant douze secondes. Parfois, je m'en souviens une journée entière. »

Grace rit. Mais d'un rire forcé. L'ambiance entre eux était tendue, comme deux boxers sur un ring qui attendent le gong.

Cleo sortit de la pièce et Grace en profita pour jeter un coup d'œil plus approfondi. Il se dirigea vers une photographie sous verre qui partageait une petite table avec une plante grasse. Un homme distingué, petite cinquantaine, haut-de-forme et queue-de-pie, se tenait aux côtés d'une jolie femme de quarante-cinq, quarante-huit ans, qui ressemblait incroyablement à Cleo, dans une tenue extrêmement élégante, avec un grand chapeau. Des douzaines de personnes bien habillées formaient le second plan. Grace crut reconnaître l'enceinte réservée à la famille royale, à Ascot, même s'il n'y était jamais allé.

Puis il longea la bibliothèque qui courait du sol au plafond. Il remarqua plusieurs romans de Graham Greene, quelques-uns des journaux intimes de Samuel Pepys, de nombreux romans policiers – Val McDermid, Simon Brett, Ian Rankin et Mark Timlin –, un ouvrage de Jeanette Winterson, deux de James Herbert, un d'Alice Seebold, *Les Corrections* de Jonathan Franzen, une rangée de Tom Wolfe, des biographies de Maggie Thatcher et de Clinton, un mélange éclectique de livres pour filles, un exemplaire ancien de *Gray's Anatomy*, et, à sa grande surprise, *L'Occulte* de Colin Wilson.

Cleo revint, dans un tintement de glaçons, avec deux verres pleins.

« Tu lis beaucoup ? lui demanda-t-il.

— Pas assez, mais j'achète des bouquins sur un mode compulsif. Et toi ? »

Il adorait les livres et en achetait plusieurs chaque fois qu'il entrait dans une librairie, mais il finissait rarement par les lire. « J'aimerais avoir le temps... Au final, je lis surtout des rapports. »

Elle lui tendit son verre de whisky et ils s'assirent sur le canapé, laissant un espace entre eux. Elle leva son verre de vin blanc. « Merci d'être venu. »

Il haussa les épaules en se demandant quand la bombe à retardement allait exploser.

« À la tienne, Étienne, dit-elle.

— Étienne ?

— Tu parles, Charles. »

Il fronça les sourcils.

« Tu ne connais pas ?

— Non.

— À la tienne, Étienne, tu parles, Charles, tout juste, Auguste ! »

Elle leva son verre à nouveau et avala une longue gorgée.

Il secoua la tête en signe de perplexité et but à son tour. Le whisky était dangereusement bon. « Qu'est-ce que ça veut dire : “À la tienne, Étienne” ?

— Tu parles, Charles ; tout juste, Auguste ! »

Grace ne comprenait toujours pas.

« C'est juste une façon de parler – je t'apprendrai. »

Il la regarda, puis baissa les yeux sur son verre, y trempa ses lèvres et changea de sujet. « Tu as envie de me dire quelque chose à propos de... Comment dire... *Mr Right* ? Ton fiancé ? »

Cleo reprit une gorgée de vin. Il ne la quittait pas des yeux, adorant sa façon de boire, non pas du bout des lèvres, mais à pleine bouche. « Richard ?

— C'est donc son nom ?

— Je ne t'ai pas dit son nom ? » Elle semblait abasourdie.

« En fait, non. Je pense que tu as oublié, hier soir. Ainsi que lors de notre premier rendez-vous. »

Elle fixait le fond de son verre comme s'il s'agissait de lire dans les runes. « Mais... Tout le monde... Tout le monde connaît notre histoire. Je veux dire... Je pensais... que tu en avais entendu parler.

— Il faut croire que je ne suis pas tout le monde.

— Il rend fous tous mes collègues, à la morgue, depuis des mois. »

Grace faisait tourner ses glaçons dans son verre. « Je ne suis pas sûr de te suivre.

— La réponse est quarante-deux, dit-elle. La vie, l'univers et le reste ? *Le Guide galactique* ?

— Bien sûr », dit-il, comme s'il venait de tilter. Il se demanda si Cleo était ivre. Mais elle n'en avait pas l'air. Pas même éméchée.

« Je suis désolé, je suis perdu. Tu as un fiancé qui rend tout le monde marteau ?

— Je pensais que tu savais, dit-elle, très douce tout à coup. Oh merde, tu ne savais pas, hein ?

— Non. »

Elle termina son verre. « Mon Dieu ! » Elle l'inclina en quête d'une précieuse goutte d'alcool. « Enfin, évoquer Dieu est complètement inapproprié dans le cas présent. » Elle haussa les épaules.

« Tu peux me mettre à la page ?

— Tu veux le dossier Richard au complet ?

— Ce serait un bon début.

— Richard et moi, nous nous sommes rencontrés il y a trois ans environ. Il est avocat. Il est venu à la morgue pour voir un corps dans le cadre d'une affaire qu'il défendait. » Elle examina son verre et fut déçue de constater qu'il était vide. « Il m'a plu, on a commencé à sortir ensemble. Il a plu à mes parents, mon frère et ma sœur l'ont trouvé adorable... Il y a un an et demi, nous nous sommes fiancés. Mais à la même époque, je me suis rendu compte que j'avais un sacré rival : Dieu.

— Dieu ? »

Elle hocha la tête. « Il a rencontré Dieu. Ou Dieu l'a rencontré. Bref.

— Petit veinard, dit Grace.

— Sacré veinard, dit-elle, légèrement sarcastique. J'envie ceux qui rencontrent Dieu. Cela doit être bien agréable de pouvoir s'en remettre à Lui. » Elle se leva brusquement. « Un autre whisky ? »

Son verre était aux trois quarts plein. « Non, ça ira, merci. Je conduis. »

Cleo sortit de la pièce, revint avec un verre de vin et se rassit, beaucoup plus près de lui cette fois.

« Il a commencé à me traîner dans une église charismatique de Brighton. Ce n'était définitivement pas pour moi. J'ai essayé pourtant,

car, à l'époque, je l'aimais, mais tout cela n'a pas tardé à nous éloigner.

— Et il a choisi de prier encore plus.

— Exactement. Eh, tu es perspicace, pour un flic. »

Grace lui jeta un regard narquois, mais ne put s'empêcher de sourire. « Merci beaucoup. »

Elle cogna son verre contre le sien. « Il s'est mis à exiger que je m'agenouille avec lui : on priait pendant une heure, parfois plus, pour demander à Dieu d'améliorer notre relation. Au bout d'un moment, j'ai craqué.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas croyante.

— Tu ne crois en rien ?

— Je passe mes journées à découper des corps – tu le sais. Je n'y ai jamais trouvé d'âme. » Elle descendit une rasade de vin. « Tu es croyant ?

— Je crois à une forme d'existence après la mort. Mais j'ai un problème avec la religion.

— Nous sommes dans le même cas, alors, dit-elle.

— J'ai vu que tu as *L'Occulte*, de Colin Wilson, dans ta bibliothèque.

— Ce genre de trucs m'intrigue. Je sais que tu t'y intéresses aussi, ce n'est pas un problème pour moi. On peut croire aux fantômes, au monde des esprits, sans nécessairement être monothéiste, n'est-ce pas ? »

Grace acquiesça.

« J'ai rompu avec Richard il y a six mois et il ne l'accepte pas. Il est convaincu que Dieu va nous réunir. Sa carrière en est également affectée. Il passe de plus en plus de temps à demander à Dieu de l'aider dans ses procès, au lieu de lire ses dossiers. Je suis désolée. Quand je vois toute cette merde à travers le monde provoquée le plus souvent par des gens qui délirent à propos de leur Dieu... Je me dis parfois que l'obsession de Richard n'est pas très différente de celle d'un kamikaze islamique. Cela fait partie du même maudit système de pensée. Ce n'est pas cette vie qui compte, c'est la prochaine. Quel idéal de chiottes ! On peut changer de sujet ? »

Grace but un peu de whisky. « De quoi voudrais-tu parler ? »

Elle posa son verre, lui prit le sien des mains et le posa également. Elle passa ses bras autour de son cou et chuchota à son oreille : « Et si

on arrêta tout simplement de parler pendant quelques minutes ? »

Elle pressa alors ses lèvres contre les siennes. Elles étaient douces, incroyablement douces... Il respira son parfum musqué, l'odeur de ses cheveux fraîchement lavés, sentit sa douce langue sucrée, très profond dans sa bouche, sentit qu'elle le serrait de plus en plus contre son corps, comme si elle l'enveloppait dans de multiples feuilles de soie.

Leurs corps s'enlacèrent, et, sans que leurs bouches se séparent, ils gravirent des escaliers – un étage, deux étages, il ne comptait pas –, et marchèrent sur un parquet en bois poli, puis sur un épais tapis.

El Divo tournait toujours sur la platine – une chanson jazzy à présent. Des bougies dessinaient des allées de flammes le long des murs, et elle ne cessait de l'embrasser, d'explorer ses dents avec sa langue, puis son palais, de se battre en duel contre sa langue et il sentit...

Doux Jésus, son entrejambe était en feu. Au bord de l'explosion.

Un courant électrique parcourait son ventre, provoquant de minuscules étincelles, fantastiques, dans tout son corps. Il ouvrit les yeux et vit ses yeux bleu pâle lui sourire. Elle déboutonnait sa chemise et, soudain, elle colla ses lèvres douces et humides sur chacun de ses yeux, l'un après l'autre, et Roy eut l'impression de voir des étincelles. Elle embrassa son front, ses joues, puis ses lèvres, de nouveau. Encore et encore.

C'était tellement bon que cela faisait mal.

Ces neuf dernières années, il avait, en de très rares occasions, composé le numéro de petites annonces trouvées dans *l'Argus*, et avait atterri dans des caves miteuses. Une fois, une grosse Espagnole l'avait branlé. Une autre fois, une Thaïe lui avait fait une fellation, et la troisième fois, expérience embarrassante, il avait eu du mal à bander pour une Anglaise maigre, sans poitrine, avec un accent vulgaire.

Peut-être parce que, dans sa tête, Sandy était à ses côtés.

Mais elle n'était pas là à présent.

Les doigts fins de Cleo s'attaquaient maintenant à sa ceinture. Un autre baiser dans le cou, juste sous son menton. Il entendit le bruit de la boucle qui cédait. Un autre baiser dans le cou, plus bas. Et soudain, il fut soulagé par l'ouverture de son pantalon et sentit ses mains dans son boxer, si chaudes et, en même temps, si délicieusement, sensuellement froides.



« Oh mon Dieu ! » Il tressaillit, la puissance de son érection le faisant presque délirer. Mais il était déterminé à la faire durer très très longtemps.

Elle lui sourit, du sourire le plus effronté, le plus coquin, le plus provocant qu'il ait jamais vu. Puis elle se remit à défaire, un par un, dans l'ordre, les boutons de sa chemise.

Quand elle pressa ses lèvres contre son téton droit, il crut qu'il allait mourir de joie.

Elle continua à le torturer délicieusement, imposant son rythme lent, si lent, si excitant. Elle pinça son téton gauche, doucement, puis fermement, en le fixant et en lui souriant de ce merveilleux sourire espiègle, si incroyablement...

Si ouvertement...

Sexuel.

Il était tellement dur qu'il ne tiendrait pas une seconde de plus.

Elle enfonça sa langue dans son nombril. Elle baissa son pantalon et son boxer jusqu'à ses mollets, jusqu'à ses pieds.

Puis elle le prit dans sa bouche.

De l'air sortit de ses poumons, dans un souffle inattendu, profond, provenant d'un endroit qu'il croyait disparu, mort depuis longtemps. Il glissa ses mains sous son sweat-shirt, sentit sa peau, la peau douce de son ventre musclé, et commença à tirer lentement son pull, en priant pour que ce moment ne s'arrête jamais. Il ne voulait pas l'enlever complètement, pour que cela dure toujours, que le pull remonte éternellement, des jours, des heures, des minutes, des secondes, des nanosecondes, des picosecondes, des femtosecondes. Que cet instant soit gravé dans le marbre.

Puis il caressa ses seins. Pas de soutien-gorge. Juste une poitrine généreuse, plus généreuse qu'il avait imaginé, ferme, ronde. Elle laissa échapper un gémissement quand il les toucha, et le reprit dans sa bouche beaucoup, beaucoup plus profondément.

Quelques instants plus tard – il avait toujours ses chaussures et son pantalon aux chevilles – ils s'allongèrent sur le lit, couvert d'un imprimé léopard. Ils se regardèrent en silence. Il glissa une main derrière ses épaules, sentit ses omoplates musclées, la cambrure de ses reins, sa peau chaude, et s'étonna – il essayait de ne pas y penser, mais ne pouvait s'en empêcher. Elle était si différente de Sandy. Pas mieux.

Juste différente.

Des souvenirs de sa femme lui revinrent par flashs. Des comparaisons. Sandy était plus petite, son corps plus replet, moins musclé. Ses seins étaient plus menus, d'une autre forme, ses tétons plus grands, plus roses. Ceux de Cleo étaient comme des boutons écarlates. Le pubis de Sandy était un triangle sauvage, brun. Celui de Cleo blond comme les blés, comme ses cheveux, net, épilé. Elle l'enlaçait, en frémissant, de ses membres toniques, comme un superbe pur-sang. Et elle chuchota : « Roy, tu es incroyable. J'ai envie de toi depuis tellement longtemps. Fais-moi l'amour. »

Il l'absorbait tout entière, ne pouvant s'en rassasier, se sentant comme perdu dans un conte de fées. Elle tentait de le faire entrer en elle, mais il n'était pas prêt. Pas encore. Il n'avait pas fait l'amour depuis si longtemps, il essayait de se souvenir, de se retenir, de se souvenir comment se retenir.

Il fallait qu'il ralentisse, d'une manière ou d'une autre. Qu'il lui donne du plaisir d'abord. Ç'avait toujours été sa règle secrète avec Sandy, et avec les rares filles avec lesquelles il avait couché avant elle.

Il descendit le long de son corps, caressant ses seins de ses lèvres, puis les contours de son ventre, laissant courir sa langue dans sa douce toison blonde, goûtant à son humidité, la respirant. Un goût incroyable... Un parfum encore plus musqué et plus excitant que celui qu'elle portait.

Elle gémissait.

Dieu qu'elle avait bon goût, c'était une merveille.

Son portable se mit à sonner.

Elle rit. Le téléphone insista. Puis s'arrêta. Il enfonça sa langue en elle.

« Roy, murmura-t-elle, Roy ! Oh, Roy ! Oh mon Dieu, Roy ! »

Deux bips aigus du satané téléphone. Un message.

Plus rien n'avait d'importance.

## 64

Chris Willingham fixait l'hystérique qui, le T-shirt maculé de vomi, debout dans l'encadrement de la porte, lui criait dessus. Il essayait désespérément de se souvenir, d'après ses derniers cours, comment gérer une situation comme celle-là.

« FAITES QUELQUE CHOSE ! JE VOUS EN PRIE, FAITES QUELQUE CHOSE ! IL FAUT QUE VOUS M'AIDIEZ À RETROUVER MA FEMME ! »

*Parler calmement.* C'était la règle numéro un. Donc, d'une voix douce, il demanda : « Que s'est-il passé, exactement ? »

— ELLE EST EN TRAIN DE HURLER. ELLE EST TERRORISÉE, COMPLÈTEMENT TERRORISÉE, OK ? » Tom entra dans la pièce et le saisit par les épaules. « MAIS FAITES QUELQUE CHOSE, PUTAIN ! »

Le jeune officier du bureau d'aide aux victimes eut un haut-le-cœur à cause de l'odeur de vomi. Toujours d'une voix douce, il répéta : « Dites-moi, monsieur Bryce, que s'est-il passé ? »

Tom fit volte-face et sortit de la pièce. « Venez, venez voir ! Elle est sur mon ordinateur ! »

Le lieutenant le suivit jusqu'à une petite pièce remplie de livres, de dossiers et de photos encadrées de sa femme et de ses enfants. Un ordinateur portable était ouvert sur le bureau, en veille. Tom Bryce appuya sur la touche « entrée » et la messagerie apparut.

L'atroce odeur de vomi était encore plus forte ici, et Willingham, concentré sur l'écran, essayait de ne pas marcher dans la flaque, sur la moquette. Il regarda Bryce s'asseoir, fixer l'écran, froncer les sourcils et parcourir ses messages.

« Il était là, dit Tom. Il était là. Un mail avec une putain de pièce jointe. Oh, mon Dieu, où est-il ? »

Willingham demeurait silencieux. Tom sembla se calmer quelques secondes. Puis il craqua de nouveau : « IL ÉTAIT LÀ ! »

Tom n'en croyait pas ses yeux. Le foutu message avait disparu. Il entra, dans la fonction « rechercher », les mots clés du mail dont il se souvenait. Mais rien n'apparut. Il sombra en avant, prit sa tête entre ses mains, et se mit à sangloter : « Je vous en prie, aidez-moi. Oh je vous en supplie, faites quelque chose, trouvez-la, s'il vous plaît, faites quelque chose. Oh mon Dieu, si vous l'aviez entendue...

— Vous l'avez vue sur votre écran ? »

Tom hocha la tête.

« Mais elle n'y est plus ?

— Noooon. »

Willingham se demanda si Bryce n'était pas en train de devenir fou. Tout cela n'était-il pas le fruit de son imagination ? N'était-il pas en train de craquer, sous la pression ? « Et si on reprenait depuis le début, monsieur ? »

En tentant de garder son calme, Tom lui raconta exactement ce qu'il avait vu et lui rapporta les paroles de Kellie.

« Si vous avez reçu un mail, il doit être quelque part dans votre ordinateur », affirma le lieutenant.

Tom chercha dans la corbeille, dans le « courrier indésirable » et tous les autres dossiers de sa messagerie. Le message avait disparu.

Et l'idée lui traversa l'esprit qu'il avait rêvé.

Mais non. Pas ce cri. Impossible.

Il se tourna vers le policier. « Vous pensez sûrement que j'ai rêvé, mais non. Je l'ai vue. Je ne sais pas qui sont ces gens, mais ils maîtrisent parfaitement la technologie. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. J'ai reçu des mails, cette semaine, qui ont eux aussi disparu, et qui ont effacé le contenu de mon disque dur. »

Willingham ne savait ni quoi penser, ni trop quoi faire. Son interlocuteur n'avait pas l'air en forme, mais pas dément pour autant, juste en état de choc. Il s'était passé quelque chose, c'était certain, mais d'après ce qu'il savait des ordinateurs – c'est-à-dire pas grand-chose –, les messages ne disparaissaient pas de la sorte. Ils pouvaient être mal classés, ça oui – cela lui était déjà arrivé. « Faisons une

nouvelle tentative, monsieur. Passons en revue tous vos dossiers, un par un. »

Il était plus de minuit quand ils terminèrent. Ils ne l'avaient pas retrouvé.

Tom l'implora : « Qu'allons-nous faire ? »

L'officier cherchait des solutions. « On pourrait appeler le service de cybercriminalité, mais à cette heure-ci, un dimanche, je crains qu'il n'y ait personne. Et si on contactait la maintenance de votre fournisseur Internet ? Ils sont sûrement joignables vingt-quatre heures sur vingt-quatre. » Il fronça les sourcils. « Euh, non, en fait, il faudrait d'abord que je fasse un rapport au commissaire Grace.

— Essayons juste le service technique », dit Tom. Il trouva le numéro et le composa. Un répondeur automatique le mit en attente. Après dix minutes d'une petite musique énervante, une voix humaine répondit – accent indien, politesse et souci de rendre service. Dix minutes plus tard, qui semblèrent dix heures à Tom, l'homme reprit la ligne et lui annonça qu'il ne trouvait pas trace du mail, ni de la pièce jointe.

De rage, Tom jeta le combiné.

Sur un ton qui indiquait à Tom qu'il était de plus en plus sceptique, Willingham lui demanda : « Quels étaient les mots exacts de votre femme, monsieur Bryce ? »

Tendant désespérément de rassembler ses esprits. Tom répéta, aussi précisément que possible, ce dont il se souvenait.

« Elle a dit : “Ne dis rien à la police. Fais exactement ce qu'ils te disent de faire, sinon, ce sera le tour de Max, puis de Jessica. Je t'en prie, fais exactement ce qu'ils te disent. N'en parle surtout pas à la police – ils le sauront si tu le fais.”

— Qui sont ces “ils” ?

— Je ne sais pas », répondit-il, exaspéré par sa propre impuissance.

Willingham sortit sa radio. Tom la recouvrit immédiatement de sa main. « NON ! »

Il y eut un long silence entre eux. Des mails arrivèrent, que le filtre antispams jeta dans la corbeille. Tom vérifia. Rien.

Willingham finit par dire : « Je pense que je devrais faire un rapport.

— Non ! aboya Tom.

— Ce sera sécurisé, monsieur. Ce ne sera consultable que par des policiers.

— NON ! »

Sidéré par la violence de sa réaction, l'officier leva une main. « OK, monsieur, pas de problème. » Il grimaça. « Et si je préparais du thé ou du café ? On réfléchira à ce qu'on peut faire.

— Café. Un café me fera du bien, merci. Noir, sans sucre. »

Le policier quitta la pièce. Tom fixait toujours l'écran comme si toute sa vie se trouvait quelque part, au-delà de cet horizon.

Un nouvel e-mail arriva. En provenance de *postmaster@scarab.tisana.al*. Il cliqua immédiatement.

**Félicitations, Tom ! Tu apprends vite !  
Maintenant, sors de chez toi, prends la voiture de  
Kellie, direction l'A23, vers le nord, et attends  
qu'elle t'appelle. Je n'aime pas quand tu n'obéis  
pas et que tu parles à la police. Si tu dis un mot,  
un seul, à ton nouveau meilleur ami, le bleu qui te  
sert de garde-chiourme, eh bien, tu ne reverras  
jamais ta femme vivante. N'essaie pas de  
répondre à ce message. Et ne cherche pas la  
caméra cachée : tu es en train de la regarder.**

## 65

Cleo lui souriait, son visage si doux et si beau éclairé par la lueur des bougies. Un morceau de jazz flottait dans l'air. Roy Grace sentait son souffle chaud, sucré, sur son visage, observait une mèche de ses cheveux sur sa joue.

« C'était pas mal, chuchota-t-elle.

— Pour un flic ? »

Elle simula un coup de poing puis prit son visage entre ses mains et l'embrassa sur la bouche. Le lit était confortable, Cleo était confortable, c'était tellement agréable d'être avec elle, comme s'il la connaissait depuis des années, comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde.

Il caressa sa peau, et une chaleur profonde l'envahit. Il ressentit une paix intense, parfaite. Il se trouvait, à cet instant du moins, dans un espace qu'il n'aurait jamais imaginé retrouver un jour. Puis il se souvint du coup de fil – un message qu'il avait ignoré, qu'il n'aurait pas dû ignorer – et regarda l'horloge qui diffusait une faible lumière bleue, sur la table de nuit.

1 h 15.

*Merde !*

Il roula au sol, tâtonna par terre, trouva son téléphone et consulta sa messagerie.

C'était Glenn qui lui demandait de l'appeler s'il avait ce message avant minuit, ou d'attendre le lendemain dans le cas contraire. Il reposa le téléphone, soulagé.

« Je suis heureuse que tu sois venu, murmura Cleo.

— C'est le Glenfiddich qui m'a fait de l'œil. Je n'y résiste pas.

— Vous êtes donc aussi superficiel que cela, commissaire Grace ? le provoqua-t-elle. Prêt à tout pour un verre gratuit ?

— Hum, hum. Et peut-être étais-je un peu curieux à propos de ton fiancé. Suis-je doublement superficiel ? » Il prit une respiration forcée quand elle serra soudain ses testicules entre ses mains.

« Vous savez ce qu'on dit, commissaire ? » Elle les pressa délicatement.

Le souffle coupé par le plaisir – et un tout petit peu de douleur –, il lâcha : « Non, qu'est-ce qu'on dit ?

— Que lorsqu'on tient un homme par les couilles, on le tient par le cœur et par l'esprit aussi. »

Il soupira brusquement, délicieusement, quand elle relâcha très légèrement la pression. « Bon, quels sont tes plans pour le reste de la nuit ? » murmura-t-il.

Elle serra de nouveau, et l'embrassa. « Quels que soient mes plans, tu n'es pas vraiment en position de négocier !

— Qui parle de négocier ?

— Toi ! » Elle lâcha prise, roula sur le côté et traversa la pièce. Il regarda son corps élancé, nu, ses longues jambes, son fessier rond, ferme, pâle, splendide, disparaître dans l'encadrement de la porte. Puis il croisa les bras derrière la nuque et s'appuya contre un coussin doux et moelleux. « Beaucoup de glaçons ! » cria-t-il.

Elle revint quelques minutes plus tard avec deux verres, dans un bruit de glaçons qui s'entrechoquent, et lui en tendit un. Elle prit place à côté de lui, sur le lit, et trinqua. Avec un mouvement de la tête, elle lança : « À la tienne, Étienne, tu parles, Charles, tout juste, Auguste ! » Puis elle vida la moitié de son verre.

Il leva le sien à son tour : « À la tienne, Étienne ! » et but une longue gorgée. Demain était à des années-lumière. Les yeux de Cleo, plongés dans les siens, brillaient.

« Vous êtes donc venu pour entendre parler de mon fiancé. C'était la seule raison, commissaire Grace ?

— Arrête de m'appeler comme ça !

— Comment veux-tu que je t'appelle ? Le dernier mâle avant la fin du monde ? »

Il sourit. « Ça m'irait. Sinon, juste Roy, ça m'irait aussi. »

Elle prit une autre gorgée, se pencha, l'embrassa sensuellement et



poussa un glaçon aromatisé au whisky entre ses lèvres. « Roy ! C'est un très beau nom. Pourquoi est-ce que tes parents t'ont appelé Roy ?

— Je n'ai jamais demandé.

— Pourquoi pas ? »

Il haussa les épaules. « Cela ne m'a jamais traversé l'esprit.

— Et tu es enquêteur ? Je croyais que tu enquêtais sur tout.

— Pourquoi est-ce que tes parents t'ont appelée Cleo ?

— Parce que... » Elle gloussa. « En fait, cela me gêne de le dire... C'est parce que le roman préféré de ma mère était *Le Quatuor d'Alexandrie*. Ils ont choisi mon nom en référence à l'un des personnages, Clea, sauf que mon père s'est trompé, à la mairie, et qu'ils ont mis un o à la place du a. Et c'est resté.

— Je n'ai jamais entendu parler du *Quatuor d'Alexandrie*.

— Arrête de me faire marcher, tu as dû le lire !

— J'ai dû avoir une enfance difficile.

— Ou une enfance peu studieuse...

— Tu savais jouer au poker à douze ans ?

— C'est bien ce que je dis : il est temps de prendre en main ton éducation ! *Le Quatuor d'Alexandrie*, ce sont quatre romans de Lawrence Durrell. Des histoires magnifiques, toutes liées les unes aux autres : *Justine*, *Balthazar*, *Mountolive* et *Clea*.

— Je veux bien te croire si...

— Si quoi ?

— Si tu es le fruit de cela. »

Son téléphone sonna. Cette fois, il décrocha. À contrecœur.

Deux minutes plus tard, la mort dans l'âme, il enfilait maladroitement et précipitamment ses chaussettes, assis au bord du lit.

## 66

« Tu as facilement peur, hein, Kellie ? »

Aveuglée par la lumière braquée sur ses yeux, Kellie se tortillait sur sa chaise, s'efforçait de reculer, tirait sur les cordes, cherchant à s'éloigner de l'horrible scarabée noir que le petit Américain obèse tenait devant son visage.

« Nooooooon ! S'il vous plaît, nooooooon !

— C'est une de mes bêtes, dit-il, le regard lubrique.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Qu'est-ce que vous voulez ? »

Il éloigna soudain l'insecte et le remplaça par une bouteille de vodka. « Une p'tite goutte ? »

Elle détourna la tête. Elle tremblait. La peur. La faim. Le manque. Des larmes coulèrent sur ses joues.

« Je sais que tu en rêves, Kellie. Bois. Tu te sentiras tellement mieux après. »

Elle avait terriblement envie d'attraper cette bouteille et de la descendre. Mais elle était déterminée à ne pas lui donner cette satisfaction. Du coin de l'œil, dans la faible luminosité, elle voyait toujours l'insecte qui bougeait.

« Bois une petite gorgée.

— Je veux mes enfants, dit-elle.

— Je pense que tu as plus envie de vodka que de revoir tes enfants.

— Va te faire foutre ! »

Elle distingua une ombre, puis reçut une violente gifle sur la joue. Elle hurla de douleur.

« Je ne supporte pas qu'une petite pute me parle mal, tu m'entends ?

— Va te faire foutre ! »

Le coup suivant fut si fort que la chaise sur laquelle Kellie était attachée bascula. Kellie s'écrasa dans un cri d'agonie sur le sol dur comme du béton. La douleur envahit son bras, son épaule, tout son corps. Elle éclata en sanglots. « Pourquoi est-ce que vous me faites ça ? hoqueta-t-elle. Qu'est-ce que vous me voulez ? QU'EST-CE QUE VOUS VOULEZ ?

— Et si tu commençais par obéir ? » Il approcha le scarabée de son visage, tellement près qu'elle sentit son odeur âcre. Les pattes de l'insecte écorchèrent sa peau. Elle se tordit, roula par terre avec la chaise, s'effondra, se cogna, souffrant le martyre à chaque mouvement. « Noooon, noooon, noooon ! » Sa respiration s'accélérait, elle haletait, hystérique. Elle fut prise d'une vague de colère à l'encontre de Tom. Où était-il ? Pourquoi ne venait-il pas la délivrer ?

Puis elle demeura immobile, à bout de forces, fixant la lumière aveuglante – et l'obscurité. « S'il vous plaît, supplia-t-elle. Je ne sais pas qui vous êtes. Je veux juste mes enfants. Mon mari. Par pitié, laissez-moi partir. »

Tout cela devait avoir un lien avec le mail que Tom avait reçu, qu'il avait montré à la police. Elle en était certaine. « Pourquoi est-ce que je suis là ? » demanda-t-elle, comme pour obtenir confirmation.

Silence.

« Vous m'en voulez ? pleurnicha-t-elle.

— Seulement parce que tu te conduis mal, Kellie, répondit-il d'une voix soudain adoucie. J'aimerais que tu coopères.

— Alors détachez-moi, putain !

— Je ne pense pas que ce soit possible pour le moment. »

Elle ferma les yeux, essayant désespérément de rassembler ses esprits, de combattre le manque, insupportable. Pour une toute petite gorgée de cette Stoli... Mais elle n'allait pas donner cette satisfaction au gros Américain. Jamais, pas question, jamais de la vie, jamais, jamais, jamais.

Puis le manque prit possession de son cerveau.

« Puis-je avoir une gorgée, maintenant ? » demanda-t-elle.

Quelques secondes plus tard, la bouteille était entre ses lèvres et elle avalait goulûment l'alcool. L'effet fut quasi immédiat. Dieu, que c'était bon. Peut-être se trompait-elle sur le compte de cet homme.

Peut-être était-il bienveillant, après tout.

« C'est bien, Kellie ! Continue à boire. C'est vraiment bon, hein ? »

Elle hocha la tête, reconnaissante.

« Tu vois ! Tout ce que je veux, c'est être gentil avec toi. Tu es gentille avec moi, je suis gentil avec toi. C'est facile à comprendre, non ? »

Elle hocha de nouveau la tête. Puis ressentit le manque dès qu'il retira brutalement la bouteille.

Et soudain, elle y vit plus clair. Et tous les films d'horreur qu'elle avait vus repassèrent dans son esprit, simultanément. Qui c'était, cet homme ? Un serial killer ? Qu'allait-il lui faire ? La peur rampait en elle, comme une créature sauvage. Allait-il la violer ? La torturer ?

*Je vais mourir ici, dans le noir, sans jamais revoir Jessica, Max ni Tom.*

Comment communiquer avec un tel individu ? Dans les films, elle avait vu des prisonniers essayer d'établir une relation avec leurs ravisseurs. Quand on connaît un peu quelqu'un, il devient beaucoup plus difficile de lui faire du mal.

« Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

— À mon avis, tu n'as pas à te poser de questions là-dessus, Kellie.

— J'aimerais savoir.

— Je vais devoir t'abandonner quelque temps. Avec un peu de chance, ton mari te rejoindra très bientôt.

— Tom ?

— Gagné !

— Tom arrive ?

— Tom arrive. Tu n'as pas envie qu'il te trouve allongée par terre comme ça, n'est-ce pas ? »

Elle secoua la tête.

« Je vais te relever. Je veux que tu sois belle pour la caméra !

— La caméra ?

— Hum, hum. »

Légèrement éméchée, peinant à articuler, elle demanda :  
« Pourquoi une caméra ?

— Je vais faire de toi une star ! »

## 67

À 1 h 25, Jay-Z se mit à chanter dans la chambre de Glenn Branson. C'était la sonnerie de son portable. Il jeta un bras pour l'attraper et décrocher avant que l'engin de malheur ne réveille Ari, mais dans son empressement, il renversa le verre d'eau sur la table de nuit et expédia le portable et le réveil par terre.

Il sauta du lit, dans le noir, le cerveau embrouillé, et tâtonna sous la chaise, à côté du chevet, là où le téléphone était tombé. La musique était de plus en plus forte. Il finit par mettre la main dessus et par répondre. « Commandant Branson », chuchota-t-il en s'accroupissant, comme si cela pouvait le faire parler moins fort.

C'était Tom Bryce. Il avait l'air très mal en point. « Commandant Branson, je suis désolé de vous appeler si tard.

— Non, pas de problème, Tom... Attendez...

— Nom de Dieu ! dit Ari. Tu rentres après minuit, tu me réveilles, et maintenant tu me réveilles une nouvelle fois. Je pense qu'on devrait faire chambre à part. » Et elle lui tourna ostensiblement le dos.

*Encore une semaine qui commence bien*, se dit Branson, sombre, en sortant de la pièce. Il se réfugia dans leur salle de bains orange et ferma la porte.

« Désolé. Je vous écoute, dit-il, assis, nu, sur la cuvette des W.-C., à défaut d'autre chose. Dites-moi. » La pièce sentait l'enduit. Il regarda la porte de douche en verre, rutilante, fixée la semaine dernière, et les carreaux tigrés, ahurissants, qu'Ari avait choisis et que l'ouvrier avait terminé de poser le vendredi précédent. Ils avaient aménagé trois mois auparavant. La maison était bien située, à Saltdean, entre la mer et la campagne. Mais en ce moment, le voisinage était à cran : le corps de

Janie Stretton avait été retrouvé à moins d'un kilomètre de là.

« J'ai besoin de savoir si cette ligne est sécurisée », demanda Tom Bryce, au bord de l'hystérie. Il y avait un bruit sourd, comme s'il conduisait.

Branson regarda l'écran de son téléphone : Tom Bryce l'appelait de son portable. Tentant de le calmer, il dit : « Vous êtes sur mon téléphone professionnel, tous les signaux sont cryptés. C'est complètement sécurisé. » Il décida de ne pas mentionner que le téléphone de Tom, sans doute un modèle normal, pouvait facilement être mis sur écoute. « Où êtes-vous, Tom ?

— Je ne veux pas vous le dire.

— OK. Vous n'êtes pas chez vous ?

— Non. Je ne peux pas parler depuis chez moi. La maison est surveillée.

— Vous voulez qu'on se donne rendez-vous quelque part ?

— Oui. Non. Oui. Enfin... Il faut que vous m'aidiez.

— Je suis là pour ça.

— Je peux vous faire confiance ? Vous garderez tout pour vous ? »

Branson fronça les sourcils. « Qu'aimeriez-vous que je vous dise pour vous convaincre ? »

Il y eut un long silence.

« Allô ? Monsieur Bryce, Tom, vous êtes toujours là ?

— Oui. » Sa voix semblait lointaine.

« Vous avez entendu ma question ?

— Je ne sais pas si... si je devrais. Je ne pense pas pouvoir prendre le risque. »

La conversation fut coupée.

Glenn Branson composa le numéro de Tom Bryce, mais tomba directement sur sa boîte vocale. Il laissa un message signalant qu'il avait rappelé, attendit quelques minutes, réveillé comme en plein jour, le cerveau tournant à plein régime, contrarié qu'Ari ne soit pas plus compréhensive. Oui, c'était dur, mais elle aurait pu être un peu plus sympa. Il haussa les épaules. À quoi bon. Peut-être devrait-il lire le livre qu'elle lui avait acheté pour Noël, *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*. Elle lui avait dit que cela l'aiderait à comprendre ce qu'elle pouvait ressentir. Mais il doutait de comprendre un jour ce que les femmes voulaient. Les hommes et les

femmes ne venaient pas de planètes différentes, mais de galaxies différentes.

Il composa de nouveau le numéro de Bryce et atterrit encore une fois sur le répondeur. Puis il composa le numéro du domicile de l'homme d'affaires, en proie à une appréhension terrible, indéfinissable.

« Parti ? » demanda Roy Grace, stupéfait, à l'officier du bureau d'aide aux victimes. Il était 2 h 10 du matin, il se trouvait à côté de Branson, dans le hall du domicile de Tom Bryce, aussi perplexe que furieux. « Comment ça, il est *parti*, putain ?

— Je suis monté voir si tout allait bien et il n'était plus là.

— Tom Bryce, sa fille de quatre ans et son fils de sept ans ont quitté la maison et vous ne vous êtes aperçu de rien ?

— Je... hum..., répondit Chris Willingham, désespéré.

— Vous vous êtes endormi, putain, c'est ça ?

— Non, je... »

Grace, chewing-gum en bouche pour masquer l'odeur d'alcool, fusillait du regard le jeune officier. « Vous étiez censé vous occuper de lui. Le garder à l'œil, *lui*, le suspect numéro un. Et vous l'avez laissé filer ? »

Le jeune homme raconta aux deux enquêteurs tout ce qui s'était passé ces dernières heures, en particulier l'épisode du mail que Tom Bryce prétendait avoir reçu, et qui avait disparu de son ordinateur.

Grace était venu directement de l'hôpital du Sussex, où la jeune Emma-Jane Boutwood, qu'il trouvait si prometteuse, était en soins intensifs, sur le point d'être opérée. Il avait eu la douloureuse mission d'appeler les parents pour leur annoncer que leur fille n'allait sûrement pas survivre à ses blessures.

Il avait quitté Cleo à contrecœur, mais euphorique. Après avoir appris la gravité des blessures d'E-J, tous les souvenirs de sa nuit d'amour avaient été effacés – du moins temporairement – et il se sentait très déprimé, atrocement inquiet pour Emma-Jane.

Le conducteur de la camionnette, non identifié, était toujours dans le coma, en soins intensifs lui aussi, dans le même hôpital. Grace avait exigé qu'il soit sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et avait laissé des instructions pour que, lorsque l'homme reprendrait

conscience, il soit inculpé pour tentative de meurtre sur un officier de police. Grace espérait seulement qu'il n'aurait pas à le poursuivre pour meurtre.

Puis il avait rejoint Nick Nicholl au centre opérationnel, qui voulait lui montrer un ordinateur portable, et Tom Bryce avait mystérieusement filé à l'anglaise au milieu de la nuit, avec ses deux enfants. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

La semaine n'avait commencé que depuis deux heures.

Il se tourna vers Branson : « Bryce, quand il t'a appelé... Tu dis qu'il avait une voix bizarre. Il était effrayé ?

— Terrorisé », confirma Branson.

Grace réfléchit. « Tu lui as fait remplir une déclaration de disparition pour sa femme, hier ? »

Branson acquiesça.

« Appelle Nick. Il est au centre opérationnel. Demande-lui de la consulter. Il y trouvera les adresses des amis et des parents de M<sup>me</sup> Bryce. Un homme effrayé ne va pas loin, au milieu de la nuit, avec deux enfants en bas âge. Tu as une description de la voiture ? »

Chris Willingham et Glenn Branson le dévisagèrent, l'œil vide. Visiblement, aucun des deux ne s'était préoccupé de cette voiture.

« Putain, mais qu'est-ce que vous avez foutu ? »

Glenn Branson, essayant de le calmer, intervint : « Roy, je ne savais pas jusqu'à quel point on devait le surveiller. Chris était simplement là pour lui donner un coup de main et le protéger.

— Oui, et si on avait la description de son putain de véhicule, on pourrait la transmettre à toutes les voitures qui patrouillent actuellement (même s'il savait qu'il n'y en avait guère à cette heure) et mieux le protéger encore.

— Je demande à Nick d'appeler le reste de l'équipe ? »

Grace se posa la question. L'envie de tirer Norman Potting hors du lit était quasi irrésistible, mais il avait le pressentiment que la journée allait être très longue. Il était plus judicieux d'accorder une nuit de sommeil à un maximum de collaborateurs, pour que certains soient frais et dispos à la réunion de huit heures et demie.

Il fallait aussi qu'il trouve quelqu'un pour remplacer Emma-Jane. Et comment Alison Vosper allait-elle réagir à ce nouvel accident causé par une course-poursuite ? Le chauffeur du taxi était hospitalisé pour



blessures superficielles, et le passager, qui n'avait pas attaché sa ceinture, s'était cassé une jambe. Un journaliste de l'*Argus* était déjà à l'hôpital, et les autres ne tarderaient pas à rappliquer, telles des mouches.

*Merde, merde, merde.*

« Le problème, c'est que je n'ai pas l'immatriculation du véhicule, dit Glenn Branson.

— Ça ne devrait pas être trop difficile à trouver. La carte grise est peut-être quelque part dans la maison. »

Tandis que Branson téléphonait et que l'officier cherchait les papiers du véhicule au rez-de-chaussée, Grace monta à l'étage, inspecta les chambres des enfants et celle des parents. Le lit était défait. Mais rien à l'horizon. Le bureau de Tom Bryce promettait davantage. Il vit des piles de dossiers sur le bureau et une webcam. Pinçant son nez en raison de la forte odeur de vomi, il fouilla dans les tiroirs, sans mettre la main sur quoi que ce soit d'intéressant. Puis il s'attaqua à un grand meuble de rangement en métal noir.

Toutes les informations dont ils avaient besoin étaient réunies dans la chemise « VOITURES ».

*Toutes les missions d'un policier n'exigent pas un bac plus douze,* se dit-il.

Quinze minutes plus tard, Grace et Branson se trouvaient dans un ascenseur sinistre, avec des graffitis obscènes sur les murs, une flaque d'urine dans un coin, dans une tour de la cité de Whitehawk.

Une fois au septième étage, ils longèrent le couloir jusqu'à l'appartement 72.

Une voix de femme demanda : « C'est qui ?

— Police ! » dit Grace.

Une femme fatiguée, l'air anxieux, petite cinquantaine, vêtue d'une robe de chambre et de chaussons à pompons, ouvrit la porte. Elle avait dû être belle dans sa jeunesse, mais son visage était maintenant tanné et ridé, et ses cheveux ondulés, mal coupés, autrefois blonds, tiraient sur le gris. Ses dents étaient sévèrement tachées – la nicotine, à en juger par les relents de tabac. Un enfant pleurait, quelque part, dans l'appartement. Flottait dans l'air une odeur rance de grailon.

Grace lui montra sa carte. « Commissaire Grace de la PJ de

Brighton, et voici le commandant Branson. Êtes-vous M<sup>me</sup> Stevenson ? »

Elle hocha la tête.

« Vous êtes bien la mère de Kellie Bryce ? »

Elle hésita avant de dire : « Ouais, l'est pas là. Vous cherchez Tom ? L'est pas là.

— Vous savez où il est ? demanda Grace.

— Vous savez où est ma fille ?

— Non, nous la cherchons.

— Elle a pas disparu. Elle laisserait pas les enfants. Elle a jamais pu les lâcher de l'œil. Elle les laisse même pas ici. Tom les a amenés il y a une heure. L'a sonné, les a poussés, l'est reparti.

— Il a dit où il allait ?

— Non. L'a dit qu'il m'appellerait. »

Les hurlements s'intensifièrent. Elle se retourna, anxieuse.

Grace piocha une carte de visite dans sa poche et la lui tendit. « S'il vous plaît, appelez-moi si vous avez des nouvelles de lui – sur mon portable. »

Elle prit la carte et demanda : « Vous voulez entrer ? Prendre une tasse de thé ? Il faut que je console Jessica, car mon mari doit pouvoir dormir. Il a la maladie de Parkinson. Y doit s'reposer.

— Je suis désolé de vous avoir dérangée, dit Grace. M. Bryce n'a rien dit du tout ?

— Rien.

— Il n'a pas expliqué pourquoi il vous confiait les enfants au milieu de la nuit ?

— Pour leur sécurité, il a dit. C'est tout.

— Sécurité contre quoi ?

— L'a pas dit. Où est Kellie ? Où vous pensez qu'elle est ?

— Nous ne savons pas, madame Stevenson, dit Glenn Branson. Dès que nous la retrouverons, nous vous préviendrons. Monsieur Bryce ne vous a pas dit où il allait ?

— Chercher Kellie, l'a dit.

— Il n'a pas précisé où ? »

Elle secoua la tête. Les cris montèrent d'un cran. Grace et Branson se regardèrent. Perplexes, ils haussèrent les épaules.

« Je suis encore désolé de vous avoir dérangée », conclut Grace. Il

lui sourit pour tenter de la rassurer. « Nous allons retrouver votre fille. »

## 68

Tom, au volant de l'Espace de Kellie, se dirigeait vers la sortie de Brighton, en direction du nord, son portable à la main. Il tremblait. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, quelques voitures en sens inverse et, parfois, des phares apparaissaient dans son rétroviseur et le doublaient.

Des pensées indistinctes traversaient son esprit, comme les ombres de ces phares. Tout son corps était contracté. Il était penché en avant, regardait droit devant lui à travers le pare-brise, jetait des regards nerveux dans son rétroviseur. La peur lui ravageait l'estomac.

*Oh mon Dieu, ma chérie, où es-tu ?*

Il ne savait pas ce qu'il faisait, ni ce qui l'attendait. Son cerveau était bloqué. Il n'arrivait pas à penser autrement, à penser à autre chose qu'à ces mots sur son ordinateur.

Il revoyait, par flashes, cette fille, Janie Stretton, se faire sauvagement poignarder par un homme cagoulé. Mais ce n'était plus Janie Stretton, à présent, qui hantait ses visions : c'était Kellie.

Il ne pouvait imaginer où Kellie se trouvait, ni ce qui lui passait par la tête. Il voulait juste la retrouver, quels que soient les sacrifices, quel qu'en soit le prix.

*De l'argent. C'est sans doute cela qu'ils voulaient*, se dit-il, incertain. Ils avaient kidnappé Kellie pour avoir de l'argent. Il faudrait qu'ils le croient, quand il leur dirait qu'il n'en avait pas beaucoup, mais pourtant il leur donnerait tout ce qu'il possédait en ce monde. *Tout.*

Un panneau apparut sur le bas de la route. « COWFOLD HAYWARDS HEATH ».

Soudain, l'écran de son portable s'alluma et le téléphone se mit à

sonner. *Numéro caché*. Il décrocha nerveusement. « Allô ?

— Monsieur Bryce ? »

C'était le commandant Branson. *Merde*. Il raccrocha.

Quelques instants plus tard, un double bip lui annonça qu'il avait reçu un message. Il l'écouta. C'était Branson qui, pour la troisième fois, lui demandait de le rappeler.

*Kellie, ma chérie, pour l'amour de Dieu, appelle-moi !*

Des phares miroitèrent dans son rétroviseur. Il ne roulait qu'à 60 km/h, sur une double voie, mais cette fois, ils demeurèrent derrière lui, juste derrière lui. Il ralentit jusqu'à 50 km/h. Ils ne doublèrent pas. Sa gorge se serra.

Son téléphone sonna une nouvelle fois. Le numéro qui s'affichait lui était inconnu. Il répondit prudemment : « Allô ? »

Une voix masculine, avec un fort accent d'Europe de l'Est, dit : « Monsieur Bryce, comment allez-vous ?

— Qui êtes-vous ? » dit-il. Les lumières, derrière lui, l'aveuglaient.

« Votre femme aimerait vous voir. »

Peinant à suivre la route devant lui, il demanda : « Elle va bien ? Où est-elle ?

— Elle va bien, très bien. Elle a hâte de vous revoir.

— Qui êtes-vous ?

— Il y a une petite aire de stationnement, sur le bas-côté, dans moins d'un kilomètre. Garez-vous et éteignez votre moteur. Restez dans votre voiture et ne vous retournez pas. » On raccrocha.

Il ne savait pas quoi faire. Au loin, dans la descente, il voyait un panneau, indiquant une jardinerie sur la gauche, et un panneau bleu signalant un parking.

Puis il repéra la petite aire de stationnement.

Son cœur saccageait sa cage thoracique, comme un oiseau fou, et la peur asséchait sa bouche. Il essayait désespérément de rassembler ses esprits, d'être rationnel. Une voix intérieure lui hurlait de ne pas s'arrêter, de continuer sa route, de rappeler le commandant Branson, de laisser la police s'occuper de tout cela.

Une autre voix, beaucoup plus calme, plus logique, lui disait que, s'il ne se garait pas, Kellie mourrait.

Le cri de terreur, entendu sur son ordinateur, faisait écho dans sa tête.

Ce cri n'avait pas été simulé.

Le meurtre de cette femme, mardi dernier, découpée en morceaux, avait lui aussi bien eu lieu.

Il mit son clignotant à gauche, ralentit, et se gara.

Les phares le suivirent.

Il serra son frein à main, arrêta le moteur, droit sur son siège, le regard fixe, paralysé par la peur mais déterminé à tenir bon, d'une façon ou d'une autre.

Les phares s'éteignirent. Noir. Silence. Le moteur cliqueta. Il eut l'impression de voir des ombres bouger. De minuscules points de lumière apparurent derrière lui, ne cessant de grossir. Un camion finit par passer, faisant vibrer la voiture, et il vit ses feux arrière disparaître lentement au loin.

Puis les deux portières arrière de l'Espace s'ouvrirent simultanément et une main puissante le saisit à la gorge.

On pressa quelque chose contre sa bouche et son nez, un tissu humide avec une odeur forte et âcre. Il ressentit immédiatement une migraine insupportable, comme si son cerveau était travaillé au fil à beurre.

Derrière ses yeux, c'était comme si la télévision avait été éteinte. Un point de lumière se rétrécit, avant de disparaître complètement.

## 69

Ce fut au tour du commandant Jon Rye, du service de cybercriminalité du Sussex, d'être réveillé. Son réveil indiquait 2 h 43 quand son portable sonna, et il se maudit de ne pas l'avoir éteint.

Sa femme bougea, mais ne dit rien quand il alluma la lampe de chevet, reprenant rapidement possession de ses moyens. Il regarda l'écran de son téléphone : *numéro caché*. Il s'agissait certainement d'un appel professionnel.

C'était le responsable de l'enquête sur Janie Stretton. Rye jeta un œil en direction de sa femme, demanda à Roy de patienter quelques instants, puis enfila une robe de chambre, descendit dans la cuisine et ferma la porte.

« Monsieur ? dit-il. Désolé, je suis à vous.

— Désolé de vous déranger, dit le commissaire. J'avais une question urgente à vous poser. Hier soir, vous avez enregistré un incident dans le logiciel sous le titre "*WarDriving*". »

*Oh zut*, se dit Jon Rye, à moitié réveillé. Il avait rédigé une brève sur ce maudit coup de fil de l'ingénieur suisse par excès de zèle. C'était plus une blague qu'autre chose. Et ce petit jeu lui revenait en pleine face, comme un boomerang.

« Vous avez consigné les détails concernant un Ford Transit blanc. Ce même van était garé devant la scène d'un crime perpétré la veille, et il a été impliqué dans un accident, après une course-poursuite, cette nuit.

— Je vois, dit le chef du service de cybercriminalité.

— Je n'ai jamais entendu cette expression, "*WarDriving*". Que signifie-t-elle ? »

Rye lui donna quelques explications.

Quand il eut fini, Grace reprit : « OK, si je comprends bien, vous dites que les gens qui ont une connexion Wi-Fi peuvent se connecter à n'importe quel réseau s'il n'est pas protégé par un mot de passe ?

— Tout à fait, monsieur. La borne sans fil – qui coûte une cinquantaine de livres – émet un signal, et tous ceux qui se trouvent à sa portée peuvent se connecter à Internet, s'il n'y a pas de mot de passe.

— Et disposer d'une connexion haut débit ?

— Exactement, monsieur.

— Et pourquoi agir de la sorte ?

— Quand vous êtes en déplacement, que vous voulez relever vos mails, c'est bien pratique. Il m'est arrivé de le faire. » Rye, tout à fait réveillé à présent, se dirigea vers la bouilloire et la mit en route après avoir vérifié le niveau d'eau. Il avait envie d'une tasse de thé.

« Vous l'avez fait ? Que voulez-vous dire ?

— Une fois j'étais assis dans une voiture, côté passager. On s'est arrêté à un feu, j'avais mon ordinateur ouvert et soudain, je me suis rendu compte que j'avais accès à Internet. En quelques secondes, on peut surfer, télécharger et recevoir pas mal de mails. »

Grace digérait toutes ces informations. « Donc M. Seller, qui a porté plainte, était en colère contre l'homme dans la camionnette devant chez lui parce que celui-ci était connecté à son Internet par le biais du Wi-Fi.

— C'est ce que je pense, monsieur.

— Mais pourquoi M. Seller était-il en colère ? En quoi est-ce que ça le gênait ?

— Si le gars, dehors, a envoyé ou reçu des mails – en particulier avec de lourdes pièces jointes –, il a ralenti sa connexion. » Rye chercha une analogie. « Imaginez que vous allumez tous les robinets, chez vous : le débit d'eau sera plus faible que si vous n'en ouvrez qu'un. Ça vous semble plus clair ?

— Donc cet homme, dans le van, avait trouvé un bon coin pour surfer sur le Net.

— Oui, j'ai l'impression. C'est un moyen de se connecter sans payer. »

Le commissaire garda le silence. « Mais ce n'est pourtant plus très



cher, aujourd'hui. Pourrait-il y avoir une autre raison ? »

La bouilloire sifflait, l'eau commençait à bouillir. Dehors, il faisait nuit noire. Sur la porte du frigo se trouvait un dessin au crayon d'un homme frêle, avec une cape, dans une petite voiture carrée aux roues inégales, et le mot « papa » en dessous. Sa fille Becky l'avait dessiné il y avait bien dix ans, quand il travaillait à la circulation. Elle devait avoir neuf ans à l'époque. Étrange, ce que la fatigue vous réserve comme surprise ; il n'avait pas prêté attention à ce dessin depuis des siècles.

« Une autre raison ? répéta Jon Rye. Oui, si vous vouliez envoyer ou recevoir des messages que vous souhaiteriez difficiles à retrouver.

— Merci, dit Grace. Vos informations me sont très utiles.

— Pas de problème. Et celles concernant l'ordinateur que vous m'avez fait examiner – celui de M. Bryce –, ont-elles été utiles ?

— Oui, incroyablement.

— Bon, on continue à regarder ce qu'il a dans le ventre.

— Je vous rappellerai peut-être plus tard.

— Je vous contacte si on trouve autre chose. » Il décela une certaine anxiété dans la voix du commissaire, comme si celui-ci avait peur de terminer cette conversation. Comme si elle le protégeait d'une tâche encore plus urgente que cet appel, qui avait réveillé toute sa famille au milieu de la nuit.

## 70

Assis à son poste, au CO1, Grace raccrocha son téléphone et but une gorgée du café au lait, fort et sucré, qu'il venait de se préparer. Depuis son départ, l'équipe de nettoyage était passée, et la pièce était immaculée, l'odeur de nourriture avait été remplacée par celle, légèrement métallique, du produit d'entretien, et les poubelles avaient été vidées. Nick Nicholl, assis à côté de lui, raccrocha lui aussi.

« Pas de nouvelles de l'hôpital », annonça le lieutenant.

*Pas de nouvelles, bonnes nouvelles*, se dit Grace. Pas de nouvelles, cela signifiait que E-J était toujours vivante. « OK, dit-il en faisant un signe de la tête en direction de l'ordinateur que Nick Nicholl avait trouvé dans la camionnette et qui était maintenant sous scellés, devant lui. J'aimerais vérifier les mails reçus et envoyés sur cette bécane. »

Il parcourut rapidement, sur le logiciel Vantage, les brèves relatant les incidents de la nuit. Mis à part l'agitation autour de leurs propres activités, la nuit était calme, comme pour un dimanche ordinaire. Jeudi, vendredi, il y aurait dix fois plus d'incidents.

Le lieutenant enfila des gants en latex, sortit l'ordinateur de son sachet de protection et l'ouvrit. Il n'avait pas été éteint, seulement mis en veille. Le processeur entreprit les vérifications habituelles, puis ouvrit la messagerie Entourage, qui devait être ce que Nicholl avait vu quand il s'était approché du véhicule.

Assis en face de lui, Branson demanda : « Jon Rye t'a donné les réponses que tu attendais ? »

— Il s'est montré plus efficace que la plupart des gens, étant donné l'heure à laquelle je l'ai appelé, répondit Grace, en soufflant sur son café pour le refroidir.

— Ouais, il a bossé à la circulation. C'est normal qu'il passe à la caisse. Je me suis fait coincer par un de ces bâtards il y a une dizaine d'années. Peut-être par lui. »

Grace sourit. « T'étais bourré ? Il t'a fait souffler dans le ballon ?

— Non, juste un excès de vitesse. Il n'y avait personne, évidemment, et je n'allais pas très vite. Ils m'ont collé le maximum, les bâtards.

— Ouais, ils m'ont chopé pour la même chose il y a trois ans, dit Grace. Voiture banalisée sur l'A23. Je leur ai dit que j'étais flic et ça n'a fait qu'empirer les choses. On dirait qu'ils prennent un malin plaisir à épinglez les collègues.

— Tu connais cette vieille blague ? dit Branson. Quelle est la différence entre un préservatif et une voiture de flics ? »

Grace hocha la tête.

« Pas moi, dit Nicholl.

— Dans le préservatif, on ne peut rentrer qu'un seul gland », dit Branson.

Nicholl fronça les sourcils, comme s'il était trop fatigué pour comprendre. Puis il sourit. « OK, elle est drôle, fit-il en déplaçant l'ordinateur pour que Grace puisse mieux voir.

— Commence par le courrier reçu, dit Grace. Tout ce qui est arrivé depuis... » Il regarda ses notes pour vérifier l'heure à laquelle Jon Rye avait enregistré l'appel. « Depuis hier soir, dix-huit heures trente. »

Il n'y avait qu'un mail, dans la boîte de réception, et il contenait une très lourde pièce jointe intitulée *SC5w12*. Un symbole indiquait que le message et le document avaient été réexpédiés. L'adresse de l'expéditeur était *postmaster@scarab.tisana.al*. Grace eut une montée d'adrénaline en découvrant le mot « scarab ». « On a décroché le jackpot !

— .al ? s'interrogea Branson, lisant par-dessus son épaule. De quel pays s'agit-il ?

— Albanie », répondit Nick Nicholl.

Grace leva les yeux vers lui. « Tu en es sûr ?

— Oui.

— Tu es un surdoué qui s'ignore, mec ! fit Branson, admiratif.

— Comment tu sais ça ? »

Le lieutenant se tourna vers Branson et sourit, gêné. « C'était une

question du quiz, un soir, il y a quelques semaines, au pub où je vais régulièrement.

— Jamais fait de quiz au pub, dit Branson. Peut-être que je devrais, avec Ari, pour améliorer notre culture générale. » *Cela pourrait surtout améliorer notre situation conjugale*, pensa-t-il. *Trouver deux trois trucs à faire ensemble, plutôt que se disputer...*

Grace ne quittait pas l'adresse des yeux. « Tisana, dit-il. Il y avait une question là-dessus aussi, dans ton quiz ? »

Nicholl secoua la tête. « Faisons une recherche sur Google. »

Il entra le mot, mais ne trouva qu'un site italien, avec possibilité de traduction. Nicholl cliqua. Une longue liste détaillée de pathologies et de plantes s'afficha. *Acné : carottes, vitamines Tisana solubles, graines germées, huile de bourrache, bardane*. Puis, des remèdes qui intéressaient davantage Grace, à cette heure avancée – ou précoce – pour lutter contre la fatigue : *ginseng, guarana, éleuthérocoque, vitamines et sels minéraux Tisana, lécithine de soja*.

« Peut-être que le gars est fou de diététique », se hasarda Branson malicieusement. Nicholl l'ignora, trop fatigué pour rire de ces blagues.

« Va voir dans la boîte d'envoi », dit Grace.

Nicholl cliqua sur le dossier. Il ne contenait qu'un mail, le même, accompagné de la même pièce jointe.

« Tu peux savoir à qui il a été envoyé ? demanda Grace.

— Bizarre, dit Nick, il n'y a pas de destinataire. »

Il cliqua sur le mail et, quelques secondes plus tard, comprit pourquoi. Il y avait des centaines et des centaines de destinataires, tous en copie cachée. Et toutes les adresses étaient constituées d'une séquence de chiffres associée au mot « Tisana ».

Grace déchiffra le premier : *110897@tisana.al*. Puis le deuxième : *244651@tisana.al*.

« La première partie semble être un nom codé, dit Nick Nicholl. Tisana doit être le fournisseur Internet.

— Mais pourquoi la recherche Google n'a-t-elle rien donné ? demanda Grace.

— Selon moi, parce que quelqu'un veut que ça ne donne rien.

— On peut cacher des trucs à des moteurs de recherche tels que Google ?

— Je suis sûr que si tu t'y connais, tu peux dissimuler ce que tu

veux. »

Grace hocha la tête : « Jetons un œil à la pièce jointe. Voyons ce qu'on peut en apprendre. »

Les yeux rivés sur l'écran, il regarda Nick Nicholl déplacer le curseur jusqu'au document et le sélectionner. Quelques instants plus tard, il regrettait de le lui avoir suggéré.

Tous les trois se turent, effarés, pendant les quatre minutes suivantes.

# 71

À 6 h 30, Roy Grace appela chez lui Dennis Voice, le chef des relations publiques. Il s'excusa de le réveiller si tôt et lui demanda de venir à 8 h 15 au centre opérationnel.

Grace avait réussi à grappiller deux heures de sommeil agité, allongé tant bien que mal entre deux fauteuils de la salle d'interrogatoire. Il avait rejoint son bureau peu avant six heures. Branson avait été plus malin : il s'était approprié le canapé du bureau du commissaire divisionnaire. Nicholl était rentré chez lui quelques heures, pour ne pas laisser sa femme enceinte seule trop longtemps.

À 7 h 20, Grace était devant l'entrée du supermarché Asda, en face, et à 7 h 30, à l'ouverture des portes, il fut le premier client. Il acheta un paquet de rasoirs jetables, de la mousse à raser, une chemise blanche, deux croissants, six canettes de Red Bull et deux tubes de Guronsan.

À huit heures, il appela Cleo, mais tomba directement sur sa messagerie. Il lui laissa un court message : « Hey, c'est Roy. Désolé d'avoir filé à l'anglaise. Tu es incroyable. Appelle-moi quand tu peux. Je t'embrasse très fort. »

À huit heures et quart tapantes, quand Dennis Voice poussa la porte de la petite salle en face du CO1, Grace était au mieux de sa forme. Il s'était lavé, rasé et changé, il se sentait tout frais, les deux canettes de Red Bull et les quatre cachets faisaient leur effet. Le seul endroit douloureux était son dos, en feu. Cleo l'avait lacéré. En se regardant dans le miroir des toilettes pour hommes, il ne pouvait pas en croire ses yeux : son dos était couvert de longues traces rouges, à vif. Mais il sourit. Ça valait le coup. La chaleur dans son dos n'était rien, comparée au désir qu'il ressentait pour elle. Au lit, c'était une

furie.

« Salut, Roy », dit Voice. Ce matin, cheveux gominés en arrière, costume rayé m'as-tu-vu, chemise rose, col fermé, cravate bleue qu'on aurait dite en peau de serpent, il avait l'air encore plus métrosexuel que d'habitude.

Grace lui serra la main et ils s'assirent. « Excuse-moi de t'avoir appelé si tôt.

— Pas de souci, je me lève toujours aux aurores – deux enfants et trois chiens. » Il haussa les épaules. « Alors ?

— J'aimerais que tu assistes à la réunion de huit heures et demie. Il y a un petit film que je voudrais que tu voies. »

Voice lui jeta un regard incertain. « Oui, mais... J'ai une matinée assez chargée. Je dois préparer la conférence de presse concernant Janie Stretton...

— C'est de cela qu'il s'agit, Dennis, l'interrompit Grace. Mais ça concerne aussi autre chose. Tu ne le sais peut-être pas, mais un véhicule que mon équipe poursuivait cette nuit est entré en collision avec un taxi, à Kemp Town. »

Le visage de Voice se décomposa. « Non, je ne savais pas.

— L'un de mes meilleurs jeunes officiers a essayé d'intercepter le conducteur avant que le véhicule ne démarre – elle est actuellement en soins intensifs à l'hôpital du Sussex. Je viens d'avoir des nouvelles. Elle a survécu à une opération de cinq heures, mais les chances qu'elle s'en sorte sont faibles. Elle a mis sa vie en jeu pour arrêter ce putain de véhicule – un Ford Transit. Tu comprends ça ? Elle a mis sa vie en jeu, Dennis. Elle a vingt-quatre ans, c'est l'une des personnes les plus intelligentes et les plus courageuses que je connaisse. Elle s'est accrochée à la portière pour arrêter le véhicule, et le connard au volant l'a écrasée contre une voiture en stationnement. Elle faisait son boulot : faire respecter la loi. Tu me suis toujours ? »

Voice hocha la tête, indécis.

« J'ai un officier en soins intensifs. J'ai un connard de suspect dans le coma. Et un innocent, le passager du taxi, avec une jambe cassée.

— Je ne suis pas sûr de comprendre où tu veux en venir. »

Grace se rendit compte que la caféine le rendait peut-être un peu agressif. « Où je veux en venir, Dennis ? Je veux que le rédac-chef de l'*Argus*, et ceux des autres canards, journalistes radio, TV, me laissent

les coudées franches. Je ne veux pas avoir à gérer une salle pleine de vautours qui piaillent, qui nous tombent dessus avec des papiers à deux balles “Et si on s’en prenait aux flics, ils conduisent dangereusement, ils mettent en danger la vie de pauvres citoyens”, quand, en réalité, ce sont nous, les policiers, qui tentons de sauver des vies, au péril des nôtres.

— J’entends bien, Roy, dit Voice, mais ce n’est pas si facile.

— C’est pourquoi tu vas assister au briefing, Dennis. Je vais te montrer ce que j’ai vu ce matin, et puis je t’en donnerai une copie. Après quoi, je pense que tu trouveras ta tâche beaucoup plus facile. » Il lui décocha un sourire quasi diabolique.

Ils se rendirent dans la salle de réunion, qui fut rapidement emplie des membres des équipes de Grace et de Dave Gaylor, en charge de l’enquête sur le meurtre de Reggie D’Eath – les opérations se recoupant sur de nombreux plans.

Grace avait opté pour la salle de réunion plutôt que pour le CO1, d’une part parce qu’ils y disposeraient de plus de place, d’autre part parce qu’il y avait un grand écran plasma au mur, sur lequel le commandant Jon Rye, que Grace avait également réquisitionné, pourrait projeter ce que Nicholl avait récupéré dans l’ordinateur trouvé dans le Transit.

Grace eut l’impression que son équipe était tellement épuisée qu’elle n’aurait pas été capable d’arrêter un bus. Il se souvint, sans enthousiasme, que c’était aujourd’hui que Cassian Pewe prenait ses fonctions. Ça aurait été vraiment chouette de se faire muter à Newcastle au moment même où Cleo et lui commençaient une histoire. Se retrouver chacun à un bout du Royaume, à cinq cents kilomètres de distance, quelle bonne idée... Eh bien, cela ne se produirait pas, bordel !

Personne n’allait apprécier les quatre minutes de spectacle que Grace s’apprêtait à leur offrir. Commencer la semaine en leur projetant le film le plus horrible qu’ils aient jamais vu, ce n’était pas très sympa, pour un lundi. C’était un traitement de choc, il le savait, et il ne se ferait pas d’amis sur ce coup. Mais se faire des amis était pour l’heure le cadet de ses soucis.

Il entama la séance par la formule habituelle : « Il est huit heures trente, nous sommes le lundi 6 juin. » Puis il lut à haute voix : « C’est



la sixième réunion concernant l'opération Rossignol, enquête sur le meurtre de Jane – appelée Janie – Susan Amanda Stretton, dont le corps a été retrouvé il y a cinq jours. Je vais maintenant résumer les événements ayant suivi l'incident. »

Pendant quelques minutes, s'adressant surtout aux nouveaux venus de l'équipe du commissaire Gaylor, il décrivit les circonstances de la mort de Janie Stretton, les actions menées dans le cadre de l'enquête et les éléments majeurs, à savoir : le vol du CD qui avait apparemment permis à Tom Bryce d'être témoin du meurtre de Janie Stretton, la découverte du fait que Janie Stretton, stagiaire dans un cabinet d'avocats, se faisait de l'argent de poche en se prostituant, la découverte du lien entre l'ordinateur de Tom Bryce et celui de Reggie D'Eath, la disparition de Kellie Bryce, la disparition du mari, la mainmise sur l'ordinateur trouvé dans le van accidenté la nuit dernière, et son contenu qu'il allait leur projeter dans quelques instants.

Il jeta un œil à sa montre. « Si vous aviez des projets personnels pour les prochaines trente-six heures, vous pouvez faire une croix dessus. Vous comprendrez pourquoi à la fin de cette réunion. OK, pouvez-vous maintenant me faire part de vos avancées ? » Il regarda Norman Potting.

« Est-ce que je peux d'abord demander si on a des nouvelles d'Emma-Jane ? intervint Potting.

— Non, elle est toujours en soins intensifs, répondit Grace d'un ton cassant. J'ai demandé que des fleurs lui soient envoyées de notre part à l'hôpital. Qu'as-tu découvert concernant les deux agences d'escorts pour lesquelles M<sup>lle</sup> Stretton travaillait ?

— J'ai interrogé formellement M<sup>me</sup> Claire Porter, copropriétaire de BCE-247, à dix-neuf heures trente, hier soir. Elle est aussi utile qu'un bonnet de nuit. Je n'ai rien obtenu d'elle.

— Et de ses clients ?

— Je progresse sur les clients, et sur les filles », dit Potting.

*J'en suis sûr, vieux pervers*, se dit Grace, lisant sur de nombreux visages – dont ceux de Maggie Campbell et Vanessa Ritchie, assignées au soutien psychologique du père de Janie Stretton – qu'il n'était pas le seul à avoir cette pensée.

« Pour le moment, je ne suis arrivé à rien.

— Et la seconde agence ?

— Janie venait de s'y inscrire, elle n'avait pas encore eu de client. »

Grace consulta ses notes. « Et à propos de l'homme appelé Anton, que Janie a escorté, en passant par BCE-247 ?

— J'ai vérifié le numéro de téléphone. Il correspond à une carte prépayée qu'on achète dans n'importe quel bureau de tabac. Pas de trace de l'acheteur. Ça ne nous mènera nulle part. »

Grace fit passer aux équipes la douzaine de photos de Janie Stretton prises lors de son rendez-vous au Karma Bar. Elles avaient été développées à partir de la vidéo, et leur qualité n'était pas extraordinaire, mais son visage, et celui de son compagnon musclé, cheveux en brosse, étaient suffisamment nets. « Elles datent du vendredi 27 mai, le soir du troisième rendez-vous entre M<sup>lle</sup> Stretton et le dénommé Anton. Je pense que nous pouvons présumer qu'il s'agit bien de lui. Je veux que ces clichés circulent dans tous les postes de police du pays, et qu'on essaie d'avoir l'émission *Crimewatch*, mercredi soir. Quelqu'un va finir par le reconnaître. » Grace savait que procéder à un appel à témoin sans l'autorisation des magistrats poserait éventuellement problème, mais il régulariserait la situation en temps et en heure avec le service des poursuites de la Couronne.

Il se tourna vers Maggie Campbell et Vanessa Ritchie. « Vous avez dit que le père de M<sup>lle</sup> Stretton parlait de proposer une récompense ?

— Il l'a confirmé hier soir, dit Maggie Campbell. Cent mille livres pour toute information pouvant conduire à l'arrestation et à l'accusation du meurtrier.

— Bien, dit Grace. Cela va nous aider. Ça risque d'en rendre certains moins réticents. » Il observa un instant les deux nouveaux officiers qu'il avait recrutés de l'équipe de Dave Gaylor : Don Barker, un lieutenant trapu au cou de taureau, trente-cinq ans, duvet de cheveux blonds, chemise bleu pâle un peu trop serrée par rapport à sa corpulence, que Grace appréciait, et un lieutenant beaucoup plus jeune, qu'il n'avait jamais vu et qui avait l'air beaucoup trop sûr de lui. Il s'appelait Alfonso Zafferone et avait tout du Latino : belle allure, cheveux gominés en arrière, veste de sport chic en pied-de-poule, chemise élégante, cravate. S'adressant aux deux hommes, Grace demanda : « On sait à qui appartient la camionnette blanche ? »

C'est Alfonso Zafferone qui répondit, d'un air hautain, provoquant

l'aversion immédiate de Grace. Se dégageait de son attitude l'impression qu'il était né pour remplir des missions plus nobles ; retracer la provenance d'un véhicule était beaucoup trop trivial pour lui. « Comme nous le savons déjà, c'est une société qui possède une boîte postale à Londres. J'ai vérifié. Elle n'est pas enregistrée au Registre du commerce.

— Ce qui veut dire ? » demanda Grace.

Zafferone haussa les épaules.

Rendu moins tolérant par la fatigue, Grace, écorchant délibérément son nom – une technique qu'il avait apprise avec les années, idéale pour remettre quelqu'un à sa place –, lui aboya : « C'est une enquête pour meurtre, lieutenant Zabaglione. On ne se contente pas de hausser les épaules, ici. On s'exprime verbalement. Essayez une nouvelle fois, voulez-vous ? »

Le lieutenant lui fit des yeux ronds, sembla tenté par une riposte, puis se ravisa. Un peu plus docile, il répondit : « Ce qui veut dire, monsieur, que la société est enregistrée soit à l'étranger, soit sous un faux nom.

— Merci. Je veux savoir dans quel cas de figure nous nous trouvons, et ce d'ici à la prochaine réunion, à dix-huit heures trente. Et où le courrier de cette boîte postale peut être collecté, OK ? »

Zafferone hocha la tête, l'air maussade.

*Tu n'iras pas loin, mon fils*, pensa Grace. *À moins que quelqu'un te secoue et te mette le nez dans la merde.* « Et concernant le conducteur ?

— Il commençait à reprendre connaissance il y a dix minutes, Roy, dit Don Barker. On n'a trouvé aucun indice sur son identité, ni sur lui, ni dans le véhicule. Il n'a pas l'air anglais – peut-être d'Europe centrale. Je vais le voir directement après la réunion.

— Bien, dit Grace, revenant vers Potting. OK, ton autre mission aujourd'hui, Norman, c'est de finir le tour des grossistes en acide sulfurique de la région.

— Je m'en occupe », dit Potting.

Puis, s'adressant à Nick Nicholl : « Redis-moi, Nick, à quelle heure on est censés voir le commissaire de Wimbledon ?

— Onze heures trente, monsieur.

— Et tu as relancé toutes les polices du pays susceptibles d'avoir un

meurtre en relation avec un scarabée ?

— Oui, j’y travaille aussi, monsieur.

— Arrête de me donner du monsieur, tu veux ? »

Le lieutenant rougit.

Grace s’en voulut de lui être rentré dans le lard. Il n’avait pas besoin d’être agressif, avec personne. Il fallait qu’il se surveille. Il regarda son équipe et sourit. « Bon. On va visionner un petit film, à présent. Désolé, il n’y a pas de pop-corn. »

Quelqu’un étouffa un rire.

*Après ce que vous allez voir, vous n’aurez plus envie de pop-corn. Ce sera déjà bien si vous ne rendez pas votre petit déjeuner, se dit-il, en faisant signe au commandant Rye de fermer les stores et de lancer la vidéo.*

Tandis que Rye s’exécutait, Grace ajouta : « Ce clip a été trouvé dans l’ordinateur portable récupéré dans le Ford Transit, cette nuit. Le disque dur a été retiré et se trouve désormais en sécurité – étant considéré comme une pièce à conviction – au service de cybercriminalité. Ce que vous allez voir est une copie. »

Jon Rye appuya sur le clavier pour commencer la projection. Grace tamisa les lumières.

Apparut à l’écran :

**R SCARAB PRODUCTION**

**Voici un film en bonus pour tous nos clients**

**« UN BAIN POUR REGGIE ! »**

**Cet homme a été reconnu coupable  
de pédophilie.**

**Bonne projection !**

Quelques instants plus tard, une caméra légèrement instable, tenue à la main, montra, en grand angle, une petite salle de bains couleur kaki, vieillotte. La caméra se focalisa sur la baignoire. Puis une silhouette vêtue de ce qui se révéla être une tenue de protection chimique – gants, bottes, petite bouteille d’oxygène et masque – entra dans la pièce en marche arrière, penchée, portant quelque chose.

Il s’agissait des jambes d’un homme nu, ligoté.

Un deuxième homme, accoutré de la même façon, le visage dissimulé par un masque teinté, soutenait les épaules de l'homme nu : Reggie D'Eath.

Ils le déposèrent dans la baignoire.

L'homme au visage poupin et à la calvitie naissante, au corps flasque, gigotait comme un poisson hors de l'eau. Il avait sur le visage une expression de terreur, mais ne pouvait pas parler, car quelque chose, maintenu par du gaffer, avait été enfoncé dans sa bouche. Ses bras avaient été ligotés le long de son corps. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était remuer, soulever les hanches de façon spasmodique, et secouer la tête, comme un fou, de droite à gauche. Il avait un regard implorant, les yeux exorbités, et son petit pénis s'avachissait entre ses testicules glabres, dans le fouillis de sa toison pubienne.

Les hommes sortirent de la pièce et revinrent avec un bidon en plastique noir qui ne portait aucune étiquette et qui devait, selon Grace, pouvoir contenir près de quarante litres.

Reggie D'Eath gigotait tellement qu'à un moment, on eut presque l'impression qu'il allait réussir à glisser hors de la baignoire.

Les hommes posèrent le bidon. Tandis que l'un maintenait D'Eath, l'autre déroula un câble, fit deux tours autour de son cou, puis l'attacha à un porte-serviettes, contre le mur, au-dessus de sa tête. Et il serra fort.

Les yeux de D'Eath s'exorbitèrent davantage. Ses mouvements se firent convulsifs.

Avec un peu de peine, les deux hommes rétablirent sa position pour qu'il soit incliné, plutôt qu'à plat dans la baignoire, réglant la tension du câble afin que celui-ci le maintienne, non sans lui scier douloureusement le cou, mais sans l'étrangler.

Une main sortie de nulle part lâcha alors un scarabée vivant sur sa poitrine. La petite créature tomba sur le dos, de façon presque comique, et termina sa chute sur les parties génitales de D'Eath. Elle se remit sur ses pattes, mais trop tard.

Sans perdre de temps, les deux hommes soulevèrent le bidon, sortirent du champ de la caméra pour ne pas faire obstruction, et versèrent quatre bons litres du liquide, que Grace savait être de l'acide sulfurique, directement sur les parties génitales de D'Eath.

De la vapeur se dégagea.

Jamais de sa vie Grace n'avait vu un corps s'agiter et se contorsionner comme le faisait celui du malheureux D'Eath. Il secouait frénétiquement la tête de gauche à droite, comme s'il essayait de se trancher la carotide. Ses yeux étaient sortis de leurs orbites. Aussi discrètement que possible, Grace observa les réactions de ses collègues. Voice tenait une main devant sa bouche. Tous étaient effarés.

Il reporta son attention sur l'écran. Les hommes continuaient à vider le contenu du bidon dans la baignoire. Puis le corps de D'Eath arrêta de bouger. La pièce s'emplit lentement d'un brouillard chimique.

Fondu au noir. Puis on put lire :

**TRÈS CHERS CLIENTS, nous espérons  
que ce petit bonus vous a plu.  
N'oubliez pas de vous connecter à 21 h 15,  
mardi, pour notre prochain grand  
spectacle : un mari et sa femme ensemble.  
Notre tout premier DOUBLE MEURTRE !**

Grace ralluma les lumières.

## 72

À voir le teint blafard d'Alfonso Zafferone, Grace devina que le jeune lieutenant ne serait plus arrogant pendant un bon moment. Il ne se souvenait pas, de toute sa carrière, de s'être trouvé dans une salle remplie de gens aussi silencieuse.

Dennis Voice regardait droit devant lui, les yeux ronds, dans le vide, comme si on venait de lui annoncer que c'était à son tour de plonger dans la baignoire.

C'est Norman Potting qui finit par briser le silence. Il toussa pour s'éclaircir la voix et dit : « Je présume que c'est un *snuff movie*, Roy ?

— Non, c'est un film de vacances », lui renvoya Glenn Branson.

Personne n'esquissa le moindre sourire. Silence. L'une des secrétaires avait les yeux baissés et n'osait pas les relever, au cas où ça n'aurait pas été terminé.

« Dennis, dit Grace, je vais te confier une copie pour que tu ailles voir le rédac-chef de l'*Argus*. Ne lui montre pas tout, juste le nécessaire pour qu'il comprenne à quoi on a affaire. Je veux qu'il mette les photos de M. et M<sup>me</sup> Bryce à la une de l'édition de la mi-journée. Nous avons un jour et demi pour retrouver ces gens. Tout le monde a compris qu'ils vont être tués et filmés ? »

Branson respira à fond, puis soupira bruyamment. « Mec, qui est-ce qui regarde ce genre de merde ?

— Beaucoup de gens ordinaires, avec des cerveaux malades, dit Grace. Ce pourrait être n'importe qui, dans cette pièce. Ou ton voisin, ton médecin, ton plombier, ton curé, ton conseiller financier. Ces gens qui ralentissent pour regarder les accidents de la route. Des voyeurs. On est tous un petit peu voyeurs.

— Pas moi, dit Branson. Je ne pourrais pas regarder des trucs comme ça.

— Vous voulez dire qu'on est tous des assassins potentiels ? » demanda Nick Nicholl.

Grace se souvint de ce que lui avait dit, un soir, tard, dans un bar, un *profiler* qui avait donné une conférence sur les *snuff movies* lors d'une convention des polices judiciaires, aux États-Unis. « Nous avons tous la capacité de tuer, mais seul un petit pourcentage d'entre nous peut *vivre* en ayant tué. Mais beaucoup sont curieux et aimeraient bien vivre cette expérience par procuration. Les *snuff movies* permettent cela – vivre le meurtre d'un être humain. Pensez-y. Les gens normaux n'ont pas vraiment la possibilité de tuer quelqu'un. »

« J'aurais volontiers tué ma belle-mère, dit Potting.

— Merci, Norman », l'arrêta Grace, pour éviter qu'il n'en rajoute une couche. Puis il se tourna vers Glenn Branson. « Tom Bryce a quitté son domicile au milieu de la nuit dans une Renault Espace. Il ne devait pas y avoir beaucoup de circulation. On ignore où il allait. De combien d'essence il disposait. Je veux que tu redéploies l'ensemble de l'équipe qui cherchait la tête de Janie Stretton, toutes les forces spéciales, tous les agents de proximité, pour qu'ils visionnent les bandes de vidéo surveillance de la police, de la ville, des stations-service, des parkings, dans un rayon de cinquante kilomètres.

— Je fais ça tout de suite. »

Puis, s'adressant au lieutenant Barker, il dit : « Don, je veux que quelqu'un épluche les comptes de Reggie D'Eath : relevés bancaires, cartes de crédit, etc.

— Quelqu'un s'en occupe déjà.

— Bien. »

Grace regarda sa montre. Il avait rendez-vous avec Alison Vosper à neuf heures et demie et il devait se débrouiller pour être à dix heures à l'autre bout de la ville. « Je vous vois tous à dix-huit heures trente. Chacun sait ce qu'il a à faire ? Des questions ?

D'habitude, il y en avait plusieurs. Ce matin, il n'y en avait pas.

Un téléphone sonna. Une secrétaire décrocha et transféra l'appel à Glenn Branson. Tout le monde avait les yeux rivés sur lui, avec le sentiment que c'était important.

Branson demanda à son interlocuteur de patienter quelques



instants, mit une main sur le combiné et dit : « L'Espace des Bryce a été retrouvée sur un chemin, en bordure de l'A23, à hauteur de Bolney.

— Vide ? s'enquit Grace qui connaissait déjà la réponse.

— Brûlée. »

## 73

Alison Vosper avait revêtu une tenue de combat – comme d’habitude – quand Grace entra dans son bureau à neuf heures et demie précises, mort de trac – comme d’habitude. Elle lui faisait peur, il ne pouvait rien y faire. Ses manières corrosives – et le pouvoir qu’elle avait sur lui – l’affectaient. Et le fait qu’elle allait dégainer sa nouvelle arme secrète, le *commissaire* Cassian Pewe, n’arrangeait rien.

Assise derrière son bureau immaculé, dégageant un parfum capiteux mais peu attirant, elle portait une veste noire qui lui faisait des épaules très carrées et un chemisier ivoire avec un col en dentelle. S’attendant à une nouvelle tempête, Grace fut surpris qu’elle le reçoive avec un sourire. Elle dévissa le bouchon d’une bouteille d’eau minérale et but du bout des lèvres. « Bonjour, Roy », dit-elle d’une voix encore plus cordiale que son sourire. Elle lui fit signe de prendre place dans l’un des élégants fauteuils géorgiens devant son bureau. « Assieds-toi, je t’en prie. »

Était-ce bon signe ? se demanda-t-il. Elle lui proposait rarement de s’asseoir, lors des rendez-vous de ce type. Ou était-ce plutôt très mauvais signe ?

Sans cesser de sourire, d’humeur nettement plus douce qu’aigre aujourd’hui, elle poursuivit : « Donc, l’opération Rossignol a tout d’un fiasco, pour le moment.

— Je... je ne dirais pas ça comme ça... »

Elle leva la main pour l’empêcher de se défendre. « Tu n’as toujours pas de suspect. Tu n’as pas localisé la tête de la victime. Un témoin potentiel a été assassiné et deux autres ont disparu. Et la nuit dernière, de nouveau, ton équipe a été impliquée dans une course-poursuite qui

a provoqué un grave accident. » Par miracle, elle souriait toujours, mais la chaleur avait fait place à un certain amusement.

Grace hocha la tête. « Les choses ne se passent pas comme je le souhaiterais. Il nous faudrait un coup de chance. »

Elle reboucha la bouteille. Dehors, la matinée était belle, mais la pièce était sombre, l'atmosphère oppressante. « Tu monopolises une quantité exceptionnelle de ressources humaines. Il faudrait maintenant que tu m'apportes quelques résultats, mais tout ce que tu sembles capable de faire, c'est aggraver la situation. Où en est-on ? »

Grace lui fit son rapport. Quand il eut terminé, il attendit la suite, à laquelle il s'était préparé : au mieux, elle lui collerait Cassian Pewe ; au pire, elle le remplacerait par Cassian Pewe. Mais à sa grande surprise, elle ne fit ni l'un ni l'autre.

Elle sortit un stylo noir, fin, de son socle en ammonite, et tapota pensivement contre son buvard. « En réalité, tu n'as pas jusqu'à 21 h 15 demain, tu en es conscient ? Si ces gens tuent M. et M<sup>me</sup> Bryce et diffusent le meurtre à leurs *clients*, quels qu'ils soient, ils le feront bien à l'avance. Peut-être sont-ils déjà morts.

— Je sais. »

Il y eut un bref silence. Grace, les yeux baissés, sentait qu'Alison Vosper le fixait. Quand il les leva, il lut dans son regard de la compréhension. Malgré l'antipathie qu'elle ressentait pour lui, elle était suffisamment professionnelle pour reconnaître – et accepter – que les problèmes qu'il rencontrait n'étaient pas forcément de son fait. Mais il se demandait toujours pourquoi elle n'avait pas encore mentionné Cassian Pewe. Qu'attendait-elle ? Très hésitant, il demanda : « Euh... ah... et cette réunion avec Cassian Pewe ? Tu souhaites que je le voie ce matin ?

— En fait, non », dit-elle. Et elle se remit à taper plus fort et plus vite, contre le buvard, n'ayant visiblement pas conscience de son geste.

« OK », dit-il, légèrement soulagé, ignorant toujours pourquoi elle avait changé d'avis. Puis elle le lui dit.

« Le commissaire Pewe a eu un accident de la route, la nuit dernière. Il est à l'hôpital avec une jambe cassée. »

Grace n'en croyait ni ses oreilles ni ses yeux : elle souriait de nouveau. Un sourire imperceptible, mais un sourire quand même. Elle souriait en lui révélant que son protégé était dans un sale état après un

accident.

« Je suis désolé, dit Grace. Que s'est-il passé ?

— Il était dans le centre de Brighton la nuit dernière, dans un taxi qui est entré en collision avec un van poursuivi par la police. »

Grace esquissa à son tour un sourire ; il ne put s'en empêcher. Ironie du sort. Chacun avait sa part de malchance, au final.

Après avoir quitté le bureau d'Alison Vosper, Grace appela l'hôpital pour savoir si le conducteur de la camionnette avait repris connaissance. Pour le moment, cet homme était leur meilleur espoir de remonter jusqu'aux ravisseurs des Bryce.

Leur seul espoir, plutôt.

Il se dirigeait vers la maison des Bryce, où Linda Buckley venait de prendre la relève du lieutenant Willingham. Elle demanda à Grace s'il fallait vraiment qu'elle surveille la maison, où il n'y avait rien à faire à part nourrir le chien. Il lui suggéra de rester encore quelques heures, au cas où Tom Bryce reviendrait, ce qui, il le savait, n'était guère probable.

Il monta dans la chambre des Bryce, puis redescendit rapidement. Le berger allemand, qui se trouvait dans le hall d'entrée, le regarda de façon étrange, comme s'il avait été conscient qu'il avait devant lui l'homme pouvant lui rendre son maître et sa maîtresse.

Bien qu'il soit pressé, Grace s'arrêta, s'accroupit à côté du chien et lui caressa la tête. « Salut, dit-il. Ne t'en fais pas, je vais les ramener. Je vais me débrouiller. OK ? » Il fixa ses grands yeux marron et eut l'impression, un millième de seconde, que la bête avait compris ce qu'il venait de dire.

Peut-être était-ce la fatigue, ou le stress, ou autre chose, qui brouillait ses pensées, mais tandis qu'il roulait vers l'est, vers l'autre bout de la ville, l'expression de la chienne continua à hanter son esprit. Elle avait l'air si triste, si pleine d'espoir. Et pendant quelques instants, il eut l'étrange sensation de faire tout cela non pas uniquement pour M. et M<sup>me</sup> Bryce et leurs enfants, mais aussi pour leur chienne.

## 74

Tom se réveilla d'un coup, avec un mal de tête ahurissant, et une irrésistible envie de faire pipi. Il avait dû y avoir une panne de courant, se dit-il, il ne faisait d'habitude jamais aussi noir. Il y avait toujours les réverbères, dans la rue, qui éclairaient la chambre d'une lueur orangée.

Et sur quoi était-il allongé ? C'était dur comme du béton...

Et soudain, comme si une vanne d'eau froide avait été ouverte dans son ventre, il se souvint de quelque chose d'indistinct, mais de mauvais.

Oh merde, mauvais.

Son bras droit lui faisait mal. Il essaya de le soulever, mais sans succès. *J'ai dû l'écraser dans mon sommeil, il est tout engourdi.* Il essaya de nouveau. Puis il se rendit compte qu'il ne pouvait pas bouger son bras gauche non plus.

Ni ses jambes.

Quelque chose était enfoncé dans sa cuisse droite. Il avait mal à la mâchoire et sa bouche était complètement sèche. Il tenta de parler et, en état de choc, s'aperçut qu'il ne le pouvait pas. Il ne pouvait émettre qu'un *hum* étouffé qui faisait vibrer son palais. Quelque chose était collé sur sa bouche, sur son visage, lui écrasant les joues. Un frisson le parcourut quand il se souvint des mots sur son ordinateur, la nuit dernière : *Sors de chez toi, prends la voiture de Kellie direction l'A23 vers le nord, et attends qu'elle t'appelle...*

C'est exactement ce qu'il avait fait. Cela lui revenait à présent. Il roulait sur l'A23. L'appel lui disant de s'arrêter sur le bas-côté. Et maintenant, il était ici.

Oh mon Dieu, doux Jésus, où était-il ? Où était Kellie ? Qu'avait-il fait ? Nom de Dieu, qui avait...

Soudain, une lumière apparut – un rectangle jaune, vertical – au loin. Une porte. Une silhouette la passa, tenant une torche puissante, brillante comme un miroir.

Tom arrêta de respirer, tandis que la forme approchait. Grâce au balayage de la lampe, il vit qu'il se trouvait dans une sorte d'entrepôt rempli de barils en plastique ou en métal, qui devaient contenir de l'essence ou des produits chimiques.

Quand la silhouette fut plus près, Tom distingua un homme vraiment obèse, chemise trop grande, ouverte, cheveux gominés en arrière rassemblés en une petite queue-de-cheval. Un gros médaillon pendait à son cou. Il n'y avait pas assez de lumière pour que Tom distingue vraiment son visage, mais il lui donna une petite soixantaine d'années.

Puis le faisceau balaya sauvagement son propre visage. Il eut l'impression que ses rétines se décollaient, et ferma les yeux très fort.

En étirant les syllabes paresseusement, avec un fort accent de Louisiane, l'homme demanda : « Donc vous pensez être une sorte de héros, n'est-ce pas, monsieur Bryce ? » La question semblait sincère, comme s'il attendait une réponse.

Ne sachant trop quoi dire, et dans l'incapacité de parler, de toute façon, Tom garda le silence.

Sentant la torche se détourner, il ouvrit les yeux. L'homme, accroupi devant lui, approcha ses mains de son visage jusqu'à le toucher, et les retira violemment. Tom hurla. La douleur était irréaliste. Pendant quelques secondes, il fut convaincu que la moitié de son visage avait été écorchée vive.

Un bout de gaffer se balançait devant ses yeux. Il pouvait bouger sa mâchoire, de nouveau, et parler. « Où est ma femme ? Où est Kellie ? Je vous en prie, dites-moi où elle est. »

L'homme dirigea le rayon de sa lampe vers l'autre bout de la pièce. Et le cœur de Tom faillit se briser quand il comprit que ce qu'il avait pris pour un tapis roulé, pas très loin, était en réalité Kellie. Elle était allongée par terre, ligotée, menottée au niveau de la cheville, accrochée, par une chaîne, à un anneau fiché dans le mur, la bouche barrée par du gaffer, le suppliant des yeux.

Le premier instinct de Tom fut de hurler après le connard obèse, mais il parvint à se contenir, et essaya de réfléchir calmement, pour comprendre ce qui s'était passé, ce qu'était ce cauchemar. « Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Tu poses trop de questions, répondit l'homme, évasif. Tu veux de l'eau ?

— Je veux savoir pourquoi je suis là. Pourquoi ma femme est là. »

En guise de réponse, l'homme se retourna et s'éloigna dans les ténèbres.

« Kellie ! cria Tom. Kellie, tu vas bien ? »

Il ne la voyait plus, ne l'entendait pas. « Kellie, ma chérie !

— Ferme ta gueule », lança le gros.

*Non, je ne la fermerai pas !* faillit crier Tom. L'espace d'une seconde, il était paralysé par la peur, la seconde d'après, une colère froide l'emportait. Comment ce connard avait-il osé ligoter Kellie ? Ou même lui.

*Ce matin, j'ai la présentation la plus importante de ma carrière. Je vais peut-être sauver ma société. Et je la rate à cause de vous, grosse...*

*Matin ?*

*Était-ce le matin ?*

Tout lui revenait, en vrac, comme lorsqu'on essaye de remettre en ordre des feuilles de papier éparpillées dans une pièce par un courant d'air.

Kellie avait disparu. Sa voiture avait été incendiée. Puis il avait suivi les instructions du mail. Et maintenant, elle était allongée par terre, ligotée...

Il repensa à la jeune femme, sur son ordinateur, dans sa robe de soirée, à l'homme cagoulé, à la lame.

Sa vessie était sur le point d'exploser. « S'il vous plaît, dit-il, il faut que je me soulage.

— Personne ne t'en empêche », dit l'Américain depuis l'obscurité.

Tom roula sur lui-même. L'homme était penché sur Kellie. Il arracha le Scotch de sa bouche. Tom plissa les yeux à ce bruit.

« Je t'emmerde, je t'emmerde, espèce de connard ! se mit-elle immédiatement à hurler.

— Sois un peu plus distinguée. Les gens attendent de toi que tu te

conduises comme une dame. Tu reveux de la vodka ?

— Je t'emmerde ! »

*Oh mon Dieu, Kellie !* C'était tellement bon d'entendre sa voix, de savoir qu'elle était vivante, prête à se battre. Même si ce n'était pas comme cela qu'il fallait gérer une telle situation.

Il serra les cuisses et les abdominaux, pour lutter contre son envie d'uriner. L'homme ne voulait quand même pas dire qu'il devait faire sur lui ?

« Kellie, ma chérie ! cria Tom.

— Dis à cet enculé de nous libérer. Je veux Jessica et Max. Je veux mes enfants. LAISSEZ-MOI PARTIR, PUTAIN !

— Madame Bryce, vous voulez que je vous remette du Scotch sur la bouche ? »

Elle roula sur le ventre et se mit à sangloter, hystérique. Tom se sentit misérable, impuissant, tellement, désespérément, impuissant. Il devait y avoir quelque chose qu'il pouvait faire. Mon Dieu, quelque chose.

Sa vessie l'empêchait de penser et il avait l'impression que sa tête avait été fendue en deux. Tandis que la torche bougeait, il vit des centaines de cuves de couleur foncée, stockées du sol au plafond, des bidons énormes, plusieurs portant le sigle « produit dangereux ». Il faisait froid. Une odeur légèrement âcre flottait dans l'air.

*On est où, merde ?*

« Oh, Tom, s'il te plaît, fais quelque chose ! hurla-t-elle.

— Vous voulez de l'argent ? cria Tom. C'est ça que vous voulez ? Je rassemblerai tout ce que j'ai.

— Tu veux t'abonner ? répondit-il.

— M'abonner ? » dit Tom, content d'avoir obtenu une réponse.  
*Engage la conversation, raisonne-le, essaie de trouver...*

« Tu veux t'abonner pour te voir, avec ta femme ? » L'Américain éclata de rire. « Quelle riche idée ! »

Tom eut l'impression que les choses s'arrangeaient. « Oui, ce que vous voudrez, la somme que vous voudrez ! »

Le faisceau se dirigea de nouveau dans ses yeux. « Tu comprends rien, imbécile, tu sais ça ? Comment tu pourrais vous voir ?

— Je... Je ne sais pas...

— Tu es encore plus con que je le pensais. Tu veux payer pour vous



mater, toi et ta petite femme alcoolique ? Tu penses que la mort vous ira bien ? »

## 75

Au volant de son Alfa Romeo, Roy Grace enchaînait les coups de fil : il appela l'hôpital, puis chacun des membres de son équipe, pour vérifier leurs avancées dans l'enquête, les poussant au maximum.

Il se dirigeait vers l'est, en longeant la côte, laissant les élégantes façades Régence de Kemp Town pour la campagne, en haut des falaises. Il passa devant les immenses immeubles néogothiques de l'école pour jeunes filles Roedan et le bâtiment Arts déco qui abritait le foyer pour non-voyants St Dunstan.

*21 h 15, demain soir.*

L'heure était gravée dans son esprit. Toutes ses pensées y revenaient. Il était maintenant 10 h 15, lundi. Il restait trente-cinq heures avant la diffusion – combien avant que les Bryce ne soient tués ?

Janie Stretton était arrivée en retard à son rendez-vous chez le vétérinaire, prévu à 18 h 30, et n'en était pas sortie avant 19 h 40. Entre cette heure-là et 21 h 15, environ, heure à laquelle Tom Bryce disait l'avoir vue se faire tuer sur son ordinateur, elle avait été réellement assassinée, et le film diffusé. Selon le même schéma, ils devaient avoir jusqu'à 19 h 30, demain. Soit trente-trois heures.

Et toujours pas de piste sérieuse.

Trente-trois heures, ce n'était vraiment pas beaucoup.

Puis il s'autorisa un sourire furtif en repensant à Cassian Pewe, hospitalisé. L'ironie du sort. L'incroyable coïncidence. Et le fait qu'Alison Vosper avait perçu le côté drôle de l'histoire – lui prouvant, et c'était inattendu, qu'elle était *humaine*. Ce n'était pas bien, mais il ne pouvait rien y faire : il ne ressentait aucune compassion, aucune

empathie, pour son collègue.

Il était désolé pour le chauffeur de taxi, innocent, mais pas pour cette petite ordure de Cassian Pewe, qui avait débarqué à Brighton nouvellement promu avec l'intention de lui piquer son quatre-heures. Le problème n'était pas résolu, mais avait été reporté, le temps de la blessure.

Il traversa le joli village historique de Rottingdean, sis en haut d'une falaise, grimpa une côte majestueuse, plongea dans la vallée, monta un nouveau raidillon et longea les lotissements construits après-guerre, imbriqués dans le magma urbain de Saltdean, puis de Peacehaven, où Glenn Branson habitait, et où le corps de Janie Stretton avait été retrouvé.

Il s'engagea dans un dédale de routes vallonnées, truffées de modestes pavillons, jusqu'à un bungalow plutôt miteux devant lequel était garé un camping-car délabré.

Il termina sa conversation avec Norman Potting – qui semblait bien avancer sur les grossistes en acide sulfurique –, descendit une nouvelle canette de Red Bull, avala deux Gurosan, suivit un chemin bordé de nains de jardin jusqu'à un porche et sonna.

Un tout petit homme maigre et nerveux, septuagénaire aguerri, qui ressemblait fort aux nains qu'il venait de croiser, ouvrit la porte. Longs cheveux gris en queue-de-cheval, bouc, caftan et salopette, il arborait une croix égyptienne au bout d'une chaîne en or. Il salua Grace d'une voix haut perchée, d'une énergie débordante, et le toisa avec une joie non dissimulée, comme s'il retrouvait un vieil ami perdu de vue depuis longtemps. « Commissaire Grace ! Je suis tellement heureux de vous revoir !

— Moi aussi, mon ami. Je suis désolé d'être en retard. » Grace avait fait appel à ses services pas plus tard que la semaine précédente. Et Frame avait, de toute évidence, contribué à sauver la vie d'un innocent.

Harry Frame lui serra la main avec une force sans commune mesure avec sa physionomie et son âge, continuant à le fixer de ses yeux verts et perçants. « À quoi dois-je le plaisir de votre visite, cette fois ? Entrez ! »

Grace le suivit le long d'un corridor faiblement éclairé par une lanterne, décoré d'objets ayant trait à la mer agencés autour d'un

grand hublot en laiton. Dans le salon, les étagères ployaient sous le poids des bateaux en bouteille. La pièce comportait un canapé, deux fauteuils défraîchis recouverts d'une housse de protection et une télévision éteinte. Près de la fenêtre, quatre chaises en bois étaient disposées autour d'une table en chêne à laquelle il fut convié. Comme à chaque fois qu'il venait, Grace remarqua une vieille reproduction du cottage d'Anne Hathaway et une citation encadrée qui disait : « Une fois que l'esprit a pris de l'ampleur, il ne peut plus revenir à ses dimensions d'origine. »

« Thé ?

— Non merci, dit Grace, alors qu'il se serait damné pour une tasse. Je suis très très pressé.

— La vie n'est pas une course, commissaire Grace, mais une danse », dit Frame en le réprimandant doucement.

Grace sourit. « J'y penserai. Je vous mettrai sur ma liste, pour une valse, au bal de cet été. » Il s'assit à la table.

« Alors ? demanda Harry en prenant place en face de lui. Seriez-vous ici, par hasard, dans le cadre de l'enquête sur cette pauvre jeune femme retrouvée morte à Peacehaven la semaine dernière ? »

Harry Frame était médium et voyant, et travaillait également avec un pendule. Grace avait fait appel à ses services à plusieurs reprises. Parfois, il était d'une précision inouïe, parfois, il ne voyait strictement rien.

Grace enfonça la main dans sa poche, en sortit trois petits sachets et les étala devant Frame. Il désigna d'abord la chevalière qu'il avait prise dans la chambre de Janie Stretton. « Que pouvez-vous me dire au sujet de la propriétaire de cette bague ? »

Frame saisit le bijou, le serra dans son poing et ferma les yeux. Il resta ainsi une bonne minute, son visage flétri se tordant sous l'effet de la concentration.

La pièce sentait le renfermé – les vieux meubles, la vieille moquette, le vieux.

Harry Frame finit par secouer la tête. « Je suis désolé, Roy, je ne vois rien. Ce n'est pas une bonne journée pour moi. Pas de connexion avec les esprits.

— La bague ne vous inspire rien du tout ?

— Je suis désolé. Pouvez-vous revenir demain ? On pourrait

ressayer. »

Grace récupéra la chevalière, la plaça sous scellés et dans sa poche. Puis il lui tendit les boutons de manchette en argent qu'il avait trouvés, dans un tiroir, dans la chambre des Bryce, et un bracelet en argent tiré de la boîte à bijoux de Kellie. « Il faut que je localise les propriétaires de ces bijoux *aujourd'hui*. Je ne sais pas où ils sont, mais je pense que ce n'est pas loin de Brighton et Hove. »

Le médium quitta la pièce et revint rapidement avec une carte de la région. Il écarta un photophore, étala la carte sur la table et sortit de la poche de son pantalon une ficelle à laquelle pendait un poids.

« Voyons voir, dit-il. Voyons voir... » Il tenait le bracelet et les boutons de manchette dans sa main gauche, et, les coudes sur la table, pencha son visage et se mit à psalmodier.

« Yaroum, dit-il pour lui-même. Yaroummmmmm, brnnnnn. Yaroummrnm. »

Puis il se redressa d'un coup, attrapa la ficelle entre son pouce et son index et fit osciller le petit poids au-dessus de la carte, tel un pendule. Les lèvres serrées, il le fit tourner vigoureusement en cercles centrifuges, parcourant la carte, centimètre par centimètre.

« Telscombe ? dit-il. Piddinghoe ? Ovingdean ? Kemp Town ? Brighton ? Hove ? Portslade ? Southwick ? Shoreham ? » Il secoua la tête. « On ne me montre rien dans cette région, désolé.

— Devrait-on essayer une plus petite échelle ? » demanda Grace.

Frame alla chercher une carte couvrant l'est et l'ouest du Sussex. Mais de nouveau, après plusieurs minutes d'oscillations dans la plus grande concentration, il n'obtint aucun résultat.

Grace mourait d'envie de le saisir par les épaules et de le secouer. Il était réellement frustré. « Rien du tout, Harry ? »

Le médium fit non de la tête.

« Ils vont mourir si je ne les trouve pas. »

Harry Frame lui rendit les boutons et le bracelet. « Je pourrais ressayer plus tard. Je suis désolé. Vraiment désolé.

— Plus tard, cet après-midi ? »

Frame hocha la tête. « Vous voulez me les laisser ? J'y consacrerai ma journée. Je chercherai sans relâche.

— Merci, j'apprécie vraiment », répondit Grace. Il s'agrippait à des brindilles, il le savait, lorsqu'il le quitta, le cœur gros.

## 76

Après la réunion de huit heures et demie, Jon Rye avait passé presque trois heures sur l'ordinateur retrouvé dans le Ford Transit accidenté. Mais il était tenu en échec.

A 11 h 20, épuisé et contrarié, il alla se chercher un café à la machine, plongé dans ses pensées. Avec toutes les autres bécane, jusqu'à présent, il était parvenu à contourner les protections par mot de passe en utilisant des logiciels de la police, qui permettaient d'accéder à l'historique de l'ordinateur par une porte dérobée. Mais cette fois, il n'y arrivait pas.

Il tendit son pass devant le panneau de contrôle, entra dans ce qu'il avait ironiquement baptisé « la cage », à savoir la zone fermée réservée à l'opération Glasgow, sur la pédopornographie, traversa la pièce, fit un signe de tête à deux des six personnes qui, penchées sur leur écran, le remarquèrent, et se dirigea vers son lieu de travail.

Andy Gidney et les autres étaient à leur poste, en pleine concentration. Il s'installa à son bureau. Le portable avait été stocké, de façon sécurisée, avec les pièces à conviction. La copie du disque dur se trouvait dans son ordinateur.

Il avait beau être le chef de son unité depuis trois ans, il était suffisamment intelligent pour connaître ses propres limites. Il venait de la circulation. Les plus jeunes membres de son équipe, quant à eux, venaient de l'informatique, avaient suivi de longues études et étaient nés, pour ainsi dire, avec un ordinateur. Andy Gidney était le meilleur de tous. Si quelqu'un pouvait persuader cette bécane de lui livrer ses secrets, c'était bien lui.

Rye éjecta la copie de son unité centrale, se leva et traversa le

bureau jusqu'à Gidney, qui essayait toujours de cracker un code, dans le cadre d'une arnaque à l'encontre de sites bancaires. « Andy, j'aimerais que tu laisses ce que tu es en train de faire pendant quelques heures et que tu me donnes un coup de main. Deux vies sont en jeu.

— Hum, fit-il. Le problème, c'est que j'y suis presque.

— Andy, je m'en fiche que tu y sois presque.

— Mais si j'arrête maintenant, je risque de perdre toute la séquence ! C'est ça le problème ! »

Gidney fit pivoter son fauteuil vers Rye, les yeux brillants d'excitation. « Je crois qu'il ne me manque plus qu'un chiffre !

— Combien de temps il te faut ?

— Hum. C'est ça. Hum », fit-il, pensif. Puis il ferma les yeux et hocha furieusement la tête. « Hum. Hum. » Il ouvrit les yeux et regarda par terre. « D'ici à la fin de la semaine, *j'espère*.

— Je suis désolé, dit Rye. Tu vas devoir mettre ça de côté. J'ai besoin de toi tout de suite.

— Hum. Le problème, c'est que, on est neuf, dans ce service, Jon, OK ? »

Rye hésita. « Et alors ? »

Les yeux rivés sur la moquette, Gidney demanda : « Pourquoi moi ? »

Rye ignorait si la flatterie pouvait faire avancer les choses. « Parce que tu es le meilleur, OK ? »

Gidney fit à nouveau pivoter son fauteuil d'un geste brusque et, tournant le dos au commandant, leva une main. D'une voix irritée au plus haut point, il lança : « D'accord. Donne.

— Les copies des fichiers vidéo sont sur le serveur dans le dossier 340.

— Je cherche quoi, exactement ? »

Rye n'aimait pas qu'on lui tourne le dos, mais il avait compris qu'il ne servait à rien de tenter de changer cet énergumène. Il valait mieux le caresser dans le sens du poil, afin qu'il donne le meilleur de lui-même. « Adresses postales, numéros de téléphone, adresses e-mail. Tout ce qui pourrait nous donner des indices quant à l'endroit où se trouvent M. et M<sup>me</sup> Bryce. Tom et Kellie Bryce. » Il épela leurs noms.

« Je vois ce que je peux faire.

— Merci, Andy. »

Rye retourna à son bureau, puis fut presque immédiatement appelé à l'autre bout de la pièce par un autre collègue, le lieutenant John Shaw, un grand jeune homme de trente ans, beau garçon, qu'il aimait beaucoup. Shaw était extrêmement brillant, diplômé comme Gidney, mais d'un caractère totalement opposé.

Shaw travaillait sur un album photos particulièrement difficile à supporter, saisi sur un disque dur lors d'un raid dans la maison d'un homme soupçonné de pédophilie. L'homme avait en quelque sorte un rituel : il frappait de jeunes enfants avant de se photographier en train d'avoir des relations sexuelles avec eux. Cela ressemblait à une affaire qu'ils avaient traitée précédemment et Shaw voulait avoir l'avis de Rye.

Dix minutes plus tard, Jon Rye revenait à son bureau, soucieux. Il était devenu insensible à la plupart des horreurs qu'il voyait à l'écran, mais la violence infligée aux enfants le mettait systématiquement hors de lui. Il remarqua à peine, en passant devant son poste, que Gidney n'était pas là.

Quelques minutes plus tard encore, marquant une pause dans le traitement de ses mails, Rye jeta un œil par-dessus son épaule et constata – non sans irritation, étant donné l'urgence – que Gidney n'était toujours pas revenu.

Il se leva et s'approcha de son bureau. Sur l'écran, il put lire :

**Météo marine, pour l'Agence maritime  
et côtière à 05 h 55 UTC,  
lundi 6 juin  
Situation générale à 00 h UTC  
Dépression 1 014 hPa à l'ouest de la France  
prévue 1 010 hPa au sud-est  
de l'Angleterre à 13 h UTC.  
Rockall : dépression 1 010 hPa,  
se décale vers le sud-est.  
Fastnet : anticyclone 1 010 hPa.  
S'atténuant.**

Mais pourquoi est-ce que le gars consultait la météo marine alors



qu'il devait traiter une urgence ? Et où était-il ? Il était absent depuis vingt bonnes minutes – si ce n'est plus.

Après vingt minutes d'attente supplémentaire, il devint évident que Gidney avait disparu.

Et Rye découvrit qu'il avait effacé toutes les sauvegardes du serveur et pris l'ordinateur et la copie du disque dur avec lui.

## 77

Roy Grace venait de quitter Harry Frame et se sentit soudain très déprimé, très fatigué, malgré les Red Bull et les Gurosan qu'il avait avalés moins d'une heure auparavant. Il était trop tôt pour en reprendre. Il espérait que le voyant aurait un éclair de génie.

Son téléphone sonna. Il décrocha, plein d'espoir. C'était Branson, de bonne humeur, comme toujours.

« On fait aller, mon vieux ?

— Je suis sur les rotules, dit-il. Quoi de neuf ?

— Quelqu'un, dans l'équipe de Gaylor, a épluché les comptes de Reggie D'Eath. Ils ont repéré un versement mensuel, depuis son compte à la Barclay, pour la société Scarab Production. Mille livres.

— Mille livres par mois ?

— Yep.

— Où est-ce qu'il trouvait cet argent ?

— En fournissant des petits enfants à des hommes riches, comme activité secondaire.

— Où est basée la société ?

— C'est la mauvaise nouvelle. Au Panama. »

Grace réfléchit quelques instants. Il y avait des pays, en ce monde, où les lois garantissaient aux sociétés une discrétion complète concernant leurs capitaux. Lors d'une précédente affaire, il avait appris que le Panama en faisait partie. « On ne va pas pouvoir en tirer grand-chose à court terme. *Mille livres* par mois ?

— C'est une affaire juteuse, dit Branson. On ne pourrait pas demander un mandat afin que toutes les banques nous révèlent qui d'autre verse mille livres par mois à Scarab Production ?

— Si, dans de telles circonstances, où deux vies sont en jeu, on pourrait, mais cela ne nous aiderait pas. On obtiendrait une liste de prête-noms d'un cabinet juridique quelconque au Panama, qui nous diraient d'aller nous faire voir. » Combien d'abonnés avaient-ils ? Il en suffisait de peu pour faire tourner la boîte. Ils défendraient leur business bec et ongles.

**TRES CHERS CLIENTS, nous espérons  
que ce petit bonus vous a plu.  
N'oubliez pas de vous connecter à 21 h 15,  
mardi, pour notre prochain grand  
spectacle : un mari et sa femme ensemble.  
Notre tout premier DOUBLE MEURTRE !**

Pour mille livres par mois, on pouvait bien lâcher un petit bonus, pas vrai ? À l'occasion, tremper un pédophile dans un bain d'acide...

« Tu es toujours là, vieux ?

— Oui. Autre chose de ton côté ?

— On a des images de M. Bryce et son Espace, peu après minuit ; il a fait le plein à une station Texaco à Pyecombe – vidéo surveillance.

— D'autres véhicules dans le champ ?

— Non.

— Et rien de significatif retrouvé dans l'Espace ?

— Les légistes la passent au peigne fin. Rien pour le moment.

— Je suis en route pour le CO1, dit Grace. J'y serai dans vingt minutes.

— Je vais prendre un café en t'attendant.

— Pour moi, ce sera un quadruple expresso.

— Même chose. »

Grace quitta la route du bord de mer, s'engagea dans les terres, vers Kemp Town, passa St Mary's Hall, l'école privée de jeunes filles, l'hôpital régional du Sussex et la façade gothique du Brighton College. Sur la gauche, pas très loin, il aperçut un homme musclé, à la démarche arrogante, rentrer dans une maison de la presse. Le gars lui disait quelque chose, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

Il fit tout de même demi-tour. Il se gara de l'autre côté de la rue, coupa le contact et attendit.

Une minute plus tard, pas plus, l'homme sortit de la boutique, une cigarette au bec, un sac en plastique contenant plusieurs journaux à la main, et se dirigea vers une Golf VW noire, mal garée sur le trottoir, warnings allumés.

Grace l'observa à travers le pare-brise. Sa démarche était pour le moins bizarre – un air fanfaron qui lui rappelait la façon dont certains militaires, formés aux missions spéciales, défilaient. Comme si le trottoir lui appartenait.

En débardeur, jean blanc et mocassins blancs, il portait les cheveux courts en brosse, et une lourde chaîne en or autour du cou. Mais où l'avait-il déjà vu ? Sa mémoire quasi photographique se remit alors en marche et il se souvint. La nuit dernière. Sur la vidéo du Karma Bar.

C'était l'homme aux côtés de Janie Stretton !

Grace sentit son cœur s'emballer. La Volkswagen démarra. Il mémorisa la plaque minéralogique, laissa passer un taxi, suivi d'une camionnette British Telecom, puis déboîta, fit demi-tour et le suivit, tout en composant le numéro du centre opérationnel sur son portable. Dès la première sonnerie, Denise Woods, l'une des secrétaires, une jeune femme très efficace, très sérieuse, décrocha.

« Salut, c'est Grace. Il me faudrait une vérification immédiate. Je suis derrière le véhicule. Il s'agit d'une Golf Volkswagen immatriculée Papa Lima Zéro Trois Fox-trot Delta Oscar. »

Denise lui dit qu'elle le rappelait.

Devant lui, la Golf, précédant toujours le taxi et le van British Telecom, s'arrêta à un feu rouge.

Le feu passa au vert, et elle tourna à gauche dans Lower Rock Garden, en direction du bord de mer. Les deux autres véhicules filèrent tout droit. Grace marqua un temps d'arrêt et tourna à gauche à son tour, gardant le plus de distance possible.

*Allez, Denise, rappelle !*

Au croisement avec la Marine Parade, le feu était vert et la Golf tourna à droite, sur la route longeant la mer. Grace passa à l'orange, demeurant le plus loin possible de la Golf, se laissa doubler par une Ford Focus, puis une Porsche – un ancien modèle –, mais sans la perdre de vue.

Tandis que la Golf s'engageait sur le rond-point, devant le Palace Pier, son téléphone sonna. C'était Denise. Le propriétaire du véhicule

était la société Bourneholt International Ltd, qui disposait d'une boîte postale à Brighton. La voiture n'avait pas été déclarée perdue ou volée, et ne figurait dans aucun fichier de la police.

« Bourneholt International Ltd, dit Grace, je connais ce nom. »

Puis cela lui revint. « Denise, dis-moi qui est le propriétaire du van qui a eu l'accident, la nuit dernière. Je reste en ligne. »

La Golf se dirigeait toujours vers l'ouest et longea la façade récemment repeinte du Royal Albion Hotel. Puis, tandis qu'ils approchaient du Old Ship Hotel, elle se mit sur la voie de droite et mit son clignotant.

À son grand soulagement, la Mercedes qui le précédait tournait à droite, elle aussi. Grace prit le virage en restant dans l'ombre du véhicule imposant. Il vit la Golf dépasser l'hôtel et s'engager, à droite, dans l'immense parking souterrain du Bartholomew Square. Suivie de la Mercedes. Grace était juste derrière, sur la rampe de descente.

Denise reprit la ligne. « C'est le même, Roy. Bourneholt International Ltd. »

Il serra les poings, tout excité. « Génial ! »

Il avança jusqu'à la barrière automatique, attendant que la machine délivre son ticket. Il l'attrapa. « Bien joué ! » dit-il. Mais la machine ne lui répondit pas.

La barrière se leva, et il engagea son Alfa. Au même moment, une BMW série 3 sortit de sa place en marche arrière, lui bloquant le passage.

Elle reculait lentement – le conducteur avait l'air très peu sûr de lui –, centimètre par centimètre.

*Allez !* hurla Grace en silence.

Après ce qui lui sembla une éternité, la BMW se remit en route et emprunta la rampe de sortie. Grace accéléra. Toutes les places de ce niveau étaient prises. Il descendit à l'étage inférieur. Plein aussi. Tout comme le niveau suivant. Mais alors qu'il le traversait à vive allure, une Ford Galaxy remplie d'enfants, conduite par une mère nerveuse, recula juste devant lui.

*Nom de Dieu, pousse-toi.*

Il n'avait pas d'autre choix qu'attendre. Et attendre. Et attendre.

Il parvint finalement au niveau -4 et vit plusieurs places libres. Il accéléra, cherchant la Golf, et la trouva. Garée.

Le conducteur avait disparu.

Il freina derrière elle et jura.

On klaxonna derrière lui. Dans le rétro, il aperçut une Land Rover. Il leva la main, avança de quelques mètres, puis se gara sur la première place libre, éteignit le moteur et se précipita hors de la voiture. Il courut vers la sortie piétons la plus proche, gravit les escaliers quatre à quatre et déboucha sur un immense square, avec un restaurant japonais en son centre, l'hôtel Thistle d'un côté et des allées de boutiques de l'autre.

Mais aucune trace de l'homme aux cheveux en brosse qui roulait des mécaniques.

Il pouvait avoir emprunté trois autres sorties. Grace courut de l'une à l'autre. Mais l'homme s'était évaporé.

Grace jura, retourna près de la sortie la plus proche de la Golf et se mit à réfléchir. L'homme ne s'était sans doute pas rendu compte qu'il était suivi. Mais dans combien de temps retournerait-il à sa voiture ? Peut-être cinq minutes, peut-être cinq heures.

Il eut alors une idée.

Il composa le numéro de son ancien poste, Brighton Central, et demanda à être mis en relation avec Mike Hopkirk, un vieux copain, commissaire divisionnaire de Brighton. Par chance, Hopkirk était là, disponible.

C'était un vieux sage qui avait plusieurs années de service derrière lui. Il était respecté et apprécié. Grace ne l'avait pas choisi au hasard pour cette mission délicate. Il était l'homme de la situation pour tout mettre en place à la vitesse nécessaire – si tant est qu'il accepte.

« Roy ! Comment vas-tu ? J'arrête pas de voir ton nom dans le journal ! Je suis heureux de constater que ta délocalisation ne t'empêche pas de ruer dans les brancards !

— Très spirituel. Écoute, on bavardera plus tard. J'ai un gros service à te demander, et c'est pour tout de suite. Deux vies sont en jeu – un couple a été enlevé et nous pensons qu'ils encourent un danger imminent.

— Tom et Kellie Bryce ? s'enquit Hopkirk, surprenant Grace.

— Comment tu sais ça ? » Il avait oublié à quel point Hopkirk pouvait être perspicace.

Le grondement d'un camion couvrit la réponse d'Hopkirk. Mettant

une main sur une oreille et appuyant le combiné sur l'autre, Grace cria : « Pardon ? Tu peux répéter ? »

— Ils font la une de l'*Argus*, nom de Dieu ! »

L'attaché de presse avait donc réussi. Génial. « OK, Mike, voici ce que je veux. Il faudrait que tu fasses fermer le parking du Bartholomew Square pendant une heure – pour me laisser le temps de fouiller une voiture qui y est garée. »

Il entendit quelque chose comme une profonde inspiration rapide. « Le fermer ? »

— Il me faut une heure.

— Le plus grand parking de Brighton, en plein milieu de la journée, le fermer ? Tu as perdu la tête ?

— Non, j'ai besoin que tu le fasses, tout de suite.

— Sous quel prétexte, Roy ?

— Alerte à la bombe. Tu as reçu un appel de la cellule antiterroriste.

— Merde. Tu es sérieux, n'est-ce pas ?

— Allez, c'est un lundi matin tranquille. Réveille tes troupes !

— Et si ça tourne mal ?

— Je prendrai sur moi.

— C'est pas toi qui prendras, c'est moi, et tu le sais.

— Mais tu vas le faire quand même ?

— Bartholomew Square ?

— Bartholomew Square.

— OK ». Il avait l'air dubitatif, mais résigné. « Raccroche, maintenant, j'ai besoin de la ligne ! »

Grace, lui aussi, avait d'autres appels urgents à passer. Il appela la Sussex House pour faire venir une équipe de techniciens de scène de crime immédiatement, et un officier de la circulation capable d'ouvrir une Golf et de neutraliser l'alarme.

Puis il composa le numéro du commandant Bill Ankram, chef d'une équipe de gardiens de la paix en uniforme. Par chance, Ankram avait une bonne nouvelle pour lui.

« On s'apprêtait à suivre quelqu'un, aujourd'hui, dans le centre-ville, et la mission a tourné court : le gars ne s'est pas présenté. J'allais organiser un après-midi de formation à la place.

— En combien de temps peux-tu verrouiller le parking du Bartholomew Square ? demanda Grace.

— En une heure. On n'est pas loin. »

Grace lui donna les détails, l'immatriculation du véhicule et sa position exacte. Puis il contacta le centre opérationnel et leur demanda d'envoyer, par fax et par mail, la photo du conducteur à Ankram.

Il annonça ensuite à Nicholl qu'il faudrait qu'il voie le gars du Met seul, finalement. Tandis qu'il lui parlait, il entendit une explosion assourdissante de sirènes.

Comme si tous les véhicules d'urgence de Brighton et Hove s'étaient mis à hurler en même temps.



## 78

Kellie lui faisait peur. Tom avait l'impression d'être enfermé, dans le noir, avec une parfaite inconnue. Quelqu'un de complètement imprévisible. Il y avait de longues périodes de silence, et soudain, hystérique, elle le traitait de tous les noms. C'était reparti. Elle avait la voix cassée, usée, d'avoir tant crié.

« Espèce de bâtard ! Imbécile ! Tout est ta faute ! Si tu avais laissé ce putain de CD dans le train, on n'en serait pas là ! ILS NE NOUS LAISSERONT JAMAIS PARTIR. TU COMPRENDS ÇA ? CONNARD, RATÉ ! »

Puis elle éclata en sanglots.

Tom était pétri de douleur à l'intérieur. Ses cris lui faisaient mal, le déchiraient. Mais rien ne la calmait. Il n'avait cessé de lui parler, depuis le départ du gros. Essayant de la raisonner, de lui donner du courage, de lui remonter le moral.

Tendant d'oublier ce que lui infligeait sa vessie. Tendant d'oublier la soif. La faim dévorante. Et l'angoisse.

Il se demandait si la vodka était à l'origine de son comportement. Ou le manque ? Était-elle dépressive, comme cela avait été le cas pendant quelques mois après la naissance de Jessica ? Était-ce la raison pour laquelle elle avait sombré dans l'alcool ?

Tout ce trafic sur eBay... Était-ce un signe avant-coureur, un appel au secours qu'il n'avait pas entendu ?

« Espèce de raté ! » brailla-t-elle.

Tom tressaillit. *Raté*. Était-ce comme cela qu'elle le considérait ? Elle avait raison. Il avait échoué professionnellement, et il avait échoué dans sa mission la plus importante : protéger sa famille.

Il ferma les yeux très fort quelques secondes et s'adressa au Dieu auquel il n'avait pas dit un mot depuis vingt-cinq ans. Puis il les ouvrit et rien n'avait changé : il faisait toujours aussi noir.

Il avait des crampes dans les jambes. Il roula sur le côté, mais ne put faire qu'un tour complet avant que la chaîne, autour de sa cheville, ne se tende. Il cria de douleur quand la menotte, ou le sabot, enfin, ce qui le retenait, cisaila sa chair.

*Réfléchis, se disait-il. Réfléchis !*

Le mur et le sol autour de lui étaient lisses. Il lui fallait trouver quelque chose avec des dents pour frotter ses cordes et les scier. Mais il n'y avait rien, nom de Dieu, rien du tout.

« TU M'ENTENDS, LE DÉBILE MENTAL ? »

Les larmes lui montèrent aux yeux. *Oh, ma chérie, Kellie, je t'aime tellement, ne me fais pas ça...*

Qu'est-ce que voulait l'autre obèse ? D'où sortait-il ? Comment pouvait-on communiquer avec quelqu'un comme ça ? Au fond de lui, il savait pourtant qui était cet homme, et pourquoi ils étaient là.

Soudain, son angoisse devint encore plus profonde, tandis que ses pensées se cristallisaient. Il avait déposé les enfants chez les parents de Kellie au milieu de la nuit. La mère avait du cran, mais le père, cloué au lit, n'était d'aucune aide, le pauvre homme. L'obèse comptait-il aussi enlever les enfants ? Que se passerait-il si lui ou ses brutes allaient chez les grands-parents alors que la mère de Kellie était sortie ?

Tom roula de désespoir. La chaîne se tendit et le blessa. Il continua à tirer ; ignorant la douleur. Retenant sa respiration, il tirait, tirait, tirait. Mais rien ne céda.

Il demeura allongé quelques instants. Et eut une idée.

Au même moment, il vit, au loin, le rectangle de lumière – la porte. Deux silhouettes approchaient, chacune avec une torche. Son pouls s'accéléra. Il sentit une boule dans sa gorge. Il se raidit, prêt à se battre de n'importe quelle façon.

L'un avançait vers Kellie, l'autre vers lui. Kellie se tut. Une seconde plus tard, le faisceau était dans ses yeux, aveuglant. Puis il fut dirigé vers le sol, éclairant un gobelet d'eau et un petit sandwich rond.

« Manger pour toi », dit une voix dure, dans un mauvais anglais, avec un accent qui sembla à Tom, qui ne s'y connaissait guère,

d'Europe de l'Est.

« J'ai besoin d'uriner, dit Tom.

— Vas-y, fais dans ton pantalon, comme tout le monde, lui cria Kellie.

— Toi pas uriner ! répondit l'homme.

— Il faut que j'y aille, implora Tom. Conduisez-moi aux toilettes, je vous en supplie. »

L'homme était grand et mince, à peine trente ans, habillé de noir, visage sévère et coupe courte, moderne. Tom distinguait ses traits, à présent. Mais surtout, il pouvait voir derrière lui.

La première rangée de cuves.

« Manger », répéta l'homme, avant de s'éloigner avec son acolyte. Quelques secondes plus tard, ils étaient partis. Le rectangle de lumière disparut. Tom et Kellie se retrouvèrent dans l'obscurité totale.

« Chérie ? » dit Tom.

Silence.

« Chérie, je t'en prie, écoute-moi.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne m'ont pas apporté à boire ? dit-elle.

— Ils ont apporté de l'eau.

— C'est pas ça que je veux, putain. »

Depuis quand buvait-elle ? se demanda Tom. Depuis quand n'avait-il rien remarqué ?

« Et comment je suis censée boire, avec mes bras attachés ? Tu m'expliques, monsieur Je-Sais-Tout ? »

Tom bougea lentement sa tête vers l'endroit où avaient été posés l'eau et le sandwich. Son nez toucha le verre et il maudit silencieusement l'humiliation qu'on lui faisait subir. Approchant délicatement ses lèvres du bord, terrifié à l'idée de perdre ne serait-ce qu'une précieuse goutte, il attrapa le gobelet entre ses dents et le renversa, goulûment, dans sa gorge.

Puis, tel un animal nocturne, aveugle, il fureta de son nez pour trouver le sandwich. Il n'avait pas d'appétit, mais se força à en prendre une bouchée. Il lutta pour mâcher et avaler. Puis il en prit une autre et cracha le reste.

« Je pense qu'on devrait rentrer, annonça Kellie. Tu penses qu'ils nous laisseront partir avec des petits cadeaux ? »

Pour la première fois depuis deux jours, Tom sourit.

Peut-être s'était-elle calmée. « Je ne les trouve pas très accueillants, pour le moment », dit-il, tentant l'humour à son tour. Mais ses mots ne rencontrèrent que l'obscur silence.

L'eau et la nourriture lui donnaient déjà un peu de forces, un peu de confiance. Il décida qu'il était temps de tenter quelque chose.

En roulant, en rampant, il progressa lentement, douloureusement, vers sa gauche, vers ce qu'il se souvenait d'avoir vu, dans la lueur de la torche, quelques minutes auparavant.

Vers la rangée de produits chimiques.

Il paniqua quand la chaîne bloqua sa cheville. *Un peu plus, pitié, un tout petit peu plus.* Il tira fort, mais l'entrave s'enfonça dans sa chair et il poussa un cri.

« Tom, ça va ? Chéri ? »

Dieu soit loué, elle avait recouvré son calme. « Oui, chuchota-t-il, se demandant soudain si quelqu'un pouvait les entendre. Ça va. »

Puis son visage toucha quelque chose. *Pourvu que ce ne soit pas le mur.*

C'était froid, rond, en plastique : un baril !

Il essaya de se hisser jusqu'au couvercle. Le baril trembla. Il se laissa glisser, roula sur le ventre, les jambes entravées, la cheville à l'agonie, et se projeta vers le haut, sans relâche. Finalement, prenant sa respiration, soufflant, se propulsant de toutes ses forces, il parvint à ses fins. Son menton était coincé au bord du couvercle.

Le bord était irrégulier, merveilleusement coupant.

Lentement, centimètre par centimètre, conservant son menton en place, il le fit basculer. C'était lourd, beaucoup plus lourd qu'il ne l'avait imaginé, trop lourd pour lui. Soudain, le baril se renversa et tomba, produisant un boum retentissant.

« Tom ? cria Kellie.

— Tout va bien.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. »

Aussi vite qu'il le put, Tom s'approcha du baril, trouva, dans le noir, la corde qui ligotait ses bras, et se mit à la frotter contre le rebord tranchant.

Quelques minutes plus tard, presque surpris, il se rendit compte qu'il pouvait légèrement détacher ses bras du corps. C'était infime,

mais c'était comme s'il avait gravi l'Everest. Il se sentit immensément soulagé. *Ça marchait !*

Il balança ses mains en l'air, toujours attachées, et chercha le rebord, dans l'obscurité totale. Il se mit à frotter furieusement la corde qui entravait ses poignets. Lentement mais sûrement, il sentit la tension se relâcher et les liens se défaire. Et soudain, ses mains furent libres. Il se dégagea du dernier bout de corde, se leva, tendit ses bras et remua ses doigts pour rétablir la circulation sanguine.

« Tu crois qu'on va mourir ici, Tom ? murmura Kelly.

— Non.

— Papa et maman ne seront pas capables d'élever les enfants. On n'y avait pas pensé, hein ?

— On ne va pas mourir.

— Je t'aime tellement, Tom. »

Sa voix lui fit de nouveau monter les larmes aux yeux. Il y avait tant de tendresse, de chaleur, d'attention, dans ses intonations. « Je t'aime plus que tout, Kellie », dit-il en se penchant en avant pour atteindre le nœud qui maintenait ses jambes attachées.

Il était incroyablement serré. Mais Tom s'acharna et, au bout d'un moment, le nœud commença à devenir plus lâche. Et soudain, ses jambes furent libres ! Sauf sa cheville. Il n'arrêtait pas de se dire que si le gros entrait dans la pièce, il le payerait cher. Mais c'était un risque à prendre.

Il s'agenouilla, attrapa le rebord du baril et, poussant de toutes ses forces, le releva. Puis il tâtonna à la recherche du couvercle, le trouva, le saisit des deux mains. Pour la première fois de sa vie, il comprenait ce que cela signifiait que d'être aveugle.

Il était scellé par un fil de fer, le tout protégé par une bande de papier. Il passa ses doigts sous le fil et tira. Il se coupa, sortit un mouchoir de sa poche, l'enroula autour de ses doigts et fit une nouvelle tentative.

Le petit câble claqua.

« Pourquoi est-on là, Tom ? demanda-t-elle d'une voix plaintive. Qui c'est, le gros dégueulasse ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi est-ce qu'il a dit : “La mort vous ira bien” ?

— Il essayait juste de nous faire peur », répondit Tom en se voulant

convaincant. Il se rendit compte que sa voix était beaucoup plus aiguë que d'habitude, tandis qu'il s'acharnait à ouvrir le baril, tout en élaborant un vague plan, incertain.

Puis le couvercle se mit à tourner. Cinq, six tours, avant qu'il ne s'ouvre. Et une odeur âcre, brûlante, le prit immédiatement à la gorge. Il recula brusquement, toussa, lâcha le couvercle et l'entendit rouler dans le noir.

« TOM ! » cria Kellie, alarmée.

Il ne cessait de tousser, les poumons en feu. Il tentait de se souvenir de ses cours de chimie, une matière dans laquelle il avait toujours été nul à l'école. Il y avait des bouteilles d'acide, dans le labo. Deux d'entre elles lui revinrent à l'esprit : acide chlorhydrique et acide sulfurique. Est-ce que ce truc, quel qu'il soit, pouvait dissoudre la chaîne attachée à sa cheville ?

Mais comment le faire s'écouler du baril, dans l'obscurité ? Au moindre faux pas, l'acide se répandrait et atteindrait Kellie. Ou les asphyxierait.

Son cœur s'arrêta alors de battre. Il vit le rai de lumière, du coin de l'œil. Le rectangle, au loin. Quelqu'un arrivait.

## 79

Au niveau -4 du parking du Bartholomew Square, un groupe de policiers s'affairaient autour de la Golf noire. Dehors, des officiers bloquaient toutes les entrées. Il n'y avait plus âme qui vive dans le bâtiment.

« Je ne veux pas que le propriétaire sache qu'on a fracturé sa portière », dit Grace au jeune gars de la circulation qui était agenouillé devant la porte du conducteur, un énorme jeu de clés autour d'un anneau dans une main, et ce qui ressemblait à une radio dans l'autre.

« Pas de souci, je pourrai la refermer, il ne se rendra compte de rien. »

Joe Tindall, dans sa tenue de protection blanche, se trouvait aux côtés de Grace et mâchait son chewing-gum. Il avait l'air encore plus mécontent que d'habitude. « Ruiner mon week-end, ça ne te suffisait pas, Roy ? Tu t'es débrouillé pour me bousiller la semaine dès les premières heures, hein ? »

Il y eut un gros *clic* et la portière de la Golf s'ouvrit. L'alarme se mit immédiatement en marche, dans un *bip-bip-bip-bip* assourdissant.

L'agent plongea sous le capot. En quelques secondes, les hurlements cessèrent. Il claqua le capot. « Voilà, elle est à vous », dit-il à Tindall et à Grace.

Grace, vêtu de la même combinaison et de gants de protection, laissa Tindall se glisser en premier dans le véhicule. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua que le parking était fermé depuis vingt-cinq minutes. Devant chaque entrée, on assistait au même chaos : des voitures de police, des ambulances, des camions de pompiers, des douzaines de personnes ayant terminé leur shopping et qui

attendaient, des businessmen, des touristes... Et par ricochet, la majeure partie du centre-ville était paralysée.

Si cela ne donnait rien, Grace en serait pour ses frais.

Il observa Tindall prélever des empreintes digitales, d'abord aux endroits les plus pertinents – derrière le rétroviseur intérieur, sur le levier de vitesse, le klaxon, les poignées intérieures et extérieures. Puis, à l'aide d'une pince à épiler, il saisit un cheveu sur l'appui-tête du conducteur, et le mit sous scellés. Avec la même pince, il attrapa un mégot dans le cendrier et le fit tomber dans un autre sachet.

Cinq minutes plus tard, il sortait du véhicule, légèrement plus réjoui qu'à son arrivée. « J'ai de bonnes empreintes, Roy. Je rentre direct les faire analyser par les gars du FAED. »

Le FAED, c'était le Fichier automatisé des empreintes digitales.

« Je te rejoins, dit Grace. J'y serai dix minutes après toi.

— J'aurai les résultats.

— J'apprécie.

— Si tu veux tout savoir, je m'en branle, que tu apprécies ou pas », dit le technicien en fixant le commissaire droit dans les yeux.

Parfois, Grace ne savait pas si Joe Tindall était sérieux ou s'il plaisantait. Il avait un sens de l'humour très spécial. Dans le cas présent, Roy ignorait sur quel pied danser.

« J'admire ton détachement, dit Grace.

— Détachement de mes deux ! répondit Tindall. Je le fais parce que je suis payé pour le faire. Je me contrefous d'être *apprécié*. » Il ôta sa tenue de protection, l'enfonça dans son sac et se dirigea vers la sortie.

Grace et le flic de la circulation échangèrent un regard. « Qu'est-ce qu'il peut être irascible !

— Chouettes lunettes, en tout cas... », répondit l'officier.

Grace inspecta à son tour l'intérieur du véhicule, la boîte à gants, qui ne contenait que le manuel d'utilisation, et les vide-poches, immaculés. Il regarda sous les sièges avant, souleva le siège arrière... Rien. Il n'y avait absolument aucun effet personnel. Comme s'il s'agissait d'une voiture de location.

Il jeta un œil dans le coffre. Il était propre, vide, à part une boîte à outils, la roue de secours et le triangle de signalisation, qui devaient être fournis avec la voiture, se dit-il. Il se glissa enfin sous le châssis : pas de traces de boue, rien de particulier.



Il se remit sur ses pieds, demanda au policier de refermer le véhicule et de réenclencher l'alarme, puis se dirigea vers sa voiture, sans aucune envie de retourner à la Sussex House. Il espérait que le grincheux mais brillant Joe Tindall arriverait à quelque chose avec ses empreintes. Et que les gardiens de la paix ne perdraient pas la Golf de vue.

S'il avait mis tout Brighton en stand-by pour rien, cela n'arrangerait pas l'opinion qu'Alison Vosper se faisait de lui. Ni ses chances d'éviter une relégation à Newcastle. Cassian Pewe ou pas.

Soudain, il pensa à Cleo. Il était midi vingt. Elle ne l'avait pas rappelé.

## 80

Tom se jeta par terre et chercha désespérément les cordes, sur le sol dur, à l'aveuglette. Une torche transperça l'obscurité. Elle se dirigea brièvement vers Kellie, puis vers son visage, puis vers le mur, éclairant une rangée de produits chimiques. Dont le baril qu'il avait ouvert.

*Merde, merde, merde, merde, merde.*

Il était allongé sur le côté, raide, retenant sa respiration, les mains plaquées le long du corps, les jambes serrées, dégoulinant de sueur. Il entendit – *clac clac clac* – les pas approcher. Son cœur battait la chamade, son sang puisait dans ses veines, résonnant à ses oreilles. Le goût amer de la bile lui monta à la gorge.

C'était maintenant. Il allait être découvert.

Mon Dieu, peut-être avait-il été stupide, une fois de plus ? Stupide d'avoir quitté la maison, de les avoir laissés monter dans sa voiture ? Et maintenant, stupide d'avoir essayé de s'enfuir.

Kellie avait raison, à propos de ce qu'elle avait dit tout à l'heure : il était un raté.

Il ferma les yeux, pria, luttait contre son envie de vomir. Était-ce comme ça qu'il allait finir ? Et ses rêves ? Il ne reverrait pas ses enfants ? Jamais...

Il y eut un claquement, quelque chose roula par terre et lui heurta la tête. C'était dur, mais léger ; il ne savait pas ce que c'était.

Il se tourna, prenant garde à conserver la position d'un homme ligoté. La torche lui brûla les yeux quelques instants. Puis il entendit la même voix, dans son mauvais anglais.

« Pour uriner. Pas chier. »

Le faisceau passa de son visage à l'objet qui se trouvait à quelques

centimètres de lui. C'était un seau en plastique orange.

Les pas s'éloignèrent. Tom jeta un coup d'œil : la lampe balayait le sol et l'homme atteignit bientôt le rectangle, au loin. Il pensa, furtivement, qu'il ne s'était pas demandé comment il pourrait utiliser le seau avec les mains collées aux cuisses.

Il perçut le claquement de la lourde porte en métal.

Et, de nouveau, il fut plongé dans l'obscurité la plus totale.

## 81

« Tu as pété un câble ? » hurla Carl Venner, le visage aussi écarlate que sa chemise, dont les boutons étaient prêts à exploser. Ses veines saillaient à ses tempes. La griffure que la jeune fille lui avait faite lors de sa dernière visite était toujours très visible. « Qu'est-ce qui te prend de venir ici ? Je t'ai dit de ne jamais, *jamais*, venir sans que je t'aie appelé. *Jamais, jamais sans que je t'aie appelé*, c'est pas suffisamment clair pour toi, putain ? »

Andy Gidney avait les yeux rivés sur la moquette beige, bon marché, et fixait un mouton de laine ; il essayait de calculer combien de fibres celui-ci pouvait bien contenir.

Venner porta son index à sa bouche et se mit à s'arracher les petites peaux autour de l'ongle. Un cigare se consumait dans le cendrier, sur son bureau métallique, au premier étage de l'entrepôt. « Et d'ailleurs, tu étais où ? J'essaye de te joindre depuis une heure.

— Hum. J'étais en route.

— Et pourquoi tu décrochais pas ?

— Parce que vous m'avez dit de ne jamais prendre mon portable quand je viens ici. »

À la satisfaction muette de M. Météo, Venner ne trouva rien à redire à cela ; il rongea toujours ses peaux, observa son doigt, puis se remit au travail. « Nous sommes confrontés à une catastrophe majeure, c'est pour cela que je t'appelais. »

*En fait, il y en a deux*, se dit M. Météo. *Dont une que tu ne connais pas – pas encore*. Non pas que ça change quoi que ce soit. Carl Venner pouvait être confronté à un millier de catastrophes, il n'en avait cure. Il continua à compter les fibres.

Venner attrapa son cigare, le coinça entre ses lèvres et tira dessus pour le réanimer, expirant la fumée la bouche en coin. « Un putain de désastre, OK ?

— Cromarty, Forth, sud-ouest virant nord force quatre ou cinq, temporairement six North Utsire, annonça-t-il à Venner, les yeux baissés. Quelques pluies. Visibilité.

— C'est quoi ces prévisions météo de merde ?

— Hum. En fait. Hum. C'est la météo marine. »

Venner secoua la tête. « Bon Dieu. L'un de nos associés est dans le coma et, toi, tu récites la *météo marine* ?

— Hum. Oui. Hum. C'est ça. »

Venner n'en croyait pas ses yeux. Le gars était vraiment perché. « John, la catastrophe, c'est que notre associé avait un ordinateur portable avec lui, afin d'envoyer les dernières offres à nos clients, et que la police l'a saisi. Il faut que l'on récupère cette machine.

— Je l'ai, l'informa Gidney. Ainsi que la copie faite par le service de cybercriminalité.

Venner était stupéfait. « Tu l'as ?

— Hum. Oui. Ou plutôt, très exactement.

— Tu as récupéré l'ordinateur ? »

M. Météo hocha la tête.

Le comportement de l'obèse changea du tout au tout. Il se hissa sur ses jambes et serra la main de Gidney, surpris. « Tu es un petit malin, ducon ! » Puis il se rassit, comme épuisé par son effort, recala son cigare entre ses lèvres et tendit la main, avidement, tel un gros garçon réclamant du rab de bonbons. « Vas-y, donne ! Tu les as dans ton sac à dos ?

— Hum. Non. C'est mon sandwich. »

L'un des deux Russes muets entra dans la pièce, portant, comme d'habitude, un costume noir sur un T-shirt noir. Il se posta quelques centimètres derrière Venner, sans rien dire, sans sourire.

M. Météo baissa les yeux en direction de la moquette, ignorant la main tendue, rassemblant son courage pour dire ce qu'il était venu dire. Il pensa à Q, dans *Star Trek*, et articula en silence les mots, pour lui-même. *Si tu as peur de te faire casser la figure, tu devrais songer à rentrer chez toi et à ramper sous ton lit. C'est risqué, par ici... C'est pas pour les timorés.*

L'Homme-qui-n'était-pas-timoré respira à fond, et bégaya, en rougissant : « Je ne... Je ne les ai pas avec moi, en fait. »

Le visage de Venner s'assombrit. « Où tu les as, *en fait* ? »

Gidney sentit que quelqu'un avait avancé d'un pas, sans faire le moindre bruit, derrière lui. Il remarqua une infime ombre, sur la moquette. Venner rassemblait son équipe, le Russe devant, l'Albanais derrière, pour l'intimider. Mais aujourd'hui, il était l'Homme-qui-n'était-pas-timoré.

Il ne céderait pas.

Il tremblait, il avait le visage en feu, des flots de transpiration coulaient sous sa chemise blanche, mais il ne céderait pas. « Ils sont en sécurité.

— Quel degré de sécurité ? demanda froidement Venner.

— Élevé.

— Bien. Ça fait sens.

— Si vous voulez les récupérer, vous devez me payer ce que vous m'avez promis. Et-et-et-je... Je-ne-veux-plus-faire-ça », lâcha-t-il, d'un trait, en baragouinant.

Puis il baissa les yeux, haletant.

« Vraiment, John ? dit Venner très calmement. Tu ne veux plus faire partie de notre équipe ?

— Hum. Non.

— Ça me blesse profondément ! Je trouvais qu'on s'entendait plutôt bien ! Tu sais, John, je pensais que toi et moi on était bons amis. Ça me blesse profondément. Bien sûr, tu veux arrêter, tu veux être payé, rien de plus naturel. »

M. Météo ne savait pas quoi dire. Il ne s'était pas attendu à cette réaction. Il était persuadé que Venner se mettrait dans une colère noire.

« Donc, peux-tu me dire où, exactement, se trouve cet endroit sécurisé où tu as déposé le portable et la copie du disque dur ? »

Gindeg le leva les yeux en souriant fièrement. « Vous ne le croirez jamais. Personne n'ira voir là-bas. Personne ne mettra la main dessus avant mille ans !

— Vraiment ? »

M. Météo hocha la tête, très excité.

« Pas même la police ?

— Sûr que non ! »

Venner fit un grand sourire à M. Météo, puis leva brusquement son bras gauche en l'air.

Le mouvement intrigua Gidney. Cela ressemblait à un code. Mais il n'eut pas le temps de se poser trop de questions.

« Souris, tu es filmé ! » dit Venner.

M. Météo comprenait de moins en moins. Le Russe à côté de Venner tenait une petite caméra.

L'Albanais derrière lui fit deux pas rapides et, du tranchant de la main, lui cassa le cou et la moelle épinière en deux.

## 82

Le service régional d'identité judiciaire occupait l'un des plus grands espaces, au sein de la Sussex House. Situé au rez-de-chaussée, non loin du service de cybercriminalité, il bruissait, comme une ruche, d'une calme mais intense activité. Chaque fois que Grace y mettait les pieds, il remarquait dans l'air la présence d'une légère odeur d'encre.

Derry Blane, l'un des chefs du service, disposait d'un bureau situé plus ou moins au milieu du labyrinthe de postes de travail et de machines. Sur l'écran de son ordinateur s'affichait la meilleure empreinte prélevée par Joe Tindall dans la Volkswagen, derrière le rétroviseur intérieur. Grace et Tindall se tenaient debout derrière lui, et fixaient l'écran par-dessus son épaule.

Blane, crâne dégarni, lunettes au bout du nez, avait des allures de vieil oncle, avec ses bonnes manières tranquilles, et il inspirait la confiance. Il appuya sur une touche et une dizaine d'empreintes apparurent à l'écran. Il cliqua une deuxième fois, et le cœur de Grace s'arrêta de battre. La photo d'un homme, prise par l'identité judiciaire, avait été sélectionnée par le logiciel. Accompagnée d'un nom. Il s'agissait du conducteur de la Golf. Le compagnon de Janie Stretton au Karma Bar.

« Les empreintes correspondent, dit Derry Blane. J'ai consulté le Fichier des empreintes digitales. Elles ont été relevées il y a un peu plus d'un an après une rixe dans une boîte de nuit de Brighton qui s'appelle l'Escape. L'homme a été libéré sous caution. Il s'appelle Mik Luvic, il est albanais, pas de domicile fixe.

— Qu'est-ce que vous avez d'autre à son sujet ? demanda Grace.

— C'est là que ça devient intéressant. » Blane pianota sur son



clavier. « Il figure dans le STIC, le Système de traitement des infractions constatées, comme personne à surveiller – à la demande d'Interpol. »

L'excitation de Grace monta d'un cran.

« J'ai donc mené une recherche internationale approfondie, ce qui m'a conduit à ce charmant garçon. »

Blane appuya encore sur quelques touches et le visage et le torse d'un homme obèse à en être répugnant apparurent à l'écran. Il avait une toute petite tête, comparée à sa corpulence, des cheveux gris tiré en arrière, et une minuscule queue-de-cheval.

« Son nom est Carl Venner. Il se fait parfois appeler Jonas Smith. Son passé est intéressant. Il était dans l'armée américaine, où il a commencé comme pilote d'hélicoptère au Vietnam. Il a été décoré, car blessé au combat, et a dû arrêter de voler pour des raisons de santé. Il est alors devenu opérateur-radio, puis a été promu à de hautes fonctions dans les transmissions. Plus tard, il a été impliqué dans un scandale. Vous vous en souvenez peut-être : deux photographes de guerre et un caméraman ont été accusés d'avoir filmé les tortures et exécutions de Vietnamiens, et d'avoir refourgué les bandes.

— Des *snuff movies* ? demanda Grace.

— Exactement. Mais Venner a échappé aux poursuites. Il est resté dans l'armée américaine et a été transféré dans les services secrets, en Allemagne. Et quand le conflit bosniaque a commencé, il s'est retrouvé là-bas. Même scénario qu'au Vietnam. Il a fini par être jugé par la cour martiale pour avoir filmé l'exécution de prisonniers et vendu les films sur le marché international des *snuff movies*.

— Vraiment ? s'exclama Grace.

— Absolument. Le gars est de la pire espèce. Le rebut de la société. Un avocat malin l'a tiré d'affaire, mais il traînait trop de casseroles : il a dû quitter l'armée. Ensuite, son nom est apparu dans le cadre d'une affaire de réseau de pornographie infantile à Atlanta. Si ce n'est qu'il ne s'agissait pas juste d'adultes ayant des relations sexuelles avec des enfants. Des vidéos montraient aussi des meurtres d'enfants. Asiatiques pour la plupart, Indiens parfois, quelques Blancs également.

— Tu as d'excellentes fréquentations, dis-moi, Roy ? fit Tindall, qui avait retrouvé son sens de l'humour.

— C'est moi tout craché. Tu devrais venir à mes dîners.  
— J'attends toujours que tu m'invites.  
— Et que lui est-il arrivé ? demanda Grace, se tournant vers Blane.  
— Il s'est sans doute caché. Le FBI a perdu sa trace. Puis... il y a trois ans, il est réapparu en Turquie. Puis à Athènes, et à Paris, où un petit cercle d'amateurs de *snuff movies* a été démantelé. La police française a fait une descente dans un appartement du seizième. Ils ont saisi des équipements et ont mis la main sur des gens qui ont affirmé que Venner était le chef de la bande. On ne l'a plus vu depuis.  
— Quel est son lien avec Luvic ?  
— Interpol a un gars, à Londres, qui connaît bien le dossier. J'ai son numéro. C'est le commandant Barry Farrier.  
— Merci, Derry, tu as fait un excellent boulot. Et à une vitesse incroyable ! »

En raison de la circulation, Grace avait mis vingt minutes de plus que prévu pour arriver au siège. Joe Tindall devait avoir eu le même problème. Ce qui signifiait que Blane n'avait mis que quinze minutes pour analyser les empreintes et éplucher les dossiers.

Grace remonta dans son bureau, en face du CO1, et vérifia d'abord que l'équipe de gardiens de la paix n'avait pas perdu la Golf de vue. Son conducteur n'était pas encore revenu. Grace s'apprêtait à appeler le commandant Barry Farrier quand son portable sonna. Il décrocha et reconnut la voix haut perchée, pleine d'énergie, d'Harry Frame.

« Vous avez du nouveau ? demanda Grace au voyant.  
— Eh bien, je ne sais pas si cela vous parle, mais je vois une montre.  
— Une montre ? répéta Grace.  
— Exactement ! s'enthousiasma Frame. C'est un élément très important. Qui vous mènera jusqu'à quelque chose de très intéressant, dans le cadre de l'une de vos enquêtes. Celle-là, je pense.  
— Pouvez-vous m'en dire plus ? demanda Grace, déboussolé.  
— Non, je... C'est tout. Comme je vous l'ai dit, je ne sais pas si cela fait sens pour vous.  
— Une marque, en particulier ?  
— Non. Chère, je crois.  
— Chère ?  
— Oui.  
— Une montre d'homme ou de femme ?

— Une montre d'homme. Je crois qu'il y en a plusieurs. »

Grace secoua la tête, réfléchissant. Cela ne lui évoquait absolument rien à cet instant. « OK, dit-il. Merci Harry. Tenez-moi au courant, si vous trouvez autre chose.

— Oh, vous pouvez compter sur moi ! »

Grace raccrocha et appela immédiatement Interpol, à Londres. Il attendit deux minutes que Farrier termine une conversation, en écoutant *Greensleeves* en boucle. Puis il entendit un fort accent cockney.

« Commandant Farrier, que puis-je pour vous ? »

Grace se présenta. Farrier s'anima immédiatement.

« J'ai des collègues en Grèce, en Turquie, en Suisse et à Paris qui aimeraient dire deux mots à ce M. Luvic.

— Je sais où se trouve sa voiture, dit Grace. Que savez-vous à propos de Carl Venner ?

— Que dalle. On ne l'a pas vu depuis trois ans. Pourtant, il ne passe pas inaperçu. C'est un pervers obèse. »

On frappa à la porte. Norman Potting entra, agrippé à une feuille de papier. Grace lui fit signe qu'il était occupé. Potting patienta.

« Je serais ravi que vous ayez des infos sur Venner. J'ai une pile de dossiers sur lui, haute comme Big Ben. Il est fiché dans toute l'Europe.

— Pensez-vous qu'il puisse être en Angleterre ?

— Si Luvic y est, il y a des chances.

— Parlez-moi de Luvic.

— Albanais. Trente-deux ans. Intelligent. Il a étudié la technologie à l'université, dans son pays, où il est devenu champion de kick-boxing. Il s'est également distingué dans les combats à mains nues. Comme beaucoup de jeunes de sa génération, une fois sorti de fac, il s'est retrouvé au chômage. Il est rentré dans un groupe d'étudiants qui créaient des virus pour le fun, sans doute pour tromper l'ennui. Puis il s'est associé à d'autres et s'est mis à faire chanter de grandes compagnies.

— Faire chanter ?

— Il y a beaucoup à gagner. Prenez un gros événement, comme le Derby. Quelques jours avant la course, les bookmakers sont menacés : un virus informatique pourrait bloquer leur système pendant vingt-quatre heures, le jour de l'événement. Sauf s'ils alignent. Alors ils

payent. C'est l'option la moins chère.

— J'en avais entendu parler, dit Grace.

— Ouais, ça peut rapporter gros. Bref. Un jour, on a coincé Luvic avec Venner. Sans doute avait-il été recruté par lui. Ils étaient impliqués dans le trafic de *snuff movies* en France, on en est certains. Les deux se sont évaporés en même temps. Je peux vous envoyer tous les dossiers par mail.

— Je veux bien.

— OK, pas de souci. Je fais ça tout de suite. Je vais vous dire : j'ai vu certaines images. Si je croise Venner et Luvic, dans une impasse, à la nuit tombée, cinq minutes suffiront, ça me ferait plaisir.

— Je vois ce que vous voulez dire. Encore une question : est-ce qu'un scarabée, ça vous dit quelque chose ? Un lien avec eux deux ?

— Un scarabée ?

— Oui. »

Barry réfléchit et dit : « Dans leur petit business, en France, il y avait toujours un insecte, un scorpion, quelque part, sur les photos, dans les films.

— Mort ou vivant ?

— Mort. Pourquoi me demandez-vous cela, si ce n'est pas indiscret ?

— On dirait qu'il apprécie l'entomologie, dit Grace. Si c'est le même gars, il affectionne maintenant les scarabées – des bousiers.

— Charmant. »

Grace le remercia, lui promit de le tenir au courant et raccrocha. Norman Potting s'avança immédiatement vers son bureau et posa la feuille de papier devant lui.

« L'acide sulfurique, Roy. J'ai ce que je pense être la liste exhaustive de tous les fournisseurs, au Royaume-Uni. Il y en a cinq dans le Sud, dont deux dans notre secteur – l'un à Newhaven, l'autre à Portslade. »

Grace, toujours absorbé par les informations que venait de lui fournir Barry Farrier, s'empara de la liste et passa en revue les noms et adresses. Il s'arrêta sur les deux plus proches.

Soudain, la porte vola et Glenn Branson entra, le visage éclairé par l'excitation. « J'ai du nouveau ! dit-il, à quelques centimètres de Grace.

— Dis-moi ? »

Dans un geste de triomphe, Branson fit claquer la photo du conducteur de la Golf sur le bureau. « Je viens de recevoir un coup de fil d'un chauffeur de taxi que je connais bien. »

De façon frivole, sans raison particulière, Grace demanda : « Pas celui qui a mouchardé pour Cleo et moi ?

— Lui-même ! » Branson sourit, et poursuivit, complètement euphorique. « J'ai fait circuler la photo parmi tous mes contacts. Il vient juste de m'appeler. Il a pris un client qui est, selon lui, le sosie de ce gars. Dans le centre-ville, il y a vingt minutes. Il est persuadé que c'est lui. Il l'a déposé devant un entrepôt à Portslade. Voilà l'adresse. » Il tendit un mot griffonné à son chef.

Grace le déchiffra. Puis il revint à la liste que Potting venait de lui remettre. Plus précisément au fournisseur d'acide sulfurique basé à Portslade.

C'était la même adresse.

## 83

Tom eut un éclair de lucidité. Il n'avait pas son portable, mais il avait autre chose. Il avait senti une bosse, dure, lorsqu'il avait été allongé dessus. Comment ne pas y avoir pensé plus tôt ? s'étonna-t-il.

Il plongea la main dans la poche de son pantalon et en sortit son Palm. Il appuya sur l'un des quatre boutons du bas et, instantanément, l'écran s'alluma et répandit une clarté qui, dans la situation, valait un millier de torches.

Il voyait, enfin !

« C'est quoi, ça ? cria Kellie.

— Mon Palm ! » Il la voyait, voyait son visage !

« Comment... Tu... Tu peux bouger ? siffla-t-elle.

— Mes mains, oui. »

La portée n'était pas grande, plutôt large et courte, mais pour la première fois, il réussit à se repérer. Ils se trouvaient dans un immense hangar, avec un plafond d'environ cinq mètres de haut, rempli de bidons de produits chimiques. Il y en avait des centaines, sinon des milliers. Le sol était en béton, il n'y avait pas de fenêtre, et le Palm n'éclairait pas jusqu'à la porte. La température et l'absence totale de lumière semblaient indiquer qu'ils étaient en sous-sol.

Il devait y avoir une entrée suffisamment grande pour permettre le passage d'un chariot élévateur, se dit-il. Et certainement un monte-charge.

Il examina la chaîne à sa cheville. Elle lui fit penser aux menottes qu'utilisent les flics, dans les films : un bracelet en métal, fermé, une chaîne, et, au mur, un anneau métallique. Kellie était détenue de la même façon, quelques mètres plus loin. Sa chaîne était tendue. Il se

leva et s'approcha d'elle et, une fois le lien qui le retenait tiré au maximum, il restait toujours deux bons mètres entre eux.

« Tu ne peux pas téléphoner, avec ce truc ? demanda-t-elle.

— Non.

— Envoyer un mail ?

— Je pourrais, si j'avais mon téléphone. »

Tom urina dans le seau orange avec un soulagement proche d'un état, quoique furtif, de félicité.

« N'oublie pas de tirer la chasse », dit Kellie.

Il sourit. Il adorait son courage. Sourire, garder le moral : c'était ainsi que les gens survivaient aux supplices. « Bien sûr. Et je baisserai la lunette. »

Il fit quelques pas, autant que la chaîne le lui permettait, en direction du baril qu'il avait ouvert, puis orienta la lumière pour lire l'étiquette qu'il avait aperçue plus tôt sur le côté.

Elle était blanche, portant le symbole jaune et noir « produit dangereux ». Sur la partie blanche était écrit : «  $\text{H}_2\text{SO}_4$ . Concentré. 25 L ».

Tom essaya de se rappeler ses cours de chimie, au collège. Ce produit rongerait-il le métal ? À quelle vitesse ?

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir.

Il posa son Palm par terre et attrapa le seau. L'écran s'éteignit. Il crut d'abord, paniqué, qu'il n'y avait plus de batterie, puis se souvint que l'appareil était réglé pour se mettre en veille au bout de deux minutes. Il modifia rapidement les réglages afin qu'il ne s'éteigne plus. Puis il saisit le seau et le vida aussi loin que possible de Kellie et de lui.

Il se concentra sur le baril. Il avait retiré le couvercle et, en s'approchant, il sentit l'odeur âcre, brûlante de l'acide. Il prit sa respiration et le souleva aussi fermement que possible, terriblement conscient des conséquences s'il venait à le renverser. Il le cogna très légèrement et quelques gouttes atterrirent par terre, à côté du seau.

« Merde. »

De la vapeur monta. Il y avait une réaction chimique, ce qui était bon signe.

« Qu'est-ce que tu fais ?

— Juste une expérience.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu expérimentes ? » insista Kellie, d'une

voix pathétiquement nerveuse.

De ses maigres souvenirs de chimie, il se rappela que certains acides dissolvaient le plastique, d'autres le métal, mais pas les deux. Les barils étaient en plastique, il en conclut que le seau ne serait pas dissous.

L'âcreté s'intensifiait, le produit lui brûlait la gorge. Il recula, respira à fond et inclina le baril. Cette fois, l'acide tomba dans le seau. Il poursuivit l'opération jusqu'à ce qu'il soit à moitié plein, reposa le bidon, attrapa son Palm et examina attentivement le seau pour être sûr qu'il ne risquait rien en le prenant par la poignée.

Il versa ensuite un peu de liquide sur la chaîne.

Il ne se passa rien. Des nuages de fumée asphyxiante s'élevèrent du sol, mais avec le métal, aucune réaction.

Il garda les yeux rivés aux chaînons, frustré, désespéré, et jura. Autant verser de l'eau.



## 84

Carl Venner faisait les cent pas en se dandinant dans son bureau, un nouveau cigare au bec ; il se tordait les mains et dirigeait sa colère alternativement sur Luvic, qui mâchait un chewing-gum et fumait en même temps, et le Russe. « Les gars, on est mal. On est vraiment *très* mal. »

Il porta une main à sa bouche, retira son cigare, puis se remit à mordiller les peaux de son index. À les arracher.

Le Russe, qui parlait rarement, dit : « Nous faut tirer Yuri hors de l'hôpital avant qu'il réveille.

— Soit le faire sortir, soit le faire taire, intervint Venner.

— Je ne tue pas mon frère, dit l'autre, le regard noir.

— Tu bosses pour moi, Roman, tu fais ce que je te dis, putain !

— Alors je non travaille pour toi. »

Venner s'avança, arrogant, jusqu'à lui. « Écoute-moi bien, petite merde. Tu serais en train de conduire un tracteur en Ukraine, si je n'étais pas là. Alors ne menace jamais de démissionner, parce que je serais tenté d'accepter, et après, tu feras quoi, petit con ? »

Le Russe avait l'air mauvais, mais il garda le silence.

Luvic fit le geste d'un cou que l'on tranche, en passant son pouce devant sa gorge. « Je m'en occupe. »

Le Russe s'approcha de l'Albanais et se planta devant lui, les yeux dans les yeux. Il faisait une tête de plus que l'ancien champion de combat à mains nues. « Tu tues mon frère, je te tue. »

L'Albanais sourit au Russe, moqueur, mâchant toujours son chewing-gum. Il porta sa cigarette à ses lèvres à deux reprises, tirant dessus très rapidement, et dit, en expulsant brusquement la fumée :

« Je fais ce que M. Smith me dit je fais. J'obéis M. Smith.

— On a un problème encore plus urgent à régler, dit Venner. Ce tocard de John Frost – Gidney – et ses satanés bulletins météo... Eh ben, il y a un truc qu'il n'avait pas prévu ! »

Les deux hommes lui jetèrent un regard interrogateur.

« La pluie acide ! Et il a oublié son parapluie. »

Le Russe sourit. L'Albanais, qui n'avait aucun sens de l'humour, ne comprit pas la blague. Il avait plongé le corps de M. Météo dans une cuve d'acide sulfurique, la procédure habituelle. Dans deux jours, il transférerait les restes dans un bain d'acide chlorhydrique. Et tout aurait disparu.

« Notre problème, poursuivit Venner, c'est qu'on ne sait pas ce qu'il a fait, ni s'il a parlé à quelqu'un. Et il a menti à propos de son téléphone, n'est-ce pas ? »

L'Albanais confirma. « Il était dans sa voiture, dehors, allumé.

— On sait tous ce que cela veut dire, hein ? » dit Venner.

Ses deux employés hochèrent la tête.

« La police peut demander à son opérateur de retracer son trajet à travers Brighton et Hove. Très précisément. Messieurs, j'ai le regret de vous annoncer qu'il nous faut lever le camp. Nous partons, nous retournons en Albanie, le temps que les choses se calment.

— Moi préfère rester ici », dit le Russe.

Venner frappa contre sa poitrine. « J'ai cinquante-neuf ans. Tu penses que j'irais dans ce pays de merde, si je n'y étais pas obligé ? Ils ont les femmes les plus moches du monde, en plus. On était ici parce qu'on s'y plaisait. Mais vous avez merdé.

— Comment ? demanda le Russe, en colère à présent.

— Comment ? rugit Venner, abasourdi par la question. Mik s'est fait suivre entre Kemp Town et un parking, dans le centre-ville... »

L'Albanais l'interrompit. « Oui, mais moi je l'ai perdu dans le parking.

— Oui. Et tu as perdu la Golf, et tout.

— Je vais aller la chercher. »

L'ignorant, Venner dirigea sa rage contre le Russe. « Ton imbécile de frère attire l'attention des flics, puis a un accident, et il les laisse saisir l'ordinateur avec la vidéo de D'Eath. Tu appelles pas ça merder ? »

Le Russe garda le silence.

« Voilà ce qu'on va faire, dit Venner d'un ton soudain plus conciliant. On tourne le film avec M. et M<sup>me</sup> Bryce tout de suite, on se débarrasse d'eux, et puis on se tire. On ira à Paris cet après-midi. Et on décollera de là-bas. OK ? »

Les deux molosses acquiescèrent silencieusement.

Puis l'Albanais demanda : « On fait le film où ? »

— Ici, répondit Venner. Dans cette pièce. J'ai plein de bonnes idées. M. Bryce nous a causé beaucoup de tort. J'ai envie de lui faire mal. Et j'aimerais qu'il voie ce qu'on va faire à M<sup>me</sup> Bryce d'abord. »

Il regarda le Russe. « Roman, va les chercher, amène-les ici. Détache simplement leurs jambes et colle du gaffer sur leur bouche – j'adore arracher ce truc. »

Et soudain, l'humeur légère à la perspective des expériences qu'il allait tenter avec les Bryce, Carl Venner se mit à fredonner.

## 85

« Tom ! »

L'urgence, dans la voix étouffée de Kellie, l'alerta.

*Merde !* Le rectangle de lumière apparut, de nouveau, tout au bout de la pièce. Quelqu'un arrivait – un homme grand, mince, vêtu de noir. Le gars d'Europe de l'Est.

Tom plongea sur son Palm, afin d'atténuer la lumière. Il tâtonna, le trouva, et finit par l'éteindre. L'homme venait-il vider le seau ? se demanda-t-il, un peu naïvement. Il colla ses bras le long de son corps et serra ses jambes, reproduisant au mieux sa position d'origine, ligoté. Sans bouger, il suivait des yeux les zigzags réguliers de la torche, sur le sol.

Puis la lumière l'aveugla.

« Monsieur Bryce, je prends vous en haut maintenant. Nous allons faire vous et M<sup>me</sup> Bryce des stars ! »

Tom, tremblant de peur, savait que d'une seconde à l'autre, l'homme allait se rendre compte qu'il n'était plus attaché. Il était *impossible* de ne pas s'en apercevoir, à moins d'être aveugle !

« Que voulez-vous dire par “des stars” ? » demanda Kellie, la voix cassée par l'effroi.

L'homme balança la torche dans sa direction. « Assez parlé ! Peut-être toi vouloir une baise rapide ? Monsieur Bryce, vous voulez regarder moi baise avec ta femme pour toi ? »

La terreur de Tom se mua en furie. « Si tu la touches, je te tue », dit-il.

L'homme le coupa, autoritaire : « ASSEZ PARLÉ, J'AI DIT ! » Il orienta la lampe dans les yeux de Tom. « TOI, SILENCE. TU ME

MENACER PAS ! »

Puis l'homme s'accroupit. Tom entendit le bruit du Scotch que l'on tire, et devina la suite. En ouvrant très légèrement les yeux, il distingua la silhouette penchée sur lui. Et une odeur d'eau de Cologne, acidulée, masculine.

Tom renifla.

Il savait qu'il n'aurait pas deux chances comme celle-là. Il ne pouvait pas anticiper les conséquences, il fallait juste qu'il agisse.

L'homme tendait une large bande de Scotch entre ses mains.

« Tu fermes bouche, commanda-t-il.

— Je peux d'abord me moucher ? demanda Tom.

— Pas moucher !

— Je vais éternuer ! »

À ce moment-là, il détecta chez l'homme une seconde d'hésitation, un dixième de seconde. C'était suffisant.

Il bondit sur le côté, roula sur lui-même, attrapa le seau des deux mains, se tourna et se retrouva aveuglé par la torche. Kellie était sur la gauche, hors de portée. Il jeta de toutes ses forces le contenu du seau dans l'axe du faisceau.

Il sentit des brûlures sur ses mains, comme des aiguilles – des gouttelettes d'acide –, mais il les remarqua à peine, tant un cri perçant, insupportable, emporta tout sur son passage.

La torche tomba. Tom vit l'homme reculer, couvrir son visage de ses mains. Il fallait qu'il l'arrête ! Avant qu'il ne soit trop loin !

*Il le fallait.*

Tom se propulsa en avant comme un joueur de rugby pour un plaquage. Il savait qu'il y avait de l'acide sur le sol, mais c'était le cadet de ses soucis. Il tenait là sa seule chance. Il parvint à agripper la cheville droite de l'homme, se déboîtant les deux épaules, avant que la chaîne, qui lui arrachait la sienne, l'empêche d'aller plus loin. Puis, avec une force qu'il ne soupçonnait pas, il tira la cheville à lui.

L'homme lui tomba dessus, se tordant de douleur, hurlant, mugissant de façon pathétique, ses doigts telles des serres sur son visage. Kellie criait elle aussi.

« Tom ! Tom ! Tom !

— AU SECOURS ! cria le Russe. AU SECOURS, AU SECOURS, AU SECOURS, AU SECOURS, S'IL VOUS PLAÎT ! » Puis il mugit sans

discontinuer, les doigts enfoncés dans sa chair, tentant de se débarrasser de Tom en gesticulant.

L'homme était venu les chercher, ce qui signifiait, pensa Tom, qu'il avait les clés des menottes. Il attrapa la torche et l'utilisa pour l'assommer, de toutes ses forces. Le verre explosa et la lampe s'éteignit. L'homme était inanimé, silencieux. Pendant un instant, le seul bruit fut celui de sa tête, attaquée par l'acide. Une puanteur terrible – odeur de chair et de cheveux brûlés – s'éleva. Tom réprima un haut-le-cœur. L'acide dégageait un nuage caustique invisible. Kellie toussait, elle aussi.

Il remit la main sur le Palm, l'alluma et fit les poches de l'homme. Il tomba presque immédiatement sur une petite chaîne avec deux clés. Tremblant de peur, choqué, sachant que quelqu'un pouvait arriver d'une seconde à l'autre, il repéra à la lueur du Palm la serrure qui le retenait prisonnier. Mais il tremblait tellement qu'il ne parvenait pas à enfoncer la clé.

*Allez, mon Dieu, par pitié !*

Il finit par réussir. Mais elle ne tournait pas. Il lui fallait essayer l'autre. La deuxième glissa facilement. Le verrou sauta d'un coup sec. Quelques secondes plus tard, il boitait jusqu'à Kellie. Ses mains piquaient vraiment, mais il n'avait pas le temps d'y penser.

Il s'accroupit à côté d'elle, l'embrassa et murmura : « Je t'aime. »

Elle le fixait, les yeux grands ouverts, paralysée par le choc. Il libéra sa cheville, puis s'attaqua au nœud de la corde qui ligotait ses jambes. Ses mains tremblaient. Le nœud était serré, tellement serré... Il ne voulait pas se défaire. Il insista. Insista.

« Ça va, ma chérie ? »

Elle ne répondit pas.

« Chérie ? »

Rien.

Puis, d'un ton qui le glaça des pieds à la tête, elle dit calmement : « Tom, quelqu'un arrive. »

Il leva les yeux. Et vit le faisceau qui avait passé la porte. Il entendit alors la voix de l'énorme salaud qui disait, mécontent : « Ce n'est pas bien, ce que vous avez fait là, monsieur Bryce. C'est même une grosse bêtise. »

Le faisceau quitta le visage de Tom pour balayer la pièce. Dans

quelques secondes, l'Américain découvrirait le Russe, au sol. Les nerfs à vif, Tom prit brusquement une décision. Il ignorait quelles en seraient les conséquences, mais cela ne pouvait pas être pire qu'attendre, ramassé sur lui-même, que l'obèse parvienne jusqu'à lui.

Il bondit et courut vers la porte, droit sur l'homme en chemise rouge. Il fonça, tête baissée, en hurlant : « ESPÈÈÈÈCE DE GROOOS BÂTAAAAARD ! »

Il remarqua vaguement que l'homme tentait de sortir quelque chose de sa poche. Quelque chose de noir. De métallique. Une arme.

À pleine vitesse, il rentra dans le ventre de l'Américain, comme un bélier, et eut l'impression de rencontrer un épais coussin. Il perçut une expiration forcée, sentit une douleur aiguë dans son cou et perdit presque connaissance. L'Américain tomba à la renverse, Tom tomba avec lui et sa tête heurta le sol, entre les cuisses de l'obèse.

Puis une main le saisit par le cou, une main si froide et si dure que l'on aurait dit une pince en acier, et non de la chair humaine. Elle lâcha sa nuque et attrapa, en un dixième de seconde, ses cheveux, tirant douloureusement sur sa tête. Il se retrouva sur le dos, plaqué au sol, et son crâne heurta le béton.

Le canon d'un revolver était braqué entre ses yeux, un regard glacial le fixant, derrière.

L'homme était musclé, épaules carrées, cheveux blonds courts en brosse et des bras tatoués. Il portait un débardeur blanc et une chaîne dont le médaillon en or lui touchait presque le visage. Il dégageait une odeur de transpiration. L'homme le dévisageait sans la moindre expression, mâchant un chewing-gum avec de minuscules incisives blanches qui lui firent penser à un piranha.

L'Américain se releva tant bien que mal.

« Tu veux je le tue ? »

— Non, haleta le gros, le souffle court, la respiration sifflante. Oh non. On ne sera pas aussi généreux... »

Soudain, Tom entendit du mouvement tout près d'eux. Un homme cria : « POLICE ! LÂCHEZ VOTRE ARME ! »

On relâcha ses cheveux. Son assaillant se retourna, sous le choc, puis, sans la moindre hésitation, visa et tira plusieurs coups d'affilée. Le bruit était assourdissant. Tom en eut les oreilles bouchées et il sentit une odeur de pierre à fusil. L'Américain et son complice

disparurent.

Quelques secondes plus tard, une voix à l'accent anglais se mit à gueuler : « Je suis touché, mon Dieu, je suis blessé ! »



## 86

Grace sortit du monte-charge et poussa une porte entrouverte sur laquelle un grand symbole jaune et noir disait : « Tenue de protection obligatoire au-delà de cette limite ». Glenn Branson, qui l'avait précédé, tourna au coin et Grace entendit : « Police ! Lâchez votre arme ! »

Puis cinq coups de feu, en rafale. Et Glenn hurla.

Roy accourut et découvrit son collègue au sol, se tenant le ventre, les mains en sang, roulant des yeux. Il gueula dans sa radio : « Ici le commissaire Grace, nous avons un homme à terre ! Il nous faut une ambulance ! Envoyez la brigade d'intervention au complet. »

Il marqua un temps d'arrêt, déchiré entre l'envie de rester aux côtés de son collègue et celle de courir après celui qui avait tiré. Devant l'entrepôt, il y avait deux vans de policiers : plusieurs brigades d'intervention, dont des officiers armés de boucliers et de matraques, et d'autres munis d'armes à feu.

Il se tourna vers Nick Nicholl et Norman Potting, qui se tenaient juste derrière lui. « Norman ! Reste avec Glenn ! » Puis il s'élança vers une lourde porte métallique – « ISSUE DE SECOURS UNIQUEMENT » – qui était en train de se refermer. Il se faufila et grimpa l'escalier quatre à quatre ; Nicholl le suivait de près. Il prit un virage. Puis un autre.

Au troisième, il entrevit l'homme, débardeur blanc, jean, cheveux courts, en brosse, que Derry Blane, du service régional d'identité judiciaire, avait identifié comme étant Mik Luvic. « POLICE ! STOP ! » cria Grace.

L'homme s'arrêta, fit volte-face et leva une arme dans sa direction.

Grace se colla contre le mur et retint Nick Nicholl du bras. Il vit le coup de feu partir, entendit un *zing*, et des éclats de béton l'atteignirent au visage. L'homme disparut.

Grace patienta quelques secondes puis se remit à grimper, totalement inconscient du danger, simplement enragé – il lui ferait la peau, l'attraperait et le déchiquetterait à mains nues. Il négocia un autre virage. Pas de signe de Luvic. Un autre étage. Encore un virage. Son cœur battait à tout rompre. Il marqua une nouvelle pause, se pencha de quelques millimètres, méfiant. Toujours rien.

Ils ne devaient plus être loin de la sortie.

Des marches, un virage. Des marches, un virage. Puis une porte en métal surmontée d'un panneau « Sortie », se refermant à peine. Grace accéléra, hors d'haleine, et prévint Nicholl : « Fais attention. »

Le jeune lieutenant acquiesça.

Ils perçurent alors un bruit de moteur, un claquement de rotor.

L'hélicoptère qu'il avait vu sur le toit, comprit Grace.

Il poussa la porte. Un homme obèse, avec une queue-de-cheval, qu'il reconnut immédiatement comme étant Carl Venner d'après la photo que Derry Blane lui avait montrée, avait pris les commandes de l'engin noir. C'était un Robinson, un petit modèle – quatre places. Luvic défaisait la corde d'amarrage qui reliait l'un des patins à une attache en métal.

Grace fit irruption sur le toit en hurlant : « STOP ! POLICE ! »

L'Albanais leva son arme. Grace plongea au moment où il vit le coup partir. Le vent était puissant et les pales, en phase d'accélération, créaient de forts courants d'air descendant. Grace s'abrita du vent et des coups de feu derrière un pan de mur, qui devait être le haut de la cage d'ascenseur. Il entendit alors un *crac* tout près de son oreille.

Il avait compté sept coups. Combien de balles restait-il ?

La corde se détacha. Luvic fit le tour de l'hélico en courant.

« Ne bouge pas ! » cria Grace à Nicholl.

Puis il se mit à ramper, cherchant près de lui quelque chose pouvant lui servir d'arme. À sa droite, pas très loin, il remarqua des sacs de ciment et une pile de briques. M. Coupe-en-Brosse dénouait la deuxième corde. Grace se redressa et se précipita vers lui.

Luvic dégaina. Grace se jeta sur le côté au dernier moment, se demandant comment il avait pu oublier d'enfiler un gilet pare-balles.

Il y eut un *clic*. L'homme appuyait sur la gâchette.

Et cette fois, rien.

Grace fonça sur lui. L'instant d'après, il recevait un violent coup de pied sous le menton. Il fut catapulté dans les airs et se retrouva sur le dos, assommé.

Il entendit le bruit du moteur s'amplifier. Il roula sur lui-même, toujours un peu sonné et, le regard flou, vit les toits des maisons se détachant du paysage, la grande cheminée de l'ancienne centrale électrique de Shoreham, au loin. Le vent soufflait toujours plus fort. Luvic était monté à bord. Les patins de l'hélico avaient quitté le sol.

De frustration, Grace s'élança vers le tas de briques et découvrit des éléments d'échafaudage. Il attrapa un poteau et tenta de le coincer, de toutes ses forces, dans le rotor anticouple de la queue.

Pendant quelques secondes, la barre flotta dans l'air, comme dans un film au ralenti. Il pensa avoir manqué son coup, mais finit par constater, fasciné, qu'il avait en réalité visé dans le mille, en plein milieu du rotor.

Il y eut un bruit de concassage métallique et une pluie d'étincelles. L'hélicoptère tangua sur le côté.

Voyant l'engin s'élever tout de même, Grace se dit qu'il avait échoué, après tout, quand soudain, l'hélico se mit à tourner sur son axe. Le rotor anticouple s'était complètement détaché.

L'engin fit un tour, deux tours, et un troisième. Il fonçait droit sur lui, moteur hurlant. Grace se jeta à plat ventre pour ne pas être emporté par les patins. Le vent soulevait sa veste et ses cheveux. Il entendit un énorme *bang* ! quand l'hélico heurta le haut de la cage d'ascenseur. Des morceaux de métal et de béton volèrent. Tel un gigantesque moustique rendu fou par un coup de bombe insecticide, l'appareil changea de trajectoire, désormais dangereusement incliné. L'une des pales passa à quelques centimètres de Roy, qui roula à terre pour l'éviter.

Il entrevit Venner aux commandes, dans sa chemise rouge, et lut la peur sur son visage, tandis que celui-ci essayait de maîtriser l'appareil. Luvic était livide, tétanisé.

L'hélicoptère s'affala sur le flanc, fit un tonneau, puis un deuxième, se dirigeant vers le bord du toit. Il évoqua à Grace ces jouets bon marché qui sont vendus dans la rue et tournoient sans cesse sur eux-

mêmes.

Et soudain, il y eut une odeur de carburant.

La machine incontrôlable s'écrasa une nouvelle fois contre la cage d'ascenseur, en fit maladroitement le tour – le moteur tournait toujours – jusqu'à se retrouver au bord du toit, le cockpit au-dessus du vide. Le tout n'était retenu que par la queue, coincée sous la base de la structure en béton.

Le moteur s'arrêta.

Grace se leva et courut.

L'appareil oscillait. Menaçait de basculer. Luvic était inconscient, affalé la tête en bas dans la partie en verre du cockpit. Venner, dans la même position, se débattait, suspendu à son harnais. L'hélicoptère allait chuter d'un instant à l'autre.

« Aide-moi ! implora l'homme à la queue-de-cheval, en tendant une main à travers la portière, ouverte, qui se balançait. Je t'en prie, pour l'amour de Dieu, aide-moi, mec !

Grace, qui était sujet au vertige, se mit à genoux, les yeux rivés sur le parking, très loin en contrebas ; le vent menaçait de le faire tomber. Il attrapa le poignet de Venner, graisseux et épais comme un jambon.

L'hélicoptère vacilla. L'odeur de gasoil devenait insupportable. Grace sentit quelque chose perforer la paume de sa main. C'était la montre de l'homme. Il avait agrippé le bras grassouillet juste sous le poignet et croisé les yeux minuscules, terrifiés, suppliant, rivés dans les siens.

« Aide-moi ! Sors-moi de là ! » Son médaillon pendait au-dessus de sa tête.

L'hélicoptère glissa un peu plus. Grace fut tiré vers le bas. Encore quelques centimètres et il basculerait. Il comprit ce que Venner devait faire. « Votre harnais ! Défaites votre ceinture ! »

Paniqué, l'homme n'arrivait pas à réfléchir. « Aide-moi ! gueula-t-il.

— DÉFAIS TON PUTAIN DE HARNAIS », lui répondit Grace.

Il y eut un long grincement. L'hélico s'inclina davantage. Il allait tomber. Ils ne disposaient plus que de quelques secondes, désormais. « DÉFAITES VOTRE CEINTURE – VOTRE HARNAIS ! »

Soudain, il eut l'impression que son bras se déboîtait. Il tenait bon, c'était une question de vie ou de mort. Mais cela ne suffisait pas. Il

tenait, tenait, tenait...

Il croisa une nouvelle fois ces tout petits yeux désespérés.

Puis Nick Nicholl se pencha dans l'habitacle, Grace entendit un *clic* et, comme dans un rêve, l'hélicoptère chuta. Tel un énorme jouet. Il s'écrasa sur le toit d'une Mercedes noire et d'une petite Fiat blanche. Et une boule de feu s'éleva quasi simultanément.

Venner, pétrifié, oscillant comme un poids mort, était suspendu dans le vide, maintenu par les poignets par Nicholl et Grace. Le bracelet métallique de la montre continuait à lacérer la main de ce dernier.

Venner gémissait et glissait. La chaleur brûlait le visage de Grace. Il ne fallait pourtant pas le lâcher. Il voulait cette raclure vivante. La mort aurait été une fin trop douce, pour lui. Il trouva quelque part – Dieu sait où – la force nécessaire. Et Nicholl sembla la trouver aussi, au même moment. L'instant d'après, telle une baleine échouée, l'obèse était treuillé, jusqu'à ce qu'il soit en sécurité, sur le rebord du toit.

Venner demeura sur le dos, psalmodiant. Il y avait une tache sombre entre ses jambes : il s'était pissé dessus. Sans perdre une minute, Grace le fit rouler sur le ventre, lui attrapa les mains et le menotta. Une puanteur terrible l'assaillit : le connard s'était aussi chié dessus, mais Grace y prêta à peine attention. Il était à présent en pilotage automatique.

Il cria à Nicholl de faire sortir le gars du bâtiment, fonça vers la porte et descendit les escaliers à toute allure, jusqu'au sous-sol. Norman Potting, accompagné de deux policiers, était agenouillé auprès de Glenn Branson, à moitié inconscient.

« Tout va exploser, il faut se barrer d'ici ! » hurla Grace.

Il saisit son ami sous les aisselles, un policier le soutint au niveau du dos, Potting et l'autre flic prirent chacun une jambe. Ils le portèrent jusqu'au rez-de-chaussée, puis poussèrent une sortie de secours qui donnait sur le parking. La chaleur des voitures et de l'hélicoptère en flammes était insoutenable, tout comme l'odeur de peinture et de caoutchouc brûlé et la cacophonie des sirènes.

Ils éloignèrent Branson du brasier et Grace vit une ambulance foncer dans leur direction.

Il regarda son ami, approcha son visage du sien. « Comment tu te sens ?

— Tu te souviens de John Wayne, quand il se fait tirer dessus, dans ce film..., dit Branson dans un souffle.

— Il s'en sort ? l'interrompit Grace.

— Ouais, il s'en sort.

— Et tu vas t'en sortir ?

— Ouais. »

Grace l'embrassa sur le front. Il n'y pouvait rien, il aimait ce mec.

Debout aux côtés des secouristes, il sentit alors quelque chose qui lui coupait la main. Il jeta un œil et découvrit une Breitling à cadran bleu, dont le bracelet était cassé. Elle était couverte de sang. Son sang.

C'était la montre de Venner. Comment n'avait-il pas...

Et il repensa à ce que le voyant Harry Frame lui avait dit au téléphone, quelques heures plus tôt.

— *Je vois une montre.*

— *Une montre ?*

— *Exactement ! C'est un élément très important qui vous mènera jusqu'à quelque chose de très intéressant, dans le cadre d'une de vos enquêtes. Celle-là, je pense.*

— *Pouvez-vous m'en dire plus ?*

— *Non, je... C'est tout. Comme je vous l'ai dit, je ne sais pas si cela fait sens pour vous.*

— *Une marque, en particulier ?*

— *Non. Chère, je crois.*

Grace porta la main à sa bouche pour limiter le saignement et se tourna vers Nick Nicholl, qui fermait la portière d'une voiture de police sur Venner. « Tu t'y connais en montres ? »

Son collègue était blanc comme un linge et tremblait. Mal en point. En état de choc.

« Pas vraiment. Pourquoi ? »

Grace lui montra celle qu'il avait dans la main. « Ça te dit quelque chose ? »

Norman Potting intervint. « C'est une Breitling.

— Que peux-tu me dire sur ces montres ?

— Rien, si ce n'est que je ne pourrai jamais m'en offrir une. Elles sont hors de prix. »

Un policier arriva en courant, l'air affolé. « S'il vous plaît, éloignez-vous, le bâtiment peut exploser d'une minute à l'autre, il est rempli de

produits chimiques. »

Soudain pris de panique, Grace demanda : « Mon Dieu, où sont M. et M<sup>me</sup> Bryce ?

— Tout va bien, dit l'officier. Ils sont dans des ambulances, en direction de l'hôpital.

— Parfait. »

## 87

Cinq minutes plus tard, alors qu'arrivait le premier camion de pompiers, l'entrepôt explosa. La détonation fit voler en éclats toutes les fenêtres, quatre cents mètres à la ronde. Il fallut attendre deux jours pour que les enquêteurs et les médecins légistes puissent entrer et commencer leur sinistre travail.

On retrouva les restes de trois êtres humains. L'un fut identifié, quelques semaines plus tard, par son frère, toujours sous surveillance policière à l'hôpital, d'après un médaillon en partie fondu qu'il portait au cou. Le deuxième, dont il ne restait que le crâne, fut identifié, de par sa dentition, comme étant Janie Stretton. Le troisième, également identifié grâce à ses dents, était Andy Gidney.

Il était désormais impossible de déterminer de quoi Gidney était mort. Et personne n'avait su dire ce qu'il faisait dans ce bâtiment.

Dans quelques mois, le commandant Jon Rye, du service de cybercriminalité, rédigerait un rapport pour l'enquête judiciaire. Et, par manque de preuves, le légiste n'aurait d'autre choix que de rédiger une note et de laisser le dossier ouvert. Plus court, mais moins informatif qu'un bulletin de la météo marine.

Il était quatre heures et demie quand Roy Grace quitta enfin les lieux de l'incendie, qui n'était pas maîtrisé, loin s'en faut. Il se rendit directement à l'hôpital régional du Sussex et trouva Glenn Branson aux urgences.

Ari, la jolie femme de Glenn, était déjà là. Elle n'avait jamais été très engageante avec Grace, et il était persuadé qu'elle le considérait comme responsable des nombreuses heures que son mari passait loin



de sa famille. Aujourd'hui non plus, le temps n'était pas au dégel. Glenn avait eu de la chance. Il n'avait été touché que par une balle qui avait perforé l'abdomen, mais était passée à un centimètre de la moelle épinière. Il allait être en convalescence pendant quelques semaines, Grace sachant qu'il en profiterait pour regarder tous les films dont les héros prennent une balle et s'en sortent.

Toujours aux urgences, il rencontra également les parents d'Emma-Jane : une belle femme, la quarantaine, lui adressa un sourire stoïque tandis qu'un homme très calme, assis, pressait une balle de tennis jaune comme si la vie de sa fille en dépendait. L'état d'Emma-Jane semblait s'améliorer. C'est tout ce qu'ils pouvaient dire pour le moment.

Une fois sorti de l'hôpital, il se sentit déprimé et se demanda quel chef il était pour avoir conduit deux de ses coéquipiers si prêts de la mort. Il entra dans un café et commanda une grosse assiette de haricots, œufs et bacon, et un thé corsé.

Quand il eut terminé, il se sentit beaucoup mieux, et se pencha sur la table en Formica pour passer une série de coups de fil. Il s'apprêtait à partir quand son téléphone sonna. C'était Nick Nicholl qui lui demanda comment il allait et lui rappela qu'il n'avait pas eu le temps de lui parler de son rendez-vous avec le commissaire du Met, à propos de la fille retrouvée morte à Wimbledon avec un bracelet décoré de scarabées. Il s'agissait en réalité d'une fausse piste. Une coïncidence. Le petit ami était passé aux aveux. Bella Moy, qui avait continué à faire le tour des postes de police, n'avait entendu parler d'aucun autre meurtre impliquant un scarabée.

*Peut-être a-t-on eu de la chance et les a-t-on arrêtés suffisamment tôt, se dit Grace. Mais pas assez pour la pauvre Janie Stretton.*

Grace donna l'ordre au jeune lieutenant de rentrer chez lui, de prendre sa femme dans ses bras – elle devait accoucher d'un jour à l'autre – et de lui dire combien il l'aimait. Nicholl fut surpris et le remercia. C'était ce que Grace ressentait, à ce moment-là : combien la vie est précieuse, et fragile. On ne sait jamais ce qui nous attend. Il faut chérir ce que l'on a tant qu'on l'a.

Il montait dans sa voiture quand Cleo l'appela à son tour. Elle avait l'air d'excellente humeur.

« Salut, dit-elle. Désolée de ne pas t'avoir rappelé plus tôt ! Je ne te

dérange pas ?

— Pas du tout.

— Bon. J'ai eu une journée d'enfer. Quatre cadavres – tu sais comment c'est après un week-end !

— Je vois.

— Un accident de moto, un gars de cinquante ans qui est tombé d'une échelle, et deux vieilles dames. Sans parler de la tête qui est arrivée hier, sans corps, ou presque, mais je crois que tu vois de qui je parle...

— À peu près.

— Et puis j'ai dû aller en ville entre midi et deux pour acheter un cadeau, pour l'anniversaire de mariage de mes darons.

— De tes quoi ?

— De mes parents.

— Ah.

— Et ma voiture s'est retrouvée coincée dans le parking du Bartholomew Square. Alerte à la bombe. Tu y crois, toi ?

— Vraiment ?

— Et quand j'ai enfin pu sortir, la ville entière était bloquée !

— C'est ce qu'on m'a dit...

— Et toi, comment s'est passée ta journée ? demanda-t-elle.

— Oh, tu sais – la routine.

— Rien d'excitant ?

— Nan. »

Il y eut un silence bizarre, mais pas désagréable, entre eux. Puis elle reprit : « J'ai eu envie de te parler toute la journée, mais je voulais avoir du temps devant moi. Je ne voulais pas juste te dire, en coup de vent : "Hey, c'était cool, la baise, hier soir. Bye !" »

Grace rit. Et tout à coup, il eut l'impression de ne plus avoir ri depuis terriblement longtemps. Trop longtemps.

Plus tard, beaucoup plus tard, après des heures passées dans son bureau à s'attaquer à la montagne de paperasse qui allait l'occuper toute la semaine, voire la semaine suivante, il rejoignit Cleo dans son appartement.

Cette nuit-là, après avoir fait l'amour, il dormit comme un bébé, dans ses bras. Il dormit comme dorment les morts. Et pendant ces quelques heures, il n'eut plus aucune des angoisses des vivants.

## 88

Jeudi matin, les mains bandées – les brûlures d'acide lui faisaient souffrir le martyre –, Tom Bryce retourna à son bureau pour quelques heures.

À voir l'accueil exubérant que lui réservèrent ses collaborateurs et les tas de coupures de presse, il comprit que le fait d'avoir été, Kellie et lui, à la une de la presse régionale et nationale ces derniers jours, n'avait pas nui à son business, bien au contraire. Ses deux commerciaux, Peter Chard et Simon Wong, étaient aux anges : ils ne se souvenaient pas d'avoir reçu autant de commandes, de clients habituels et à venir.

« Oh, ajouta Chard, la bonne nouvelle, c'est que nous avons livré les Rolex à Ron Spacks. Vingt-cinq en tout. Notre marge est absolument in-cro-yable !

— Je n'ai jamais vu le produit fini », dit Tom, un peu inquiet. Si la minuscule gravure n'était pas impeccable sur les vingt-cinq pièces, ce serait un désastre financier.

« Pas de souci ! Je l'ai appelé hier, tout était parfait. Il est heureux comme Ulysse.

— Tu peux me communiquer les documents ? »

Quelques minutes plus tard, Chard revint avec le dossier. Tom l'ouvrit et fixa le montant de la facture. La marge était exceptionnelle : £1 400 par montre, soit £35 000 ! Il n'avait jamais réalisé un tel profit.

Puis son euphorie retomba. Kellie avait accepté d'aller en clinique, pour arrêter de boire. Ils voulaient repartir de zéro. Mais les établissements sérieux coûtaient une fortune. Pour les meilleurs, il fallait compter plusieurs milliers de livres par semaine – et ce sur

plusieurs mois. Autant dire £30 000, £40 000 pour avoir un résultat. Sans compter les frais de garde des enfants.

Au moins cette commande couvrirait-elle le tout. Il travaillait avec Ron Spacks depuis six ans, et l'homme avait toujours payé rubis sur l'ongle. Sept jours après livraison. Jamais un jour de retard.

Se penchant sur les documents, il demanda : « Quand ont-elles été livrées ? »

— Hier.

— Rapide, dit Tom. Je n'ai pris la commande que...

— Jeudi dernier ! dit Peter Chard. Ouais, j'ai trouvé un fournisseur qui les avait en stock et notre graveur a travaillé jour et nuit.

— Je n'ai jamais vu le dessin, il devait nous l'envoyer. »

Chard tourna quelques pages et désigna une feuille A4, photocopiée. « C'est un agrandissement. En réalité, c'est microscopique. Invisible à l'œil nu. »

Tom examina le dessin : il s'agissait d'un scarabée, créature assez délicate mais inquiétante, avec d'étranges motifs sur le dos, et une corne. Il fronça les sourcils.

« C'est une espèce sacrée dans la mythologie de l'Égypte ancienne, apparemment.

— Vraiment ?

— Ouais. Dégoûtant. On les appelle aussi bousiers.

— Et pourquoi voulait-il graver ce dessin sur les montres ? »

Chard haussa les épaules. « Il distribue des DVD, non ? »

— Oui, des tonnes.

— Peut-être est-ce l'emblème d'une société de production ? » Le commercial haussa de nouveau les épaules. « C'est ton client. Je pensais que tu savais. »

Tom fut parcouru d'un frisson. Peut-être devrait-il en parler au commissaire Grace, la prochaine fois qu'il l'aurait au téléphone – comme d'une drôle de coïncidence, incidemment.

Mais il décida qu'il valait mieux attendre que Ron Spacks l'ait payé.

La traductrice souhaiterait remercier Barbara Silverstone, traductrice, Frédéric Péchénard, directeur de la police judiciaire de Paris, et Hervé Lafranque, commissaire divisionnaire, pour l'intérêt qu'ils ont porté à cette traduction et pour leurs précieuses relectures.